

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

CONTES ET POÉSIES

DE

LA CHAUSSÉE



TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*







A. Lalauze sc.

Imp. A. Salroux.

L'ORIGINE DE LA BARBE.

(Contes de La Chaussée.)



CONTES ET POÉSIES

DE

LA CHAUSSÉE

PUBLIÉS

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

Eau-forte par Ad. Lalauze



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—
M DCCC LXXX

HAUSSE





PREFACE

LES *poésies de Claude Nivelles de La Chaussée* passeront difficilement pour une œuvre de premier ordre, je l'avoue, mais l'ÉPITRE DE CLIO, qui en fait partie, fut bel et bien proclamée un chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de versification, sinon de poésie, lorsqu'elle parut en 1751 sous ce titre : ÉPITRE DE CLIO A M^{me} DE B..., AU SUJET DES NOUVELLES OPINIONS RÉPANDUES DEPUIS PEU CONTRE LA POÉSIE, in-12 de 33 pages. Le libraire-éditeur, M^{me} veuve Foucault, fit imprimer successivement quatre éditions de cette Épître,



Houdard de La Motte, qui, dans un Discours sur la poésie en général et sur l'ode en particulier, avait voulu prouver que tout ce qui était écrit en vers serait mieux exprimé en prose. « M. de La Faye, quoique ami de La Motte, se tourna contre lui, dit Fréron dans l'ANNÉE LITTÉRAIRE (tome Ier de 1763, page 316), et engagea M. de La Chaussée dans sa querelle; ce fut là ce qui donna naissance à l'ÉPÎTRE DE CLIO, ouvrage plein d'une saine critique, sage, mais froid, et sans cette énergie qui anime les Épîtres en ce genre du grand Rousseau. »

Fréron jugeait alors cette Épître à trente-deux ans de distance : il était encore trop jeune, à l'époque où elle fut publiée, pour se rappeler l'enthousiasme avec lequel on l'avait accueillie. Ce premier ouvrage de La Chaussée eut un tel succès, que la nomination de l'auteur à l'Académie française semblait décidée. On ne l'ajourna que de quelques années, car il fut élu en 1736, et Voltaire, dont la réception se trouva retardée jusqu'en 1746, lui avait adressé cette lettre flatteuse, à la date du 7 mai 1731 :



« Il y a huit jours, Monsieur, que je fais chercher votre demeure, pour présenter ALZIRE à l'homme de France qui sait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de bons vers. Je pense bien comme vous, Monsieur, sur cet art, que tout le monde croit connaître et qu'on connaît si peu. Je dirai, de tout cœur, avec vous :

L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose,
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.

Il faut avouer que personne ne justifie mieux que vous ce que vous avancez.

« On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'Académie française ; mais ni les circonstances où je me trouve, ni ma santé, ni la liberté que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y songer. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée, et que je me ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter, si votre mérite ne vous assurait de toutes les voix.



« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que vous méritez, etc. »

Voltaire, en écrivant cette lettre, s'assurait la voix de La Chaussée pour sa propre élection. La Chaussée ne fut pas élu cette fois, et quand il eut fait représenter avec succès sa première comédie, LA FAUSSE ANTIPATHIE, le 12 octobre 1733, il dédia cette pièce à Messieurs de l'Académie française : « Permettez-moi, leur disait-il, de mettre sous vos auspices ces essais d'une muse qui vous était déjà dévouée, et qui reconnaît ne devoir attribuer ses succès qu'à vous seuls. C'est un témoignage public qu'elle doit aux bontés et aux secours qu'elle a reçus des illustres amis que son bonheur lui a procurés parmi vous. Oui, Messieurs, la seule reconnaissance sera tout le prix de l'hommage que vous rend un de vos nourriçons ; c'est en cette qualité que j'ose vous offrir un tribut que vous m'avez aidé à vous payer : c'est le fruit de vos leçons que je vous présente et dont je vous rends grâces. »

Voici comment l'abbé Desfontaines avait



jugé l'ÉPÎTRE DE CLIO, dans LE NOUVELLISTE DU PARNASSE (tome IV, pages 49 et suiv.) : « Ce petit ouvrage est digne de son succès, non seulement parce qu'il est écrit, en faveur de la vérité et pour le soutien du bon goût, contre quelques opinions singulières débitées par les beaux-esprits modernes, mais encore parce que c'est un poème didactique fort ingénieux. Pourquoi le poème de M. Pope sur la Critique, traduit en beaux vers par M. l'abbé du Resnel, a-t-il eu moins de succès que cette ÉPÎTRE DE CLIO ? C'est que le sujet de cette Épître est plus intéressant ; que l'auteur s'y est proposé un objet plus fixe et plus précis, et qu'il a su mettre dans son ouvrage plus d'ordre, plus de raisonnement, plus d'images, des éloges plus flatteurs et des traits plus satiriques. L'orateur y attaque solidement et avec esprit le système d'un Moderne en faveur de la prose, et il pousse le raisonnement contre lui jusqu'à une espèce de démonstration poétique. Cependant j'y ai remarqué quelques légères taches. En général, j'y trouve un peu trop de monotonie dans le style. Les



vers de dix syllabes, surtout ceux qui sont à rimes plates, exigent certains enjambements ménagés avec art, qui ne sont pas assez fréquents dans cette pièce, ce qui fait que la rime y est importune et fatigante. L'auteur s'est aussi quelquefois permis des vers prosaïques et négligés, des expressions peu correctes et des pensées qui ne sont pas toujours justes. »

La Chaussée avait composé, dans sa jeunesse, beaucoup d'autres pièces de poésie. « Dès les premières années de sa vie, dit Fréron dans l'ANNÉE LITTÉRAIRE de 1763, il eut le courage d'écartier toutes les illusions qui l'entouraient et se livra à l'amour de l'étude, passion contraire à cet esprit de mouvement et d'intrigue qui fait souvent parvenir un homme médiocre aux premières places. M. de La Chaussée sentit que le goût et la tranquillité des arts étaient les vrais plaisirs de l'homme qui pense ; il répandit son âme dans des vers qu'il ne montrait qu'à ses plus intimes amis. » Sablier, qui publia l'édition posthume des Œuvres de La Chaussée, était un de ces amis-là. La Chaussée, ayant perdu la



plus grande partie de sa fortune patrimoniale, lui écrivait, d'Amsterdam, le 26 septembre 1729 : « Une consolation imaginaire soulage quelquefois des maux présents et fait oublier pour un moment ses malheurs. C'est estre effectivement heureux pendant ce mesme moment. » Le bonheur et la consolation dont parlait ainsi La Chaussée, c'était le culte des lettres et l'amour de la poésie. Malheureusement la plus grande partie de ses vers avaient été perdus ou jetés au feu, quand ses Œuvres furent publiées par Sablier en 1762 (Paris, Prault fils, cinq volumes petit in-12). On ne connaissait plus que son ÉPITRE A CLIO et ses Comédies, dont la représentation avait eu tant d'éclat ; on se rappelait aussi ses contes, qu'on avait souvent applaudis quand il les récitait à table dans les soupers de la Finance ; c'est pourquoi l'abbé de Voisenon a dit dans ses ANECDOTES LITTÉRAIRES¹ : « Il étoit quelquefois plaisant en bouffonneries,

1. Voir, dans notre collection des *Chefs-d'œuvre inconnus*, les *Anecdotes littéraires* de Voisenon, p. 66.



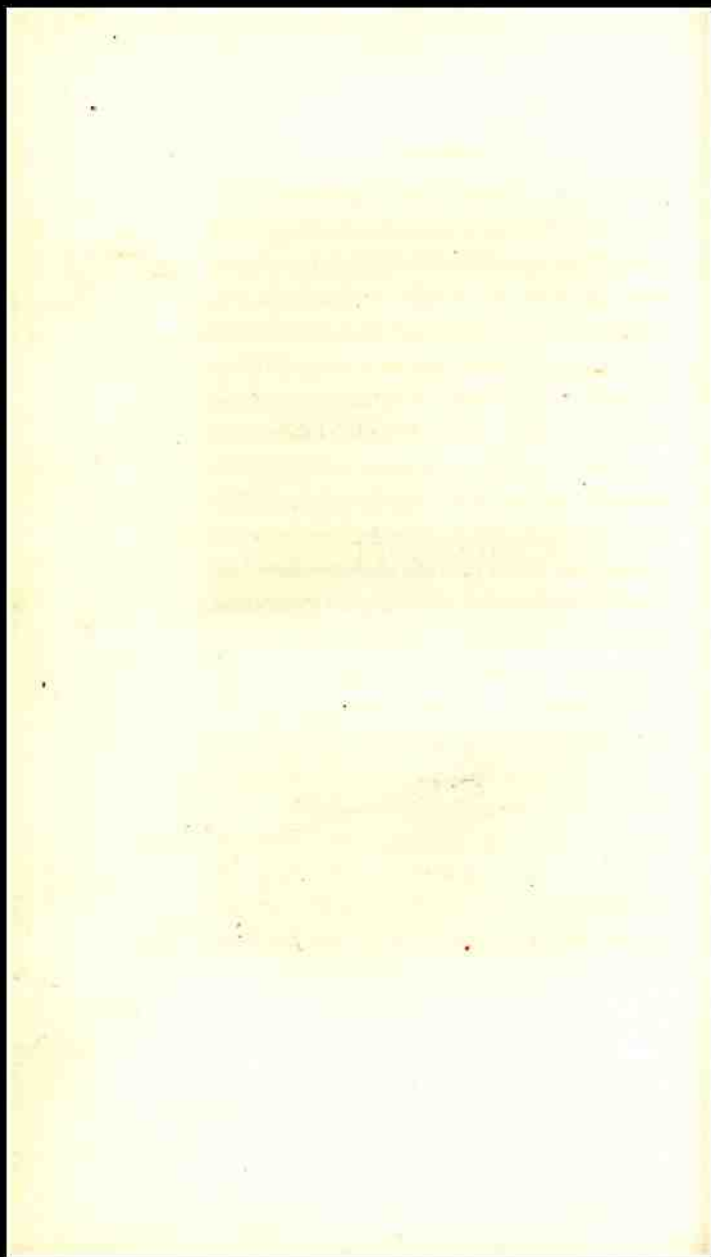
ce qui est aisé. » Voisenon ajoute ensuite ce trait malin, qui pourrait bien se rapporter aux poésies de La Chaussée : « Il étoit grand amateur de fleurs; il n'en avoit pourtant guère dans l'esprit. » En tout cas, les Contes gaillards de notre poète, grand amateur des jardins, faisaient un étrange contraste avec ses comédies bourgeoises et larmoyantes : on les estimait d'ailleurs beaucoup plus qu'ils ne valaient, car on les mettait presque au niveau des Contes de La Fontaine. Ils n'avaient cependant pas été imprimés avant qu'ils eussent été recueillis en partie dans le Supplément de l'édition des Œuvres de 1762. « On a ajouté aux cinq volumes, dit Fréron, un Supplément qui contient une parade intitulée LE RAPATRIAGE, dix contes médiocres, d'un style ennuyé, sans naïveté et sans plaisanterie. On aurait pu, sans faire tort à la réputation de La Chaussée, supprimer ce Supplément. Au reste, on l'a donné au public, malgré l'honnête éditeur. » Les Contes que nous reproduisons dans nos CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS sont loin de mériter le dédain de Fréron; ils



ne peuvent pas sans doute être comparés à ceux de La Fontaine, mais ils ont des qualités réelles de style, surtout dans le genre marotique, que J.-B. Rousseau, Vergier et d'autres poètes avaient mis à la mode. Les éditeurs des ANNALES POÉTIQUES ont choisi trois de ces Contes : l'ORIGINE DE LA BARBE, l'ORIGINE DE LA FOSSETTE AU MENTON et IMA, pour les insérer dans le tome XXXVIII de leur recueil. « Nous les ré-imprimons tous, à titre de rareté et de curiosité, sans nous croire obligé de relever les fautes ou les faiblesses qu'on pourrait signaler dans leur composition. Le pavillon de La Chaussée couvrira la marchandise.

P. L. JACOB, bibliophile.



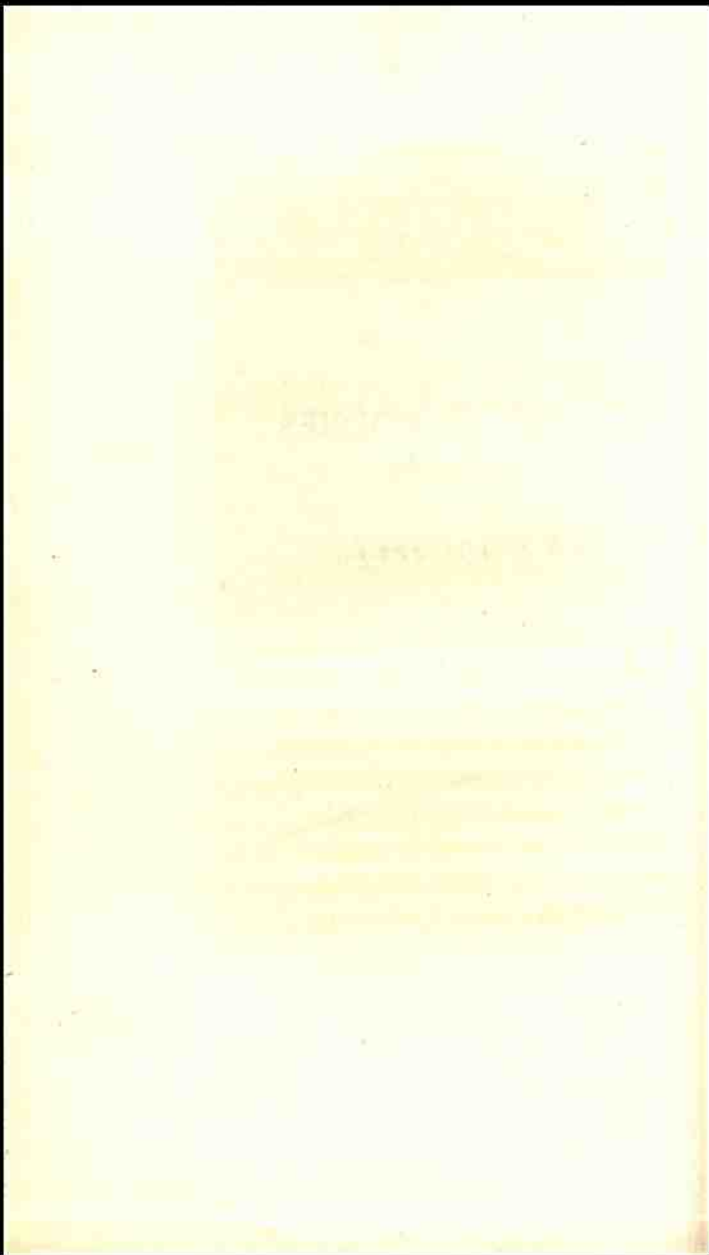


CONTES ET POÉSIES

DE

LA CHAUSSEE







CONTES ET POÉSIES

LE CANCRE

DANS les journaux des filles de Mémoire,
D'un cancre aurez sans doute lù l'histoire,
Qui, par Junon contre Hercule envoyé,
Mordit au pied ce brave fils d'Alcmene,
Dont sur le champ fut occis pour sa peine,
Et dans l'état des astres employé.
Un autre fut, par messer Cocuage,
Envoyé contre un jaloux personnage :
Car volontiers il chasse à tels oiseaux.



Aussi jaloux sont-ils friands morceaux :
Nouveaux plaisirs naissent de leurs allarmes ;
Dans leur épouse on trouve plus de charmes ;
Sur un cocu qui ne soit pas jaloux
On perd moitié des plaisirs les plus doux.

Mais, sans rester plus longuement à l'ancre,
Or revenons à notre nouveau cancre.

L'Hercule en fut un certain vieil Argus ;
Cela s'entend, la perle des cocus.

Vieux et jaloux en sont le synonyme.

Le roi du lieu, depuis peu, par estime,

D'une cité l'avoit fait gouverneur,

De plus l'époux de certaine éveillée.

C'est bien et mal, marchandise mêlée,

Et rarement sans charge il est d'honneur.

Le cancre enfin dont se conte la chance,

De maints et maints confreres escorté,

Par un pêcheur fut, à leur Excellence,

Dans un panier, un matin, apporté,

Qui près du lit mit la troupe entassée :

Car le jaloux, avec son épousee,

Goûtoit encor les douceurs du sommeil.

On leur devoit présenter au réveil.
Certaine odeur lors piquant la naine
D'un des compaings de la troupe marine,
Le plus hardi d'entr'eux se jette à bas,
Va sous le lit. Certain vase aquatique
Y renfermoit la source odorifique.
Il saute au fond; mais long-temps n'y fut pas.
Besoin pressant réveilla la femelle,
Qui, sans y voir, prit son official¹;
Lors, à grands flots, cette Aurore nouvelle
De sa rosée inondoit l'animal,
Quand, s'allongeant, l'écrevisse échaudée
Happa l'endroit d'où tomboit telle ondée.
Qui fit des cris? Elle fit, comme il faut,
Ceux que peut-être elle auroit fait moins haut
Avec tout autre, en pareille aventure.
Le cancre point ne lâcha sa capture.
Lui de serrer; la dame d'appeller;
Et son jaloux aussi de s'éveiller,

1. Vieux mot qui signifie *pot-de-chambre*; il est tiré de l'italien.

Qui, ne rêvant que cocuage et corne,
A son honneur crut trouver quelque écorne.
Il courut vite en faire l'examen.
L'huissier nouveau du cabinet d'Hymen,
Au même instant, vint s'offrir à sa vûe.
Pour mieux encor en faire la revue,
Sur son long nez lunettes accrocha,
Et de si près du cancre s'approcha
Que l'animal eut encor l'insolence
De se jouer au nez de l'Excellence,
Qu'il agrippa si bien, et tenailla
Qu'onc de ses jours ne le fourrera là ;
Et fera bien : car qu'est-ce qu'on retire
A, de si près, regarder sa moitié ?
C'est, tôt ou tard, d'apprêter de quoi rire.
Mal de jaloux à nul ne fait pitié.





LA CLÉMENTINE

OR écoutez, vous, femmes inhabiles
A célébrer les doux jeux de Vénus ;
Et vous aussi, bachelettes nubiles,
Si mes avis jà n'avez prévenus.
Mais, en tout cas, c'est à vous que s'adresse
Certaine Bulle, en ce point, très-expressé.
A Clément six l'Esprit Saint la dicta :
Car, comme on sçait, c'est lui qui les inspire.
Le tendre Amour à l'instant l'adopta ;
Même l'on dit que ce dieu la fait lire,
Chaque dimanche, aux prônes de Paphos.
Quoi qu'il en soit, je vais en peu de mots
Contre d'où vint la réforme nouvelle.
Vous sçaurez donc qu'Hymen à sa cordelle



Avoit, dit-on, attrappé, depuis peu,
Froide pucelle et galant plein de feu.
C'est là souvent des tours de l'hyménée.
Rien n'y plaignoit, ni soir ni matinée,
L'époux nouveau, plus ardent qu'un tison,
Pour réchauffer la belle inanimée ;
Mais tous ses feux s'en alloient en fumée ;
Et sa moitié, plus froide qu'un glaçon,
Ne s'en haussoit ni baissoit davantage.
Lui seul enfin, tel étoit son usage,
Vaquoit au jeu, qui seroit bien plus doux
Si, par malheur, le dieu de l'hyménée
N'en faisoit pas un devoir aux époux ;
Œuvre joyeux, que femme raffinée,
Avec l'ami, rend encor plus charmant.
La mort enfin la mit au monument,
Et de façon vous troussa la pauvette
Qu'à ses côtés, dans la même couchette,
Son mari même ignoroit son destin.
Son ame étoit peut-être encore en route,
Quand, tourmenté du démon du matin,
Il s'éveilla : comme Amour ne voit goutte,

Bref, le paillard rendit au pauvre corps
Tout autre enfin que le devoir des morts.
Froids habitans de la nuit ténébreuse,
Si les devoirs qu'on vous rend à la mort
Peuvent là-bas adoucir votre sort,
Ame jamais fut-elle plus heureuse ?
Il achevoit de faire un compte rond,
Quand tout-à-coup l'astre du jour, trop prompt,
Vint découvrir tout le triste mystere.
Bien jugerez de son affliction,
Et des regrets qu'un tendre époux peut faire.
Mais, las ! sur-tout la profanation
Par lui commise envers la trépassée
Terriblement bourreloit sa pensée,
Si qu'il s'en fut, avant Pâques venu,
A son curé conter par le menu
Qu'innocemment il avoit troublé l'ame
Et le repos de la défunte dame.
« Pour tels forfaits mes pouvoirs sont trop courts,
Dit le pasteur ; au pape ayez recours. »
Il s'en fut donc, avec pleine escarcelle,
Au conducteur de la sainte nacelle.

Pas ne doutez qu'il n'obtînt son pardon :
Il l'eut enfin ; mais il lui coûta bon.
Pour obvier à pareil sacrilège,
On assembla l'infailible collége ;
On y dressa bonne bulle de Dieu.
La *Clémentine* est son nom de baptême,
Comme l'on voit, du nom du pape même.
Ores sçavez ce qui lui donna lieu.
La voici donc ; besoin n'est d'apostilles.
Or écoutez, vous, femmes, et vous, filles.
Lorsqu'un amant vous tiendra dans ses bras
(Époux, amant, en ceci c'est le même),
Si ne voulez encourir l'anathême,
Prouvez-lui bien que vous ne dormez pas :
Faute de quoi, fût-ce une impératrice,
Sous tel prétexte ou cause que ce soit,
Nous relevons, envers telle infractrice,
Époux, amans, de tout amoureux droit.





IMA

FILLES de rois, comme nous, ont une ame
Aussi sensible à l'amoureuse flamme.

Celle du roi nommé Charles le Grand
Va, dans ce conte, en être le garant.

C'étoit Ima, jeune, et partant gentille :

Car à quinze ans point n'est de laide fille.

L'Amour prit donc un jour un de ses traits,

Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.

L'un fut Ima, puis l'autre un secrétaire

Du conseiller de l'empereur son père.

Ce secrétaire, on l'appelle Eginard.

En fait d'amour, c'étoit un fin renard.

Tendron n'étoit, dont la mine fût gente,

Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.



Filles de rois ne lui faisoient pas peur,
Encore moins celle de l'empereur.
Il se prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie,
S'entend soupirs, pleurs, fins regards, langueur,
Inventions pour conquêter un cœur,
Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte.
D'autre côté, quelque légère honte
Faisoit qu'Ima rougissoit de son choix :
On se citoit maintes filles de rois
Qui bien plus bas placèrent leurs tendresses ;
On se souvint de nombre de déesses :
Car, quand on a besoin d'autorité,
La Fable prouve et devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre.
Pas ne tarda la princesse trop tendre,
Qui, quand la nuit venoit faire son tour,
Se consolait des contraintes du jour,
Et, dans les bras de son amant fidele,
Redevenoit une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger, une nuit
Qu'Ima l'avoit dans sa chambre introduit :



Or, pour sortir de chez notre *galande*,
Falloit passer une cour assez grande ;
Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme, et ne commît Ima.
Que faire ? Mais que fille a de ressource !
Déjà le jour recommençoit sa course :
On tint conseil ; l'Amour y présida,
Et la princesse enfin y décida
Qu'il leur falloit renouveler l'histoire
De ce Troyen, de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son père et ses dieux,
Et les sauva du Grégeois furieux.
Eginard donc, aidé d'une escabelle,
Grimpe et se met sur le dos de la belle ;
Puis, sans broncher sous un poids que l'Amour
Avoit rendu de la moitié moins lourd,
Elle tira son cavalier d'affaire.
Le bon Troyen, en emportant son pere,
Ne fut, je crois, si vite de moitié ;
Mais l'Amour est plus fort que l'Amitié.
La nuit revint ; et l'heure convenue
Du rendez-vous étoit aussi venue ;

Mais il avoit encor neigé le soir,
Et notre Ima vit avec désespoir
Que son amant ne venoit point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la belle alla l'attendre :
Car, sans se voir, comment passer un jour?
Eginard vint tout transporté d'amour;
Mais le trajet n'étoit pas praticable;
Point d'autre asyle, ou sûr, ou convenable,
Que cette chambre où la belle couchoit.
Eh! direz-vous, alors qui l'empêchoit
D'en faire autant comme la nuit dernière,
Et le porter de la même manière?
En soupirant, Eginard s'en ouvrit
Par ce discours, qui bientôt l'attendrit :
« Ah! lui dit-il, il n'est pas sûr d'attendre
Au lendemain; il faut toujours tout prendre :
En fait d'amour, rien ne doit être dû;
Ce qu'on diffère est autant de perdu. »
Tant de raisons la firent enfin rendre.
Encore un coup, la princesse trop tendre
Tendit le dos; et notre amant monté
Fut dans sa chambre en triomphe porté.



Il revenoit par la même voiture :
Le roi le vit passer sur sa monture,
Lors éveillé par inspiration,
Mais ce ne fut sans admiration
Ni sans courroux contre le téméraire.
A son Conseil il fut porter l'affaire :
Car un bon roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugeoit le méchef ;
Tel qui trouvoit le crime bien pendable
En eût voulu, je crois, être coupable.
Le tout alla pourtant plus doucement :
C'est la vertu d'un roi d'être clément.
Charles le fut, si toutefois c'est l'être,
Quand on se sert d'un notaire et d'un prêtre.
Est-ce pardon, est-ce punition
Que d'épouser ? Jugez la question.





L'ORIGINE DE LA BARBE

PAUVRES époux d'une moitié rebelle,
Votre malheur n'est pas chose nouvelle ;
Et l'art de faire enrager un mari
N'est pas un art inventé d'aujourd'hui.
C'est un secret aussi vieux que les hommes,
Perpétué jusqu'au siècle où nous sommes,
Mais où le diable et l'esprit féminin
Ont, à présent, mis la dernière main.
Qu'ainsi ne soit : Adam, notre bon père,
Fut, comme vous, dans la même misère ;
Hors qu'à présent on peut, chez ses voisins,
S'aller par fois venger de ses chagrins.
Le pauvre Adam fut bien plus misérable,
Car il n'avoit que sa femme et le diable.



C'est là le tiers qu'a-toujours eu l'hymen.
Mais quelle femme avoit le bon humain !
Combien de fois regretta-t-il sa côte !
La belle étoit aigre, hargneuse, haute ;
Pour son bon-homme elle avoit trop d'appas ;
C'étoit un sot qui ne la valoit pas.
Jamais époux a-t-il valu sa femme ?
Las à la fin des mépris de la dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
« Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte, et reprends ta femelle,
Ou fais exprès un paradis pour elle. »
Ange, sous cape, en sourirent entr'eux :
On rit toujours d'un époux malheureux.
Le Seigneur seul eut pitié de sa peine.
« Prends, lui dit-il, cette huile souveraine ;
Va t'en frotter le visage en secret.
Tel en sera le salutaire effet
Qu'il te rendra la face redoutable,
Et te fera l'air mâle et respectable. »
Il faut noter que le moindre coton
N'avoit encor ombragé son menton.



A peine Adam mit le baume en usage,
Quand il sentit pousser sur son visage
Ce qui, chez nous, vient, avec les desirs,
Nous annoncer la saison des plaisirs.
Surpris alors de ce qu'il sentoît naître,
Plus il tâtoit, plus il le faisoit croître.
Il l'essaya sur maints et maints endroits,
Par-tout le baume opéra sous ses doigts.
Alors, tout fier de sa toison nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle.
Quel changement ! Ce redoutable aspect
A la pauvrete imprima du respect.
Eve devint douce, tendre et docile ;
Et notre époux, grace à cette heureuse huile,
Eut un repos qu'il n'osoit espérer.
Bonheur d'époux n'est pas fait pour durer.
Adam, un jour, dans un bocage sombre,
Pour son secret, se retiroit à l'ombre ;
Là se servoit de ce baume divin,
Quand son tendron, conduit par le Malin,
Vint dans le fond de ce bois solitaire,
En tapinois, y lorgner le mystere.



Eve en sourit, et, se mordant le doigt,
De tous ses yeux elle épia l'endroit
Où, par Adam, la phiole fut cachée.
Long-tems ne fut sans être dénichée.
A peine Adam fut décampé du bois
Qu'Eve d'abord alloit, du bout des doigts,
Sur son visage essayer la recette,
Quand tout-à-coup démangeaison secrète
Je ne sçais où lui fit porter la main.
Là ne rata le baume souverain :
Il fit effet ; et sa vertu fut telle
Que, loin d'ôter des appas à la belle,
Elle y gagna de secrettes beautés.
Lors un buisson frémit à ses côtés ;
Un rien fait peur à ce sexe timide.
Eve s'enfuit où sa crainte la guide ;
Mais, en fuyant, elle fait un faux-pas,
Casse la phiole, et répand tout à bas.
Grace au faux-pas de sa moitié peu sage,
Voilà comment l'homme eut seul en partage
Ce sceau divin de la virilité,
Qu'il a transmis à sa postérité.



Eve reprit son allure ordinaire.

Que fit Adam? Ce qu'un époux doit faire :

Pour éviter un éclat indiscret,

Il apprit l'art d'enrager en secret.



It is a very old and interesting
document of the history of the
city of Rio de Janeiro. It
contains many interesting
details of the life of the
city in the early days of
its settlement.

The document is written in
Portuguese and is a very
valuable source of information
for the study of the history
of the city.

It is a very interesting
document and is a very
valuable source of information
for the study of the history
of the city.

The document is written in
Portuguese and is a very
valuable source of information
for the study of the history
of the city.

It is a very interesting
document and is a very
valuable source of information
for the study of the history
of the city.

The document is written in
Portuguese and is a very
valuable source of information
for the study of the history
of the city.

It is a very interesting
document and is a very
valuable source of information
for the study of the history
of the city.





LE ROI HUGON

IL fut jadis un saint parmi nos rois.
A grand marché l'on l'étoit autrefois.
A cela près, héros de sa personne.
Saint Charlemagne est le nom qu'on lui donne.
Il revenoit, avec ses paladins,
De Palestine, ainsi que pèlerins.
Or, pour rentrer par le plus sûr en France,
La caravane avoit pris par Bizance :
Dieu sçait combien le roi de la cité
Se fit honneur d'être ainsi visité.
C'étoit Hugon ; il avoit femme et fille,
L'une encor bonne, et l'autre assez gentille :
C'étoit de quoi fêter nos gens de bien ;
Chacun aussi rien n'y plaingnit du sien.



Le soir venu, nappe blanche fut mise,
Et l'on servit. La reine fut assise
Au côté droit du monarque gaulois ;
Ensuite Ogier, le chevalier danois ;
A gauche on mit la princesse, sa fille,
Roland, Richard, Hugon et sa famille,
Ainsi du reste ; et, par humilité,
Au dernier bout Turpin s'étoit planté,
Tout vis-à-vis la belle Jacqueline.
Ce Turpin fut moine en ses jeunes ans,
Depuis prélat, mais ribaud en tout tems.
Partant le feu prit sous son étamine
Dès qu'à ses yeux Jacqueline brilla ;
Mais coup de dents n'en perdit pour cela :
Ains, comme un moine, il se remplit la panse ;
Du reste, en Dieu mettant sa confiance.
Minuit sonnait, nos compagnons refaits,
Dans un sallon, trouverent leurs lits faits.
Chacun couché, l'on souffla la chandelle.
Lors le caffard de songer à sa belle.
Or l'empereur ne put fermer les yeux.
Aux chevaliers, qui ne dormoient pas mieux,



Il proposa de gaber ; c'est-à-dire
De lui servir chacun un plat pour rire.
« Gage, dit-il, aussi net que navet,
Fendre d'un coup un homme et son armet.
— Je ferai plus, dit le neveu de Charle.
— Tu feras plus ! Comment donc cela ? Parle.
— Je veux, parbleu, que murs tombent d'abord
Que, tant soit peu, j'aurai sonné du cor.
— Devant Richard, amis, baissez la pique :
Sans nul secours, art, ni pacte magique,
Qu'un cheveu mis autour de ce poteau,
Je gagerois d'abattre ce château. »
Ils avoient tous gabé fort à leur aise,
Quand Turpin dit : « Amis, qu'à Dieu ne plaise
Qu'au dam d'autrui je me serve jamais
D'aucun des dons que le Seigneur m'a faits ;
Mais seulement, si sa bonté divine,
Pour cette nuit, me prêtoit Jacqueline,
Vertu de froc, pas ne verrois le jour
Sans lui prouver quinze fois mon amour. »
Sçavez qu'Hugon, au creux d'une colonne,
Avait caché sa royale personne.



De les entendre il étoit curieux ;
Quant tout à coup, en sortant furieux :
« C'est d'un mépris, dit-il, trop téméraire
Payer l'accueil qu'on eut tort de vous faire.
Or, de par Dieu, tous le pas sauterez,
Ou de vos gabs vous vous acquitterez.
Nous allons voir (parlant à Charlemagne)
Si mettez bien la flamberge en campagne. »
En filant doux, on crut fléchir Hugon ;
Mais il devint plus dur qu'un pharaon.
Que fit le roi dans ce besoin extrême ?
Il implora l'assistance suprême ;
A ses soupirs, Turpin mêla ses vœux :
Le Ciel alors les exauça tous deux.
Un ange vint, qui leur mit cœur au ventre :
« Enfans, dit-il, vous serez secourus
Pour cette fois ; mais n'y revenez plus. »
Cela disant, il s'envole. Hugon rentre.
Charles alors : « Sire, on vous servira,
Et, pour si peu, nul ne se dédira ;
Si vous avez quelques gens à pourfendre,
Plus longuement ne me faites attendre. »



Il en vint un ; mais, il l'avoit bien dit,
Tout net en deux il vous le pourfendit.
Chacun à chef eût mis son aventure,
Lorsqu'étonné de la déconfiture,
Le fier Hugon mit de l'eau dans son vin ;
Mais, par bonheur pour sa fille et Turpin,
Il s'obstina dans le gab du lévite.
« Je ne crois pas que celui-ci l'évite :
Quinze, dit-il ! Jacqueline les vaut ;
Mais ce paillard l'a pris un peu trop haut.
Le muletier que tondit Agilufe
Ne les fit pas ; si valoit ce Tartuffe.
(Au bon Hugon je dirois volontiers :
« Moine, à ce jeu, vaut quatre muletiers. »)
Frere, voyons ce que vous sçavez faire,
Si l'entendrez mieux que votre bréviaire,
Sans doute ; mais pour tous vous payerez.
— Soit ! dit Turpin, sûr de son allumelle.
Que l'on me lâche à présent la donzelle ;
Demain matin nouvelles en aurez. »
Or arriva Jacqueline en chemise.
Fille à son pere onc ne fut plus soumise.

Sur son honneur (mais peut-être sur rien,
Car dix-sept ans la fillette avoit bien),
Hugon la fit jurer d'être fidelle :
« Accuse juste au moins, dit-il, pucelle,
Si non au Ciel, un jour, en répondras ! »
Elle jura, puis dans le fond des draps
Le moine en rut tira la créature.
Hugon s'en fut dessous sa couverture,
Y méditer un supplice au pater ;
Mais sans son hôte il ne faut pas compter.
Bien jura-t-il d'en faire une grillade.
Turpin bientôt vous tripla l'enfilade ;
Moment après, et de cinq il compta.
A ce calcul la belle s'emporta.
« Tout beau, mon pere ! encor n'est-ce que quatre ? »
Turpin, de cinq, ne voulut rien rabattre :
« Or, puisqu'enfin tous deux n'en sçavons rien,
Recommençons, dit-elle, et comptons bien.
— C'en seroit vingt, dit-il à sa tricheuse ;
Mais, pour n'avoir d'erreur aussi fâcheuse,
Et tout d'un coup trouver le compte net,
Comptons tous deux avec ce chapelet. »



Au point du jour, douze des patenôtres
Il se trouva ; restoient encor trois autres ;
Mais il rendit les armes à l'Amour :
Las, accablé, le sommeil eut son tour.
A son réveil, épuisement de force ;
Le feu ne prit qu'un coup à son amorce :
« Mourons, dit-il ; aussi bien, s'il le faut,
Mieux le vaut là que sur un échafaud. »
Puis en mourant tira son penultieme,
Et tout-à-fait lui rata son quinzieme,
Quand cil qui tient tous les cœurs dans sa main
Rendit celui de la princesse humain.
« A l'Eglise onc ne ferai tel dommage
De la priver d'un si grand personnage ;
Je n'en vaux tant, mon pere ; et, pour un point,
Mieux vaut mentir et ne vous perdre point.
— Ah ! dit Turpin, aussi généreux qu'elle
(Car, pour un moine, il avoit l'ame belle),
En l'autre monde onc ne l'emporterez ;
Ce point, ma sœur, dont pour moi mentirez,
Pour tout délai, ce soir je le rembourse. »
Phœbus étoit presque au quart de sa course,

Quand, par Hugon, Turpin fut réveillé ;
Mais du rapport tant fut émerveillé
Qu'un pied de plus sur son chef on vit croître
Ce que jadis son épouse y fit naître.
A son papa la fillette mentit ;
Lui, de son ire enfin se départit.
Mais toutefois la reine soupçonneuse
(Car, en ce point, elle étoit connoisseuse):
« C'est se moquer, dit aigrement au roi,
Qu'à cet enfant d'ajouter tant de foi.
S'il les a faits, il peut les faire encore.
Je gagerois que c'est une pécore,
Qu'il n'a pas eu grand'peine de duper ;
Fin seroit bien, s'il sçavoit m'attrapper :
Pour votre honneur, ne soyez si crédule ;
Et qu'avec lui, Sire, une autre calcule.
— Ah ! dans ce cas, dit le roi des cocus,
La plus Agnès compteroit moins que plus.
C'en est assez. » Enfin, comblé d'éloge,
Notre futur suppôt du Ménologe,
Envers l'infante acquitté sauf et franc,
Revint en France avec Charles le Grand.





LA LINOTTE DE JEAN XXII

ETRE discrète et femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble,
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderoit mieux son honneur qu'un secret.
C'est, dira-t-on, trop outrer la pensée ;
Quitte à prouver l'hyperbole avancée.

Nones étoient dans un fameux couvent,
Où Jean vingt-deux alloit assez souvent
Faire, en pardons, des dépenses de pape.
C'est Fontevault, de peur qu'il ne s'échappe.
Au demeurant, couvent des mieux famé,
Gîte fâcheux où le diable affamé
Étoit réduit à quelque peccadille,



Menu secours qu'il tiroit de la grille.
Car, comme on sçait, l'ennemi des humains,
Par le babil, tient toujours aux nonains.
Le saint pasteur, muni de sainte bulle,
Leur vint, un jour, faire baiser sa mule ;
Dieu sçait comment les pardons y trottoient,
Si qu'on eût dit que rien ne lui coûtoient.
Insatiable est la gent monastique :
Bien l'allez voir, à l'indult fantastique
Qu'on s'étoit mis en tête d'obtenir.
Elles vouloient avoir, à l'avenir,
Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confesse.
« Père très-saint, entre nous, dit l'abbesse,
On s'avoueroit bien plus sincèrement
Tout ce qu'au prêtre on dit légèrement,
Cent petits riens, bagatelles en somme,
Dont on rougit d'aller instruire un homme ;
Homme, sur-tout, qui souvent peut causer
Ce dont, à lui, nonne va s'accuser.
— Vous, confesser ! Le cas n'est pas possible ;
J'ai, dit le pape, une raison plausible
Qui vous fera refuser à regret :

Ce sacrement exige un grand secret,
Et le babil, dans l'engeance femelle,
Fut autrefois la tache originelle.
Depuis long-tems cet unique grief
Fait, à vos vœux, refuser le saint bref;
Mais j'en veux faire enfin l'expérience,
Et le sçavoir de ma propre science.
Tenez, dit-il, je mets, jusqu'à demain,
Cette boëte en garde en votre main ;
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée.
Faute de quoi l'on se verroit privée
Du saint indult, qui demain vous est dû
Si n'ouvrez pas le coffret défendu. »
Il sort. Voici notre boëte en voye.
« Que je la touche ! — Et moi, que je la voye ! »
C'étoit à qui pourroit se l'arracher ;
Mais, sans l'ouvrir, on fut pourtant coucher.
Aussi plus d'une en gagna la jaunisse.
On dormit peu : le lendemain, l'Office,
Comme on peut croire, alla tout de travers ;
Peut-on suffire à tant de soins divers ?
Un rien démonte une tête guimpée.

« Ah ! dit l'abbesse à la gent attroupée,
Le pape joue à nous faire sécher.
Quel grand secret a-t-il à nous cacher ?
Pour le garder, ne sommes-nous pas bonnes ?
Il fait, vraiment, un grand honneur aux nonnes !
Pour nous venger, ouvrons. Qui le dira ?
Comme elle étoit, on la refermera. »
A ce discours taupa chaque vestale.
L'abbesse ouvrit la boîte fatale ;
Qu'y trouva-t-elle ? Une linotte au fond,
Qui tout-à-coup prit son vol au plafond,
Fit, en sifflant, des rondes autour d'elles,
Puis, par un trou, s'enfuit à tire d'ailes.
Ce n'est pas tout : on heurte rudement ;
Le saint pontife entre au même moment :
« Ça, ma boîte ? Ores voyons, Mesdames,
Si l'on se peut confier à des femmes ;
Car votre indult est dedans tout scellé...
Oh ! oh ! dit-il, il s'en est envolé !
Seriez, vraiment, de maîtresses commeres
Pour confesser ! Allez, discrettes meres :
Onc ne sera confesseur féminin.

— Tant mieux! reprit tout bas une nonain :
Je n'étois pas pour la métamorphose ;
Un confesseur est toujours quelque chose. »



The first part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.

The second part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.

The third part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.

The fourth part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.

The fifth part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.

The sixth part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.

The seventh part of the manuscript
contains a list of names and
addresses of the members of the
committee.





L'ORIGINE
DE LA FOSSETTE

DU MENTON

Jadis Amour fut, après bien des larmes,
L'amant aimé d'un objet plein de charmes ;
Mais, non content de ce titre si doux,
Il y joignit encor celui d'époux.
Quelle imprudence aux amans ordinaire !
Sans que l'hymen se mêle de l'affaire,
Hélas ! on cesse assez tôt de s'aimer.
Or il fallut, comme on peut présumer,
Faire à Psyché (c'est le nom de la belle)
Un équipage, une cour immortelle,
Pleine de Jeux, de Graces et de Ris,



Train convenable à la bru de Cypris.
On manda donc Flore avec ses compagnes,
Nymphes des eaux, des bois et des campagnes ;
Ce que la terre a de Jeux et d'Amours,
Tout fut sommé de venir au concours.
Pour en répandre encor mieux la nouvelle,
Amour choisit un messager femelle ;
Et, par ainsi, pas ne fut antre creux,
Réduit secret, même d'amours heureux,
Où ne fut bruit du mandement suprême.
Le rendez-vous étoit Cithere même.
Là, dans le fond d'un bocage charmant,
Asyle propre au bonheur d'un amant,
Où tout sembloit annoncer la présence
Du dieu qui tient les cœurs sous sa puissance,
Étoit un temple où l'Amour, adoré,
Est d'une foule en tout temps imploré :
Car tout mortel, à son tour, l'importune,
Et prudes même y viennent à la brune.
C'étoit-là, dis-je, où tout le peuple ailé,
Vers le printems, se trouva rassemblé.
Ils étoient tous un peu las du voyage :



Car autrefois ce n'étoit pas l'usage
D'aller en poste à la cité d'amours ;
C'étoit corvée et traite de long cours.
Là, sur un char fait de roses nouvelles,
Qu'en se baisant tiroient six tourterelles,
L'Amour parut nonchalamment penché
Entre les bras de sa chere Psyché ;
Le blond Hymen, tout fier de sa conquête,
La torche en main, voltigeoit à la tête,
Et mille Amours, folâtrant autour d'eux,
Entrelaçoient cent chiffres amoureux.
Chacun couroit au-devant de ses traces,
Lorsque l'Amour, appuyé sur les Graces,
Sortit du char, délia son bandeau,
Et fit ranger chacun sous son drapeau.
Qu'il fut surpris de voir dans sa milice
Gens hors d'état d'entrer encore en lice,
Plus d'une nymphe au minois suranné,
Plus d'un Amour au teint bis et fanné !
Bien en vit-il en équipage leste,
Frais et dodus, papillonnans de reste ;
Plus d'une Grace au minois éveillé,



Aux yeux fripons, au corsage taillé
Sur ce dessein qui servit de modele
A de Mouchy, La Vrilliere et de Nesle.
Or, ce dessein, Vénus l'a fait brûler,
Pour des raisons dont on n'ose parler.
Que fit Amour en voyant ce mélange?
Si se mit-il à trier sa phalange,
A mettre à part la fleur des bataillons,
Les Richelieux, les Rohans, les Bouillons.
Dès qu'il trouvoit tels morceaux de déesse,
Sur le menton l'Amour avec adresse
Leur appliquoit son petit doigt mignon,
Dont en restoit l'empreinte au compagnon.
C'étoient autant d'arrêtés à ses gages;
Et chez Psyché les uns étoient mis pages
Ou chambellan, majordome ou menin.
Autant en fit au troupeau féminin.
Pas ne croyez qu'il choisit la moins belle,
Pour la placer auprès de sa femelle.
Soubrette prise au choix d'un jeune époux
Ne manque pas des attraits les plus doux.
Il acheva de décimer la troupe.



Dès qu'un tendron lui tomboit sous la coupe,
Qui méritât le petit coup de doigt,
Ainsi l'Amour au menton lui mettoit
Ce sceau divin de la beauté parfaite,
Cette charmante et gentille fossette;
Tant est qu'enfin du nombre des élus
Les non marqués se trouvent exclus.
Objet commun, ou nymphe demi-belle,
Mise au rebut, s'en retourna chez elle.
Mais quel rebut! Qu'on pouvoit y glaner!
Un honnête homme auroit pû s'y borner.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is too light to transcribe accurately.





LE VISA DE L'AMOUR

Voici l'aveu de mon sort déplorable :
Dieu des amours, tu vois un misérable,
Victime, hélas! des changemens affreux
Qu'on vit aussi dans l'empire amoureux.
Pas n'est besoin d'en retracer l'histoire :
Tous l'ont assez présente à leur mémoire ;
Mais, loin d'avoir, comme d'autres amans,
Sçu profiter de mes remboursemens,
J'ai tout perdu, ce nécessaire même
Dont je roulois avec l'objet que j'aime.
Vous le sçavez, mes biens n'étoient pas grands ;
Je n'étois pas de ces cœurs conquérans
Dont les exploits sont, en gros caractere,
Ecrits, par vous, aux fastes de Cythere :



Je n'ai point fait résonner les échos ;
Ma main jamais, dans les bois de Paphos,
Pour une grace, en secret arrachée,
N'en consacroit un indiscret trophée ;
Mais je roulois, amant presque inconnu,
Et je vivois du petit revenu
Que je tirois du cœur d'une bergere :
Amour, enfin j'avois le nécessaire !
Pour sûreté de mon heureux état,
Vous-même aviez signé notre contrat ;
Quand ma bergere, au mépris de ma flamme,
Mît à l'aumône et mon cœur et mon ame.
Qui l'eût pu croire ! Infidelle, un beau jour,
Elle éteignit ma rente et son amour ;
Me contraignit, en dépit de mes larmes,
De renoncer pour jamais à ses charmes.
Notre contrat fut enfin déchiré,
Et je repris mon cœur désespéré.
Je l'ai gardé sans emploi, sans usage,
Et tel encor qu'il vient de la volage,
Le nourrissant de soupirs superflus,
Mets ordinaire à nos cœurs dépourvus.



Tel est, Amour, mon funeste partage.
J'avois pourtant acquis cet héritage
En beaux deniers à l'usage des cœurs,
Larmes, soupirs, amoureuses langueurs,
Respects, sermens, mille et mille fleurettes,
Et, chaque jour, de tendres chansonnettes,
Sans y compter sa houlette et son chien.
Qu'ai-je à present pour tout reste de bien ?
Plaisirs passés, missives mensongeres,
Sermons écrits sur des feuilles légères,
Qu'ont, en jouant, emporté les zéphyr.
Amour, voilà le fruit de mes soupirs.
De mes effets voilà le triste compte
Que je rapporte au *visa* d'Amathonte.
Vous plaise donc, sensible à mes desirs,
Me recoucher sur l'état des plaisirs,
Et désormais obliger ma volage
A me payer un fidele arrérage.
Vous me rendrez mon patrimoine ancien ;
Et, ce faisant, Amour, vous ferez bien.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.





L'AVENTURE

DU BOIS DE BOULOGNE¹

PRÈS de Lutece est un bois renommé,
Pas n'a besoin d'être autrement nommé.
C'est où l'Amour, avec le cocuage,
Tient au printems sa cour et son ménage.
Or, pour aller à ce nouveau Paphos,
La Seine semble y détourner ses flots.
Sur le chemin sont chapelles sans nombre,
Où pèlerins peuvent se mettre à l'ombre ;
Et mille Amours, errans soir et matin,

1. Cette pièce, qui fut faite au commencement de l'année 1720, est une apologie du Système.



Aux voyageurs enseignent le chemin ;
Mais, en tout point, la route en est facile,
Si qu'à ce bois fille à peine nubile
Iroit tout droit seule avec son amant.
J'allois moi-même à ce réduit charmant ;
Mais, entraîné par le dieu qui m'anime,
J'allois, hélas ! n'y chercher que la rime.
Je méditois, et marchois à pas lents,
Lorsque le bruit d'une troupe d'enfans
Vint me tirer d'une si douce yvresse.
Ils paroisoient revenir de Lutece,
Et leur maman marchoit au milieu d'eux.
Moi, je les crus des Amours et des Jeux
Qu'on ramenoit en vacance à Cythere.
De grace, Amour, n'en dis rien à ta mere.
Quelle Vénus escortoit ces marmots !
Vous le dirai-je ? Elle avoit, en deux mots,
Le regard louche et la bouche béante,
L'échine large et l'allure pesante ;
Et, pour cacher sa difforme épaisseur,
Elle portoit la robe d'un docteur.
Mille grelots pendoient tout autour d'elle ;



Et l'on portoit, devant cette immortelle,
Un flambeau jaune, éteint et renversé.
Je m'en sentis tout-à-coup embrassé.
« Renouvellons, dit-elle, connoissance.
Embrasse encor ta mere l'Ignorance :
Car tous rimeurs sont mes enfans chéris. »
Et, se tournant avec moi vers Paris :
« Hélas ! mon fils, dit-elle, toute en larmes,
Qu'est devenu ce regne plein de charmes
Qu'en ces beaux lieux j'exerçai si long-tems ?
Autour de moi tu vois tous mes enfans :
J'avois entr'eux partagé ma puissance,
Et, sous mes loix, ils gouvernoient la France.
Vulgairement on les appelle Abus.
Mais nous fuyons. Hélas ! je ne sçais plus
Où je pourrai trouver une retraite.
Un nouveau Sphinx a juré ma défaite (1).
Pour opposer à ce vainqueur fatal,
Il me restoit encore un tribunal,

1. Jean Law, contrôleur général, et auteur du Système.

Où j'ai d'abord soulevé la chicane ;
Mais la raison s'en rit, et nous condamne.
L'autorité, qui nous prêtoit les mains,
De nos autels arrache les humains.
Ils ont par-tout cessé leurs sacrifices ;
L'oisiveté ne fait plus leurs délices.
Ingrats mortels, courez donc aux travaux ;
Risquez vos biens sur de frêles vaisseaux ¹ :
Suez, veillez, et, par votre industrie,
Enrichissez vous et votre patrie.
Pour me venger de ces séditieux,
Le doux sommeil s'enfuira de leurs yeux.
De leur fortune artisans trop avides,
Je les verrai, le front chargé de rides,
Le chiffre en tête, écarter les Amours,
Et, sans jouir, amasser tous les jours. »
Elle exhaloit cent menaces frivoles,
Quand je rompis le cours de ses paroles :
« Quel ministere avoient donc vos enfans ?

1. La Compagnie des Indes mit beaucoup de vaisseaux en mer cette année.

De grace, dis-je, enseignez-moi leurs rangs.»
 Lors un d'entr'eux, pour soulager sa mere,
 Me dit : « Ami, je vais te satisfaire,
 Car c'est à moi que l'on en veut le plus,
 Comme au premier de ces pauvres Abus.
 Nous avons tous des charges différentes.
 Je suis l'auteur de ces commodes rentes,
 Le nourricier du bourgeois fainéant :
 Il me devoit son état indolent.
 A son foyer, sans peine et sans mysteres,
 Il y vivoit aux dépens de ses freres.
 Je lui payois son inutilité.
 Pour défrayer sa douce oisiveté,
 Je rançonnois la ville et la province,
 Aliénois les revenus du prince ;
 Bref, de son roi, j'en ai fait un fermier,
 Que j'ai toujours ruiné le premier.
 Mais un mortel abolit un usage ¹
 Perpétué jusqu'ici d'âge en âge,

1. Le Régent remboursa les rentes de l'Hôtel de ville en billets de banque.



Et la Sagesse a rempli ses projets.
J'ai vû ce roi, quitte envers ses sujets,
Débarrassé d'une charge importune ;
Enfin, j'ai vû ce roi faire fortune. »
Puis il pleura de si bonne amitié
Qu'en vérité j'en eus presque pitié.
« Et moi ? reprit d'une voix grassouillette ¹,
Un petit frere à bourse rondelette,
Au teint plus frais que celui des zéphirs,
A l'embonpoint pétri par les plaisirs ;
Pour soutenir ce frere qu'on renverse,
Ai-je épargné le peuple et le commerce ?
Thémis, en proye à la vénalité,
Fut un essai de mon avidité.
Je fabriquai mille êtres inutiles (2),
Dont je remplis les champs les plus fertiles.
Je surchargeois le pauvre laboureur,
Et sans pitié prélevois son labour.
Du nom de droits, ce même aréopage

1. Les financiers.

2. Toutes les nouvelles charges qu'on avoit créées.

Autorisoit ma taille et mon péage ;
Pour recueillir le fruit de mes impôts,
J'ai du néant tiré mille suppôts
Qui, s'engraissant du sang de la canaille,
Arrondissoient et leur bourse et leur taille.
Qu'en venoit-il au prince généreux ?
L'iniquité se partageoit entr'eux ;
Mais le total de ces sommes reçues,
Presqu'en entier, restoit à mes sangsues.
Loin d'enrichir le prince et son trésor,
Pour l'enrichir je l'endettois encor.
Je lui trouvois de fatales ressources ;
Et tous les jours, au fond de mille bourses,
A grosse usure il empruntoit son bien :
C'est fait de roi que de n'amasser rien.
— Ehl mon malheur doit-il céder au vôtre ?
En larmoyant, lui repartit un autre¹.
Vous-même, ami, vous allez en juger. »
Lors je me mis à mieux l'envisager.

1. Le Parlement, à qui le Régent avait rendu le pouvoir de faire des remontrances, et qui fut ensuite exilé à Pontoise.

De cheveux gris sa tête étoit ornée,
Et, par-dessus, d'une toque herminée ;
Notre sournois, l'air grave et boursofflé,
Du laticlave étoit emmitoufflé ;
Et, devant lui, la Chicane éplorée
Portoit en main la balance sacrée.
« Ami, je suis le protecteur des loix,
Pere du peuple, et le tuteur des rois.
J'avois, me dit le petit fanatique,
Fait de la France un État anarchique ;
J'y crus avoir usurpé pour jamais
Le rang proscrit des maires du palais.
Là je tenois, sous le nom de tutelle,
Mon maître même en enfance éternelle ;
Le prince étoit devenu mon vassal,
Et le premier après mon tribunal.
Là, sur les bancs, en plein aréopage ¹,
De la couronne il me rendoit hommage,
Et demandoit à mes républicains

1. Lorsque le roi, à son avènement, va au Parlement pour se faire reconnoître.

Le droit d'user de ses droits souverains.
 Là s'exposoient, aux yeux de ce vulgaire ¹,
 Ces projets nés au fond du sanctuaire,
 Secrets d'Etat, ennemis du grand jour,
 Que je faisais avorter dans ma cour.
 Entre le prince et sa triste patrie,
 Je me rendois le juge et la partie;
 Je proscrivois jusques dans sa maison ²;
 Aux mécontents je tendois le giron.
 Combien de fois, rebelle et téméraire,
 Ai-je, imitant ce sénat insulaire,
 Aux pieds du trône arboré mes drapeaux
 Et fait rougir ma hache et mes faisceaux !
 Tantôt forcé, sans appui, sans défense ³,
 Le front couvert d'une fausse innocence,
 On me voyoit traverser la cité.

1. Les déclarations du roi envoyées au Parlement, qui examine s'il les doit recevoir.

2. Ceci peut avoir rapport à la minorité de Louis XIV, lorsque le cardinal Mazarin fut proscrit.

3. Sous la régence de Louis XV, lorsque le Parlement alla à pied au Palais-Royal, où le roi tint son lit de justice.



Tel qu'un consul, dans la calamité,
Alloit des dieux appaiser la vengeance,
J'allois, armé d'une humble remontrance,
Faire trembler le prince à mon aspect,
Et, lui jurant un hommage suspect,
Très-humblement sapper les pieds du trône.
Peuple inconstant, lâche, qui m'abandonne,
En me perdant tu vas perdre tes droits,
Car, par mes soins, tu regnois autrefois.
Tu sçais qu'avant ma funeste aventure,
Gens évoqués du fond de la roture,
De la mandille intrus dans le sénat,
Etoient du roi les compagnons d'Etat.
Que je vous plains, postérité future !
Vous, fils d'un pere enrichi par Mercure,
Que ferez-vous des faveurs de Plutus ?
A beaux deniers on ne vous verra plus
Vous affubler du harnois consulaire ;
Vous croupirez dans le rang populaire ;
Et malgré vous, utiles roturiers,
Je vous verrai, bornés dans vos métiers
De pere en fils, rouler dans l'abondance,

Et dans l'Etat maintenir l'opulence. »

Lors s'approcha certain petit cagot¹,
Fait en grotesque échappé de Calot.
Vous l'eussiez pris pour quelque saint hermite,
Tant le mignon faisoit la chatemite.
Son chef étoit d'un froc embeguiné ;
On lui voyoit, sous un teint safrané,
L'œil obombré d'une épaisse paupiere,
Et le col tors d'un béat en priere.
Un sac plissé, noué d'un gros cordon,
Au demeurant, sangloit le compagnon.
« Ami, dit-il, je préside en Sorbonne,
Et l'*Equivoque* est le nom qu'on me donne.
Fruit des amours d'un servite normand,
Que notre mere aima furtivement,
Je fais métier de fine sapience ;
Controverser est ma grande science ;
Le syllogisme est mon invention ;
J'ai mis la forme en réputation,
Et j'ai réduit la raison en routine.

1. Les gens d'Église.

Je me suis fait une langue latine.
Langue vulgaire est pour moi sans appas :
On entendroit que je ne m'entends pas.
Pour expliquer ce qu'on ne peut comprendre,
Je fais des mots que l'on ne peut entendre.
Faut-il parler de ce premier moteur
Que l'univers reconnoît pour auteur,
Je suis encor plus inintelligible
Que ce grand Dieu n'est incompréhensible.
Puis, je m'étends avec obscurité.
Le préjugé me sert de vérité.
Veut-on nier un point que je suppose,
J'ensevelis le texte sous la glose ;
Je définis en termes captieux ;
Et, m'expliquant, je m'embrouille encor mieux.
Suis-je réduit à ne me plus entendre,
A mon rival je sçais d'abord m'en prendre ;
La charité s'enfuit de nos débats,
Et la raison s'envole sur ses pas.
Je souffle alors la haine et les scrupules,
J'assemble et romps cent conciliabules,
Où le flambeau de Bellone en fureur



Vient s'allumer à celui de l'Erreur.
J'allois ainsi me signaler en France,
Quand tout-à-coup on m'imposa silence ¹.
Cédons un tems à cet accord fatal,
Qui me défend de parler bien ou mal.
Mais, tôt ou tard, quelque'incident frivole
Me r'ouvrira les portes de l'Ecole.
J'espere encore exercer mes poumons,
Y disputer sur des mots et des noms,
Sapper la Foi par maint et maint sophisme,
Livrer enfin le peuple au pyrrhonisme.
— Mon Révérend, dit un petit cagot,
Le frere lai de notre saint marmot :
Loin d'espérer, ah ! bien d'autres allarmes
Ouvrent nos yeux à d'éternelles larmes.
Elle n'est plus, cette heureuse saison
Qui nous soumit les cœurs et la raison,
Où l'innocence adoroit nos oracles,
Et se plaisoit à lire nos miracles.

1. Déclaration du roi de 1717, qui imposa silence aux deux partis.

Du genre-humain uniques héritiers,
Il nous pleuvoit des domaines entiers.
La piété crédule et charitable
De mets friands garnissoit notre table.
Notre embonpoint ne scandalisoit pas ;
On louoit Dieu de nous voir gros et gras.
Mais c'en est fait : notre pauvre besace
Ne jouit plus de la grace efficace,
Et la tiédeur, fatale à notre froc,
De jour en jour dégarnit notre croc.
Elle voudroit, la jalouse Euménide,
Nous renvoyer à notre Thébaïde. »

Tel fut l'aveu des Abus principaux ;
Car c'étoient-là les Abus cardinaux ;
Le reste étoit petits freres novices,
Qui, dans l'Etat, avoient moindres offices.
Pour moi, surpris d'un aveu si gaillard :
« Frere, repris-je au petit babillard,
Dans vos malheurs vous n'êtes point à plaindre ;
Votre retour me paroît seul à craindre.
— C'est bien à toi, dit l'un d'eux en courroux,
Mauvais rimeur, à parler contre nous !

Petit marchand de gloire imaginaire,
Que deviendra ton métier mercenaire ? »
Or, celui-là, je vis à son maintien,
Que du Parnasse il étoit citoyen.
« Apprends, dit-il, ma douloureuse histoire.
J'étois fermier du temple de Mémoire ;
Sur mon grenier ces mots étoient écrits :
Céans on rime et loue à juste prix.
Je nourrissois ma Minerve affamée
Du revenu que rendoit ma fumée ;
Et ma boutique, en dépit du bon-sens,
Étoit toujours abondante en chalands.
Ce tems n'est plus ; et la rime avilie
Du trône même est pour jamais bannie,
Et tout rimeur, l'encensoir à la main,
Aux pieds du prince ira mourir de faim.
Un roi si bon, de ses sujets le pere,
Toujours rejette un encens mercenaire.
Nouveau Titus, dans les yeux satisfaits
Il lira mieux l'aveu de ses bienfaits
Que dans les vers d'un louangeur à gage. »
Je le quittois, effrayé du présage ;



Mais l'Ignorance alors s'en vint à moi :
« Nous reviendrons, je t'en donne ma foi ;
J'ai des amis ; et, grace à leur menée,
Tu reverras la France infortunée
Rentrer encor dans son premier chaos. »
Et me montrant un couvent, à ces mots :
« Mon fils, dit-elle, entrons dans ce saint gîte ;
Viens, avec nous, y vivre en cénobite :
Ces bonnes gens sont trop reconnoissans
Pour refuser retraite à mes enfans.
Du pain d'autrui nous y pourrons tous vivre,
Si toutefois on ne m'y vient poursuivre. »





EPITRE DE CLIO

A MONSIEUR DE B***

*Au sujet des opinions répandues depuis peu contre
la poésie.*

O TOI, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens, prends la plume et le style d'Horace :
Ecoute, écris, et venge le Parnasse.
Le Fanatisme, au bas de ce vallon,
Veut pervertir les enfans d'Apollon ;
Et, leur prêchant un nouveau catéchisme,
Porte avec lui le scandale et le schisme :
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Assez de nos sujets,
Comme brebis, se suivant l'une et l'autre,
Pour son bercail ont déserté le nôtre.



Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur sophiste habitué,
Quand il lui plaît, sa plume hétérodoxe
En axiome érige un paradoxe ;
Sa bouche exhale un aimable poison ;
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de Mémoire
Il appella de la prescription
Dont jouissoit le chantre d'Ilion.

Mais ce n'est plus la querelle d'Homere.
Il donné encor dans une autre chimere ;
Il va, dit-on, du faux charme des vers
Désabuser pour jamais l'univers,
Et, pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime et l'harmonie.
Tel Alexandre, étant prêt d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.

Pour maintenir notre gloire et nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes,
Quoique pourtant nos doux amusemens
Soient au-dessus des vains raisonnemens.



Loin tout censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai sçait d'abord prévenir.
C'est au goût seul à juger d'un ouvrage ;
Par le plaisir il regle son suffrage ;
Doux préjugé de l'esprit et du cœur,
De l'analyse il brave la rigueur ;
Et, dédaignant les disputes de classes,
Ne reconnoît pour juges que les Graces.

Mais rassemblons ces griefs prétendus
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas de Pinde, il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint que « nos folles humeurs
Ont appauvri la langue et les rimeurs ;
Que l'art des vers est un jeu d'aventure,
Où le bon-sens se trouve à la torture ;
L'esprit, contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyrannisé par des loix insensées
Qui font toujours avorter ses pensées,



Il est enfin réduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altere la mesure,
Son synonyme allonge la césure ;
Par l'hiatus, cet autre est éconduit ;
La rime oblige à faire un long circuit ;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer le sens dans les paroles,
Et les beaux vers sont enfans du hazard. »

Ceux qui sont nés peu propres à notre art
Osent ainsi taxer, sans connoissance,
La langue et nous de leur propre impuissance.

Ainsi, jadis, avant que sur les mers
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrières profondes
Dont l'Océan sépare les deux mondes
Comme un obstacle opposé par les dieux
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuse industrie,
De jour en jour, feroit des matelots ?
Qu'on les verroit, triomphans sur les flots,

Assujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les étoiles ?
Telle pourtant l'adresse des humains
D'un pôle à l'autre a tracé des chemins ;
Malgré les vents et les flots infideles,
Neptune a vû voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus jusqu'alors
Avoit caché ses funestes trésors.

Avec autant de courage et d'adresse,
On s'est frayé des routes au Permesse.
Sans remonter à la source des tems,
Le dernier siècle a des faits éclatans.
On boit encore à la même fontaine
Où s'est alors abreuvé La Fontaine.
Comme autrefois, sur les pas des neuf Sœurs
On voit encor renaître autant de fleurs,
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la Ligue.

Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassure les rimeurs !
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mysteres :

Heureuse enfin s'ils goûtent des avis
Que dans ce siècle on n'a gueres suivis !
Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sçachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un poëte en naissant,
Si dès l'enfance une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la Nature ;
Si l'on ne prend ses premières leçons
Des anciens et de leurs nourriçons :
Car cette source unique et bienfaisante
Doit abbreuver toute muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer :
Il y faut boire, et non pas s'enyvrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage et de leurs sens divers :
La langue est une, en prose comme en vers ;
Et la grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits : leur juste expression
Ne souffre entr'eux aucune extension ;



Chacun contient son sens et son image
Précis, distincts et marqués par l'usage :
C'est votre maître, absolu dans son choix ;
D'autre que lui ne peut changer ses loix.
L'esprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages ;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en prose.

Plus d'un rimeur, dans sa langue indigent,
Pour ses défauts toujours trop indulgent,
Quand il en trouve un exemple authentique,
Croit triompher d'une injuste critique.
Vous les voyez sourire en suffisans
A des avis donnés par le bon-sens :
Leur souvenir, au besoin trop fidele,
Me cite alors un illustre modele,
Et, s'en faisant un ridicule appui,
Se fait honneur de ce qu'on blâme en lui :
Ainsi, sans soins et sans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.



Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui :
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui ;
Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux filles de Mémoire ;
Mais dans sa langue un rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modele :
N'a-t-on pas vû son disciple fidele,
Ce satyrique ami de Juvenal ¹,
D'imitateur se rendre original ?
Ainsi Racine amena sur la scene,
Après Corneille, une autre Melpomene,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours.
Tout devient neuf quand on sçait bien le dire ;
L'expression est l'ame de la lyre.
Le plus beau trait, dans un vers mal rendu,
Est, pour l'auteur, presqu'autant de perdu ;
Et sa pensée appartient au poëte
Qui sçaura mieux s'en rendre l'interprete.

1. Boileau.



La langue enfin est la base de l'art ;
Sur le Permesse on s'embarque au hazard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde ;
Là, vous prendrez ce tour noble et coulant,
Ce style pur, ce langage galant,
Qu'avec Chaulieu La Fare eut en partage,
Et dont La Faye a fait son héritage.
Heureux qui peut chez d'illustres amis
Se procurer le bonheur d'être admis !
A leurs leçons une muse attentive
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.

A votre langue appliquez donc vos soins,
Elle a de quoi fournir à vos besoins ;
Tel eût trouvé qu'elle est plus étendue
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange et précieux
N'eût pas souillé le langage des dieux.

Ce fut ainsi que déjà l'ignorance
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un pédant, le fléau du métier
Et de Marot dédaigneux héritier,



Nous fit parler un langage barbare
C'étoit Ronsard, dont la verve bisarrie,
Aux mots du tems ne pouvant se borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait si le Ciel n'eût fait naître
Un nourriçon qui devint votre maître :
Malherbe apprit à ses contemporains
A se passer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la pédanterie
Il renvoya chacun dans leur patrie.
Il fut suivi par Racan et Maynard :
Tous deux, instruits des finesses de l'art,
Sçurent au Pinde amener sur leurs traces
La pureté, l'élégance et les graces ;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les muses florissantes
De jour en jour devenir languissantes,
Et la folie alors nous infecta
De ces sonnets que Dulot inventa ¹ ;

1. Dulot, inventeur des bouts-rimés. Voyez Sarrasin.

La folle pointe, à l'antithèse unie,
Prit dans les vers la place du génie,
Et le bon-sens, timide et sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.

Rêveuse, un jour, sans suite et sans compagnes
(Il m'en souvient), j'errois dans nos campagnes ;
Je m'amusois, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies.
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries :
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, et ses flots argentés,
Tout rappella dans ma triste pensée
Le souvenir de sa gloire passée ;
Plus vivement je sentis mes malheurs.
« Fleuve divin, dis-je en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives !
Le barbarisme a dépeuplé tes rives.
Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'univers ?
A peine, hélas ! Sarrasin et Voiture
Ont, en passant, goûté d'une eau si pure. »

Le Fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux,
Et s'élevant sur son urne azurée,
Je fus ainsi par ce dieu rassurée :
« Un autre goût va changer notre sort.
La terre s'ouvre, un nouveau peuple en sort ;
Toutes mes eaux auront peine à suffire ;
Et toi, remets des cordes à ta lyre. »
Il dit : l'espoir, plus prompt que les zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener ses plaisirs.
Pour annoncer la commune allégresse,
Je fus chercher les nymphes du Permesse.
 Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un inconnu s'occupait à rêver :
Quel souvenir réveilla ma tendresse !
Je soupirai de joye et de tristesse.
Au même endroit c'est ainsi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois ;
C'étoit lui-même ; il m'apprit son histoire.
« Pour achever ce qui manque à ma gloire,
Le Ciel, dit-il, sous ces traits que tu vois,
Me rend au monde une seconde fois,

Et, sous le nom de l'ainé des Corneilles,
J'y produirai mes plus grandes merveilles.
Va, laisse-moi recueillir mes esprits. »
Alors parut à nos regards surpris,
Dans les Etats de ma sœur Melpomene,
Ce lumineux et nouveau phénomène,
Qui, moins brillant en commençant son cours,
A l'Hélicon donna de si beaux jours.

Cet avenir prédit par le Permesse
S'ouvrit enfin, et remplit sa promesse.
De jour en jour, nos heureuses leçons
Firent alors d'illustres nourriçons.
Un autre Auguste eut un autre Mécène,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbarisme encor plus d'une fois
Voulut troubler le Parnasse françois ;
Un Aristarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette hydre ridicule ;
Du dieu des vers ministre souverain,
A la licence il mit un juste frein :
Notre art, soumis à l'exacte grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire ;

Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hazardé,
Et, se bornant à leur sens légitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'est synonyme.
Le vers alors, perdant sa dureté,
Avec la forme acquit la pureté.
Pégase alloit par bonds et par secousses,
Il lui donna des allures plus douces,
Sur le Parnasse enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût,
Et termina plus de travaux qu'Alcide.

Lors arriva ce nouvel Euripide
Qui, sur le ton le plus mélodieux,
Sçut moduler le langage des dieux;
Lui, dont la veine harmonieuse et pure,
Prenant son cours du sein de la nature,
Comme un ruisseau murmurant et flatteur,
Charme l'oreille et coule jusqu'au cœur.
Il vint apprendre aux muses délicates
A rejeter ces expressions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille et discordans entr'eux.

Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et, comme lui, sauver leurs dissonances !
Il est des airs qu'on pourroit avouer,
Mais sur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter : leur fausse mélodie,
Malgré son art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.

Il faut encor, outre un heureux génie,
L'oreille juste et propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté :
Le vers n'est fait que pour être chanté ;
Dans sa secrette et douce mécanique,
Il a son mode et son genre harmonique ;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner :
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne ;
L'esprit, sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussi-tôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flatter l'organe est le point nécessaire :



A cet appas le cœur se livre, et suit
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la nature est avare :
Tel en partage eut l'esprit le plus rare,
Mais dans un vers toujours mal agencé
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire
Si vous forcez les cordes de sa lyre.

Il fut un tems moins facile aux rimeurs,
Quand le langage, aussi dur que les mœurs,
A vos aînés ne fournissoit qu'à peine
De quoi suffire à leur rustique veine ;
Dès-lors, au Pinde en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en est un qui fut grévé de blâme¹
Pour avoir dit : *comparable à ma flamme*.
Cet hémistiche, autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué
Et soutenu par ceux que je condamne ;
Mais je ne puis raffiner leur organe.

1. Malherbe.

S'il m'en souvient, on a bien réclamé
Certain sonnet, fait pour être blâmé.

A ce propos, on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie.

« Ça, dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet
Il me faudroit trouver un plein sonnet
De traits fallots, où l'antithèse brille ;
Je veux sur-tout que la pointe y fourmille...
— Soit ! dans ce goût aurez sonnet exquis :
Je sçais un fat, et, qui plus est, marquis ;
Tous les matins il rime à sa toilette :
C'est là sans faute où j'en ferai l'emplette... »
Pas n'y manqua. Dans un papier roulé,
Le doux sonnet ¹, bien musqué, bien moulé,
Par un Zéphir fut remis à Thalie.

« Bon ! dit ma sœur, ceci sent l'Italie ;
A nos gourmets j'en veux faire un présent.
Sçachons au vrai quel goût regne à présent :
En plein théâtre il faudra qu'on le lise. »
Certain caustique en fit bien l'analyse,

1. Le sonnet du *Misanthrope*.



Et le siffia ; mais le sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avouerai, la prose est plus unie.
« Vous triomphez, disois-je à Polymnie¹,
Tout est changé dessus notre horizon ;
La prose y va ramener la raison :
L'art de rimer n'est plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.
— Non, reprit-elle, et leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en prose qu'en vers.
Malgré mon air aisé, doux et facile,
Ils trouveront une muse indocile,
Qui les séduit par des dehors flatteurs :
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les fastes de la prose.
Et quel est donc le titre qu'elle oppose ?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Cicéron ;
Si j'avois pû, compte que dans Athenes
J'eusse formé bien d'autres Démosthenes.

1. Muse qui préside à l'éloquence.

Ce qu'ont écrit les Grecs et les Romains,
En chaque genre, est encor dans nos mains :
Qui des deux arts, jusqu'au siècle où nous sommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes ?
Rassure-toi, laisse à ces détracteurs
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs,
Et ne crois pas qu'on abjure une étude
Dont le plaisir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout tems, en tous lieux,
A fait chérir des mortels et des dieux.

« Gardez-vous bien d'affranchir vos mysteres
De la rigueur de leurs loix salutaires :
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déjà les vers ne sont que trop déchus ;
Vous les perdrez par trop de complaisance.
L'esprit s'endort sur la foi de l'aisance.

« Quand un projet, conçu bien nettement,
Est à loisir digéré mûrement,
On est surpris de sa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne pense,
Et les sujets les font naître à leur gré.
Comme un creuset échauffé par degré,



L'esprit veut l'être avec économie.
Dans l'art des vers, comme dans la chymie,
Plus d'un artiste a souvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé :
C'est un hazard, mais il est nécessaire,
Et d'un rimeur c'est la chance ordinaire.
Qu'ils sçachent donc, moins pressés de rimer,
D'un feu pareil se laisser animer.
Mais leur jeunesse est follement avide
D'un nom précoce et toujours peu solide ;
Au bas du Pinde ils viennent essoufflés,
Et pour jamais ils y restent sifflés.
Dis-leur de prendre une course moins vive :
Plus on se presse, et plus tard on arrive.
« Je dirai plus : le langage des dieux
S'est de lui-même arrangé pour le mieux.
Son mécanisme, appelé tyrannie,
Plus qu'on ne pense est utile au génie :
Cette contrainte est une invention
Qui le conduit à sa perfection.
« L'esprit veut être un peu mis à la gêne ;
C'est l'aiguillon qui le tient en haleine,

Qui, par l'obstacle irritant son ressort,
Occasionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne.
C'est par effort que le salpêtre tonne ;
S'il n'est contraint, il reste sans vigueur
Et ne produit qu'une vaine vapeur :
Plus on le presse et plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit dans ses difficultés
Semble augmenter encor ses facultés ;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Méprisez donc des projets surannés,
Que le bon-sens a déjà condamnés...»
Ainsi parla, contre sa propre cause,
Celle de nous qui préside à la prose.
C'est donc à tort qu'on blâme une rigueur
Qui maintient l'art dans toute sa vigueur,
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétendue et nuisible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proscrits .
Contentez-vous de ceux qu'il a prescrits.

Vertumne, un jour, au lever de l'aurore,
Assis au pied de celle qu'il adore,
Dans ses cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs.
La tendre amante, attentive et charmée,
S'abandonnoit au plaisir d'être aimée,
Et ses beaux yeux assuroient son vainqueur
Qu'un même amour regneroit dans son cœur.
« Ah! dit alors Vertumne à la déesse,
Voici le tems fatal à ma tendresse :
Des soins plus doux que ceux de notre amour
Vont désormais vous charmer tour à tour.
A vos jardins la saison vous rappelle
Pour leur donner une façon nouvelle ;
Et je verrai, jusqu'au tems des moissons,
Vos espaliers, vos nains et vos buissons
Vous occuper, au mépris de mes larmes,
Peut-être même aux dépens de vos charmes ;
Qui sçait encor (puissé-je mal prévoir!)
Si vos vergers rempliront votre espoir ?
Sans leur donner sans cesse la torture,
Laissez-les croître au gré de la Nature :



Par trop de soins et par trop de façons
Vous fatiguez vos tendres nourriçons,
Et vous perdez leurs plus belles années.
A peine on voit leurs tiges couronnées
Qu'à leurs rameaux naissans et malheureux
Vous imposez un lien rigoureux ;
Bientôt un fer encore plus terrible
Dans vos vergers fait un ravage horrible,
Et l'on n'y voit que Dryades en pleurs
Sur des monceaux de feuilles et de fleurs.

— Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends jusqu'à l'automne.
C'est par mon art et mes soins bienfaisans
Que j'entretiens mes arbres florissans :
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les vents j'assure la foiblesse,
Et je corrige un penchant malheureux ;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement sa seve s'évapore ;
Cet arbrisseau, comblé des dons de Flore,
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ses fleurs il faut le dégarnir.

Comment veux-tu que cet autre profite,
 En lui laissant cette herbe parasite,
 Et ce feuillage où l'astre qui nous luit
 Ne peut mûrir et colorer son fruit?
 Ainsi ma main retranche avec prudence,
 Pour m'assurer encor plus d'abondance. »

Vains érudits, téméraires censeurs,
 Qui prétendez enseigner les neuf Sœurs,
 Souffrez qu'ici Pomone vous redresse,
 Car c'est à vous que son discours s'adresse

Mais tel se plaint qu'on a mal-à-propos
 Appauvri l'art de la moitié des mots,
 Qui trouve encor assez de verbiage
 Pour allonger un ennuyeux ouvrage ;
 Et les rimeurs auroient encor besoin
 Qu'on eût poussé la réforme plus loin.
 Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modèle¹
 Qui leur en donne un exemple fidele ;
 Et, parmi ceux qu'on pourroit imiter,

1. On prétend que Quinault n'a pas employé plus de sept ou huit cens mots différens dans ses poèmes.



Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces :
Tu le connois, ce favori des Graces,
Lui dont les vers, consacrés aux Amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours.
Il avoit peu de cordes à sa lyre,
Et cependant elle a pû lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour à tour.
La fiere Armide, et la tendre Angélique,
Nous a fait voir, sur la scene lyrique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.

D'un choix heureux l'expression dépend ;
D'un terme unique, employé dans sa place,
Elle reçoit et sa force et sa grace :
Qui la surcharge aussi-tôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit
Qui, rejetant l'étalage et l'enflure,
Sçait la réduire à sa juste mesure ;
C'est le grand art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre art se propose

Est d'être encor plus précis que la prose ;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.

La période au cordeau compassée
De la mémoire est bientôt effacée ;
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir :
Elle s'envole, et ne laisse après elle
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle ;
Mais dans l'esprit et dans le fond du cœur
Il n'appartient qu'au vers doux et flatteur
D'insinuer ses charmes et ses graces,
Et d'y laisser les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du souvenir
Et par lui-même il sait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux et du sens qu'il renferme.
Ainsi l'esprit dans un vers séduisant
Peut, sans travail, s'instruire en s'amusant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure et les rimes
N'empêchent pas, quoi qu'on ose avancer,



De mettre en vers tout ce qu'on peut penser.
C'est une audace aussi vaine que folle
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La poésie, ainsi que la peinture,
Dans son ressort a toute la Nature.

De tous les arts qu'on cultive avec soin
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source, aussi *sainte* et féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du monde ?
Ce fut alors que notre art immortel
Prit sa naissance, à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la musique et la danse,
Dont il suivit les loix et la cadence.
Les laboureurs, pour prix de leurs moissons,
Sur des autels de mousse et de gazons
N'offroient alors qu'un tribut d'allegresse :
On les voyoit, pleins d'une aimable ivresse,
Parés de fleurs, danser à demi nus,
Et seconder leurs transports ingénus
Par des chansons naturelles et vives



Qu'ils ajustoient à leurs danses naïves.

Qui peut nombrer les usages divers
Où les humains ont employé les vers?
Pour rendre aux dieux un plus célèbre hommage,
La piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le soin d'instruire les mortels :
La vérité se servit des poètes,
Et la sagesse en fit ses interpretes ;
Médiateurs entre l'homme et les dieux,
Ils ont ouvert le commerce des cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour et la Gloire
Pour couronner de myrthe et de laurier
L'amant fidele et le fameux guerrier.
Ignore-t-on que le fils et la mere
Ne parlent point d'autre langue à Cythere?
Ainsi naquit, chez les premiers humains,
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont transmis ces grands maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put suffire à nos arrangemens ;



Le vers souffrit d'étranges changemens :
Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encore en son enfance,
Où l'on ne put, quoi que l'on ait tenté¹,
Donner aux mots aucune quantité.
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux, au Parnasse ignorés ;
Et l'unisson de la rime naissante
Vint ranimer leur chute languissante,
Et rehausser, par cette nouveauté,
Un art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille et la pratique
De jour en jour rendirent moins gothique.
A pas réglés le vers françois marcha :
Une césure en deux le partagea
Par un repos qui varie et réveille
Une mesure uniforme à l'oreille.

1. On a voulu faire autrefois des vers mesurés à la façon des Latins.

De mots entr'eux trop pleins de dureté
On adoucit la première âpreté ;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phœbus.
L'élision, funeste à l'hiatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie.
Ainsi la France emprunta d'Ausonie
L'alignement et le même niveau ;
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à peu près son modèle,
Et vint à bout d'en construire un chez elle,
Sur un terrain peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux muses étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moissonnées.
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encor au-dessus de sa place,
L'Atlas du trône et celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos autels :
A notre culte il porta les mortels ;



Des doctes Sœurs, dans un nouveau lycée,
Il réunit la troupe dispersée,
Et mérita cet hommage éternel
Dont nous payons son amour paternel.
Hélas ! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un pere secourable
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verser tant de pleurs après lui.
Thémis, sensible à nos vives allarmes,
Prit son bandeau pour essuyer nos larmes,
Et nous commit son propre protecteur
Pour nous servir de pere et de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin, ce roi qui sur les deux collines,
Par la Victoire en triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faste accrut encor sa gloire,
Fit de son Louvre un temple de Mémoire,
Y rassembla tout le sacré vallon,
Et prit sa place à côté d'Apollon.

Mais je soupire en rappelant nos fastes.
Qu'un siècle à l'autre oppose de contrastes !

Et quel délire à nos regards surpris
Fait à présent fermenter les esprits !
Las du bon-sens, l'erreur et le sophisme
Les vont enfin livrer au fanatisme.

Tandis qu'ainsi j'écrivois à l'écart,
Au bas du mont, jettant l'œil au hazard,
Je vis à gauche une épaisse poussière
Qui tout-à-coup obscurcit la lumière ;
Un bruit confus, mêlé de cris perçans,
Jetta l'allarme et l'effroi dans mes sens.
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au sommet des montagnes.
Bientôt l'écho, parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du dieu des vers ;
Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phœbus offrir un foible appui.
Là, sur un trône aussi brillant que lui,
Environné par Corneille et Racine,
L'aimable dieu de la double colline
D'un doux souris accueillit les neuf Sœurs.
Il nous donna des couronnes de fleurs.

« Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverser par des coups éclatans
Des Marsias érigés en Titans. »
Les yeux alors pleins du feu qui l'embrase,
Il prend sa lyre, il monte sur Pégase,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars !
On y voyoit une antique matrone
Sous l'attirail et l'habit d'amazone,
Et sur son front nos lauriers prophanés
Entrelaçoient ses cheveux surannés ;
De mille atours messéants à son âge
Elle étaloit le risible assemblage ;
C'étoit la Prose avec nos attributs,
Qu'on amenoit pour détrôner Phœbus,
Et sur son char attelé de modernes,
Environné d'un gros de subalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui sous leurs pieds avec ignominie
Tenoient aux fers la Rime et l'Harmonie.

Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta son cartel outrageux :
C'étoit un Drame en prose alembiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon soudain, avec mépris,
Au bas du mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui descend des montagnes,
Tous nos guerriers, guidés par nos compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomene, un poignard à la main,
Des yeux, du geste et d'une voix tonnante
Encourageoit sa troupe fulminante.
On vit alors deux célèbres rivaux
Courir ensemble à des exploits nouveaux.
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour sa devise un d'eux avoit Pompée ;
L'autre y portoit, écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector ;
Un autre, armé d'un stilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion ;
Et les auteurs de la rébellion,

Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.

Non loin de lui, sous un casque brillant,
Certain lyrique, ayant pour cri *Roland*,
Se signaloit en faveur de la Rime.

« Courage, ami, je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris ;
Ton nom sera rayé de mes écrits. »

Mais j'oublois le premier de ma liste,
L'inimitable et divin Fabuliste,
Que la chronique et les rieurs du tems
Mirent jadis au rang des végétans :
L'homme d'Esopé, inconnu de soi-même,
Enfin sortant de l'ignorance extrême
Qu'il eut toujours de sa rare valeur,
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pû, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous défendre le Parnasse.

La Rime avoit aussi parmi les siens
Ce successeur des comiques anciens,
Encor plus grand si dans tous ses ouvrages
Il eût osé dédaigner les suffrages

Des fats du tems qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Regnard suivoit l'auteur du *Misanthrope*.
Ici marchoient Malherbe et Calliope ;
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits :
Les vents, l'orage et la foudre à la fois,
Sur les mortels, par des coups si funestes
N'exercent pas les vengeances célestes.
Tels en fureur, du haut de nos remparts,
On les vit fondre, à travers les hazards,
Et sur la Prose éperdue et fuyante
Faire tonner leur lyre foudroyante.

D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les Plaisirs, les Graces et les Jeux
Initiés jadis dans nos mysteres,
Dans ce grand jour, servant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, La Fare et Pavillon ;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos marais,
Quand tout-à-coup des escadrons tout frais

Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainsi, deux vents furieux et contraires,
Contre un vaisseau d'un souffle impétueux
Réunissant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre et d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais, sans entrer dans des détails plus longs,
De ces rimeurs tu connois tous les noms.

Que celui-là soit réputé barbare,
Qui ne connoît l'élève de Pindare.
Après ce chef des poètes du tems,
Suivoit cet autre encor dans son printems,
Qui, plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des Muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois
A décoré le Parnasse françois:
Le grand Henri n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le chantre d'Achille.

Parmi tous ceux qui voloient sur leur pas,
Il en est un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois sa valeur poétique.
D'un nouveau genre inventeur dramatique,

Quand il lui plaît, Melpomene en fureur
Répand l'effroi, l'épouvante et l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes,
Que jusqu'alors les timides rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.

Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce nourriçon, que, depuis sa naissance,
Le dieu des vers a pris soin de former :
Toutes mes sœurs semblent le réclamer ;
Il est l'enfant de leur troupe immortelle :
Leur langage est sa langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon ;
Et pour sa gloire, et celle du vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous, Bignon l'aime et l'honore.
« Ah ! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du brodequin françois ?
Par la Nature instruit dans mes mysteres,
Nouvel auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vû moissonner
Au même champ où Regnard vint glaner.

Je l'avouerais, je le pris pour Terence.
— Oui, dit ma Sœur, c'est celui de la France. »
Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs,
Enfans hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse ;
Que l'on a vûs toujours dégénérer,
S'anéantir et se deshonorer ;
Et c'est entr'eux que se forgent à l'ombre
Ces noirs écrits et ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exhalent à longs flots
Un fiel goûté des méchans et des sots.
De part et d'autre, alors, d'intelligence,
On courut sus et chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes nourriçons
Qui sçauront mieux retenir nos leçons ;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'art des vers, et dont la Renommée,
En parcourant depuis peu nos deux monts,
A déjà pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles.
Entr'autre essai de leurs premieres veilles,

De l'un d'entre eux, chéri dans une Cour
Où les beaux-arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernièrement encore,
Nous relisons la fable de l'Aurore!

Notre rivale et les siens, aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux et général,
Comme autrefois, au pied des murs de Troye,
Du fier Achille Hector devint la proie;
Ainsi leur chef subit, à nos regards,
Le même sort autour de nos remparts.
Ainsi finit cette grande journée,
Qui décida de notre destinée,
Maintint la Rime, assura l'art des vers,
Et pour jamais remit la Prose aux fers.



COMPLIMENT AU ROI

DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE



DISCOURS DE RÉCEPTION

de l'Académie des Sciences et belles-lettres





COMPLIMENT AU ROI

Prononcé le 17 et présenté le 20 novembre 1744

ENFIN je te revois, cher et nouvel Auguste,
Que mon cœur en secret a toujours encensé...
Pardonne, en ce moment, le transport le plus juste ;
Qui le sçait exciter n'en peut être offensé.
Non, l'essor que je prends ne sçauroit te déplaire ;
Le moindre des mortels, sans être téméraire,
Peut laisser voir aux dieux tout ce qu'il sent pour eux.

FRANCE, tu m'applaudis ; le même amour t'inspire ;
Tu n'as plus qu'à jouir du sort le plus heureux ;
Tu viens de recouvrer l'âme de ton empire.

Et Toi, daigne agréer l'hommage mérité
Que t'offre, par ma voix, la simple vérité.
La seule flatterie a besoin d'être ornée :
Eh ! quand nous t'offririons ses dangereux attrait,



Tu ne recevois point la coupe empoisonnée
Que le commun des rois aime à boire à longs traits.
Fuis, malheureuse, ailleurs va porter tes prestiges,
Tu n'élevas jamais de véritable autel.

POURUIS, PRINCE, poursuis ton cours et tes prodiges :
Tel jadis commença ton ayeul immortel...
Que dis-je !... A peine entré dans la même carrière,
Quel amas de lauriers ! La plus forte barrière
N'est qu'un frivole obstacle à tes premiers travaux ;
Et l'altière cité² qui bravoit ton tonnerre,
Sur ses débris sanglans, sert d'exemple à la terre.
Tremblez, fiers ennemis... Vous, Amphions nouveaux,
Formez-vous désormais à l'ombre de sa gloire...
Qui peut mieux vous ouvrir le temple de Mémoire ?
Chantez, Muses, chantez ; voilà votre Apollon...

MAIS, quels que soient les chants qu'elles fassent éclore,
Lis au fond de nos cœurs : tu liras plus encore
Que n'en peut exprimer tout le sacré vallon.

1. Ypres, Furnes, Menin.

2. Fribourg.





DISCOURS

PRONONCÉ PAR L'AUTEUR A L'ACADEMIE FRANÇOISE
LE JOUR DE SA RÉCEPTION¹

MESSIEURS,

POUR vous témoigner combien je suis pénétré de vos bontés, il faudroit que j'eusse le talent que joignoit à tant d'autres vertus l'illustre académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. C'est en ce moment que j'aurois besoin de cette éloquence aimable et naturelle qui le rendit toujours si cher à tous ceux que la nécessité ou leur bonheur faisoient approcher de lui. Quel charme étoit répandu dans ses moindres discours ! Qui possédoit mieux cette facilité de s'exprimer, ces tours aussi précis que nobles et conve-

1. M. de La Chaussée ayant été élu par Messieurs de l'Académie françoise, à la place de feu M. Portail, il y prit séance le lundi 25 juin 1736.

nables, en un mot, cette science qui fait l'objet de vos travaux ?

Vous sçavez, MESSIEURS, quel usage M. PORTAIL a toujours fait du don de la parole. Heureux les ministres de Thémis à qui l'on n'a point à reprocher d'en avoir abusé ; qui, au contraire, ne l'ont jamais employé que pour faire pencher la balance du côté de l'innocence opprimée !

Tel étoit ce digne chef du premier tribunal du royaume : c'est là qu'on l'a vu exercer, avec autant d'éclat que d'intégrité, un art si nécessaire à ceux qui, pour le bien de leur patrie, sont chargés des intérêts publics.

L'humanité est ordinairement le fruit que l'on retire de la culture des lettres ; elle étoit le partage de ce grand magistrat : ainsi les veuves et les orphelins trouvoient toujours en lui une main prête à essuyer leurs larmes et à rassurer leur fortune ; ainsi le Prince avoit en lui un organe fidele, qui, en toute circonstance, sçavoit concilier la majesté d'un maître et la bonté d'un pere.

Mais, MESSIEURS, où m'emporte un regret que mes expressions ne peuvent rendre aussi sensible que je voudrois ? Quelles fleurs ai-je à jeter sur son tombeau ? Est-ce à moi d'entreprendre un éloge qui



se trouve gravé dans le fond de vos cœurs? Non, MESSIEURS, avant que d'élever ma voix, je dois longtemps vous écouter; c'est pour apprendre à m'énoncer, c'est pour être instruit par les maîtres de l'art, que j'ai recherché avec tant d'ardeur le bonheur de vous appartenir. Vous avez eu moins d'égard à ma témérité qu'à mes besoins. Quel sujet d'émulation! Quel sujet d'esperance pour tous ceux qui s'élèvent dans le sein des Muses! Ils ne voyent plus de si loin cet heureux avenir que vous avez daigné rapprocher de moi. Que dis-je! Ils participent tous aux graces que je reçois, et partagent avec moi mon bonheur et ma reconnoissance.

En effet, MESSIEURS, qui ne seroit flatté d'être à la source des lumieres et des dons de l'esprit, d'apprendre de vous-mêmes une langue qui rassemble toutes les richesses des autres, et qui sera immortelle comme vous? Que pouvois-je désirer de plus doux et de plus avantageux que d'être associé à des sages qui renouvellent entr'eux l'union et les merveilles de l'âge d'or, et qui s'enrichissent mutuellement de tout ce qu'ils ont acquis de plus rare et de plus précieux? Dans quel partage avez-vous daigné m'admettre! Quel bonheur me transporte! Mes esprits, trop contraints, rompent le frein que je leur avois imposé; le génie

qui préside aux miracles que je vois m'entraîne au delà de moi-même, et me force à parler ce langage divin...

Pardonnez cet essor : en quel tems, en quels lieux,
Puis-je mieux employer le langage des dieux ?
France, quel changement rappelle ton enfance ?
Tes fastes confondus, écrits par l'ignorance,
Dans un oubli profond seroient ensevelis ;
A peine on connoîtroit la naissance des lys ;
Tes peuples, en tout tems, étoient faits pour la gloire ;
Mais ils ignoroient l'art d'assurer leur mémoire.
Ils avoient des héros qu'ils ne pouvoient vanter,
Ils faisoient des exploits qu'ils ne pouvoient chanter.
A peine ils jouissoient des dons de la Nature ;
Leur langage, indigent, sauvage, sans culture,
Aux besoins de la vie étoit presque borné,
Et leur esprit alors n'étoit pas plus orné.
La même aridité leur est toujours commune,
La langue et le génie ont la même fortune.
Quels progrès mutuels ont-ils faits à la fois ?
Espéroit-on de voir un Parnasse françois ?

Comme un ruisseau naissant languit près de sa source,
Sans trop s'en éloigner, il commence sa course ;
A peine il peut couler : on diroit que ses eaux



Ne serviront jamais qu'à nourrir des roseaux.
Cependant il s'accroît, il peut suivre sa pente ;
Au travers de la plaine on le voit qui serpente ;
On l'entend murmurer, et son cours s'embellit ;
Il élargit sa rive, il reçoit dans son lit
Des sources, des ruisseaux, des torrens, des rivières :
C'est un fleuve ; il parcourt des nations entières ;
Il porte l'abondance à cent peuples divers,
Et du bruit de son nom il remplit l'univers.
Du langage françois telle fut la naissance,
Et tels sont devenus son cours et sa puissance.
Ministre souverain du plus juste des rois,
ARMAND, vois ton ouvrage, et reconnois ma voix ;
Applaudis, comme nous, à ton heureux génie.
Nous remplaçons enfin la Grece et l'Ausonie ;
Ta langue est triomphante ; apprends tous les succès
Dont tu n'as pû goûter que les premiers essais.
Chérie également des Muses et des Graces,
Elle a tous les trésors des deux autres Parnasses.
France, tu peux enfin célébrer à la fois
Ton bonheur, tes plaisirs, tes trésors et tes rois.
Rien ne manque à tes vœux ; tu sçais l'art plein de charmes
D'employer la parole, et de vaincre sans armes.
Tu fais aimer ta langue à cent peuples soumis ;
Tu la fais adopter même à tes ennemis.

L'oserions-nous encore accuser d'indigence ?
Ranimons-nous; honteux de notre négligence,
Daignons la cultiver, donnons-lui tous nos soins;
Son abondance ira plus loin que nos besoins.
Oui, lorsque l'on en fait une étude profonde,
L'esprit le plus fécond la trouve aussi féconde.
Eh quoi! n'a-t-elle pas remis entre nos mains
Les richesses des Grecs et celles des Romains?
De leurs divins écrits interpretes fideles,
Si nous avons peut-être égalé nos modeles,
Dans le monde sçavant s'il ne s'est rien produit
Sans être en notre langue heureusement traduit,
Elle peut donc suffire, et la plainte est injuste.
Rappelons-nous les tems de ce nouvel Auguste,
Dont ARMAND et SÉQUIER furent les précurseurs.
Quels prodiges nouveaux n'ont pas vû les neuf Sœurs?
Héros qui fus si cher aux filles de Mémoire,
Ne crains pas que jamais on doute de ta gloire;
L'avenir, comme nous, croira tes actions;
Il n'a qu'à parcourir tant de productions,
Tant d'ouvrages divers que ton regne a fait naître :
La gloire des sujets prouve celle du maître.

Peut-être croiroit-on que nos prédécesseurs,
Favorisés dû Ciel, doués par les neuf Sœurs,

Ne doivent leur succès qu'à leur heureux génie :
Se seroient-ils acquis une gloire infinie
S'ils n'avoient sçu, d'ailleurs, amasser un trésor
Capable de fournir à leur brillant essor ?
Leur langue fut l'objet de leur plus chere étude ;
Ils avoient avec elle une longue habitude ;
Ils n'osèrent écrire, ils n'osèrent penser,
Avant que d'être instruits dans l'art de s'énoncer.
Eh ! que sert une idée à qui ne peut la rendre,
Si, telle qu'on la sent, on ne la fait comprendre ?
L'ame de la pensée est dans l'expression ;
Sans elle, on ne peut faire aucune impression ;
Sans elle, ce n'est plus qu'une fausse peinture,
Qui dégrade à la fois le peintre et la Nature.
Exprimez-vous, ou bien cessez d'imaginer ;
Parlez ; je veux entendre, et non pas deviner.
Pour démêler l'objet que l'on me défigure,
Faut-il que mon esprit se donne la torture ?
Il aime que d'abord on sçache le saisir,
Et que nul embarras ne trouble son plaisir.
L'expression fait plus ; elle fait la fortune
D'une pensée, au fond, ordinaire et commune :
Souvent un mot suffit. C'est donc mal-à-propos
Qu'on ose mépriser la science des mots.
Que dis-je ! Est-ce pour l'homme une étude frivole,

Que celle d'où dépend le don de la parole ?

Tel étoit le présent qu'ARMAND nous avoit fait.
Ce génie éminent n'étoit point satisfait
Si la langue, après lui, restoit mal assurée :
Il falloit garantir sa gloire et sa durée.
La langue est moins facile à fixer qu'à former.
Combien de novateurs qu'on ne peut réprimer !
Ils regardent ses lois comme une tyrannie,
Et réclament toujours en faveur du génie.
La licence bientôt s'arme d'un front d'airain ;
Chacun, libre du joug, s'érige en souverain.
Le moindre citoyen de la double colline
Ne veut plus reconnoître aucune discipline ;
Il subjugue, il corrompt le goût des ignorans,
Qui se font un honneur d'imiter leurs tyrans.
Ainsi, par des revers aussi prompts que bizarres,
Les Romains étonnés se trouverent Barbares.
Ne soyons point surpris d'un désastre aussi prompt ;
Il devoit arriver. La langue se corrompt
Lorsqu'à l'indépendance elle est abandonnée ;
Elle a toujours besoin d'être subordonnée.
Quand elle est parvenue à sa maturité,
Il faut des surveillans, dont la sévérité
Etouffe des abus toujours prêts à renaître ;

Il faut des défenseurs qui soient dignes de l'être,
Et que leur propre gloire intéresse toujours
A fixer à jamais sa richesse et son cours.

On choisit autrefois les vierges les plus pures
Pour mettre dans des mains aussi sages que sûres
Le céleste garant de la prospérité
D'un peuple, dont enfin nous avons hérité.
Ce fut sur leur exemple, et d'après ce modèle,
Qu'ARMAND sut établir un culte plus fidèle;
Aux plus chers favoris qu'Apollon eût alors
Il confia sa langue avec tous ses trésors.
Il en fit un dépôt à jamais mémorable.
Une succession toujours inaltérable,
Attentive à sa gloire, en fait la sûreté;
Rien n'en pourra jamais souiller la pureté.
Déjà nous célébrons vos fêtes séculaires¹.
Depuis que vous tenez les rênes littéraires,
Vingt lustres sont rentrés dans l'abîme des tems,
Sans qu'on ait vu ternir vos fastes éclatans;
L'avenir coulera sous les mêmes auspices :
Vous ne pouvez avoir que des destins propices.

1. L'Académie a été fondée en 1635.

Non, les dispensateurs de l'immortalité
N'ont point à redouter cette fatalité
Qui s'exerce, à son gré, sur tout ce qui respire.
La prudence elle-même a fondé votre empire.
L'esprit qui vous unit, la même autorité,
Y maintiendront en paix votre postérité.
C'est un germe éternel, qui produira sans cesse ;
Vous renaîtrez toujours, enfans de la sagesse :
La gloire s'intéresse à soutenir vos droits.
Vous serez protégés tant qu'il sera des rois.
Tel est votre destin : vous en avez des marques.
Illustre rejeton du plus grand des monarques,
Objet de notre amour, digne présent des dieux,
Toi qu'on n'a pas besoin de nommer en ces lieux,
Toi qui fais de nos cœurs les plus belles conquêtes,
Tu n'as pas dédaigné d'assister à nos fêtes ¹.
Qu'Apollon fut touché de l'honneur éternel
Qu'ont reçu les neuf Sœurs en ce jour solennel !
Qu'il fut charmé de voir leur maître, au milieu d'elles,
Entendre avec plaisir leurs chansons immortelles !
C'est un goût qu'il a joint à l'amour de la paix :
Minerve l'a rendu sensible à ses attraits ;
Elevé dans son sein, dès sa plus tendre enfance,

1. Le roi honora l'Académie, de sa présence, en 1719.

Son disciple a rempli sa plus chère espérance.
Il l'aime; elle est son guide et son plus sûr appui;
Et, pour comble de biens, elle règne avec lui.

O vous, modérateurs du temple de Mémoire,
Ministres attachés aux autels de la Gloire,
Jouissez de vos droits, et portez jusqu'aux cieux
Les titres éclatans d'un rang si glorieux !
Quelle place plus noble et plus digne d'envie,
Quel emploi pourroit mieux illustrer votre vie ?
Qu'ici l'adoption a des charmes flatteurs !
C'est l'éloge éternel de l'esprit et des mœurs.

Pour moi, puissé-je en tout imiter mes modèles
Et me former au son de vos voix immortelles !
Vous prenez un élève; il sera trop heureux
S'il peut justifier un choix si généreux.





TABLE

	Pages
PRÉFACE.	1
CONTES ET POÉSIES.	
Le Cancre.	1
La Clémentine.	5
Ima.	9
L'Origine de la barbe	15
Le Roi Hugon.	21
La Linotte de Jean XXII.	29
L'Origine de la fossette du menton.	35
Le Visa de l'amour.	41
L'Aventure du bois de Boulogne.	45
Épître de Clio.	61
Compliment au Roi	101
Discours prononcé par l'auteur à l'Académie française le jour de sa réception.	103



TABLE

Faint, illegible text, likely a table or list of contents, possibly including page numbers and titles.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

JUILLET 1880



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY



LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

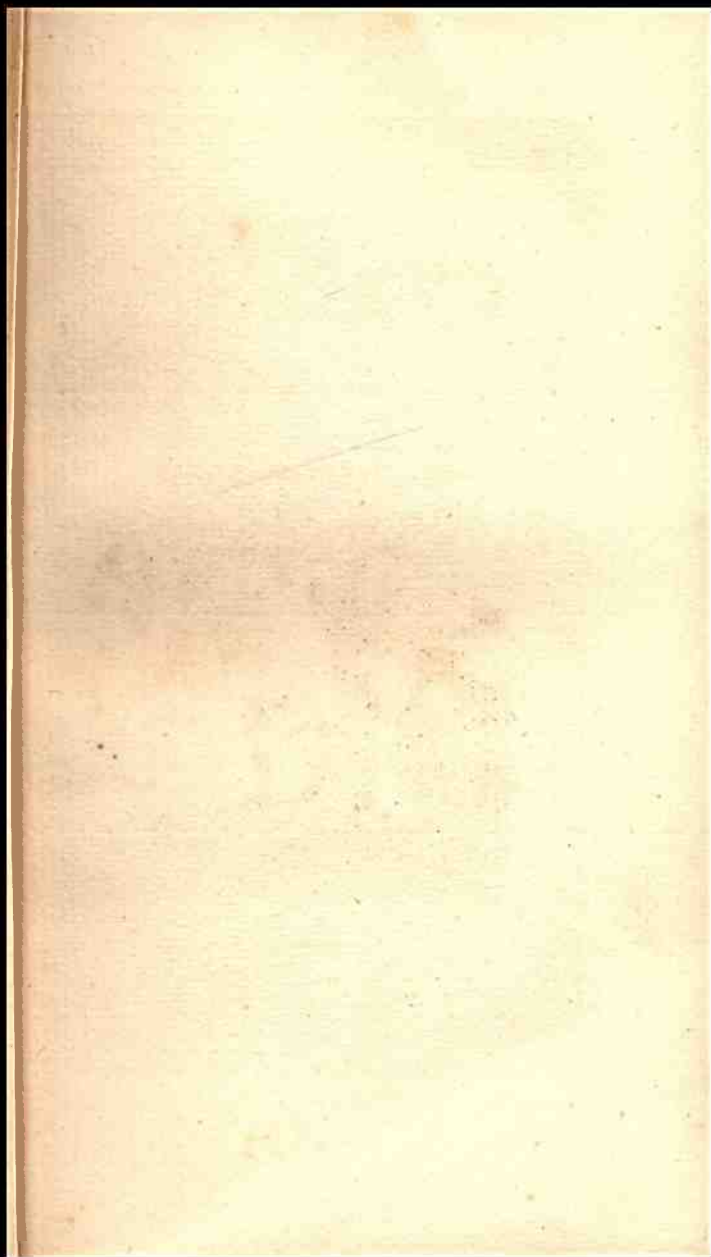
VOYAGE A MONTBARD



TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*







VOYAGE À MONTBARD



HÉRAULT DE SÉCHELLES

VOYAGE A MONTBARD

AVEC

UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

F.-A. AULARD

Eau-forte par Ad. Lalauze

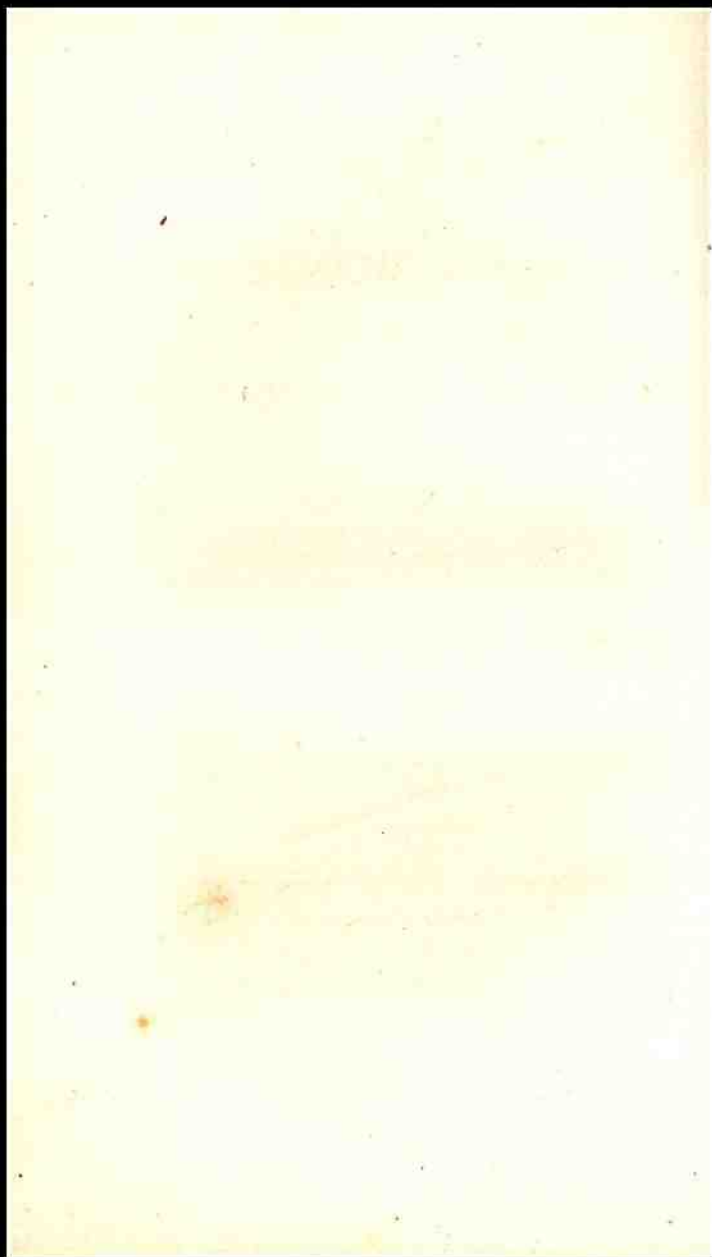


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC XC





PRÉFACE

I

LA vie publique de l'auteur du VOYAGE A MONTBARD est bien connue. Tour à tour avocat au Châtelet, avocat général au Parlement de Paris par la faveur de Marie-Antoinette, un des vainqueurs de la Bastille, juge élu à Paris, commissaire du roi près le tribunal de cassation, député de Paris à l'Assemblée législative et à la Convention nationale, membre du Comité de salut public, guillotiné le 5 avril 1794, à l'âge de trente-quatre ans, Héroult de Séchelles suivit la politique et la fortune de son ami Danton.

Mais on peut dire que, si considérable qu'ait été le rôle politique d'Héroult, il fut peut-être inférieur au mérite de cet homme distingué, une des na-
Voyage à Montbard. a



tures les plus fines qui aient paru dans la fin du XVIII^e siècle.

Ses opinions philosophiques étaient celles de Diderot, qu'il loue sans réserve dans les pages qu'on va lire, et il pensait ouvertement du mystère de l'origine des choses ce que Buffon en pensait au fond du cœur. Sa conversation était fort hardie. Peu après 89, l'avocat Bellart, invité chez Hérault au château d'Épone, fut scandalisé des propos qui s'y tenaient. « Le maître de la maison, dit-il, se reposoit des impiétés avec les obscénités. Enfin, en deux ou trois jours, je fis la découverte qu'il étoit matérialiste au plus haut degré. » Bellart se mit en tête de le contredire et lui débita une tirade aussi orthodoxe que la remontrance de Sganarelle à don Juan : « N'ayez pas peur, repartit l'autre : quoique matérialiste, je ne m'en occuperai pas moins de vous servir, s'il le faut. » En frimaire an II, Vilate assista à une conversation entre Hérault et Barère sur le but suprême de la Révolution. Hérault se plaçait surtout au point de vue philosophique. Il voyait déjà « les rêveries du paganisme et les folies de l'Église remplacées par la raison et la vérité ». « La nature, disoit-il, sera le dieu des François, comme l'univers est son temple. » Il exprima donc son sentiment intime, quand, présidant la Convention nationale à la fête du 10 août 1793, il adressa devant le peuple une prière officielle à la Nature. D'autre part, dans



sa mission à Colmar, il avait fait une proclamation « pour remplacer, disait-il, les religions mensongères par l'étude de la Nature », et pris un arrêté qui rendait le décadi obligatoire et instituait une fête de la Raison dans chaque chef-lieu de canton.

A l'animosité de Robespierre, que firent naître de telles opinions, il eût fallu opposer des mœurs pures et rigides. Mais ce délicat (peut-être entièrement dégouté) vécut dans une orgie élégante. Il était l'amant en titre de la belle et célèbre Sainte-Amaranthe. Il avait l'art de faire vivre ensemble et en paix, autour de lui, plusieurs jeunes femmes que sa beauté avait fascinées. Il leur faisait porter ses couleurs, le jaune et le violet, et l'ultra-jacobin Vincent dénonçait dans son journal l'impudence de ce jeune patriote débauché. Lui-même avoue tout cela dans des lettres galantes publiées par La Morency, et dont l'authenticité n'est pas discutable. Quand même son style ne décèlerait pas Hérault à chaque ligne, quel intérêt La Morency aurait-elle eu, en 1799, à forger les documents dont elle émaille son roman autobiographique d'ILLYRINE¹? Certes, ni les mœurs ni le style de cette joyeuse femme ne sont recommandables. C'est elle qui a écrit, avec son français et son cœur : « On n'est heureux qu'en en faisant : c'est ma morale. »

1. *Illyrine, ou l'Écueil de l'inexpérience*, an VII, 3 vol. in-8.



Mais il y a dans ses confidences un air de vérité qu'accentue encore l'inconscience de l'auteur. Oui, la maîtresse du conventionnel Quinette était trop niaise pour imaginer les détails si vraisemblables, si vivants, de sa liaison avec Hérault, elle qui ne pourra soutenir que par un gros plagiat la réputation d'ILLYRINE.

C'est un piquant tableau des mœurs du temps que le récit de la visite qu'elle lui fit à la Convention, le jour où il fut nommé président pour la seconde fois (8 août 1793). Elle lui remit, peu après, une pétition en faveur du divorce, qu'Hérault lut à l'Assemblée, et, dit-il, fit applaudir. Mais, quelques jours plus tard, le galant président était envoyé en mission. « C'est au Comité de salut public, les chevaux mis aux voitures, que je vous écris, chère et belle : je pars à l'instant pour le Mont-Blanc avec une mission secrète et importante. » Et, après lui avoir parlé de ses maîtresses et de la perfidie de Sainte-Amaranthe, il termine ainsi : « Adieu, Suzanne. Allez quelquefois à l'Assemblée en mémoire de moi. Adieu. Les chevaux enragent, et l'on me croit nationalement occupé, tandis que je ne le suis qu'amoureusement de ma très chère Suzanne. » Quand Hérault revint, on fut toute à lui, et il acheta à sa maîtresse un bureau de loterie, dont le cautionnement de 30,000 francs fut prêté, affirme-t-elle, par l'abbé d'Espagnac. La Morency a ingénument tracé le tableau, tout pompéien, des distractions érotiques de



ses camarades d'orgie. Non moins naïvement, elle explique ce dévergondage : « C'est plutôt pour se tuer, dit-elle, qu'il prend du plaisir à l'excès que pour être heureux. » Hérault lui disait, sans doute aux premières semaines de 1794 : « De sinistres présages me menacent, je veux me hâter de vivre; et, lorsqu'ils m'arracheront de la vie, ils croiront tuer un homme de trente-deux ans : eh bien ! j'en aurai quatre-vingts, car je veux vivre en un jour pour dix années. »

Il faut l'avouer : cet épicurisme, si indécent en de telles circonstances, donna de la couleur et de la force aux accusations robespierristes et compromit le parti de Danton.

Mais faut-il voir dans Hérault, comme dans tel ami d'Hébert, une brute qui se vautre ?

« Élégant écrivain, dit Paganel, il consacroit aux lettres tout le temps qu'il déroboit aux goûts qui dominoient en lui. » A notre avis, ce VOYAGE A MONTBARD, que nous publions aujourd'hui, est un morceau de tout point exquis, où Buffon revit tout entier, homme et auteur. Hérault ne s'y montre pas, comme l'a dit Sainte-Beuve, « un espion léger, infidèle et moqueur¹ », mais un observateur et un peintre. Par la vérité fine de ses aperçus, il devance Stendhal, dont il a la sécheresse et la précision.

1. *Causeries du Lundi*, IV, 354.



Ecrivain laborieux, il poursuit sans cesse la brièveté et la simplicité, et il atteint à la force de Chamfort, avec plus d'étendue dans l'intelligence et un souci des aperçus généraux qu'il doit peut-être à la fréquentation de Buffon.

En 1788, il publia (ou plutôt fit imprimer) LE CODICILLE POLITIQUE ET PRATIQUE D'UN JEUNE HABITANT D'ÉPONE. Remanié en prison, cet ouvrage ne fut répandu dans le public qu'en 1802, sous le titre de THÉORIE DE L'AMBITION. Ces réflexions morales, inspirées par une philosophie un peu trop positive et sèche, offrent un pessimisme que tempère l'ironie. M. Claretie a déjà signalé avec goût les plus remarquables de ces maximes, ainsi qu'un chapitre sur la conversation, où Hérault caractérise les plus ingénieux causeurs de la fin du XVIII^e siècle et l'orateur idéal dans celui qui résumerait les différentes sortes d'esprit de Thomas, de Delille, de Garat, de Cerutti, de d'Alembert, de Buffon, de Gerbier et de quelques autres, avocats ou acteurs. C'est là l'école où il se forma et apprit à plaire.

Cet esprit très moderne, tourné vers l'avenir, à la Diderot, ne traîne pas après lui les chaînes scolaires; il n'a pas la superstition du latin, l'adoration de la légende gréco-latine. Mais il sait jouir du passé, et goûter la vraie érudition, par exemple dans l'abbé Auger, le traducteur de Démosthène, dont il prononça une élégante oraison funèbre à la loge des



Neuf-Sœurs, en 1792. A une époque où l'Université n'enseignait plus le grec, et peut-être pour cela même, Hérault dit des choses vraies sur Démosthène, qu'il juge en politique autant qu'en artiste : « La Révolution, dit-il, en développant nos idées politiques, nous a donné, pour apprécier les ouvrages de quelques anciens et pour jouir de tout leur génie, une mesure qui nous manquait. » Il admire dans l'orateur grec « cette âme orgueilleuse et sensible, qui porte en elle toute la dignité et toutes les douleurs de l'apathie ; ce mouvement général, sans lequel il n'est point d'éloquence populaire, où les rapports accessoires, serrés fortement, roulent de haut dans des périodes qui compensent l'étendue des idées par la précision du style ». Mais ici c'est à lui-même qu'il pense, et c'est son propre talent qu'il désigne lorsqu'il dit : « Jamais, surtout, il ne cessa d'égaliser par ses efforts cette beauté, cette perfection continue du langage, ce mécanisme heureux, si familier à l'orateur qu'il ne pouvoit pas même cesser d'être élégant dans les apostrophes les plus impétueuses, dans les sorties les plus véhémentes : mérite plus rare qu'on ne pense, parce qu'il tient à un genre d'esprit particulier, et principalement à l'adresse, qui est le don de multiplier la force en la distribuant. » On reconnaît là les idées de Buffon sur le style oratoire.

Lui-même s'était fait, pour son propre usage, une sorte de rhétorique qu'on retrouva dans ses papiers.



Ce sont des préceptes pratiques, des recettes distribuées sans ordre, mais qui portent la marque de l'expérience et dont l'intérêt est d'autant plus grand qu'Hérault est le seul orateur de la Révolution auquel on doive une technique de son art. On me permettra d'en parler avec quelque détail, afin de faire connaître tout l'artiste qu'était l'auteur du VOYAGE A MONTBARD.

II

C'est une question qui passionna d'abord ceux qui inaugurèrent en France la tribune politique : Faut-il lire les discours ou les dire ? Les deux méthodes avaient des adeptes. Quelques-uns les employaient tour à tour selon les circonstances. Quant à l'improvisation, ceux mêmes qui s'y abandonnaient semblaient s'en excuser comme d'une négligence ; aussi Hérault, qui d'ailleurs n'improvisa guère, ne pose-t-il que l'alternative : lire ou dire. « Ce n'est qu'en parlant, remarque-t-il, et non en lisant, que l'on peut rendre vraiment sensible ce qu'on dit. Quelques gens habiles pensent cependant qu'il faut lire, et c'est l'usage des avocats du parlement de Bordeaux : autrement on patauge, les idées se relâchent, s'affoiblissent, et s'éteignent bientôt. C'est ce qui arrive à M. de Saint-Fargeau : de là le mot favori de la plupart des avocats qui aiment tant à « causer d'affaires ». Pour con-



cilier la nécessité d'un style plein et serré avec l'autre, je pense qu'il faut apprendre par cœur. Il est vrai qu'il en coûte, mais la gloire est au bout, et c'est la manière de surpasser ceux qui parlent et ceux qui écrivent. »

La méméire est donc la première partie de l'art oratoire.

Mais comment faut-il apprendre un discours ?

« J'en médite, dit Hérault, l'idée principale, les idées accessoires, leur nombre, leur ordre, leur liaison, le plan de chaque partie, les divisions, les sous-divisions de chaque objet. J'ose affirmer qu'il est impossible alors de se tromper. Si l'on oublioit le discours, on seroit en état de le refaire sur-le-champ; et combien d'ailleurs les phrases cadencées, un peu ornées, un peu brillantes, en un mot tout ce qui frappe l'amour-propre de celui qui doit parler, ne se gravent-elles pas dans la mémoire avec une extrême facilité ?

« Un procédé très utile et très commode auquel il faut s'accoutumer pour rendre son esprit prompt et se rappeler à la fois une multitude d'idées, c'est, quand vous possédez ces idées, de ne retenir de chacune que le mot qui porte, et dont le seul souvenir reproduit la phrase tout entière.

« Voltaire a dit quelque part : « Les mots sont les courriers des pensées. » En appliquant ici cet adage dans un autre sens, je dirai qu'il faut habituer son



cerveau à n'avoir besoin que des mots têtes dans toute l'étendue de la plus longue discussion.

« Apprendre par cœur, ce mot me plaît. Il n'y a guère, en effet, que le cœur qui retienne bien et qui retienne vite. La moindre chose qui vous frappe dans un endroit vous le fait retenir. L'art seroit donc de se frapper le plus qu'il seroit possible.

« Écrire. La mémoire se rappelle mieux ce qu'elle a vu par écrit. S'en faire comme un tableau dans lequel on lise en quelque sorte au moment où l'on parle.

« La mémoire s'aide aussi par des chiffres : ainsi comptez le nombre de choses que vous avez à apprendre dans un discours par exemple.

« J'ai éprouvé aussi qu'il m'étoit très utile de parler pour un discours à retenir. J'ai essayé souvent de parler en public pendant une heure, et quelquefois deux, sans aucune espèce de préparation. Je sortois de cet exercice avec une aptitude singulière, et il me sembloit dans ces momens que, si j'avois eu à dire un discours, que je n'aurois même fait que lire, je m'en serois tiré avec un grand avantage. »

Après la mémoire, l'action lui semblaît la partie la plus importante de l'éloquence. A ses débuts d'avocat, il avait été prendre des leçons de M^{lle} Clairon.

« Avez-vous de la voix ? » me dit-elle la première fois que je la vis. Un peu surpris de la question, et, d'ailleurs, ne sachant trop que dire, je répondis : « J'en ai comme tout le monde, Mademoiselle. — Eh bien !

« il faut vous en faire une. » Voici quelques-uns des préceptes de l'actrice, qu'Hérault tâcha de suivre : « Il y a une éloquence des sons : s'étudier surtout à donner de la rondeur à sa voix ; pour qu'il y ait de la rondeur dans les sons, il faut qu'on les sente réfléchir contre le palais. Surtout, allez doucement, simple, simple !... » Elle lui disait : « Que voulez-vous être ? orateur ? Soyez-le partout, dans votre chambre, dans la rue. » Elle donnait aussi ce conseil, mais celui-ci purement scénique et mauvais pour un orateur : « Teindre les mots des sentimens qu'ils font naître. »

Hérault dit qu'il songeait sans cesse à la voix de M^{lle} Clairon, et il caractérise sa manière à lui en rappelant celle de son professeur : « Elle prend sa voix dans le milieu, tantôt doucement, tantôt avec force, et toujours de manière à la diriger à son gré ; surtout elle la modère souvent, ce qui fait beaucoup briller le moindre éclat qu'elle vient à lui donner. Elle va très lentement, ce qui contribue en même temps à fournir à l'esprit les idées, la grâce, la pureté et la noblesse du style. Je prétends qu'il y a, dans le discours comme dans la musique, une sorte de mesure des tons qui aide à l'esprit, du moins au mien. J'ai éprouvé que d'aller vite offusque et empêche l'exercice de mes idées... Ne croyez pas que ce soit là une véritable lenteur. On la déguise, tantôt par la force, tantôt par la chaleur qu'on donne à



certains mots, à certaines phrases. Il en résulte une variété qui plaît, mais le fond est toujours grave et posé. »

Le souci de bien dire était tel chez lui que longtemps il s'astreignit à déclamer dans la matinée les fureurs d'Oreste, et tout le rôle de Mahomet, jusqu'à s'érailler la voix. Le soir il se sentait une diction forte, facile et variée. Il ne négligeait aucun moyen de s'entraîner. « Le Kain, dit-il, avoit coutume, une heure avant de jouer, de se promener seul sur le théâtre, de l'arpenter, de se remplir des fantômes de la tragédie. Nous devrions transporter cette méthode dans nos études. »

Il avait étudié avec un soin minutieux le geste proprement dit. La Clairon lui disait : « Votre genre est la noblesse et la dignité au suprême degré. Très peu de gestes, mais les placer à propos, et observer les oppositions qui font ressortir les changemens des gestes. » Lui-même disait : « Le geste multiplié est petit, est maigre. Le geste large et simple est celui d'un sentiment vrai. C'est sur ce geste que vous pourrez faire passer un grand mouvement. »

Ces notes contiennent des remarques encore plus pratiques sur l'action :

« Il importe d'être ferme sur les pieds, qui sont la base du corps, et de laquelle part toute l'assurance du geste. On ne peut trop s'exercer dans sa chambre à marcher ferme et bien sous soi, les jambes sur les



pieds, les cuisses sur les jambes, le corps sur les cuisses, les reins droits, les épaules basses, le col droit, la tête bien placée. J'ai remarqué qu'en général les gestes devenoient plus faciles lorsque le corps étoit incliné. Quand il est droit, si les bras sont longs, on risque de manquer de grâce. Le geste à mi-corps est infiniment noble et plein de grâce. N'agitez pas les poignets, même dans les plus grands mouvemens. Avant d'exprimer un sentiment, faites-en le geste. »

Enfin, voici un conseil qui donne le secret de la grâce dédaigneuse dont il se parait à la tribune :

« Il faut toujours avoir l'air de créer ce qu'on dit. Il faut commander en paroles. L'idée qu'on parle à des inférieurs en puissance, en crédit, et surtout en esprit, donne de la liberté, de l'assurance, de la grâce même. J'ai vu une fois d'Alembert à une conversation chez lui, ou plutôt dans une espèce de taudis, car sa chambre ne méritoit pas d'autre nom. Il étoit entouré de cordons bleus, de ministres, d'ambassadeurs, etc. Quel mépris il avoit pour tout ce monde-là ! Je fus frappé du sentiment que la supériorité de l'esprit produit dans l'âme. »

Cette rhétorique d'Hérault, si ingénieuse, explique l'agrément de son éloquence ; elle en explique aussi la faiblesse. Cet orateur, si préoccupé de s'entraîner, de se monter la tête, de se lever à la hauteur du sujet, n'a pas en lui les sources d'inspiration oratoire,



toujours prêtes et jaillissantes, où puisent un Danton, un Vergniaud, même de moindres harangueurs. Je ne crois pas que la conviction lui manque, ni qu'il faille croire au mot que lui prête Bellart : « Quand on lui demandoit de quel parti il étoit, il répondoit qu'il étoit de celui qui se f... des deux autres. » Non, il y avait en lui de la sincérité, des préférences philosophiques et politiques. Mais il n'avait pas cette foi révolutionnaire, qui transfigura jusqu'à de pauvres hères, à de certaines heures de crise. Dans son TRAITÉ SUR L'AMBITION, il distingue des cerveaux mâles et des cerveaux femelles : je crois qu'il faut le ranger, quoi qu'on en ait dit, dans la seconde de ces deux catégories.

III

C'est en 1785, comme il venait d'être nommé avocat général au Parlement de Paris, qu'Hérault de Séchelles alla voir Buffon à Montbard, et son récit piquant et irrévérencieux fut publié la même année sans nom d'auteur, sous le titre de VISITE A BUFFON. (Septembre 1785, Paris, 1785, in-8° de 53 pages.) Il est peu vraisemblable qu'il ait lui-même fait imprimer du vivant de Buffon des pages si blessantes pour l'amour-propre infiniment susceptible du grand homme qu'il venait de visiter. Je supposerais volon-



tiers qu'un indiscret publia, sans y être autorisé, une des copies qu'Hérault de Séchelles dut, à la mode du temps, faire circuler parmi ses amis. Quel effet cet impitoyable persiflage produisit-il sur Buffon et sa famille? Nous voyons seulement que le fils de Buffon écrivit, le 30 octobre 1785, à Mme Necker : « M. Hérault de Séchelles, qui vient d'être nommé avocat général, lui ayant demandé la permission de venir passer quelque temps à Montbard, papa avoit répondu qu'il le verroit avec plaisir; mais c'étoit avant de tomber malade. M. Hérault est arrivé ce matin; papa le voit de temps en temps, lorsque son état le lui permet, et je tâche de le suppléer et de tenir compagnie de mon mieux à ce jeune magistrat, qui prévient beaucoup en sa faveur et qui est fort aimable et très instruit¹. » Mais il n'est pas question, dans la correspondance de Buffon, de l'opuscule satirique d'Hérault de Séchelles, dont en tout cas la famille du grand écrivain ne garda pas rancune : nous voyons, en effet, qu'en 1793 l'auteur de la VISITE A BUFFON fut un des témoins du fils de Buffon lorsque celui-ci épousa en secondes noces Betzy Daubenton².

1. Correspondance de Buffon, dans ses Œuvres complètes, édit. de Lanessan, t. XIV, p. 303.

2. Nous empruntons ce renseignement à un article de M. Maurice Tourneux dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, t. XIV, p. 354.

La VISITE A BUFFON fut réimprimée en 1801 par A.-L. Millin, sous ce titre :

VOYAGE A MONTBARD, contenant des détails très intéressants sur le caractère, la personne et les écrits de Buffon, par feu Hérault de Séchelles : Paris, Solvet, an IX, in-8° de 136 pages.

Millin joignit au VOYAGE A MONTBARD d'autres opuscules d'Hérault, les RÉFLEXIONS SUR LA DÉCLAMATION, l'ÉLOGE D'ATHANASE AUGER, et des PENSÉES ET ANECDOTES qui avaient paru déjà en 1795 dans le MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE, t. II, p. 118. Mais ce qui fait surtout l'importance de son édition, c'est qu'il donna une dernière partie inédite du VOYAGE. Elle forme les pages 44 à 48 de la présente édition, où nous avons suivi le texte de Millin, que cet éditeur donna évidemment d'après les papiers d'Hérault de Séchelles.

Enfin le VOYAGE A MONTBARD fut imprimé une troisième fois sous ce titre :

VOYAGE A MONTBARD ET AU CHATEAU DE BUFFON, fait en 1785, contenant des détails très intéressants sur le caractère, la personne et les écrits de M. de Buffon, par feu Hérault de Séchelles, nouvelle édition augmentée de quelques opuscules inédits, par J.-B. Noëllat : Paris, Audin, 1829, in-18 de 79 pages. (L'auteur de cette édition est Gabriel Peignot.)

Nous avons parlé plus haut d'un écrit d'Hérault

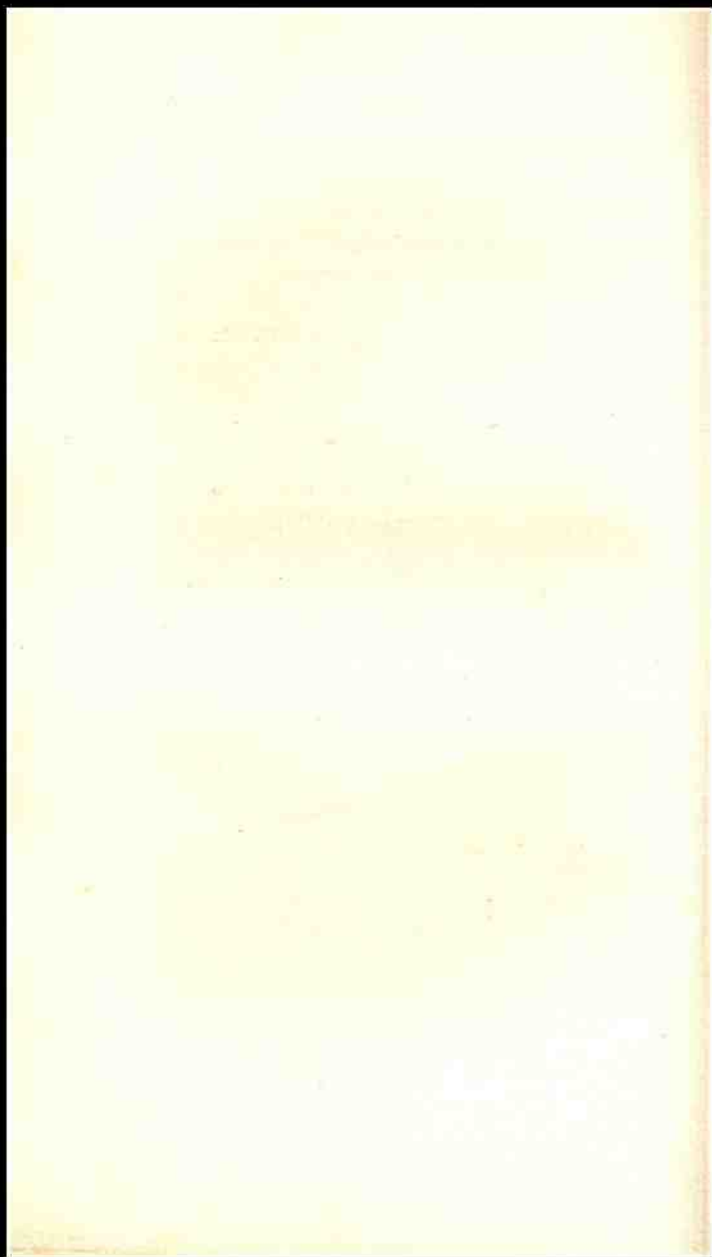


de Séchelles sur l'ambition. C'est Salgues qui le publia en 1802, et il est intitulé :

*THÉORIE DE L'AMBITION, par feu Hérault de Séchelles, avec des notes par J.-B. S*** : Paris, Bouquet, an X-1802, in-8° de 102 pages.*

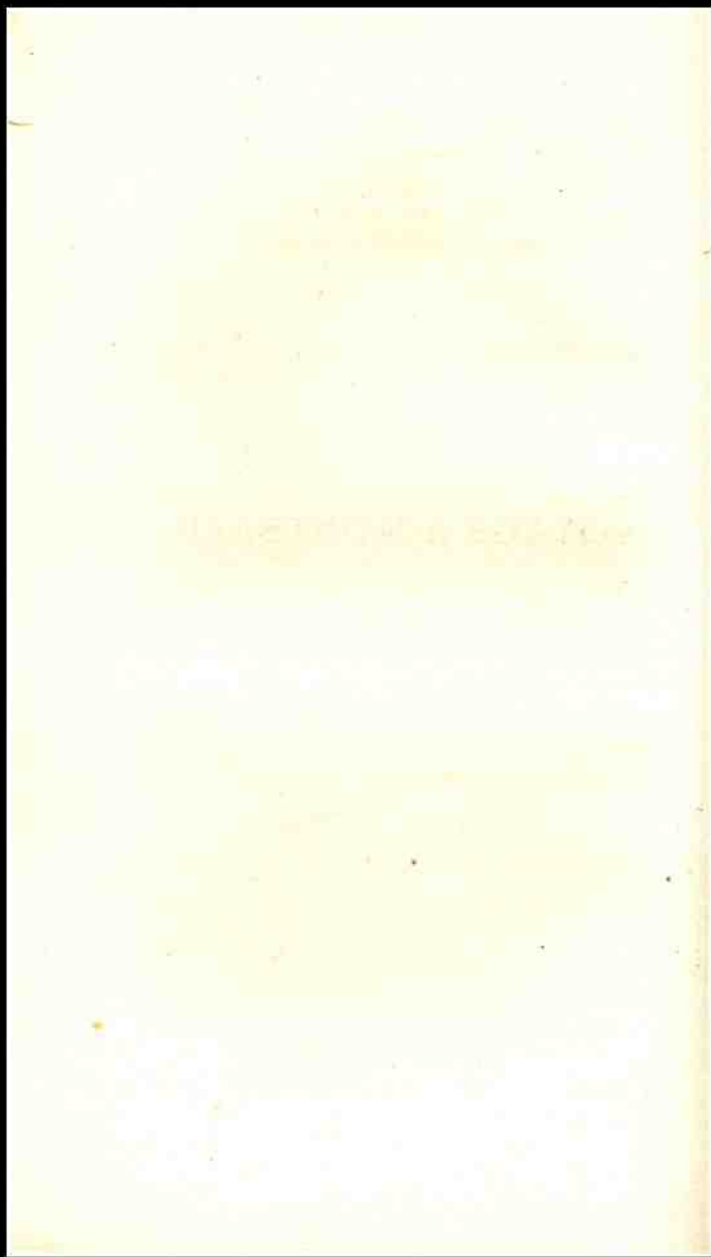
F.-A. AULARD.





VOYAGE A MONTBARD







VOYAGE A MONTBARD

J'AVOIS une extrême envie de connoître M. de Buffon. Instruit de ce désir, il voulut bien m'écrire une lettre très honnête, où il alloit de lui-même au-devant de mon impatience, et m'invitoit à passer dans son château le plus de temps qu'il me seroit possible.

Il est à propos, comme on le verra dans un moment, que je fasse ici mention de la lettre que je lui répondis. Elle finissoit par ces mots :

Mais, quelle que soit mon avidité, Monsieur le comte, de vous voir et de vous entendre, je respecterai vos occupations, c'est-à-dire une grande partie de votre journée. Je sais que, tout couvert de gloire, vous travaillez encore; que le génie de la nature monte avec le lever du soleil au haut de la tour de

Voyage à Montbard.



Montbard, et n'en descend souvent que le soir. Ce n'est qu'à cet instant que j'ose solliciter l'honneur de vous entretenir et de vous consulter. Je regarderai cette époque comme la plus glorieuse de ma vie, si vous voulez bien m'honorer d'un peu d'amitié, si l'interprète de la nature daigne quelquefois communiquer ses pensées à celui qui devoit être l'interprète de la société.

Je me rendis en effet à Montbard; mais, à mon passage à Semur, qui n'en est distant que de trois lieues, j'appris que M. de Buffon enduroit des douleurs de pierre excessives, qu'il grinçoit des dents et frappoit du pied, lui qui a toujours affecté d'être plus fort que la douleur; qu'il étoit enfermé dans sa chambre, et ne vouloit voir absolument personne, pas même ses gens; qu'il ne souffroit auprès de lui aucun de ses parens, ni sa sœur, ni son beau-frère, et qu'il permettoit tout au plus à son fils d'entrer pendant quelques minutes. Je pris donc le parti de rester quelques jours à Semur, n'osant pas même envoyer savoir des nouvelles du malade, de peur d'être importun en lui annonçant mon arrivée.

Malgré mes précautions, je ne restai que trois jours à Semur. M. de Buffon apprit, par une lettre de Paris, que j'étois parti pour sa terre : il eut aussitôt, au milieu même de ses douleurs, l'at-



tention de m'envoyer un exprès; de me faire dire que, quoiqu'il ne vît personne, il vouloit me voir, qu'il m'attendoit chez lui, et me recevroit dans l'intervalle de ses souffrances.

Je partis à l'instant.

Quelle palpitation de joie me saisit lorsque j'aperçus de loin la tour de Montbard, les terrasses et les jardins qui l'entourent! J'observois la position des lieux, la colline sur laquelle cette tour s'élève, les montagnes et les coteaux qui la dominent, les cieux qui la couvrent. Je cherchois le château de tous mes yeux. Je n'en avois pas assez pour voir la demeure de l'homme célèbre auquel j'allois parler. On ne peut découvrir le château que lorsqu'on y est; mais, au lieu d'un château, vous vous imaginerez entrer dans quelque maison de Paris. Celle de M. de Buffon n'est annoncée par rien; elle est située dans une rue de Montbard, qui est une petite ville. Au reste, elle a une très belle apparence.

En arrivant, je trouvai M. le comte de Buffon fils, jeune officier aux gardes, qui vint à ma rencontre et me conduisit chez son père. De quelle vive émotion j'étois pénétré en montant les escaliers, en traversant le salon, orné de tous les oiseaux enlumés, tels qu'on les voit dans la grande édition de l'*Histoire naturelle*! Me voici maintenant dans la chambre de Buffon. Il sortit d'une autre



pièce, et je ne dois pas omettre une circonstance qui m'a frappé, parce qu'elle marque son caractère : il ouvrit la porte, et, quoiqu'il sût qu'il y avoit un étranger dans son appartement, il se retourna fort tranquillement et fort longtemps pour la fermer; ensuite il vint à moi. Seroit-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude? C'est la tournure de M. de Buffon. Seroit-ce le peu d'empressement d'un homme qui, rassasié d'hommages, les attend plutôt qu'il ne les recherche? On peut aussi le supposer. Seroit-ce enfin la petite adresse d'un homme célèbre, qui, flatté de l'avidité qu'on témoigne de le connoître, augmente encore avec art cette avidité en reculant, ne fût-ce que d'une minute, cette même minute où il satisfait votre désir, et se prodigue d'autant moins que vous le poursuivez davantage? Cet artifice ne seroit pas tout à fait invraisemblable dans M. de Buffon. Il vint à moi majestueusement, en ouvrant ses deux bras. Je lui balbutiai quelques mots, avec l'attention de dire *Monsieur le comte* : car c'est à quoi il ne faut pas manquer. On m'avoit prévenu qu'il ne haïssoit pas cette manière de lui adresser la parole. Il me répondit en m'embrassant : « Je dois vous regarder comme une ancienne connoissance, car vous avez marqué du désir de me voir et j'en avois aussi de vous connoître. Il y a déjà du temps que nous nous cherchons. »



Je vis une belle figure, noble et calme. Malgré son âge de soixante-dix-huit ans, on ne lui en donneroit que soixante; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, venant de passer seize nuits sans fermer l'œil et dans des souffrances inouïes qui duroient encore, il étoit frais comme un enfant et tranquille comme en santé. On m'assura que tel étoit son caractère; toute sa vie, il s'est efforcé de paroître supérieur à ses propres affections. Jamais d'humeur, jamais d'impatience. Son buste, par Houdon, est celui qui me paroît le plus ressemblant; mais le sculpteur n'a pu rendre sur la pierre ces sourcils noirs qui ombragent des yeux noirs, très actifs sous de beaux cheveux blancs. Il étoit frisé lorsque je le vis, quoiqu'il fût malade; c'est là une de ses manies, et il en convient. Il se fait mettre tous les jours des papillotes, qu'on lui passe au fer plutôt deux fois qu'une; du moins, autrefois, après s'être fait friser le matin, il lui arrivoit très souvent de se faire encore friser pour souper. On le coiffé à cinq petites boucles flottantes; ses cheveux, attachés par derrière, pendoient au milieu de son dos. Il avoit une robe de chambre jaune, parsemée de raies blanches et de fleurs bleues. Il me fit asseoir, me parla de son état, me fit des complimens sur le peu d'indulgence dont il prétendit que le public me favorisoit, sur l'éloquence, sur les discours oratoires. Pour moi,



je l'entretenois de sa gloire, et ne me lassois point d'observer ses traits. La conversation étant tombée sur le bonheur de connoître jeune l'état auquel on se destine, il me récita sur-le-champ deux pages qu'il avoit composées sur ce sujet dans un de ses ouvrages. Sa manière de réciter est infiniment simple et commune, le ton d'un bonhomme, nul apprêt, levant tantôt une main, tantôt une autre, disant comme les choses lui viennent, mêlant seulement quelques réflexions. Sa voix est assez forte pour son âge : elle est d'une extrême familiarité ; et, en général, quand il parle, ses yeux ne fixent rien ; ils errent au hasard, soit parce qu'il a la vue basse, soit plutôt parce que c'est sa manière. Ses mots favoris sont : *tout ça*, et *pardieu*, qui reviennent continuellement. Sa conversation paroît n'avoir rien de saillant, mais, quand on y fait attention, on remarque qu'il parle bien, qu'il y a même des choses très bien exprimées, et que de temps en temps il y sème des vues intéressantes.

Un des premiers traits de son caractère, c'est sa vanité : elle est complète, mais franche, et de bonne foi. Un voyageur (M. Target) disoit de lui : « Voilà un homme qui a beaucoup de vanité au service de son orgueil. »

On sera curieux d'en connoître quelques traits. Je lui disois qu'en venant le voir, j'avois beaucoup lu ses ouvrages. « Que lisez-vous ? » me

dit-il. Je répondis : « *Les Vues sur la nature.* — Il y a là, répliqua-t-il à l'instant, des morceaux de la plus haute éloquence ! » Ensuite il parla nouvelles et politique, contre son ordinaire, ce qui lui donna occasion de me faire lire une lettre de M. le comte de Maillebois sur les événemens de la Hollande. Il en vint, un moment après, à la mort du pauvre M. Thomas, pour me faire lire une lettre que son fils avoit reçue de M^{me} Necker, lettre étrange, où M^{me} Necker paroît déjà consolée de la perte de son ami intime, malgré l'emphase et l'enthousiasme qu'elle met à la décrire, en s'appuyant sur M. de Buffon, qu'elle célèbre avec plus d'emphase encore. Il y a une phrase qu'il me fit remarquer avec complaisance. M^{me} Necker, mettant un moment en parallèle ses deux amis, dit en parlant de M. Thomas : *l'homme de ce siècle*; et, en parlant de M. de Buffon : *l'homme de tous les siècles.*

Le comte de Buffon fils venoit d'élever un monument à son père dans les jardins de Montbard. Auprès de la tour, qui est d'une grande élévation, il avoit fait placer une colonne avec cette inscription :

*Excelsæ turri, humilis columna.
Parenti suo, filius Buffon . 1785.*

-
1. A la haute tour, l'humble colonne.
A son père, Buffon fils, 1785.



On m'a dit que le père avoit été attendri jusqu'aux larmes de cet hommage. Il disoit à son fils : « Mon fils, cela te fera honneur. »

Il termina notre première entrevue, parce que ses douleurs de pierre lui reprirent. Il m'ajouta que son fils alloit me mener partout, et me feroit voir les jardins et la colonne. Le jeune comte de Buffon me conduisit d'abord dans toute la maison, qui est très bien tenue, fort bien meublée : on y compte douze appartemens complets ; mais elle est bâtie sans régularité, et, quoique ce défaut dût la rendre plutôt commode que belle, elle a encore de la beauté. De la maison nous parcourûmes les jardins, qui s'élèvent au-dessus. Ils sont composés de treize terrasses, aussi irrégulières dans leur genre que la maison, mais d'où l'on découvre une vue immense, de magnifiques aspects, des prairies coupées par des rivières, des vignobles, des coteaux brillans de culture, et toute la ville de Montbard ; ces jardins sont mêlés de plantations, de quinconces, de pins, de platanes, de sycomores, de charmilles, et toujours des fleurs parmi les arbres. Je vis de grandes volières où Buffon élevoit des oiseaux étrangers qu'il vouloit étudier et décrire. Je vis aussi la place d'une fosse qu'il avoit comblée, et où il avoit nourri des lions et des ours. Je vis enfin ce que j'avois tant désiré de connoître, le cabinet où travaille ce grand homme : il est



dans un pavillon que l'on nomme la tour Saint-Louis. On monte un escalier : on entre par une porte verte à deux battans ; mais on est fort étonné de voir la simplicité du laboratoïre. Sous une voûte assez haute, à peu près semblable aux voûtes des églises et des anciennes chapelles, dont les murailles sont peintes en vert, il a fait porter un mauvais secrétaire de bois au milieu de la salle, qui est carrelée, et devant le secrétaire est un fauteuil : voilà tout. Pas un livre, pas un papier ; mais ne trouvez-vous pas que cette nudité a quelque chose de frappant ? On la revêt des belles pages de Buffon, de la magnificence de son style et de l'admiration qu'il inspire. Cependant ce n'est pas là le cabinet où il a le plus travaillé : il n'y va guère que dans la grande chaleur de l'été, parce que l'endroit est extrêmement froid. Il est un autre sanctuaire où il a composé presque tous ses ouvrages, LE BERCEAU DE L'HISTOIRE NATURELLE, comme disoit le prince Henri, qui voulut l'aller voir, et où J.-J. Rousseau se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. J'en parlois à M. de Buffon. « Oui, me dit-il, Rousseau y fit un hommage. » Ce cabinet a, comme le premier, une porte ouverte à deux battans. Il y a intérieurement un paravent de chaque côté de la porte. Le cabinet est carrelé, boisé et tapissé des images des oiseaux et de quelques quadrupèdes de l'*Histoire naturelle*.



On y trouve un canapé, quelques chaises antiques couvertes de cuir noir, une table sur laquelle sont des manuscrits, une petite table noire : voilà tous les meubles. Le secrétaire où il travaille est dans le fond de l'appartement, auprès de la cheminée. C'est une pièce grossière de bois de noyer. Il étoit ouvert; on ne voyoit que le manuscrit dont Buffon s'occupoit alors : c'étoit un *Traité de l'aimant*. A côté étoit sa plume; au-dessus du secrétaire étoit un bonnet de soie grise dont il se couvre. En face, le fauteuil où il s'assied, antique et mauvais fauteuil sur lequel est jetée une robe de chambre rouge à raies blanches. Devant lui, sur la muraille, la gravure de Newton. Là Buffon a passé la plus grande et la plus belle portion de sa vie. Là ont été enfantés presque tous ses ouvrages. En effet, il a beaucoup habité Montbard, et il y restoit huit mois de l'année : c'est ainsi qu'il a vécu pendant plus de quarante ans. Il alloit passer quatre mois à Paris, pour expédier ses affaires et celles du Jardin du Roi, et venoit se jeter dans l'étude. Il m'a dit lui-même que c'étoit son plus grand plaisir, son goût dominant, joint à une passion extrême pour la gloire.

Son exemple et ses discours m'ont confirmé que qui veut la gloire passionnément finit par l'obtenir, ou du moins en approche de bien près. Mais il faut vouloir, et non pas une fois; il faut vouloir tous



les jours. J'ai ouï dire qu'un homme qui a été maréchal de France et grand général se promenoit tous les matins un quart d'heure dans sa chambre, et qu'il employoit ce temps à se dire à lui-même : « Je veux être maréchal de France et grand général. » M. de Buffon me dit à ce sujet un mot bien frappant, un de ces mots capables de produire un homme tout entier : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. » Il suffit en effet d'avoir reçu cette qualité de la nature : avec elle on regarde longtemps les objets, et l'on parvient à les pénétrer. Cela revient au mot de Newton. On disoit à ce dernier : « Comment avez-vous fait tant de découvertes? — En cherchant toujours, répondit-il, et cherchant patiemment. » Remarquez que le mot patience doit s'appliquer à tout : patience pour chercher son objet, patience pour résister à tout ce qui s'en écarte, patience pour souffrir tout ce qui accableroit un homme ordinaire.

Je tirerai mes exemples de M. de Buffon lui-même. Il rentroit quelquefois des soupers de Paris à deux heures après minuit, lorsqu'il étoit jeune; et, à cinq heures du matin, un savoyard venoit le tirer par les pieds et le mettre sur le carreau, avec ordre de lui faire violence, dût-il se fâcher contre lui. Il m'a dit aussi qu'il travailloit jusqu'à six heures du soir. « J'avois alors, me dit-il, une petite maîtresse que j'adorois : eh bien! je



m'efforçois d'attendre que six heures fussent sonnées pour l'aller voir, souvent même au risque de ne plus la trouver. » A Montbard, après son travail, il faisoit venir une petite fille, car il les a toujours aimées; mais il se relevoit exactement à cinq heures. Il ne voyoit que des petites filles, ne voulant pas avoir de femmes qui lui dépensassent son temps¹.

Voici maintenant comme il distribuoit sa journée, et on peut même dire comment il la distribue encore. A cinq heures il se lève, s'habille, se coiffe, dicte ses lettres, règle ses affaires. A six heures il monte à son cabinet, qui est à l'extrémité de ses jardins, ce qui fait presque un demi-quart de

1. M. de Buffon a toujours été fortement occupé de lui-même, et préférablement à tout le reste. Comme je savois que beaucoup de femmes avoient reçu son hommage, je demandois si elles ne lui avoient pas fait perdre de temps. Quelqu'un qui le connoissoit parfaitement me répondit : « M. de Buffon a vu constamment trois choses avant toutes les autres : sa gloire, sa fortune et ses aises. Il a presque toujours réduit l'amour au physique seul. Voyez un de ses discours sur la nature des animaux, où, après un portrait pompeux de l'amour, il l'anéantit d'un seul trait et le dégrade en prétendant prouver qu'il n'y a que du physique, de la vanité, de l'amour-propre dans la jouissance. C'est là qu'est son invocation à l'amour : « On l'a mise à côté de celle de Lucrèce », me dit-il un jour. Les femmes lui en ont voulu à la mort de cet effort ou de cet abus de raison. M^{me} de Pompadour lui dit à Versailles : « Vous êtes un joli garçon!... »



lieue, et la distance est d'autant plus pénible qu'il faut toujours ouvrir des grilles et monter de terrasses en terrasses. Là, ou il écrit dans son cabinet, ou il se promène dans les allées qui l'environnent. Défense à qui que ce soit de l'approcher : il renverroit celui de ses gens qui viendrait le troubler. Sa manière est de relire souvent ce qu'il a fait, de le laisser dormir pendant quelques jours ou pendant quelque temps. « Il importe, me disoit-il, de ne pas se presser : on revoit alors les objets avec des yeux plus frais, et l'on y ajoute ou l'on y change toujours. » Il écrit d'abord ; quand son manuscrit est trop chargé de ratures, il le donne à copier à son secrétaire jusqu'à ce qu'il en soit content. C'est ainsi qu'il a avoué au théologal de Semur, homme d'esprit et son ami, qu'il avoit écrit dix-huit fois ses *Epoques de la Nature*, ouvrage qu'il méditoit depuis cinquante ans. Je ne dois pas oublier de dire que M. de Buffon, qui a beaucoup d'ordre, a placé ainsi son cabinet loin de sa maison, non seulement pour n'être pas distrait¹,

1. A l'égard de ces complaisans, de ces courtisans, de ces adorateurs, j'ai une réflexion à faire, que je n'ai trouvée nulle part : outre qu'il est bien difficile à un grand homme de vivre sans cette espèce de cercle qui s'attache à lui naturellement, soit par la curiosité, soit par l'admiration, par l'envie de l'imiter, comme font les jeunes gens, soit par la vanité et l'idée que l'on est quelque chose, lorsque l'on



mais parce qu'il aime à séparer ses travaux de ses affaires. « Je brûle tout, me disoit-il ; on ne trouvera pas un papier quand je mourrai. J'ai pris ce parti-là en considérant qu'autrement je ne m'en tirerois jamais. On s'enseveliroit sous ses papiers. » Il ne conserve que les vers à sa louange, dont j'aurai occasion de parler dans un moment. Aussi, dans sa chambre à coucher, on ne trouve que son lit, qui est, comme la tapisserie, de satin blanc, avec un dessin de fleurs. Au près de la cheminée est un secrétaire, où l'on ne voit, au près du tiroir d'en haut, qu'un livre, qui est apparemment son livre de pensées. Au près de son secrétaire, qui est toujours ouvert, est le fauteuil sur lequel il est tou-

tient du moins à un grand homme, ne pouvant l'être soi-même, pour moi je ne suis pas révolté de voir un tel homme aimer à être entouré. Je ne dirai pas seulement : c'est une consolation de ses efforts, un adoucissement à ses fatigues, une ressource qui lui rappelle sans cesse sa gloire au milieu même de ses maux et de ses souffrances ; je dirai plus : c'est un encouragement même pour ses études, et il seroit possible qu'il en reçût une nouvelle facilité. Ces admirateurs vous rappellent sans cesse la présence de votre génie et de votre grandeur. D'ailleurs, il est de fait que l'on a plus de supériorité avec ses inférieurs eux-mêmes. On a remarqué que la conversation devenoit plus riche, plus libre, plus abondante ; il y a plus d'aisance dans les manières, et la liberté y fait beaucoup. Ainsi, loin de trouver une petitesse dans le cortège qui peut environner un homme célèbre, j'y découvre souvent une excuse et un moyen d'être fidèle à sa renommée.



jours assis, et dans un coin de la chambre est une petite table noire pour son copiste.

Il ne prend la plume que lorsqu'il a longtemps médité son sujet, et, encore une fois, n'a guère d'autre papier que celui sur lequel il écrit. Cet ordre de papiers est plus nécessaire qu'on ne croit. M. Necker le recommande avec soin dans son livre; l'abbé Terray le pratiquoit de même. L'ordre que l'on contemple autour de soi se répand en effet sur nos productions. Si un écrivain aussi célèbre, et surtout si deux contrôleurs généraux aussi laborieux ont donné pareil exemple, il seroit bien difficile qu'il restât des prétextes pour ne point l'imiter.

Je reprends la journée de M. de Buffon. A neuf heures, on lui apporte à déjeuner dans son cabinet, où quelquefois il le prend en s'habillant. Ce déjeuner est composé de deux verres de vin et d'un morceau de pain; il travaille ensuite jusqu'à une ou deux heures. Il revient alors dans sa maison. Il dîne, il aime à dîner longtemps; c'est à dîner qu'il met son esprit et son génie de côté; là il s'abandonne à toutes les gaietés, à toutes les folies qui lui passent par la tête. Son grand plaisir est de dire des polissonneries, d'autant plus plaisantes qu'il reste toujours dans le calme de son caractère; que son rire, sa vieillesse, forment un contraste piquant avec le sérieux et la gravité qui lui sont naturels, et ces plaisanteries sont souvent si fortes que les



femmes sont obligées de désertier. En général, la conversation de Buffon est très négligée¹. On le lui a dit, et il a répondu que c'étoit le moment de son repos, et qu'il importoit peu que ses paroles fussent soignées ou non. Ce n'est pas qu'il ne dise d'excellentes choses quand on le met sur l'article du style ou sur l'histoire naturelle; il est encore très intéressant lorsqu'il parle de lui : il en parle souvent avec de grands éloges. Pour moi, qui ai été témoin de ses discours, je vous assure que, loin d'en être choqué, j'y trouve du plaisir. Ce n'est point orgueil, ce n'est point vanité : c'est sa conscience que l'on entend; il se sent, et se rend justice. Consentons donc quelquefois d'avoir de grands hommes à ce prix. Tout homme qui n'auroit pas le sentiment de ses forces ne seroit

1. Sa manière est ordinairement peu de suite : il aime mieux les conversations coupées. Il est une raison de cette manière de converser que l'on peut alléguer en faveur des gens de lettres : premièrement, ils n'ont plus, comme autrefois, cette habitude qu'avoient les philosophes de converser sous des platanes, avec leurs disciples, et de rendre compte de leurs idées. En second lieu, leurs idées sont bien plus combinées et plus réfléchies que celles des philosophes anciens. On a besoin de pensées neuves; le lecteur et les auditeurs les demandent; l'homme de génie, inexorable pour lui-même, ne se permet donc qu'un petit nombre de phrases, qu'il place de temps à autre dans sa conversation, à moins qu'il ne soit frappé, entraîné par l'attrait de quelque vue soudaine qui le domine et dont il ne puisse éluder l'ascendant.



pas fort. N'exigeons pas des êtres supérieurs une modestie qui ne pourroit être que fausse. Il y a peut-être plus d'esprit et d'adresse à cacher, à voiler son mérite; il y a plus de bonhomie et d'intérêt à le montrer¹.

Au reste, il ne se loue pas, il se juge; il se juge comme le jugera la postérité, avec cette différence qu'un auteur a plus que qui que ce soit le secret de ses productions. Il me disoit : « J'apprends tous les jours à écrire : il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. Souvent je me fais relire mes ouvrages, et je trouve alors des idées que je changerois ou auxquelles j'ajouterois. Il est d'autres morceaux que je ne ferois pas mieux. »

Cette bonne foi a quelque chose de précieux, d'original, d'antique et de séduisant. On peut d'ailleurs s'en rapporter à M. de Buffon : personne

1. On doit convenir d'ailleurs que son amour-propre n'a jamais offensé personne. — En voici un nouveau trait, mais il honore son caractère : c'est ce qui fait que nous ne craignons point de l'ajouter à ceux épars déjà peut-être en trop grand nombre dans cet ouvrage.

Buffon avoit pour principe qu'en général les enfans tenoient de leur mère leurs qualités intellectuelles et morales; et, lorsqu'il l'avoit développé dans la conversation, il en faisoit sur-le-champ l'application à lui-même, en faisant un éloge pompeux de sa mère, qui avoit en effet beaucoup d'esprit, des connoissances étendues, une tête très bien organisée, et dont il aimoit à parler souvent.



n'est plus sévère que lui sur le style, sur la précision des idées, qu'il regarde comme le premier caractère du grand écrivain, sur la justesse et la correspondance exacte des contrastes que les idées demandent entre elles pour se faire valoir, ou des développemens qu'elles exigent pour le manifester. Je lui ai entendu discuter des pages entières avec une raison, un sens admirables, mais en même temps avec un sens inexorable. « J'ai été obligé, me disoit-il, de prendre tous les tons dans mon ouvrage: il importe de savoir à quel degré de l'échelle il faut monter. » Par une suite naturelle, il exige dans un auteur de la bonne foi, de la bienséance dans la suite de ses opinions, et surtout qu'il soit conséquent. Il ne pardonne pas à Rousseau ses contradictions. Ainsi l'on peut dire qu'il calcule sa phrase et sa pensée comme il calcule tout, qualité remarquable qui a pu naître de ses connoissances dans les mathématiques et de l'habitude de les expliquer. Il m'a dit qu'il les avoit étudiées avec soin et de bonne heure; d'abord dans les écrits d'Euclide, et ensuite dans ceux du marquis de L'Hôpital¹. A vingt ans, il avoit découvert le

1. Dès ses plus jeunes années, lors même qu'il étoit écolier, il se passionna pour la géométrie. Cette passion fut telle qu'il ne pouvoit se séparer des *Éléments* d'Euclide, dont il portoit toujours un exemplaire avec lui, et qu'en jouant à la paume avec ses camarades il lui arrivoit sou-

binôme de Newton, sans savoir qu'il eût été découvert par Newton, et cet homme vain ne l'a imprimé nulle part. J'étois bien aise d'en savoir la raison : « C'est, me répondit-il, que personne n'est obligé de m'en croire. » Il y a donc cette différence entre sa vanité et celle des autres que la sienne a fait ses preuves, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette différence vient de la trempe de son âme, âme droite, qui veut partout la bonne foi, et proscriit l'inconséquence.

Il me disoit, en parlant de Rousseau : « Je l'aimois assez ; mais, lorsque j'ai vu ses *Confessions*, j'ai cessé de l'estimer. Son âme m'a révolté, et il m'est arrivé pour Jean-Jacques le contraire de ce qui arrive ordinairement : après sa mort, j'ai commencé à le mésestimer. » Jugement sévère, je dirai même injuste, car j'avoue que *les Confessions* de Jean-Jacques n'ont pas produit sur moi cet effet. Mais il se pourroit que M. de Buffon

vent d'aller se cacher dans un coin ou de s'enfoncer dans quelque allée solitaire pour ouvrir son livre et tâcher de résoudre un problème qui le tourmentoit. Un jour, entraîné par son goût extraordinaire pour le mouvement, il monta sur un clocher, en descendit ensuite avec une corde nouée, s'écorcha douloureusement les mains qui glissoient sur cette corde, et ne s'aperçut pas du mal qu'il s'étoit fait, tant il étoit occupé d'une proposition de géométrie qu'il n'avoit pu comprendre et qui se présenta tout à coup à son esprit, au moment où il descendoit.



n'eût pas dans son cœur l'élément par lequel on doit juger Rousseau. Je serois tenté de croire que la nature ne lui a pas donné le genre de sensibilité nécessaire pour connoître le charme ou plutôt le piquant de cette vie errante, de cette existence abandonnée au hasard et aux passions. Cette sévérité, ou plutôt ce défaut, qui se trouve peut-être dans l'âme de M. de Buffon, en annonce sous un autre rapport la beauté et même la simplicité. Aussi, par une suite naturelle, il est facile à tromper, quel que soit l'ordre extrême qu'il mette dans ses affaires, et on vient d'en avoir la preuve.

Il y a un an que le directeur de ses forges lui a fait perdre cent vingt mille livres. M. de Buffon, depuis trois ans, avoit consenti à n'en être pas payé, et s'étoit abandonné à tous les prétextes et tous les subterfuges dont la fraude se coloroit. Heureusement cet événement n'a point altéré sa sérénité ni influé en rien sur la dépense et sur l'état qu'il en tient. Il a dit à son fils : « Je n'en suis fâché que pour vous; je voulois vous acheter une terre, et il faudra que je diffère encore quelque temps. » Il a toujours une année de son revenu devant lui. On croit qu'il a cinquante mille écus de rentes. Ses forges ont dû beaucoup l'enrichir. Il en sortoit tous les ans huit cents milliers de fer; mais il y a fait d'un autre côté des dépenses énormes. Cet établissement considérable lui a coûté cent mille

écus à créer. Elles languissent aujourd'hui, à cause du procès qu'il a avec ce directeur; mais, lorsqu'elles sont en activité, on y compte quatre cents ouvriers.

Il n'est pas étonnant que M. de Buffon, avec une âme aussi simple, croie tout ce qu'on lui dit. Il y a plus, il aime à écouter les rapports et les propos. Ce grand homme est quelquefois un peu commère, du moins une heure par jour, il en faut convenir. Pendant le temps de sa toilette, il se fait raconter par son perruquier et par ses gens tout ce qui se passe dans Montbard, toutes les histoires de sa maison. Quoiqu'il paroisse livré à ses hautes pensées, personne ne sait mieux que lui les petits événemens qui l'entourent. Cela tient aussi peut-être au goût qu'il a toujours eu pour les femmes, ou plutôt pour les petites filles. Il aime la chronique scandaleuse; et se faire instruire de cette chronique dans un petit pays, c'est en apprendre presque toute l'histoire.

Cette habitude de petites filles, ou bien aussi la crainte d'être gouverné, a fait aussi qu'il a mis toute sa confiance dans une paysanne de Montbard, qu'il a érigée en gouvernante, et qui a fini par le gouverner. Elle se nomme M^{lle} Blesseau: c'est une fille de quarante ans, bien faite, et qui a dû être assez jolie. Elle est depuis près de vingt ans auprès de M. de Buffon. Elle le soigne avec



beaucoup de zèle. Elle participe à l'administration de la maison; et, comme il arrive en pareil cas, elle est détestée des gens. M^{me} de Buffon, morte depuis beaucoup d'années, n'aimoit pas non plus cette fille : elle adoroit son mari, et l'on prétend qu'elle en étoit d'une jalousie extrême. M^{lle} Blesseau n'est pas la seule qui commande à ce grand homme.

Il est un autre original qui partage l'empire, c'est un capucin : il se nomme le père Ignace. Je veux m'arrêter un instant sur l'histoire d'Ignace Bougot, né à Dijon. Ce moine possède éminemment l'art précieux dans son ordre de se faire donner; si bien que celui qui donne semble devoir lui en être bien obligé. « Ne me donne pas qui veut », dit souvent le père Ignace. Avec ce talent il est parvenu à faire rebâtir la capucinière de Semur. Ce mérite est assez ordinairement celui des gens d'église. J'ai vu un curé, rival d'Ignace dans ce genre de gueuserie : il ensorceloit de vieilles femmes, au point qu'elles se croyoient trop heureuses de lui donner ce qu'elles avoient, et souvent plus qu'elles n'avoient. Les gens d'un caractère semblable ont aussi de l'intelligence. Ils aiment à se mêler, ils ont de l'exactitude pour les affaires et pour les commissions; l'activité ne leur est pas étrangère; ils sont aussi attentifs à ne pas déplaire aux laquais, parce qu'ils ont besoin de se faire par-



donner les profits qu'ils leur dérobent, qu'à plaire aux maîtres dont ils s'occupent à capter les faveurs : tel est Ignace.

Si vous voulez vous faire une idée de sa personne, vous vous représenterez un gros homme à tête ronde, à peu près semblable à un masque d'Arlequin de la Comédie italienne, et cette comparaison me paroît d'autant plus juste qu'il parle précisément comme parloit Carlin : même accent, même patélinage. C'est à ce révérend père, curé de Buffon, village à deux lieues de Montbard, que M. de Buffon abandonne une grande partie de sa confiance et même sa conscience, s'il suffisoit de s'en rapporter à l'extérieur. En effet, Ignace est le confesseur de M. de Buffon. Il est tout chez lui : il s'intitule capucin de M. de Buffon. Il vous dira quand vous voudrez qu'un jour M. de Buffon le mena à l'Académie françoise; qu'il y attira tous les regards; qu'on le plaça dans un fauteuil des quarante; que M. de Buffon, après avoir prononcé le discours, le ramena dans sa voiture aux yeux de tout le public, qui n'avoit des yeux que pour lui. M. de Buffon l'a cité comme son ami dans l'article du *Serin*. Il est aussi son laquais : je l'ai vu le suivre en promenade, tout en clopinant derrière lui, parce qu'il est boiteux, ce qui faisoit un tableau à peindre, tandis que l'auteur de l'*Histoire naturelle* marchoit fièrement la tête haute, le chapeau en



l'air, toujours seul, daignant à peine regarder la terre, absorbé dans ses pensées, semblable à l'homme qu'il a dépeint dans son *Histoire de l'homme*, sans doute d'après lui-même, tenant une canne dans sa main droite et appuyant avec majesté l'autre main sur sa hanche gauche. Je l'ai vu, lorsque les valets étoient absens, ôter la serviette à son maître et la petite table sur laquelle il venoit de dîner. Buffon lui répondoit : « Je te remercie, mon cher enfant. » Et Ignace, prenant une humble attitude, avoit l'air plus domestique que les domestiques eux-mêmes.

Ce même Ignace, capucin-laquais, est encore le laquais confesseur de M. de Buffon. Il m'a conté qu'il y a trente ans, l'auteur des *Époques de la Nature*, sachant qu'il prêcheroit un carême à Montbard, le fit venir au temps de Pâques, et se fit confesser par lui dans son laboratoire, dans ce même lieu où il développoit le matérialisme, dans ce même lieu où Jean-Jacques devoit venir quelques années après baiser respectueusement le seuil de la porte. Ignace me contoit que M. de Buffon, en se soumettant à cette cérémonie, avoit reculé d'un moment, « effet de la foiblesse humaine », ajoutoit-il, et qu'il avoit voulu faire confesser son valet de chambre avant lui. Tout ce que je viens de dire vous étonne peut-être. Oui ! Buffon, lorsqu'il est à Montbard, communie à Pâques, tous les



ans, dans la chapelle seigneuriale. Tous les dimanches, il va à la grand'messe, pendant laquelle il sort quelquefois pour se promener dans les jardins qui sont auprès, et revient se montrer aux endroits intéressans. Tous les dimanches, il donne la valeur d'un louis aux différentes quêteuses.

C'est dans cette chapelle qu'est enterrée sa femme, femme charmante qu'il a épousée à quarante-cinq ans par inclination, et dont il a toujours été adoré, malgré les nombreuses infidélités qu'il lui faisoit. Elle étoit reléguée dans un couvent de Montbard, de bonne naissance, mais sans fortune. Il lui fit la cour pendant deux ans ; et, au bout de ce temps, il l'épousa malgré son père, qui vivoit encore, et qui, étant ruiné, s'opposoit au mariage de son fils par des vues d'intérêt. Elle se nommoit M^{lle} de Saint-Belin.

Je tiens de M. de Buffon qu'il a pour principe de respecter la religion ; qu'il en faut une au peuple ; que dans les petites villes on est observé de tout le monde, et qu'il ne faut choquer personne. « Je suis persuadé, me disoit-il, que, dans vos discours, vous avez soin de ne rien avancer qui puisse être remarqué à cet égard. J'ai toujours eu la même attention dans mes livres ; je ne les ai fait paroître que les uns après les autres, afin que les hommes ordinaires ne puissent pas saisir la chaîne de mes idées. J'ai toujours nommé le Créa-



teur; mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et mettre naturellement à la place la puissance de la nature, qui résulte des deux grandes lois, l'attraction et l'impulsion. Quand la Sorbonne m'a fait des chicanes, je n'ai fait aucune difficulté de lui donner toutes les satisfactions qu'elle a pu désirer : ce n'est qu'un persiflage; mais les hommes sont assez sots pour s'en contenter. Par la même raison, quand je tomberai dangereusement malade et que je sentirai ma fin s'approcher, je ne balancerai point à envoyer chercher les sacremens. On le doit au culte public. Ceux qui en agissent autrement sont des fous. Il ne faut jamais heurter de front, comme faisoient Voltaire, Diderot, Helvétius. Ce dernier étoit mon ami : il a passé plus de quatre ans à Montbard, en différentes fois; je lui recommandois cette modération, et, s'il m'avoit cru, il eût été plus heureux. »

On peut juger en effet si cette méthode a réussi à M. de Buffon. Il est clair que ses ouvrages démontrent le matérialisme, et cependant c'est à l'imprimerie royale qu'ils se publient.

« Mes premiers volumes parurent, ajoutoit-il, en même temps que *l'Esprit des lois* : nous fûmes tourmentés par la Sorbonne, M. de Montesquieu et moi; de plus, nous nous vîmes en butte au déchaînement de la critique. Le président étoit furieux. « Qu'allez-vous répondre? me disoit-il. —



Rien du tout, président » ; et il ne pouvoit concevoir mon sang-froid. »

Je lisois un soir à M. de Buffon des vers de M. Thomas sur l'immortalité de l'âme. Il rioit : « *Pardieu!* la religion nous feroit un beau présent si *tout ça* étoit vrai ! » Il critiquoit ces vers sévèrement, mais avec justice, car il est inexorable pour le style, et surtout pour la poésie, qu'il n'aime pas. Il prétend qu'il est impossible dans notre langue d'écrire quatre vers de suite sans y faire une faute, sans blesser ou la propriété des termes ou la justesse des idées. Il me recommandoit de ne jamais faire de vers. « J'en aurois fait tout comme un autre, me disoit-il ; mais j'ai bien vite abandonné ce genre, où la raison ne porte que des fers. Elle en a bien assez d'autres, sans lui en imposer encore de nouveaux. »

Ces vers me rappellent un petit mouvement de vanité plaisant, qui les suivit. Le matin du jour dont je parle, M. de Buffon, sous le prétexte de sa santé qui ne lui permettoit pas de se fatiguer à parcourir des papiers, m'avoit prié de lui faire la lecture d'une multitude de vers qu'on lui avoit adressés ; il les conservoit presque tous, quoique presque tous fussent médiocres. Quand on l'appeloit génie créateur, esprit sublime : « Eh ! eh ! disoit-il avec complaisance, il y a de l'idée, il y a quelque chose là. » Le soir, en écoutant les vers



de M. Thomas, il me dit, avec une naïveté charmante : « *Tout ça* ne vaut pas les vers de ce matin. » Je veux joindre ici un autre trait du même genre : « Un jour, me disoit-il, que j'avois travaillé longtemps, et que j'avois découvert un système très ingénieux sur la génération, j'ouvre Aristote, et ne voilà-t-il pas que je trouve toutes mes idées dans ce malheureux Aristote? Aussi, *pardieu!* c'est ce qu'Aristote a fait de mieux. »

Le premier dimanche que je me trouvai à Montbard, l'auteur de l'*Histoire naturelle* demanda son fils, la veille au soir : il eut avec lui une longue conférence, et je sus que c'étoit pour obtenir de moi que j'allasse le lendemain à la messe. Lorsque son fils m'en parla, je lui répondis que je m'emmesserois très volontiers, et que ce n'étoit pas la peine de tant comploter pour me déterminer à une action de la vie civile. Cette réponse charma M. de Buffon. Lorsque je revins de la grand'messe, où ses douleurs de pierre l'avoient empêché d'aller, il me fit un million de remerciemens de ce que j'avois pu supporter trois quarts d'heure d'ennui; il me répéta que, dans une petite ville comme Montbard, la messe étoit d'obligation.

Quand Buffon sort de l'office, il aime à se promener sur la place, escorté de son fils et entouré de ses paysans. Il se plaît surtout à paroître au milieu d'eux en habit galonné. Il fait le plus grand



cas de la parure, de la frisure, des beaux habits : lui-même il est toujours mis comme un vieux seigneur et gronde son fils lorsqu'il ne porte qu'un frac à la mode. Je savois cette manie, et je m'étois muni, pour m'introduire chez lui, d'un habit galonné, avec une veste chargée d'or. J'ai appris que ma précaution avoit réussi à merveille : il me cita pour exemple à son fils. « Voilà un homme ! » s'écrioit-il ; et son fils avoit beau dire que la mode en étoit passée, il n'écoutoit rien. En effet, c'est lui qui a imprimé, au commencement de son *Traité sur l'homme*, que nos habits font partie de nous-mêmes. Notre machine est tellement construite que nous commençons par nous prévenir en faveur de celui qui brille à nos yeux ; on ne le sépare pas d'abord de son habit ; l'esprit saisit l'ensemble, le vêtement et la personne, et juge par le premier du mérite de la seconde. Cela est si vrai que M. de Buffon a fini par s'y prendre lui-même, et j'ai opéré sur lui, avec mon habit, l'illusion qu'il vouloit communiquer aux autres. Que sera-ce, surtout, si nous connoissons déjà le personnage dont nous approchons, si nous sommes instruits de sa gloire, de ses talens ? Alors le génie et l'or conspirent ensemble à nous éblouir, et l'or semble l'éclat du génie même.

Buffon s'est tellement accoutumé à cette magnificence qu'il disoit un jour qu'il ne pouvoit tra-



vailleur que lorsqu'il se sentoit bien propre et bien arrangé. Un grand écrivain s'assied à sa table d'étude, comme pour paroître dans nos actions solennelles nous produisons nos plus belles parures. Il est seul; mais il a devant lui l'univers et la postérité; ainsi, les Gorgias et les sophistes de la Grèce, qui étoient des peuples frivoles par l'éloquence de leurs discours, ne se montroient jamais en public que parés d'une robe de pourpre.

Il me reste à terminer la journée de M. de Buffon. Après son dîner, il ne s'embarrasse guère de ceux qui habitent son château, ou des étrangers qui sont venus le voir. Il s'en va dormir une demi-heure dans sa chambre, puis il fait un tour de promenade, toujours seul, et à cinq heures il retourne à son cabinet se remettre à l'étude jusqu'à sept heures; alors il revient au salon, fait lire ses ouvrages, les explique, les admire, se plaît à corriger les productions qu'on lui présente, et sur lesquelles on le consulte, telle a été sa vie pendant cinquante ans¹. Il disoit à quelqu'un qui s'étonnoit de sa re-

1. Indépendamment de ceux qui le consultoient sur leurs ouvrages, il étoit peu d'écrivains qui ne tinsent à honneur de lui faire hommage de leurs productions; mais il lui restoit peu de temps pour lire les livres qu'on lui envoyoit; il se bornoit ordinairement à la table des chapitres, pour voir ceux qui paroissent les plus intéressans. Dans les quinze dernières années de sa vie, il y a peu d'ouvrages qu'il ait



nommée : « J'ai passé cinquante ans à mon bureau. » A neuf heures du soir il va se coucher, et ne soupe jamais; cet infatigable écrivain menoit encore cette vie laborieuse jusqu'au moment où je suis arrivé à Montbard, c'est-à-dire à soixante-dix-huit ans; mais, de vives douleurs de pierre lui étant survenues, il a été obligé de suspendre ses travaux. Alors, pendant quelques jours, il s'est enfermé dans sa chambre, seul, se promenant de temps en temps, ne recevant qui que ce soit de sa famille, pas même sa sœur, et n'accordant à son fils qu'une minute dans la journée. J'étois le seul qu'il voulût bien admettre auprès de lui; je le trouvois toujours beau et calme dans les souffrances, frisé, paré même : il se plaignoit doucement de sa santé, il prétendoit prouver, par les plus forts raisonnemens, que la douleur affoiblissoit ses idées. Comme les maux étoient continus, ainsi que l'irritation des besoins, il me prioit souvent de me retirer au bout d'un quart d'heure, puis il me faisoit rappeler quelques momens après. Peu à peu les quarts d'heure devinrent des heures entières. Ce bon vieillard m'ouvroit son cœur avec tendresse; tantôt il me faisoit lire le dernier ou-

lus autrement. Parmi les auteurs qui n'existent plus, outre ceux dont ci-après on verra qu'il conseille l'étude, il faisoit un cas particulier de Fénelon et de Richardson.



vrage qu'il composoit : c'est un *Traité de l'aimant*; et, en m'écoutant, il retravaillait intérieurement toutes ses idées, auxquelles il donnoit de nouveaux développemens, ou changeoit leur ordre, ou retranchoit quelques détails superflus; tantôt il envoyoit chercher un volume de ses ouvrages, et me faisoit lire les beaux morceaux de style, tels que le discours du premier homme, lorsqu'il décrit l'histoire de ses sens, ou la peinture du désert de l'Arabie, dans l'article du *Chameau*, ou une autre peinture plus belle encore selon lui, dans l'article du *Kamichi*; tantôt il m'expliquoit son système sur la formation du monde, sur la génération des êtres, sur les mondes intérieurs, etc.; tantôt il me récitoit des lambeaux entiers de ses ouvrages, car il sait par cœur tout ce qu'il a fait; et c'est une preuve de la puissance de sa mémoire, ou plutôt du soin extrême avec lequel il travaille ses compositions. Il écoute toutes les objections qu'on peut lui faire, les apprécie et s'y rend quand il les approuve. Il a encore une manière assez bonne de juger si les écrits doivent réussir, c'est de les faire lire de temps en temps sur son manuscrit même : alors si, malgré les ratures, le lecteur n'est point arrêté, il en conclut que l'ouvrage se suit bien¹. Sa principale attention pour le style, c'est

1. Il avoit aussi une autre manière de juger ses ouvrages.



la précision des idées et leur correspondance ; ensuite il s'applique, comme il le recommande dans son excellent discours de réception à l'Académie françoise, à nommer les choses par les termes les plus généraux ; ensuite vient l'harmonie, qu'il est bien essentiel de ne pas négliger ; mais elle doit être la dernière attention du style.

C'est de l'histoire naturelle et du style qu'il aime le mieux à s'entretenir. Je ne sais même si le style n'auroit pas la préférence. Nul homme n'en a mieux senti la métaphysique, si ce n'est peut-être Beccaria ; mais Beccaria, en donnant le précepte, n'a pas également donné l'exemple comme M. de Buffon. « Le style est l'homme même, me répétoit-il souvent ; les poètes n'ont pas de style, parce qu'ils sont gênés par la mesure du vers, qui fait d'eux des esclaves ; aussi, quand on vante devant moi un homme, je dis toujours : « Voyons ses « papiers. » — Comment trouvez-vous le style de M. Thomas ? lui demandois-je. — Assez bon, me répondit-il, mais trop tendu, trop enflé. — Et le style de Rousseau ? — Beaucoup meilleur ; mais

Lorsqu'on les lui lisoit, il prioit son lecteur de traduire en d'autres mots certains morceaux dont la composition lui avoit beaucoup coûté : alors, si la traduction rendoit fidèlement le sens qu'il s'étoit proposé, il laissoit le morceau tel qu'il étoit ; pour peu, au contraire, que l'on s'écartât du sens, il revoit le passage, cherchoit ce qui pouvoit y nuire à la clarté, et le corrigeoit.



Rousseau a tous les défauts de la mauvaise éducation : il a l'interjection, l'exclamation en avant, l'apostrophe continuelle. — Donnez-moi donc vos principales idées sur le style.

— Elles sont dans mon discours à l'Académie; au reste, en deux mots, il y a deux choses qui forment le style : l'invention et l'expression. L'invention dépend de la patience; il faut voir, regarder longtemps son sujet : alors il se déroule et se développe peu à peu, vous sentez comme un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur; voilà le moment du génie, c'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler, plaisir si grand que je passois douze heures, quatorze heures à l'étude : c'étoit tout mon plaisir; en vérité je m'y livrois bien plus que je ne m'occupois de la gloire : la gloire vient après, si elle peut; et elle vient presque toujours. Mais voulez-vous augmenter le plaisir, et en même temps être original? Quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête, ne consultez les auteurs que lorsque vous sentirez que vous ne pouvez plus rien produire de vous-même : c'est ainsi que j'en ai toujours usé. On jouit véritablement par ce moyen quand on lit les auteurs, on se trouve à leur niveau, ou au-dessus d'eux, on les juge, on les devine, on les lit plus vite. A l'égard de l'expression, il faut toujours



joindre l'image à l'idée pour y préparer l'esprit ; on ne doit pas toujours employer le mot propre, parce qu'il est souvent trivial, mais on doit se servir du mot auprès. En général une comparaison est ordinairement nécessaire pour faire sentir l'idée, et, pour me servir moi-même d'une comparaison, je me représenterai le style sous l'image d'une découpe qu'il faut rogner, nettoyer dans tous les sens, afin de lui donner la forme qu'on lui désire. Lorsque vous écrivez, écoutez le premier mouvement, c'est en général le meilleur, puis laissez reposer quelques jours, ou même quelque temps, ce que vous avez fait. La nature ne produit pas de suite, ce n'est que peu à peu qu'elle opère, après le repos et avec des forces rafraîchies ; il faut seulement s'occuper de suite du même objet, le suivre, ne pas se livrer à plusieurs genres. Quand je faisois un ouvrage, je ne songeois pas à autre chose. J'excepte cependant votre état, me dit M. de Buffon : vous avez souvent plusieurs plaidoyers à composer à la fois, et dans des matières peu intéressantes ; le temps vous manque, vous ne pouvez parler que sur des notes ; dans ces cas, au lieu de correction, il faut donner davantage à l'éloquence des paroles, c'en est assez pour des auditeurs. *Pardieu, pardieu*, la lettre que vous m'avez écrite (j'en ai cité la fin au commencement de cet article, pour avoir occasion d'en parler maintenant) four-



niroit un beau parallèle entre l'interprète de la nature et l'interprète de la société. Faites cela dans quelques discours : le morceau produiroit un effet superbe. Il seroit curieux de considérer les bases des opinions, et de montrer combien elles sont flottantes dans la société. »

Je demandai ensuite à M. de Buffon quelle seroit la meilleure manière de se former. Il me répondit qu'il ne falloit lire que les ouvrages principaux; mais les lire dans tous les genres et dans toutes les sciences, parce qu'elles sont parentes, comme dit Cicéron, parce que les vues de l'une peuvent s'appliquer à l'autre, quoiqu'on ne soit pas destiné à les exercer toutes. Ainsi, même pour un jurisconsulte, la connoissance de l'art militaire, et de ses principales opérations, ne seroit pas inutile. « C'est ce que j'ai fait », me disoit l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Au fond, l'abbé de Condillac a fort bien dit, à la tête de son quatrième volume du *Cours d'éducation*, si je ne me trompe, qu'il n'y a qu'une seule science, la science de la nature. M. de Buffon étoit du même avis, sans citer l'abbé de Condillac, qu'il n'aime pas, ayant eu jadis des discussions polémiques avec lui; mais il pense que toutes nos divisions et classifications sont arbitraires, que les mathématiques elles-mêmes ne sont que des arts qui tendent au même but, celui de s'appliquer à la nature, et de la faire connoître.



« Que cela ne nous effraye point au surplus. Les livres capitaux dans chaque genre sont rares, et au total ils pourroient peut-être se réduire à une cinquantaine d'ouvrages qu'il suffiroit de bien méditer. »

C'est surtout la lecture assidue des plus grands génies que me recommandoit M. de Buffon ; il en trouvoit bien peu dans le monde. « Il n'y en a guère que cinq, me disoit-il : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi. A l'égard de Newton, il a découvert un grand principe ; mais il a passé toute sa vie à faire des calculs pour le démontrer, et, par rapport au style, il ne peut pas être d'une grande utilité. » Il faisoit plus de cas de Leibnitz que de Bacon lui-même ; il prétendoit que Leibnitz emportoit les choses à la pointe de son génie, au lieu que chez Bacon les découvertes ne naissent qu'après de profondes réflexions ; mais il disoit en même temps que ce qui monroit mieux le génie de Leibnitz n'étoit peut-être pas dans la collection de ses ouvrages ; qu'il falloit le chercher dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. En citant Montesquieu, il parloit de son génie, et non pas de son style, qui n'est pas toujours parfait, qui est trop écourté, qui manque de développement. « Je l'ai beaucoup connu, me disoit-il, et ce défaut tenoit à son physique. Le président étoit presque aveugle, et il étoit si vif que



la plupart du temps il oublioit ce qu'il vouloit dicter, en sorte qu'il étoit obligé de se resserrer dans le moindre espace possible. »

Enfin, j'étois bien aise de savoir ce que M. de Buffon me diroit de lui-même, comment il s'apprécioit; et voici le tour dont je m'avisai.

Il m'avoit demandé à voir de mon style. Je craignois ce moment; cependant l'extrême envie d'entendre ses observations et de me former par ses critiques me fit oublier les intérêts de mon amour-propre. Je lui récitai donc la seule chose dont je me souvinsse pour lors; je vis avec plaisir qu'il ne corrigea qu'un seul mot, qu'il critiqua avec rigueur, mais avec raison, et il me dit avec sa franchise accoutumée : « Voilà une page que je n'écris pas mieux. » Enhardi par cette première réussite, il me parut plaisant d'écrire une autre page sur lui-même, et de la lui présenter. Il étoit téméraire d'oser ainsi juger le génie en présence du génie même. Je pris le parti de comparer l'invention de M. de Buffon avec celle de Rousseau, me doutant pour qui, sans injustice, pencheroit la balance. Voilà donc que je m'enferme le soir dans ma chambre, je prends l'*Émile*, et le volume des *Vues sur la nature*; je me mets à lire alternativement une page de l'un, une page de l'autre; j'écoutois ensuite les impressions que je ressentois intérieurement. J'en comptois les différentes es-

pèces; au bout d'une heure je parvins à les réaliser, et à les écrire¹. Le lendemain je portai cette

1. C'est le PARALLÈLE suivant entre J.-J. Rousseau et M. de Buffon, considérés sous le rapport de la pensée :

« En lisant, dans le dessein de comparer, les morceaux philosophiques du célèbre Rousseau et de l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle*, voici le parallèle que j'ai cru pouvoir établir entre ces deux grands écrivains.

« Rousseau a l'éloquence des passions, Buffon la parole du génie.

« Rousseau analyse chaque idée; Buffon généralise la sienne, et ne daigne particulariser que l'expression.

« Rousseau démêle et réunit les sensations qu'un objet fait naître; Buffon ne choisit que les plus grandes, et combine pour en comparer de nouvelles.

« Rousseau n'a rien écrit que pour des auditeurs, Buffon que pour des lecteurs.

« Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau, on voit qu'il s'enivre de sa pensée; il s'y complait, et tourne autour d'elle jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée dans les plus petites nuances : c'est un cercle qui, dans l'onde la plus pure, s'élargit souvent au point de disparaître. Buffon, lorsqu'il présente une vue générale, donne à ses conceptions le mouvement qui naît de l'ordre, et ce mouvement, plus il est mesuré, plus il est rapide. Semblable à une pyramide immense, dont la base couvre la terre, et dont le sommet va se perdre dans le ciel, sa pensée audacieuse et assurée recueille les faits, saisit leur chaîne invisible, les suspend à leurs origines, élève toutes ces origines les unes sur les autres, et, se resserrant au lieu de croître, s'accélère en montant, et ne s'arrête qu'au point d'où elle embrasse et domine tout.

« Rousseau, par une suite de son caractère, se fait presque toujours le centre de ses idées : elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres au sujet, et l'ouvrage ne produit ou plutôt ne présente que l'ouvrier; Buffon, par une



page à M. de Buffon; je puis dire qu'il en fut prodigieusement satisfait. A mesure que je la lui lisois, il se récrioit, ou bien il corrigeoit quelques mots; enfin il passa cinq jours à relire, à retoucher lui-même ce morceau. Continuellement il me faisoit appeler pour me demander si j'adhérois à tel changement; je le combattois quelquefois, je me rendois presque toujours. M. de Buffon, depuis ce temps, ne mit plus de bornes à son affection pour moi. Tantôt il s'écrioit : « Voilà une haute conception, *pardieu, pardieu*, on ne peut pas faire mieux une comparaison, c'est une page à mettre entre Rousseau et moi. » Tantôt il me conjuroit de la mettre au net de ma main, et de la signer, et de permettre qu'il l'envoyât à M. et M^{me} Necker. Tantôt il m'engageoit à la faire insérer, sans me nommer, dans le *Journal de Paris* ou dans le *Mercure*. Voulant me divertir un peu de la bonne et franche vanité du personnage, je lui demandai si je ne ferois pas bien d'envoyer en même temps

connaissance de plus du sujet et de l'art d'écrire, rassemble toutes les opérations de l'esprit, pour révéler les mystères et développer les œuvres de la nature. Son style, formé d'une combinaison de rapports, devient alors un style nécessaire; il grave tout ce qu'il peint, et il féconde en décrivant.

« Enfin, Rousseau a mis en activité tous les sens que donne la nature; et Buffon, par une plus grande activité, semble s'être créé un sens de plus. »



aux journaux l'inscription que son fils venoit de lui dédier au pied de la colonne qu'il lui avoit élevée. « Pour une autre fois, me répondit-il; il ne faut pas diviser l'attention. Ce sera le sujet de deux lettres. »

Enfin, ne sachant quelle fête me faire, ni comment me témoigner sa joie, voici ce qu'il me dit un jour. Je ne devois pas le dire, car je vais tomber dans un amour-propre bien plus ridicule et bien moins fondé que le sien; mais la fidélité de ma narration exige que je dise tout : je parlerois même contre moi si cette même narration l'exigeoit. J'entendis donc un matin sa sonnette, dont il sonne toujours trois coups, et, l'instant d'après, son valet de chambre vint me dire : « M. de Buffon vous demande. » Je monte; il vient à moi, m'embrasse, et dit : « Permettez-moi de vous donner un conseil. » Je ne savois où il en vouloit venir : je lui promis que tout ce qu'il voudroit bien me dire seroit reçu avec une entière reconnaissance. « Vous avez deux noms, me dit-il; on vous donne dans le monde tantôt l'un, tantôt l'autre, et quelquefois tous les deux ensemble; croyez-moi, tenez-vous-en à un seul : il ne faut pas que l'étranger puisse s'y méprendre. »

Il me parla ensuite avec passion de l'étude, du bonheur qu'elle assure; il me dit qu'il s'étoit toujours placé hors de la société; que souvent il avoit



recherché des savans, croyant gagner beaucoup dans leur entretien; qu'il avoit vu que, pour une phrase quelquefois utile qu'il en recueilloit, ce n'étoit pas la peine de perdre une soirée entière; que le travail étoit devenu pour lui un besoin, qu'il espéroit s'y livrer encore pendant trois ou quatre ans qui lui restoient à vivre; qu'il n'avoit aucune crainte de la mort; que l'idée d'une renommée immortelle le consolait; que, s'il avoit pu chercher des dédommagemens de tout ce qu'on appelle des sacrifices au travail, il en auroit trouvé d'abondans dans l'estime de l'Europe et les lettres flatteuses des principales têtes couronnées. Ce vieillard ouvrit alors un tiroir, et me montra une lettre magnifique du prince Henri, qui étoit venu passer un jour à Montbard; qui l'avoit traité avec une sorte de respect; qui, sachant qu'après son dîner il avoit coutume de dormir, s'étoit assujetti à ses heures; qui venoit de lui envoyer un service de porcelaine dont lui-même avoit donné les dessins, et où des cygnes sont représentés dans toutes leurs attitudes, en mémoire de l'histoire du *Cygne*, que M. de Buffon lui avoit lue à son passage; enfin, qui lui écrivoit ces paroles remarquables : « Si j'avois besoin d'un ami, ce seroit lui; d'un père, encore lui; d'une intelligence pour m'éclairer, eh! quel autre que lui? »

M. de Buffon me montra ensuite plusieurs let-

tres de l'impératrice de Russie, écrites de sa propre main, pleines de génie, où cette grande femme le loue de la manière qui lui a été le plus sensible, puisqu'il est clair qu'elle a lu ses ouvrages, et qu'elle les a compris en savant. Elle lui mandoit : « Newton avoit fait un pas, vous avez fait le second. » En effet, Newton a découvert la loi de l'attraction, Buffon a démontré celle de l'impulsion, qui, à l'aide de la précédente, semble expliquer toute la nature. Elle ajoutoit : « Vous n'avez pas encore vidé votre sac au sujet de l'homme », faisant allusion par là au système de la génération, et Buffon s'applaudissoit d'avoir été plus entendu par une souveraine que par une Académie. Il me montra aussi des questions très épineuses que lui proposoit l'impératrice sur les *Epoques de la Nature*; il me confia les réponses qu'il y faisoit. Dans cette haute correspondance de la puissance et du génie, mais où le génie exerçoit la véritable puissance, je sentois mon âme attendrie, élevée; la gloire paroissoit se personnifier à mes yeux; je m'imaginois la toucher, la saisir, et cette admiration des souverains, forcés de s'humilier ainsi eux-mêmes devant une grandeur réelle, touchoit mon cœur, comme un hommage bien au-dessus de tous les honneurs qu'ils eussent pu décerner dans leur empire.

Je quittai peu de jours après ce bon et grand

homme, emportant dans mon cœur un souvenir profond et immortel de tout ce que j'avois vu, de tout ce que j'avois entendu. Je me récitois, en m'éloignant, ces deux beaux vers de l'*Œdipe* de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,
Je lisois mon devoir et mon sort dans ses yeux.

Il étoit dit que j'aurois encore une fois le bonheur de le voir. En quittant Semur pour retourner à Paris, la poste me ramena par Montbard, contre mon attente. Je ne pus m'empêcher, quoiqu'il fût sept heures du matin, d'envoyer mon valet de chambre savoir des nouvelles de M. de Buffon. Il me fit dire qu'il vouloit absolument me voir. Lorsque je le revis, je me jetai dans ses bras, et ce bon vieillard me serra longtemps contre son sein, avec une tendresse paternelle. Il voulut déjeuner avec moi, remplit ma voiture de provisions, et me parla pendant trois heures avec plus de chaleur et d'activité que jamais. Il sembloit m'ouvrir son âme et m'y laisser pénétrer à loisir ; l'amour de l'étude ne fut point oublié dans cet entretien.

Je consultai M. de Buffon sur un projet d'ouvrage que j'ai formé sur la législation, qui occuperoit, il est vrai, une grande partie de la vie, et peut-être la vie tout entière. Mais quel plus beau monument pourroit laisser un magistrat ? Nous en



raisonnâmes longtems. Il s'agiroit de faire une revue générale de tous les droits des hommes et de toutes leurs lois; de les comparer, de les juger, et d'élever ensuite un nouvel édifice. Il approuva mes vues, m'encouragea; il augmenta mon plan et en fixa la mesure. Il me persuada, comme c'étoit mon projet, de ne prendre que les sommités des choses, *capita rerum*, mais de les bien développer, quoique sans longueur, de resserrer l'ouvrage en un volume in-4^o, ou deux tout au plus; de le travailler sur quatre parties: 1^o morale universelle, ce qu'elle doit être dans tous les temps et dans tous les lieux; 2^o législation universelle, prendre l'esprit de toutes les lois qui existent dans l'univers (comme je lui disois qu'il y auroit un bel ouvrage à faire sur la manière de rédiger une loi, en suivant toutes les circonstances possibles où la raison humaine pourroit avoir à s'exercer, il me dit que ce seroit la troisième partie de mon ouvrage); 3^o d'une réforme qu'il voudroit introduire dans les différentes lois du globe; 4^o enfin, il m'ajouta qu'il y auroit une magnifique conclusion, qui seroit déterminée par un grand chapitre sur la nécessité et sur l'abus des formes. Par ce moyen, on embrasseroit tous les objets possibles qui peuvent concerner la législation. Ce plan, quoique immense dans le détail, m'a paru très satisfaisant, et je me suis proposé de l'exécuter. Je sais tout ce qu'il m'en coû-



tera ; mais un grand plan et un grand but laissent du bonheur dans l'âme, chaque jour qu'on se met à l'œuvre. M. de Buffon ne me cacha point, et je le sentois bien, que j'aurois plus à travailler qu'un autre, ayant en outre à remplir les devoirs de ma charge, qui suffisoient pour absorber un homme ; mais quelle supériorité une pareille étude, constamment suivie, ne me donnoit-elle pas, même pour remplir ces mêmes devoirs ? Il me conseilla donc de ne les point négliger ; mais il m'avertit qu'avec de la patience et de la méthode je m'apercevrais chaque jour du progrès et de la vigueur de mon intelligence. Il m'exhorta à faire comme lui, à prendre un secrétaire uniquement pour ce travail. En effet, M. de Buffon s'est toujours fait aider ; on lui fournissoit des observations, des expériences, des mémoires, et il combinoit tout cela avec la puissance de son génie. J'en ai trouvé une fois la preuve dans le peu de papiers qu'il avoit laissés dans un carton : je vis un mémoire sur l'aimant, auquel il travaille, envoyé par le comte de Lacépède, jeune homme plein d'ardeur et de connoissances.

Buffon a raison : il y a mille choses qu'il faut laisser à des manœuvres, autrement on seroit écrasé, et on n'arriveroit jamais à son but. Il me dit que dans le temps de ses plus grands travaux il avoit une chambre remplie de cartons, qu'il a de-



puis brûlés. Il me fortifia dans la résolution de ne point consulter les livres, de tirer tout de moi-même, de ne les ouvrir que quand je ne pourrais plus aller plus loin que le point où je me trouvois. Encore parmi les livres il me conseilla de ne lire que l'histoire naturelle, l'histoire et les voyages : il avoit bien raison. La plupart des hommes manquent de génie, parce qu'ils n'ont pas la force ni la patience de prendre les choses de haut : ils parlent de trop bas, et cependant tout doit se trouver dans les origines. Quand on connoît l'histoire naturelle d'un peuple, on doit trouver sans peine quelles sont ses mœurs, quelles sont ses lois. On trouveroit presque son histoire civile tout entière ; mais, quand on connoît de plus son histoire civile, on doit encore plus aisément découvrir et juger ses lois, en les combinant soit avec sa constitution, soit avec les événemens.

« Je ne suis pas en peine de vous, me disoit M. de Buffon, pour la première partie, savoir pour la morale universelle : vous vous en tirerez bien, il suffit d'avoir une âme droite et un esprit pénétrant et juste ; mais c'est lorsqu'il s'agira de découvrir et classer cette multitude innombrable d'institutions et de lois : voilà un grand effort, et digne de tout le courage humain. » Je ne pus m'empêcher de lui faire une observation délicate : « Et la religion, Monsieur, comment nous en tirerons-nous ? » Il



me répondit : « Il y a moyen de tout dire ; vous remarquerez que c'est un objet à part ; vous vous enveloppez dans tout le respect qu'on lui doit à cause du peuple : il vaut mieux être compris d'un petit nombre d'intelligens, et leur suffrage seul vous dédommage de n'être point compris par la multitude. Quant à moi, je traiterois avec un égal respect le christianisme et le mahométisme. »

Ainsi s'écouloient les heures dans ces entretiens de gloire et d'espérance. Je ne pouvois m'arracher du sein de ce nouveau père que la science et le génie m'avoient donné. Il fallut enfin le quitter : ce ne fut sans être resté longtemps dans les plus étroits embrassemens, et sans une promesse réitérée de me nourrir beaucoup de ses ouvrages, qui contiennent toute la philosophie naturelle, et de le cultiver en même temps avec une assiduité filiale le reste de sa vie.

Voilà tout ce que je sais sur M. de Buffon. Comme ces détails ne sont que pour moi, je m'y suis étendu avec complaisance et avec une sorte de vénération.





NOTES

Page 3, ligne 22. Il a péri sur l'échafaud quelques jours avant le 9 thermidor, en prononçant avec calme et avec dignité ces mots : « Citoyens, je me nomme Buffon. » Ils prouvent qu'il avoit l'âme élevée et la conscience du respect que son nom devoit inspirer à tout autre qu'à des assassins et à des bourreaux. (*Note de l'édition de l'an IX.*)

6, 10. Première édition : « Mêlant seulement quelques inflexions. »

11, 5. Ne seroit-ce pas M. de Belle-Isle? (*Note de l'édition de l'an IX.*)

22, 12. Antoine Bougot, dit le père Ignace, né à Dijon en 1721, mort à Buffon, le 1^{or} juillet 1798. Voir sa biographie dans *Buffon, sa famille et ses collaborateurs, mémoires de M. Humbert Bazille*, édités par M. Henri Nadault de Buffon : Paris, 1863, in-8, pages 405-415. Le même ouvrage contient (pages 416-420) une notice sur Marie-Madeleine Blesseau, dont il a été question plus haut.

25, 9. L'âge alors avoit fait perdre à M. de Buffon une partie des agrémens de la jeunesse ; mais il lui restoit une taille avantageuse, un air noble, une figure imposante, une physionomie à la fois douce et majestueuse. L'enthousiasme pour le talent fit disparaître aux yeux de M^{mo} de Buffon l'inégalité d'âge : et, à cette époque de la vie où la félicité

Voyage à Montbard.



semble se borner à remplacer par l'amitié et des souvenirs mêlés de regrets un bonheur plus doux qui nous échappe, il eut celui d'inspirer une passion tendre et constante. Jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie. Ces sentimens se monroient dans les regards, dans les manières, dans les discours de M^{mo} de Buffon, et remplissoient son cœur et sa vie. Chaque nouvel ouvrage de son mari, chaque nouvelle palme ajoutée à sa gloire, étoit pour elle une source de jouissances d'autant plus douces qu'elles étoient sans retour sur elle-même, sans aucun mélange de l'orgueil que pouvoit lui inspirer l'honneur de partager la considération et le nom de M. de Buffon. Il n'a conservé d'elle qu'un fils (celui dont il est question dans cet ouvrage). CONDORCET, *Éloge de Buffon*. (Note de l'édition de l'an IX.)

25, 17. Marie-Françoise de Saint-Belin Mâlain, née le 11 juillet 1732, avait épousé Buffon le 21 septembre 1752. Elle mourut à Montbard le 9 mars 1769.

42, 15. Il s'agit du prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric.

44, 7. Ici se termine le récit d'Hérault de Séchelles dans l'édition de 1785. L'auteur ajoute : *Écrit dans l'allée de Bréaux, près du couvent, octobre 1785.*



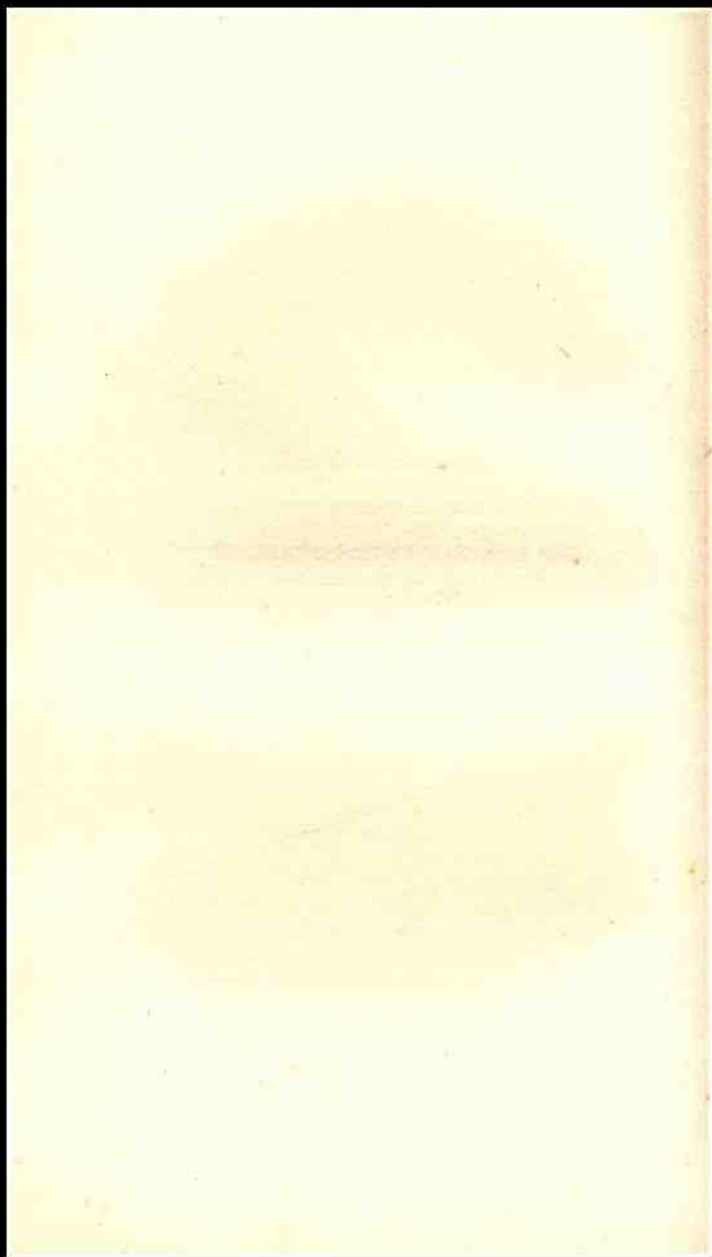
Imprimé par D. Jouaust

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Août 1890





LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS



LE TOMBEAU

DE

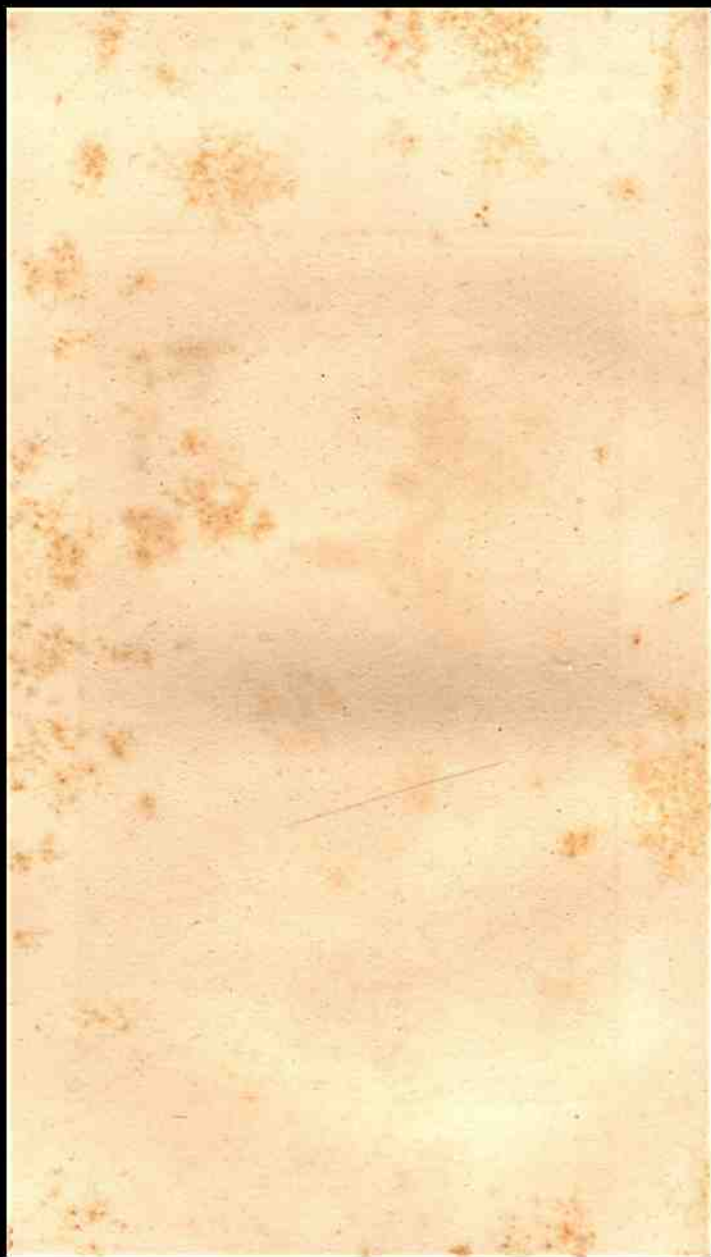
M^{LLE} DE LESPINASSE



TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine
et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gra-
vure.*







A. Laloux sc.

MELLE DE LESPINASSE

Imp. A. Salmon

Joungt Ed.



LE TOMBEAU
DE
M^{LLE} DE LESPINASSE

PAR D'ALEMBERT
ET PAR LE COMTE DE GUIBERT

PUBLIÉ
PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

AVEC UNE
Eau-forte par Ad. Lalauze

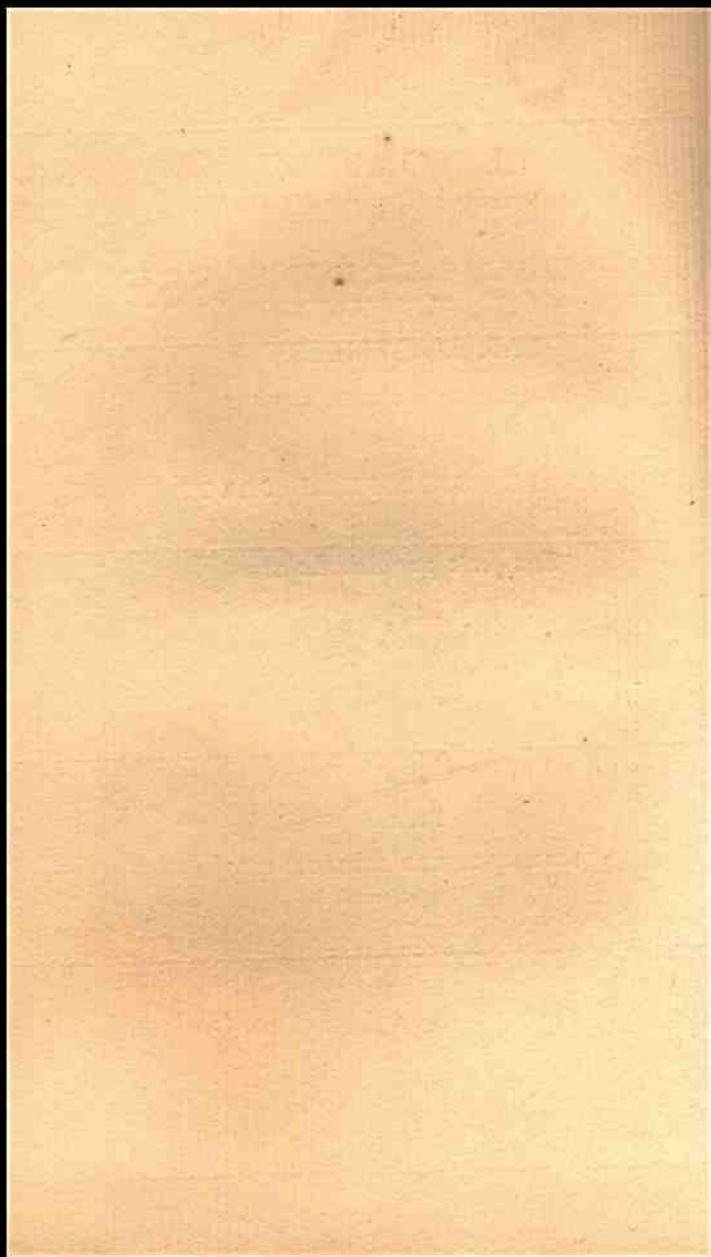


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX





PRÉFACE

LE chef-d'œuvre connu de d'Alembert, chef-d'œuvre connu surtout traditionnellement, car il y a peu de personnes qui l'aient lu parmi celles qui le citent et qui l'estiment de confiance, c'est son *Discours préliminaire de l'ENCYCLOPÉDIE*; son chef-d'œuvre inconnu, c'est le recueil des trois opuscules qu'il a consacrés à la mémoire de *M^{lle} de Lespinasse*. Tous les biographes, sans doute, ont parlé avec plus ou moins de détails de sa fidèle affection pour cette femme célèbre, qui n'était ni belle ni jolie, mais qui était la plus séduisante par son merveilleux génie de conversation, et peut-être la plus charmante par les grâces de son esprit et les qualités de



son cœur ; mais les pages touchantes et trempées de larmes que d'Alembert a écrites sur cette amie, à laquelle il eut le chagrin de survivre pendant sept années, en disent plus, et le disent mieux, que toutes les biographies, au sujet de l'attachement délicat et immuable d'un philosophe, qu'on a considéré comme le plus froid des hommes, pour une femme qui, à la juger d'après ses lettres intimes, était la plus ardente, la plus passionnée des femmes.

Les trois opuscules que nous réimprimons ne sont pas indifférents au point de vue du style, qui est toujours noble, élégant, énergique, clair et précis, car d'Alembert est un de nos grands écrivains, qu'on ne lit plus, et dont la réputation restera incontestée. Mais qui songerait à chercher, dans les dix-huit volumes de ses œuvres complètes, une trentaine de pages exquises, perdues, étouffées, cachées entre de longs ouvrages philosophiques et mathématiques ?

D'Alembert, dans le portrait qu'il a fait de lui-même, non pas en 1760, comme ses édi-



teurs ont daté ce morceau curieux trouvé dans ses papiers, mais sans doute en 1770, à l'époque où il devint amoureux de M^{lle} de Lespinasse, nous apprend de quelle manière il sentait et comprenait l'amour :

« Son âme, naturellement sensible, aime à s'ouvrir à tous les sentiments doux : c'est pour cela qu'il est à la fois très gai et très porté à la mélancolie ; il se livre même à ce dernier sentiment avec une sorte de délices, et cette pente que son âme a naturellement à s'affliger le rend assez propre à écrire des choses tristes et pathétiques.

« Avec une pareille disposition, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été susceptible, dans sa jeunesse, de la plus vive, de la plus tendre et de la plus douce des passions : les distractions et la solitude la lui ont fait ignorer longtemps. Ce sentiment dormait, pour ainsi dire, au fond de son âme, mais le réveil a été terrible ; l'amour n'a presque fait que le malheur de d'Alembert, et les chagrins qu'il lui a causés l'ont dégoûté longtemps des hommes, de la vie



et de l'étude même. Après avoir consumé ses premières années dans la méditation et le travail, il a vu, comme le Sage, le néant des connaissances humaines; il a senti qu'elles ne pouvaient occuper son cœur et s'est écrié avec l'Aminte du Tasse : J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer. Mais, comme il ne prenait pas aisément de l'amour, il ne se persuadait pas aisément qu'on en eût pour lui; une résistance trop longue le rebutait, non par l'offense qu'elle faisait à son amour-propre, mais parce que la simplicité et la candeur de son âme ne lui permettaient pas de croire qu'une résistance soutenue ne fût qu'apparente. Son âme avait besoin d'être remplie, et non pas tourmentée : il ne lui fallait que des émotions douces; les secousses l'auraient usée et amortie. »

L'amour de d'Alembert était pourtant d'une espèce très problématique, et l'on peut soutenir, jusqu'à un certain point, que le froid d'Alembert, comme le qualifie Gilbert, ne fut pas l'amant de M^{lle} de Lespinasse. On a même

supposé qu'il était son frère. On sait qu'il eut pour mère la romancière M^{me} de Tencin ; on a pensé que M^{lle} de Lespinasse pouvait être fille du cardinal de Tencin. Ce qui prouverait qu'elle était née dans l'Église, c'est que par testament elle légua le payement de ses dettes à l'archevêque de Toulouse. Il paraît que la comtesse d'Albon l'avait élevée et presque adoptée, mais elle ne poussa pas le dévouement jusqu'à la reconnaître pour sa fille naturelle. Dans tous les cas, en voyant d'Alembert et M^{lle} de Lespinasse vivre et habiter ensemble, on est fondé à croire que le monde, le grand monde qu'ils recevaient tous les soirs dans leur salon, était édifié sur la nature honnête et respectable de leurs relations amicales.

Écoutons Marmontel, qui se porte garant de l'innocence de ces relations : « D'Alembert, à qui M^{me} du Deffant proposa impérieusement l'alternative de rompre avec M^{lle} de Lespinasse ou avec elle, n'hésita point et se livra tout entier à sa jeune amie. Ils demeurèrent loin l'un de l'autre, et quoique, dans le mauvais temps, il



fût pénible pour d'Alembert de retourner, le soir, de la rue Bellechasse à la rue Michel-le-Comte, où logeait sa nourrice, il ne pensait point à quitter celle-ci. Mais, chez elle, il tomba malade, et assez dangereusement pour inquiéter Bouvart, son médecin. Sa maladie était une de ces fièvres putrides dont le premier remède est un air libre et pur. Or son logement chez la vitrière était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau très étroit. Bouvart nous déclara que l'incommodité de ce logement pouvait lui être très funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple : il y fut transporté. M^{lle} de Lespinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. Personne n'en pensa et n'en dit que du bien.

« D'Alembert revint à la vie, et dès lors, consacrant sa vie à celle qui en avait pris soin, il désira de loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité; aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais, et la considération dont jouissait M^{lle} de



Lespinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie. Mais cette liaison si pure, et, du côté de d'Alembert, toujours tendre et inaltérable, ne fut pas pour lui aussi douce, aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être.

« *L'âme ardente et l'imagination romantique de M^{lle} de Lespinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignait de vieillir. Avec tous les moyens qu'elle avait de séduire et de plaire, même sans être belle, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutait point : elle changeait d'objet, toujours plus exaltée, et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un temps si éperdument éprise de ce qu'elle appelait l'héroïsme et le génie de Guibert que, dans l'art militaire et le talent d'écrire, elle ne voyait rien de comparable à lui. Celui-là, cependant, lui*



échappa comme les autres. Alors ce fut à la conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer; et, en effet, soit amour, soit enthousiasme, ce jeune homme avait pris pour elle un sentiment passionné. Nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle, et l'impression qu'elle avait faite sur cette âme espagnole prenait un caractère si sérieux que la famille du marquis se hâta de le rappeler. M^{lle} de Lespinasse, contrariée dans ses désirs, n'était plus la même avec d'Alembert, et il en essayait non seulement des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévorait ses peines et ne gémissait qu'avec moi. Le malheureux! tels étaient pour elle son dévouement et son obéissance qu'en l'absence de M. de Mora, c'était lui qui allait le matin quêrir ses lettres à la poste et les lui apportait à son réveil. Enfin, le jeune Espagnol étant tombé malade dans sa patrie, et sa famille n'attendant que sa convalescence pour le marier convenablement, M^{lle} de Lespinasse imagina



de faire prononcer par un médecin de Paris que le climat de l'Espagne lui serait mortel; que, si on voulait lui sauver la vie, il fallait qu'on le renvoyât respirer l'air de la France; et cette consultation, dictée par M^{lle} de Lespinasse, ce fut d'Alembert qui l'obtint de Lorry, son ami intime et l'un des plus célèbres médecins de Paris. L'autorité de Lorry, appuyée par le malade, eut en Espagne tout son effet. On laissa partir le jeune homme : il mourut en chemin, et le chagrin profond qu'en ressentit M^{lle} de Lespinasse, achevant de détruire cette frêle machine que son âme avait ruinée, la précipita dans le tombeau. »

Condorcet, dans son *Éloge de d'Alembert*, n'a pas oublié de rappeler aussi la tendre et honorable amitié qui existait entre d'Alembert et M^{lle} de Lespinasse, mais il ne nomme pas l'amie de d'Alembert : « Après avoir demeuré près de quarante ans dans la maison de sa nourrice, dit-il, sa santé l'obligea de quitter le logement qu'il occupait chez elle, et l'âge de cette femme respectable ne lui permit pas de le

suivre. Tant qu'elle vécut, deux fois chaque semaine il se rendait auprès d'elle, s'assurait par ses yeux des soins qu'on avait de sa vieillesse, cherchant à prévenir, à donner ce qui pouvait rendre plus douce la fin d'une vie sur laquelle sa reconnaissance et sa tendresse avaient répandu l'aisance et le bonheur. En quittant cette maison, il chercha un asile dans l'amitié, dans la société habituelle d'une femme aimable, qui, par une sensibilité simple et vraie, par les grâces élégantes et naturelles de son esprit, par la force de son âme et de son caractère, avait fait naître en lui un sentiment que les malheurs qu'elle avait longtemps éprouvés rendirent plus profond et plus tendre, et qui eût été la consolation de la vie de d'Alembert s'il n'avait pas eu le malheur de lui survivre. »

Le sentiment de d'Alembert pour M^{lle} de Lespinasse, c'était, en quelque sorte, la passion de l'amitié. Il est nommé, dans les Lettres de cette aimable femme au comte de Guibert, avec un tendre respect qui prouve qu'ils vivaient, qu'ils avaient toujours vécu comme frère et



sœur : « Si je ne vous paraissais pas trop ingrate, écrivait-elle, je vous dirais que je verrais partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon âme et me met mal avec moi-même ; je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus. » Six ou huit ans auparavant, néanmoins, le bruit avait couru que d'Alembert allait épouser M^{lle} de Lespinasse. Voltaire disait à Damilaville, dans une lettre du 5 mars 1766 : « Est-il vrai que Protagoras se marie à M^{lle} de Lespinasse ? » Mais, sept jours après, ce mariage ayant été démenti, il écrivait à Damilaville : « Protagoras n'est point marié : tant mieux s'il l'était, parce qu'il ferait des d'Alembert ; et tant mieux s'il ne l'est pas, attendu qu'il n'a pas une fortune selon son mérite. » Il est singulier que d'Alembert, dans sa correspondance avec Voltaire, ne lui ait pas souvent parlé de M^{lle} de Lespinasse ; on pourrait croire même qu'il évitait de le faire, car Voltaire lui écrivait, le 5 novembre 1775 : « M. d'Argental m'a envoyé de petits billets charmans de M^{lle} de Lespinasse. Je ne me sens



pas la tête encore assez forte pour oser la remercier de la part qu'elle a daigné prendre à ma petite province. Vous lui parlerez bien mieux que je ne lui écrirais. Dites-lui, je vous en prie, combien je suis pénétré de ses bontés. Je ne veux pas mourir ingrat. » Et, peu de mois après, le 25 avril 1776, il écrit à d'Alembert : « Mon cher ami, on me mande que *Mlle* de Lespinasse est très dangereusement malade. J'en suis très affligé, car je la connais mieux que personne, puisque je la connais par l'estime et par l'amitié que vous avez pour elle. Je vous prie, si vous avez le temps d'écrire un mot, de vouloir bien m'informer au plus vite du retour de sa santé. » D'Alembert ne lui écrivit que pour lui annoncer la perte irréparable qu'il avait faite, et Voltaire en fut instruit par une autre voie, car voici la lettre qu'il lui adressait à la date du 10 juin 1776 : « C'est pour le coup, mon cher ami, que la philosophie vous est bien nécessaire. Je n'ai appris que tard, et par d'autres que par vous, la perte que vous avez faite. Voilà toute votre vie changée. Il sera



bien difficile que vous vous accoutumiez à une telle privation. On dit que le logement que vous habitez peut-être déjà est triste. Je crains pour votre santé. Le courage sert à combattre, mais il ne sert pas toujours à rendre heureux.

« Je ne vous parle point, dans votre perte particulière, de la perte générale que nous avons faite d'un ministre digne de vous aimer et qui n'était pas assez connu chez les Velches de Paris. Ce sont à la fois deux grands malheurs auxquels j'espère que vous résisterez..... Ménagez votre existence le plus longtemps que vous pourrez. Vous êtes aimé et considéré, c'est la plus grande des ressources. Il est vrai qu'elle ne tient pas lieu d'une amie intime, mais elle est au-dessus de tout le reste. Adieu, mon vrai philosophe; souvenez-vous quelquefois d'un pauvre mourant qui vous est aussi tendrement dévoué qu'aucun de vos amis de Paris. »

D'Alembert répondit à cette affectueuse lettre, le 24 juin 1776 : « Je ne vous ai point appris mon malheur, mon très cher et très digne maître, d'abord parce que je n'avais pas la force



d'écrire, et ensuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon âme sont dans le vide, et l'abîme de doutes où je suis me paraît sans fond. J'essaye de me secouer et de me distraire, mais, jusqu'à présent, sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un Éloge que j'ai lu à la réception de La Harpe, et dans lequel il y avait plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il aurait intéressée. Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre âme sera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage avec vous, mais qui en ce moment sont étouffés par une douleur plus vive et plus pénétrante. Conservez-vous, et aimez toujours tuum ex animo. »



D'Alembert fut inconsolable et inconsolé : on peut être certain qu'il mourut de la mort de Mlle de Lespinasse. Marmontel ne nous laisse pas en douter : « D'Alembert, dit-il dans ses MÉMOIRES, fut inconsolable de sa perte. Ce fut alors qu'il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avait au Louvre. J'ai dit ailleurs comme il y passa le reste de sa vie. Il se plaignait souvent à moi de la funeste solitude où il croyait être tombé. Inutilement je lui rappelais ce qu'il m'avait tant dit lui-même du changement de son amie. « Oui, me répondait-il, elle « était changée, mais je ne l'étais pas ; elle ne « vivait plus pour moi, mais je vivais toujours « pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais « plus pourquoi je vis. Ah ! que n'ai-je à souffrir encore les momens d'amertume qu'elle « savait si bien adoucir et faire oublier ! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous « passions ensemble. A présent que me reste-t-il ? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce



« logement du Louvre est lui-même un tombeau,
« où je n'entre qu'avec effroi. »

D'Alembert survécut à peine sept ans à son amie, dont le souvenir ne le quittait pas un instant.

La notice que le comte de Guibert a écrite sur M^{lle} de Lespinasse, l'ÉLOGE D'ÉLIZA, nous a paru inséparable des adieux éloquents que d'Alembert adressait à l'amie qu'il venait de perdre.

P. L. JACOB, bibliophile.





MADEMOISELLE
DE LESPINASSE

ÉLOGE D'ÉLIZA

QUELLE nuit ! quelle solitude ! affreux emblème de mon cœur !
Demain ces ténèbres qui m'entourent se dissiperont, et la nuit qui enveloppe Éлиза est éternelle ! demain l'univers se réveillera, Eliza seule ne se réveillera plus !

Ame sublime, où donc es-tu passée ? dans quelle région ? Ah ! tu es retournée vers ta



source, tu as repris ton vol vers ta patrie ! Tu étois une émanation du Ciel, et le Ciel t'a réclamée. Il t'avoit laissée trop longtemps habiter parmi les hommes. Oui, sans l'ordre du Ciel, Élixa ne pouvoit devenir la proie de la mort. Elle étoit si active, si animée, si vivante ! Hélas ! depuis deux ans, c'étoit son âme qui trompoit mes inquiétudes et qui assoupissoit mes craintes. Je voyois tous les jours Eliza se décolorer et s'affoiblir ; mais jamais son esprit n'avoit jeté tant d'éclat, jamais son cœur n'avoit tant aimé ! « Elle vivra ! elle vivra ! me disois-je en la quittant ; tant de vie doit braver la mort ! » Et alors je ne concevois pas plus l'idée d'Eliza pouvant mourir que celle du soleil prêt à s'éteindre.

Élixa n'est plus ! Qui éclairera mon jugement ? qui échauffera mon imagination ? qui m'enflammera pour la gloire ! qui remplacera pour moi le sentiment profond qu'elle m'inspiroit ! que ferai-je de mon âme et de ma vie ? O mon cœur, rappelle à ma pensée ce



que fut Élixa ! Je veux la célébrer, et, pour la célébrer, il ne faut que la peindre. Élixa ne mourra jamais dans la mémoire de ses amis ; mais ses amis mourront un jour comme elle, et je veux qu'elle vive dans l'avenir ; je veux qu'après moi quelque âme sensible, en lisant cette complainte funèbre, regrette de ne l'avoir pas connue et s'attendrisse sur le malheur que j'eus de lui survivre.

Élixa m'avoit raconté plusieurs fois les premières années de sa vie. Que tout ce qu'on entend sur nos théâtres, que ce qu'on lit dans nos romans, est froid et dénué d'intérêt auprès de ce récit ! C'est dans l'intérieur des familles qu'il faut pénétrer pour voir les grandes scènes des passions et de la calamité humaine. Nos écrivains les défigurent en les imaginant, et il n'y a que leurs acteurs et leurs victimes qui puissent les peindre. Élixa naquit sous l'auspice de l'amour et du malheur. Sa mère étoit une femme d'un grand nom, qui vivoit séparée de son mari. Elle l'éleva

publiquement, comme si elle eût été en droit de l'avouer pour sa fille, et elle lui fit un mystère de sa naissance; souvent elle la baignoit en secret de ses larmes. Elle sembloit, par le redoublement de sa tendresse, vouloir la consoler du présent funeste qu'elle lui avoit fait de la vie; elle la combloit de caresses et de bienfaits; elle lui donna elle-même le premier de tous, une excellente éducation : c'étoit, dans peu, tout ce qui devoit lui rester. Elle mourut presque subitement et au moment où elle alloit tout tenter pour donner à sa fille un état que les lois pouvoient peut-être lui accorder. Eliza resta abandonnée à des pateris qui bientôt ne furent plus que ses persécuteurs. Ils lui apprirent ce qu'elle étoit : de fille aînée, de fille chérie, elle descendit tout d'un coup, dans la même maison, à l'état d'orpheline et d'étrangère! La dédaigneuse et barbare pitié prit soin de cette infortunée, jusque-là si tendrement soignée par le remords et par la nature. Elle



vécut, parce qu'elle étoit dans cet âge où le malheur ne tue pas, et où, pour mieux dire, il n'y a pas de malheur.

Éliza n'étoit rien moins que belle, et ses traits avoient encore été défigurés par la petite vérole ; mais sa laideur n'avoit rien de repoussant au premier coup d'œil ; au second on s'y accoutumoit, et dès qu'elle parloit on l'avoit oubliée. Elle étoit grande et bien faite. Je ne l'ai connue qu'à l'âge de trente-huit ans, et sa taille étoit encore noble et pleine de grâce. Mais ce qu'elle possédoit, ce qui la distinguoit par-dessus tout, c'étoit ce premier charme sans lequel la beauté n'est qu'une froide perfection : la physionomie. La sienne n'avoit point un caractère particulier : elle les réunissoit tous. Ainsi, on ne pouvoit pas précisément dire qu'elle fût ou spirituelle, ou vive, ou douce, ou noble, ou fine, ou gracieuse, espèce d'éloge par lequel on dégrade, ce me semble, les figures que l'on veut louer : car, quand un visage a une ex-

pression habituelle, cette expression est plutôt le résultat de sa conformation, et ce qu'on peut appeler l'air des traits, que ce qu'il faut appeler de la physionomie. La physionomie vient du dedans ; elle naît de la pensée ; elle est mobile et fugitive ; elle échappe à l'œil et trompe le pinceau. O Éli^za, Éli^za, qui n'a pas eu le bonheur de vivre dans ton intimité, dans celle de tes affections, de tes mouvements, de ta confiance, ne peut savoir ce que c'est que la physionomie ! J'ai vu des visages animés par l'esprit, par la passion, par le plaisir, par la douleur ; mais que de nuances m'étoient inconnues avant que je connusse Éli^za !

Cette flamme du Ciel, cette énergie de sentiment, enfin, si j'ose m'exprimer ainsi, cette abondance de vie, Éli^za, quand elle n'étoit pas accablée par le malheur, elle la répandoit sur tout ce qu'elle vouloit animer ; mais elle ne vouloit rien : elle animoit sans prétention et sans projet. On n'approchoit



pas de son âme sans se sentir attiré. J'ai connu des cœurs apathiques qu'elle avoit électrisés ; j'ai vu des esprits médiocres que sa société avoit élevés. « Elisa, lui disois-je en lui voyant opérer ce phénomène, vous rendez le marbre sensible et vous faites penser la matière. » Que dut être cette âme céleste pour celui dont elle avoit fait son premier objet, pour celui qui l'anima à son tour !

O toi qui fus cet objet, Gonsalve ! heureux Gonsalve ! tu devois te croire sous le climat brûlant de l'Equateur, aimé d'une des filles du Soleil. La mort t'enleva au milieu de ta carrière, mais en quelques années tu épuisas tout le bonheur que le Ciel peut accorder aux hommes sur la terre : tu fus aimé d'Eliza ! Ah ! si tu pouvois savoir encore ce qu'elle devint après toi ! Elle vécut deux ans desséchée par la douleur, portant la plaie du malheur, comme un arbre que la foudre a cicatrisé, et elle finit par s'éteindre en bénissant la mort.

On pourroit croire qu'Éliza, vivement occupée d'un objet, l'étoit moins de ses amis : jamais elle ne les aima davantage, et jamais elle ne leur fut plus chère. La passion et le malheur sembloient avoir donné à son âme une activité et une énergie nouvelles. Eh ! qui fit goûter comme elle le charme de l'amitié ? qui sut comme elle s'approcher du cœur des personnes qu'elle aimoit ? Elle attiroit si doucement la confiance ! elle entendoit si bien la langue des passions ! De quelque sentiment qu'on eût l'âme remplie, elle faisoit éprouver le besoin de le lui communiquer, et l'on se trouvoit toujours plus heureux ou moins malheureux auprès d'elle. Étoit-on dans cet état de langueur qui est la situation habituelle de tous les gens du monde quand ils n'ont ni plaisir ni peine, on en sortoit bientôt auprès d'Éliza : car ou on la voyoit malheureuse et souffrante, et alors on étoit animé du sentiment de ses maux, ou, ce qui arrivoit souvent, son esprit



et son âme prenoient l'ascendant sur eux, et alors quel intérêt! quelle conversation! Il falloit malgré soi l'écouter, penser et revivre.

Souvent, en comparant Éliza à tout ce que j'ai connu de femmes aimables et d'hommes de beaucoup d'esprit, j'ai cherché à m'expliquer le principe de ce charme que personne ne possédoit comme elle, et voici en quoi il m'a paru consister : elle étoit toujours exempte de personnalité et toujours naturelle. Exempte de personnalité, jamais on ne le fut à ce point. Avec ses amis, c'étoit par sentiment, et parce qu'elle avoit toujours plus besoin de leur parler d'eux que d'elle-même; avec le reste de la société, c'étoit par finesse d'esprit et de jugement. Elle savoit que le grand secret de plaire est de s'oublier pour s'occuper des autres, et elle s'oublioit sans cesse. Elle étoit l'âme de la conversation, et elle ne s'en faisoit jamais l'objet. Son grand art étoit de mettre en valeur l'esprit des autres, et elle en jouissoit plus que de



montrer le sien. Naturelle, elle l'étoit dans sa démarche, dans ses mouvemens, dans ses gestes, dans ses pensées, dans ses expressions, dans son style, et ce naturel avoit en même temps quelque chose d'élégant, de noble, de doux, d'animé. Une partie de ce naturel s'étoit sans doute perfectionné par une excellente éducation, par un goût exquis, par l'habitude de sa jeunesse passée dans la meilleure compagnie, et avec les personnes les plus aimables de son temps; mais il lui étoit devenu tellement propre qu'on ne sentoit jamais que l'art y eût contribué, aimable illusion qui s'évanouit avec presque toutes les femmes quand on converse quelque temps avec elles, et dont l'absence, laissant voir la prétention ou l'effort, refroidit tout intérêt et glace tout plaisir.

Ce qui m'a toujours le plus frappé dans Éliza, c'est le rapport et (si je puis m'exprimer ainsi) l'harmonie qui régnoit entre ses pensées et ses expressions. Étoit-elle animée



par son esprit ou par son cœur, ses mouvemens, son visage, tout, jusqu'au son de sa voix, formoit un accord parfait avec ses paroles. C'est par ce défaut d'accord que la conversation de tant de gens d'esprit est sans chaleur et sans effet. Ils n'ont jamais ni l'expression ni l'accent de ce qu'ils disent ; ils se battent les flancs pour s'animer, et leur voix monotone traduit leur froideur. Leur esprit leur fournit quelquefois des choses sensibles ; mais leur visage est en contre-sens avec elles. Quelquefois, par adresse ou par hasard, ils ont une inflexion juste ; mais cette inflexion perd bientôt tout son prix, parce que, l'instant d'après, ils l'appliquent à une pensée pour laquelle elle n'étoit pas faite. Que me fait le sourire aimable, le regard touchant, la voix sensible de certaines femmes ? Ce charme ne les quitte jamais ; il est de tous les temps, de tous les lieux ; elles l'emploient avec un sot et avec un fat. Dès lors, ce charme n'en est plus un pour moi.



Le tact si rare et si difficile des personnes et des convenances, voilà encore ce qu'Éliza possédoit au suprême degré. Jamais elle ne se méprenoit, jamais elle ne confondoit, jamais elle ne disoit une chose sensible à qui ne pouvoit pas la sentir, et n'exprimoit une pensée fine à qui ne pouvoit pas l'entendre. Sa conversation n'étoit jamais au-dessus ou au-dessous de ceux à qui elle parloit; elle sembloit avoir le secret de tous les caractères, la mesure et la nuance de tous les esprits.

Éliza n'étoit pas savante; elle étoit instruite, et elle n'en avoit pas la prétention. Son instruction étoit si heureusement fondue dans son esprit, et son esprit dominoit si bien sur elle que c'étoit toujours lui qu'on sentoit davantage. Elle savoit l'anglois, l'italien, et elle possédoit la littérature de plusieurs autres langues dans nos meilleures traductions; elle savoit surtout parfaitement sa propre langue. Elle avoit fait plusieurs définitions de synonymes que l'abbé Girard et les

meilleurs esprits de l'Académie n'auroient pas désavouées. Je n'ai jamais connu à personne comme à elle le don précieux du *mot propre*, ce don sans lequel il ne peut y avoir ni nuance ni justesse dans l'expression, et qui exige à la fois un esprit formé, une connoissance approfondie de la grammaire, et, indépendamment du bon goût naturel, ce goût perfectionné et de convention qu'on ne peut acquérir que dans le commerce des gens de lettres et des gens du monde réunis.

Les livres les mieux écrits ont des instans de longueur et des lacunes d'intérêt. La conversation d'Éliza, toutes les fois qu'elle vouloit ou pouvoit s'y livrer tout entière, n'en avoit point. Elle disoit cependant souvent, et le plus souvent, des choses simples; mais elle ne les disoit jamais d'une manière commune, et cet art, qui sembloit n'en être pas un chez elle, ne se faisoit jamais sentir et ne la faisoit jamais tomber dans la recherche et dans l'affectation. Elle ne faisoit point de termes



nouveaux; elle n'employoit ni antithèses ni équivoques. Elle applaudissoit quelquefois aux jeux de mots des autres; mais il falloit qu'ils fussent heureux, de bon goût, ou bien dits dans l'abandon du naturel et de la facilité, ce qui, à ses yeux, étoit toujours le premier mérite en tout genre: car la prétention, de quelque espèce qu'elle fût, lui étoit antipathique. Elle ne pouvoit supporter ce qui sentoit l'effort et l'apprêt; elle auroit presque préféré le rude et l'ébauché à ce qui étoit trop gracieux ou trop fini. De là on peut juger combien elle haïssoit les manières affectées, les airs et autres sottises des gens du monde. Elle avoit la même finesse et la même sévérité de goût pour les ouvrages d'esprit. Elle n'avoit jamais pu s'accoutumer aux vers du cardinal de Bernis, à ceux de Dorat, de... et autres poètes de cette école. Elle ne faisoit aucun cas des romans de Crébillon, de Marivaux et de tous ceux que leur genre a enfantés après eux; mais, en re-



vanche, elle s'étoit nourrie de Racine, de Voltaire, de La Fontaine : elle les savoit par cœur ; elle étoit passionnée pour Jean-Jacques, elle aimoit Prévost, Le Sage ; mais elle mettoit au-dessus de tout l'immortel Richardson : elle l'avoit lu, relu, traduit ; elle adoroit Sterne. C'étoit elle qui avoit fait à Paris la réputation du *Voyage sentimental*. Les ouvrages inégaux, imparfaits, bizarres même, obtenoient grâce à ses yeux, pourvu qu'elle y trouvât quelque trait de génie ou de sensibilité. C'est ainsi qu'elle avoit eu la patience de défricher, la première, tout *Tristram Shandy*. La mort de Manon, dans *le Paysan perverti*, et quelques pages semblables, lui faisoient défendre cet ouvrage, d'ailleurs rempli de choses médiocres et ridicules. Oh ! comme elle étoit en tout genre amie de ce qui est bon ! comme elle en jouissoit ! comme elle savoit louer ce qui lui avoit plu, et surtout ce qui l'avoit touchée ! comme elle avoit besoin de communiquer son sentiment



à tout ce qu'elle croyoit capable de le partager! Et ce n'étoit pas pour des ouvrages de littérature seulement qu'elle étoit susceptible de se passionner ainsi : tous les arts de goût et d'imagination avoient des droits sur elle. Un beau tableau, un bon morceau de sculpture, d'excellente musique, la flattoient tour à tour, et dans ces différens arts elle étoit encore sensible à tous les genres. Elle admiroit le mausolée du cardinal de Richelieu, et le petit *Oiseau mort* d'Houdon alloit à son âme ; elle se seroit passionnée pour un Rubens, et le moment d'après elle auroit joué d'un Petitot. Elle étoit ravie de la musique de Grétry, et le lendemain un air d'*Orphée* lui sembloit la musique du Ciel. Oh ! que vous décelez des âmes stériles et froides, vous qui l'accusiez d'être enthousiaste et de confondre tous les genres ! Elle ne les confondoit pas, elle les sentoit tous, et en les sentant elle les jugeoit. Croyez qu'elle savoit mettre à chacun d'eux son véritable prix. Si



vous l'eussiez observée de suite, si vous eussiez entendu sa langue (car elle en avoit une qui ne pouvoit être à votre usage), vous eussiez distingué dans ses sensations et dans leurs expressions des degrés et des nuances. Il y en avoit de si marquées, de si variées, de si multipliées, de son plaisir à ses transports, de son estime à son admiration, de son admiration à son enthousiasme, de son enthousiasme à ce qui alloit plus directement et plus profondément à son âme! Ah! si quelquefois une expression, rendue plus vive par la situation momentanée de son esprit, lui arrachoit une expression exagérée, croyez qu'elle savoit ensuite s'en rendre compte dans le silence et dans le calme de sa pensée, et remettre à sa place ce qu'elle avoit quelquefois trop élevé.

On l'accusoit, de même, d'enthousiasme et de prévention dans ses sentimens. On ne pouvoit concevoir, disoit-on, que son cœur pût suffire à tant d'amis. Ames étroites et vul-



gaires, étoit-ce à vous à mesurer et à comprendre la sienne? D'abord tous ses sentimens n'étoient pas des passions. Il en étoit de ses sentimens comme de ses goûts : ils avoient différens degrés, suivant la différence de leur principe. Elle aimoit d'estime, d'attraits, de reconnoissance. Elle aimoit dans Ariste le génie réuni à la vertu ; dans Sainval, une âme de feu et qui avoit peut-être avec la sienne quelque rapport ; dans Cléon, dans Ergaste, dans Valère, etc., telle ou telle qualité d'esprit ou de caractère qui justifioit son penchant. Mais dites, ô vous tous qui fûtes ses amis ! si jamais quelqu'un de vous, en particulier, eut quelque reproche à faire à son amitié ! si, quand vous fûtes souffrant, malade ou malheureux, il ne sembla pas que vous fussiez son unique objet ! Elle nous avoit tous entre nous liés d'une sorte d'intérêt dont elle étoit le mobile et le but ; nous nous sentions tous amis chez elle, parce que nous y étions réunis par les mêmes sentimens, le désir de



lui plaire et le besoin de l'aimer. Hélas ! combien de personnes se voyoient, se recherchoient, se convenoient par elle, qui ne se verront, ne se rechercheront, ne se conviendront plus ! Le charme de sa société tenoit si bien à elle que les personnes qui la composoient n'étoient plus les mêmes ailleurs : ce n'étoit que chez elle qu'elles avoient toute leur valeur. « Nous voilà tous séparés, disois-je hier, en fondant en larmes, à ses amis rassemblés au moment de sa mort ; on peut nous appliquer ces paroles de l'Écriture : *Le Seigneur a frappé le berger, et le troupeau s'est dispersé.* »

L'esprit d'Éliza, tout aimable, tout animé qu'il étoit, y réunissoit le mérite de la justesse et de la solidité. Elle n'avoit jamais cultivé les sciences exactes ; mais elle étudioit la morale, elle aimoit la saine métaphysique. Elle lisoit souvent Montaigne ; elle connoissoit Locke avant que Rousseau ne l'eût, sous des formes plus heureuses, fait passer dans

notre langue; elle faisoit ses délices de Tacite et de Montesquieu. Un des auteurs vivans dont elle estimoit le plus les ouvrages étoit l'abbé de Condillac. Tout ce qui étoit fort plaisoit à son caractère, et tout ce qui étoit fin ou profond plaisoit à son esprit.

Tant d'avantages naturels et acquis auroient justifié dans Éliza quelque mouvement d'orgueil, et elle n'en eut jamais. Elle qui sentoit et jugeoit si bien l'esprit des autres sembloit ignorer le sien; elle s'en méfioit même : aussi n'écrivit-elle jamais rien pour le public. Si quelquefois son âme eut besoin de s'épancher, ou pour elle-même, ou pour ses amis, elle prit grand soin que ce secret ne fût connu que d'eux; elle exigea même de leur amitié de lui rapporter ses lettres ou de les brûler. Ainsi, divers petits ouvrages qu'elle avoit composés sont vraisemblablement perdus pour toujours, tels qu'un grand nombre de *Synonymes*, trois chapitres dans le genre du *Voyage senti-*



mental, une *Apologie* de ses défauts, et particulièrement de la facilité qu'on lui reprochoit à se prévenir et à s'enthousiasmer, morceau charmant qu'elle m'avoit adressé et dont j'ai eu le scrupule de ne point garder de copie. Elle avoit aussi commencé des *Mémoires* de sa vie, ou plutôt de sa passion pour Gonsalve : car ils ne commençoient qu'à cette époque, comme si sa vie n'eût daté à ses yeux que du moment où elle l'avoit connu. Enfin, ce qu'il faut regretter par-dessus tout, parce que cela eût formé la collection la plus immense, la plus variée, la plus précieuse, ce sont ses lettres. Elles avoient un caractère, une touche, un style qui n'avoient point de modèle, et qui, je crois, n'auront point d'imitateurs. Ce n'étoit ni le genre de madame de Sévigné, ni celui de madame de Maintenon : c'étoit le sien, et, à mon avis, il étoit bien au-dessus. Ses lettres étoient plus pleines, plus variées, plus fortes de pensées, plus tirées de son propre fonds :



car elle ne vivoit pas, comme ces deux femmes, de ce qui se passoit à la cour et en Europe ; elles étoient surtout plus animées. Ah ! c'est par là que cette créature céleste ne peut être comparée à aucune autre femme. Ses lettres avoient le mouvement et la chaleur de la conversation ; elles trompoient sur son absence, elles la remplaçoient presque au moment où on les recevoit. J'ai fait le tour de l'Europe, et ses lettres me suivoient, me consolient, me soutenoient. Hélas ! maintenant je les espérerai, je les attendrai vainement ! Ce ne sont point les mers, ce n'est ni le temps ni l'espace qui nous séparent : c'est ce qui ne peut ni se voir ni se mesurer, c'est l'abîme inconnu et éternel.

Je n'ai encore considéré Éliza que sous les différens rapports de son esprit ; mais qu'étoit son esprit auprès de son caractère et de son âme ? Comment assez louer toutes ses vertus, son élévation, sa générosité, son désintéressement, sa bienfaisance, son amour



pour les malheureux? Chacune de ces vertus lui étoit naturelle et familière. Elle les pratiquoit comme on marche, comme on respire, et elle n'en retiroit point de vanité; il n'en rejaillissoit dans sa conversation ni prétention ni sévérité. C'est qu'on n'affiche jamais la morale des vertus qu'on exerce par sentiment ou par caractère; il n'y a que celles qui sont factices qui ont besoin de se répandre au dehors.

Mais, pour peindre les vertus d'Eliza, il ne suffit pas de les citer: chacune d'elles étoit accompagnée de circonstances qui en relevoient le mérite et le charme. Les mêmes vertus, dans d'autres personnes, ne produisoient pas le même effet. Son âme étoit forte et élevée; tout ce qui étoit vil et bas, ou seulement petit et foible, excitoit son mépris et son indignation; elle se seroit même souvent laissée aller à se prononcer avec force si l'indulgence et l'aménité d'esprit qui lui étoient naturelles n'eussent tempéré son premier mouvement. Par cette grande éléva-



tion d'âme et de caractère, elle s'étoit en quelque sorte remise dans le rang où sa naissance l'auroit placée si elle eût été reconnue; le silence qu'elle gardoit sur son sort y ajoutoit encore de l'intérêt; enfin la position délicate où elle étoit ne nuisit jamais ni à son maintien ni à sa considération. Elle voyoit beaucoup de femmes, et des femmes d'un haut rang, et elle avoit avec elles cette noble aisance qui, en accompagnant le respect, oblige à un retour d'égards la personne qui le reçoit. Elle rendoit à leur état ce qu'elle eût au besoin refusé à leur orgueil; mais on n'étoit jamais tenté de se laisser aller à ce sentiment auprès d'elle. On sentoit qu'elle avoit d'autres avantages qui la remettoient plus que de niveau, et, ces avantages, elle ne les faisoit jamais sentir elle-même : ils étoient enveloppés de manières si douces, si aimables, si simples, qu'en captivant le mérite ils ne blessaient jamais la prétention ni même la médiocrité.



Oh ! combien cette fierté d'âme et de caractère éclata dans le mépris constant qu'elle eut pour la richesse et pour les moyens de l'acquérir ! Elle avoit une fortune plus que médiocre ; elle étoit entourée d'amis puissans et qui auroient pu la servir à cet égard sans blesser sa délicatesse : elle ne les en sollicita jamais et les refusa souvent. Un jour, je m'entretenois avec elle sur cet objet, et je lui reprochois d'avoir rejeté une offre de service qui venoit de lui être faite. « Quoi ! lui disois-je, si Gonsalve vous eût fait cette offre, vous l'eussiez refusée ? — Oui, me répondit-elle, Gonsalve plus que personne. » Et comme je m'écriois : « Ecoutez, me dit-elle, mon ami, je veux, une fois pour toutes, vous exposer mes principes. Vous pourrez me condamner, mais vous ne m'en ferez pas changer. » Et elle m'écrivit le lendemain la lettre suivante :

Oui, j'aurois refusé ce genre de service s'il



m'eût été offert même par Gonsalve, et c'est le seul que je n'eusse pas accepté de lui avec transport. Je sais tout ce que peuvent objecter contre cette délicatesse la philosophie et le sentiment; mais ce sont nos détestables institutions, c'est la corruption de la société, qui me forcent à penser ainsi. Environnée d'autres mœurs et d'autres préjugés que les nôtres, je ne me ferois pas plus de scrupule de m'appuyer du crédit et de la richesse de Gonsalve que de son courage, de ses conseils et de tous les autres services qu'il pourroit me rendre; mais dans un siècle et dans un pays où l'argent est devenu le mobile de toutes les actions, où l'on peut avec lui corrompre tous les cœurs et acheter tous les sentimens, jamais un vil calcul d'intérêt ne souillera ma liaison avec ce que j'aime. Eh! qu'auroit pu penser de moi Gonsalve s'il m'avoit vue un moment ressembler à tant d'autres femmes? Qui est-ce qui lui auroit alors garanti la pureté de mon sentiment? L'estime est une fleur si délicate! La plus légère



altération la flétrit. Ah! songez quel malheur c'eût été pour moi de descendre dans l'opinion de Gonsalve! Je préférerois la place que j'y occupois au premier trône du monde.

A l'égard de mes amis, je vous avoue que j'ai toujours regardé l'égalité comme la première condition pour rendre l'amitié durable. Or il n'en existe plus dès le moment que l'un est devenu le bienfaiteur et l'autre l'obligé. Ressouvenez-vous que je ne parle que d'un genre de bienfaits, car leurs soins, leurs conseils, leurs sentimens, je les reçois, parce que je puis les leur rendre, et que dès lors il y a réciprocité, et par conséquent égalité entre eux et moi. Mais comment leur rendrois-je ce qu'ils feroient pour augmenter ma fortune? Je serois tout le reste de ma vie mal à mon aise avec eux. Où agiroit mon penchant, je craindrois qu'ils ne vissent plus que ma reconnoissance. Enfin, c'est le secret du cœur humain que je vais vous dire; mais soyez sûr que, sans s'en rendre compte à eux-mêmes, sans s'en aper-

cevoir, ils m'aimeroient peut-être moins, et, pour moi, j'avoue que je me sentirois opprimée de l'espèce d'ascendant que je leur aurois donné sur moi.

Si telle a été ma façon de penser envers ce que j'ai le plus aimé au monde et envers mes amis, vous jugez combien mon âme seroit révoltée de l'idée de solliciter ou seulement d'accepter les services de ceux qui, n'étant point mes amis, m'obligeroient par sottise, par air, ou, je le veux même, par bienfaisance. Mais, pour ne point m'écarter de mes principes, pour ne me trouver jamais froissée entre la nécessité et les principes que je me suis faits, je me suis assujettie à l'ordre et à l'économie. Moi qui avois été élevée dans l'habitude de la prodigalité; moi qui depuis, ayant toujours vécu chez les autres, n'ai jamais connu le prix de rien; moi qui, par philosophie, suis portée à regarder l'or comme la poussière que je foule aux pieds, et, par bienfaisance, toujours prête à le répandre, je me suis asservie à compter



sans cesse. Je parviens à atteindre la fin de l'année sans embarras et sans dettes : de là mes amis ne m'entendent jamais leur parler de ma fortune ; jamais même il ne m'échappe devant eux une plainte ni un vœu, espèce de manière indirecte par laquelle on sollicite souvent des services qu'on ne veut pas réclamer en face. Ils me voient sur cela dans une telle sécurité, dans un tel dégagement d'esprit, qu'ils ont dû oublier que ma fortune est très médiocre, et c'est ce que je veux. Enfin, soit que ma délicatesse m'attache à ma pauvreté, soit qu'occupée de sentimens actifs, les jouissances de la richesse ne soient rien pour moi, soit aussi que, sentant ma vie s'éteindre, je n'aie point à penser à l'avenir, je vous proteste qu'il ne m'est pas échappé une seule fois le souhait de voir changer ma fortune.

Ainsi m'écrivait Éliza, et ce n'étoit point un étalage de vaines maximes : sa conduite ne les a jamais démenties. Je dois seulement



ajouter que son économie étoit si adroite qu'on ne la sentoit pas. Elle étoit toujours mise uniment, mais avec goût; tout ce qu'elle portoit étoit frais et bien assorti. Elle donnoit l'idée de la richesse qui par choix se seroit vouée à la simplicité. Mais où son âme et sa générosité faisoient encore bien plus d'illusion sur sa fortune, c'étoit quand elle rencontroit l'humanité misérable et souffrante : jamais un pauvre ne l'aborda sans en recevoir quelques secours. « Ah ! si j'étois le lord Clive ! » disoit-elle souvent en entendant parler de malheureux qu'elle ne pouvoit soulager.

Tous les genres de malheur avoient des droits sur l'âme d'Éliza. A la manière dont elle plaignoit ceux qui les éprouvoient, on eût cru qu'elle en avoit souffert elle-même. Je l'ai vue souvent malade, accablée, succombant sous le poids de son propre malheur; et, dans cet état, elle se ranimoit et retrouvoit des forces pour sentir et partager celui des autres. Et cet amour des malheu-



reux n'étoit point en elle une vertu seulement : c'étoit une passion. Voici ce qu'elle m'écrivoit à ce sujet, il y a six mois, dans une lettre que je viens de retrouver et de baigner de mes larmes :

J'ai fait partir ce matin un paquet pour vous. Vous me croirez folle en y trouvant, entre autres, la GAZETTE DE FRANCE; mais c'est qu'il y a un article qui vous fera du bien (c'étoit l'annonce de l'édit des corvées). Comment ne pas se trouver soulagé en voyant que tant de malheureux vont l'être? Il n'y a plus que ce genre d'intérêt qui aille jusqu'à mon cœur. Le malheur, ah! que ce mot a d'empire sur moi! Je crois vous avoir dit que j'ai été aux Invalides, ces jours passés, avec madame la d. de Ch... J'en sortis navrée. Je ne faisais pas un pas que je ne visse le spectacle le plus douloureux : des aveugles, des gens mutilés, des plaies effrayantes, des membres brisés! « Ah! mon Dieu! disois-je, tout ce qui respire ici souffre,

et ce n'est pas là des maux d'imagination ; ce ne sont pas des gens qui s'aiment et qui se tourmentent en s'aimant ; ce n'est pas la privation des lettres, ce ne sont pas même les regrets d'avoir perdu ce qui leur étoit le plus cher : ce sont des maux physiques qui soumettent également tous les hommes. » Et puis je me disois : « Cependant je suis encore plus malheureuse que tout ce que je vois, car je pourrois plaindre, consoler, soulager ces malheureux, à force de soins, de secours, d'argent ; et eux ne peuvent rien pour moi ; ils ne savent pas même la langue des maux que je souffre ; et tout ce qu'il y a de bonheur et de genres de bonheur sur la terre, quand ils me seroient offerts, ne pourroient pas davantage pour moi ! »

O Éliza, Éliza ! que cette esquisse de toi est foible et imparfaite encore ! Étoit-il quelque sentiment exquis, quelque rare vertu qui honorent l'humanité, qui ne fussent pas dans ton cœur ! Si je fais jamais quelque chose de



bon, d'honnête ; si j'atteins à quelque chose de grand, ce sera parce que ton souvenir perfectionnera et enflammera encore mon âme. O vous tous qui fûtes ses amis, et que je crois par là avoir le droit d'appeler les miens, adressons tous à ses mânes la même invocation ! Au nom d'Eliza, soyons amis, soyons chers les uns aux autres ; faisons, en présence de sa mémoire, le bien que nous eussions voulu faire devant elle ; que du haut du Ciel, où son âme est sans doute remontée, elle le voie et y applaudisse ; que les hommes disent alors, en nous distinguant : *Il fut l'ami d'Éliza*, et que cet éloge soit gravé sur nos tombeaux.

Mais je parle de tombeau, et c'est au sien qu'il faut penser ! Ah ! laissons sa dépouille mortelle se consommer dans le caveau d'un temple. Ce n'est pas là qu'il lui faut un monument ; ce n'est pas là que son ombre se plairoit à errer. Bords de la Savonnière, campagne de Vaucluse, lieux où les âmes de la belle Laure et de la sensible La Suze res-

pirent encore, si vous n'étiez pas si loin de nous ! Ah ! choisissons du moins quelque bocage solitaire au milieu duquel un ruisseau, coulant doucement à travers les cailloux, murmure sans cesse des accens plaintifs. Venez ! nous y élèverons un monument simple comme elle, une colonne de marbre dont le fût sera brisé à hauteur d'appui, et sur laquelle des cyprès croiseront leurs tristes rameaux... Mais non, c'est le tombeau du méchant qu'il faut ainsi placer loin de la vue des hommes. Cherchons plutôt, dans le voisinage de quelque chemin fréquenté, une petite colline que nous planterons d'arbustes, et au bas de laquelle jaillira une source limpide ; qu'un sentier toujours vert y conduise ; que le voyageur fatigué, y trouvant de l'ombre et de l'eau, s'y arrête avec délices et bénisse ses mânes encore bienfaisans après elle ; que, dans le cours de notre vie, on y rencontre toujours quelqu'un de nous, et qu'on y trouve le marbre récemment mouillé



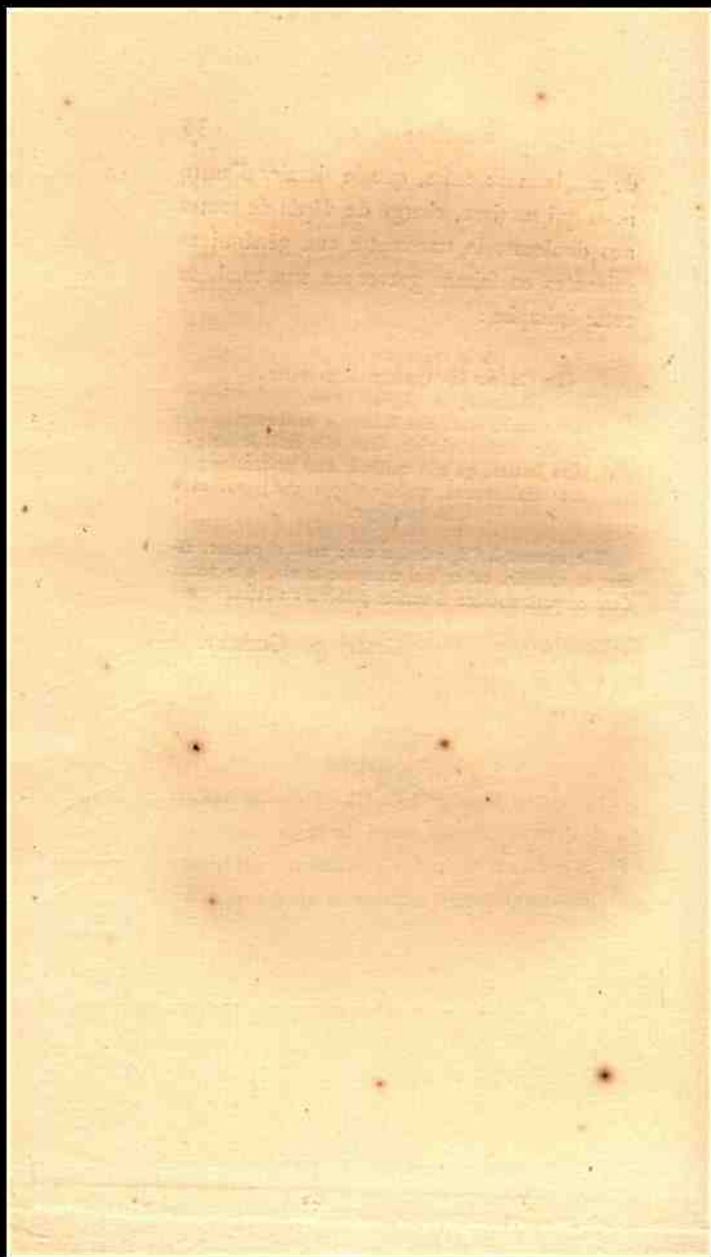
de nos larmes ; enfin, que le dernier d'entre nous qui survivra, chargé du dépôt de toutes nos douleurs, le transmette aux générations suivantes en faisant graver sur son tombeau cette épitaphe :

A la mémoire
De CLAIRE-FRANÇOISE DE LESPINASSE,
Enlevée, le 23 mai 1776,
A ses amis, dont elle faisoit le bonheur ;
A une société choisie, dont elle étoit le lien ;
Aux lettres, qu'elle cultivoit sans prétention ;
Aux malheureux, qu'elle n'approcha jamais sans
les soulager.

Elle mourut à l'âge de 42 ans ; mais si penser, aimer et souffrir, est ce qui compose la vie, elle vécut dans ce petit nombre d'années plusieurs siècles.

COMTE DE GUIBERT.







PORTRAIT
DE
MADEMOISELLE DE LESPINASSE

ADRESSÉ A ELLE-MÊME EN 1771

LE temps et l'habitude, qui dénaturent tout, Mademoiselle, qui détruisent nos opinions et nos illusions, qui anéantissent ou affoiblissent l'amour même, ne peuvent rien sur le sentiment que j'ai pour vous et que vous m'avez inspiré depuis dix-sept ans : ce sentiment se fortifie de plus en plus par la connoissance que j'ai



des qualités aimables et solides qui forment votre caractère; il me fait sentir en ce moment le plaisir de m'occuper de vous en vous peignant telle que je vous vois.

Vous ne voulez pas, dites-vous, que je me borne à faire la moitié de votre portrait en ne composant qu'un panégyrique; vous y voudriez des ombres, apparemment pour relever la vérité du reste, et vous m'ordonnez de vous entretenir de vos défauts, même, en cas de besoin, de vos vices, si je vous en connois quelques-uns. De vices, j'avoue que je ne vous en sais point, et j'en suis presque fâché, tant j'aurois envie de vous obéir; de défauts, je vous en connois quelques-uns, et même d'assez déplaisans pour les gens qui vous aiment. Trouvez-vous cette déclaration assez grossière? Je souhaiterois même que vous eussiez d'autres défauts que ceux dont j'ai à vous faire le reproche. Je voudrois en vous de ces défauts qui rendent aimable, de ceux qui sont l'effet des passions: car j'avoue



que j'aime les défauts de cette espèce ; mais, par malheur, ceux que j'ai à vous reprocher n'en sont pas, et prouvent peut-être (je ne vous dis cela qu'à l'oreille) qu'il n'y a guère de passion chez vous.

Je ne parlerai point de votre figure : vous n'y attachez aucune prétention, et d'ailleurs c'est un objet auquel un vieux et triste philosophe comme moi ne prend pas garde, auquel il ne se connoît, auquel même il se pique de ne se pas connoître, soit par ineptie, soit par vanité, comme il vous plaira. Je dirai cependant de votre extérieur ce qui me paroît frapper tout le monde, que vous avez beaucoup de noblesse et de grâces dans tout votre maintien, et, ce qui est bien préférable à une beauté froide, beaucoup de physionomie et d'âme dans tous vos traits. Aussi pourrois-je vous nommer plus d'un de vos amis qui auroient eu pour vous plus que de l'amitié, si vous l'aviez voulu.

Le goût qu'on a pour vous ne tient pas



seulement à vos agrémens extérieurs; il tient surtout à ceux de votre esprit et de votre caractère. Votre esprit plaît et doit plaire par bien des qualités, par l'excellence de votre ton, par la justesse de votre goût, par l'art que vous avez de dire à chacun ce qui lui convient.

L'excellence de votre ton ne seroit point un éloge pour une personne née à la cour et qui ne peut parler que la langue qu'elle a apprise : en vous, c'est un mérite très réel et même très rare; vous l'avez apporté du fond d'une province où vous n'aviez trouvé personne qui vous l'enseignât. Vous étiez sur ce point aussi parfaite le lendemain de votre arrivée à Paris que vous l'êtes aujourd'hui; vous vous y êtes trouvée, dès le premier jour, aussi libre, aussi peu déplacée dans les sociétés les plus brillantes et les plus difficiles, que si vous y aviez passé votre vie; vous en avez senti les usages avant de les connoître, ce qui suppose une justesse et une



finesse de tact très peu communes, une connoissance exquise des convenances; en un mot, vous avez deviné le langage de ce qu'on appelle *bonne compagnie*, comme Pascal, dans ses *Provinciales*, avoit deviné la langue françoise, qui n'étoit pas formée de son temps, et le ton de la bonne plaisanterie, qu'il n'avoit pu apprendre de personne dans la retraite où il vivoit. Mais, comme vous sentez parfaitement que vous avez ce mérite, et même que ce n'est pas en vous un mérite ordinaire, vous avez peut-être le défaut d'y attacher trop de prix dans les autres. Il faut bien des qualités réelles pour vous faire pardonner à ceux qui ne l'ont pas, et sur cet objet assez peu important vous êtes impietoyable jusqu'à la minutie.

Oui, Mademoiselle, la seule chose sur laquelle vous soyez délicate, et délicate au point d'en être quelquefois odieuse (ici je suis comme madame Bertrand, dans la comédie du *Moulin de Javelle*, et « je vais d'abord aux

invectives», parce qu'il est question de défendre mes propres foyers), c'est votre excessive sensibilité sur ce qu'on nomme le *bon ton* dans les manières et dans les discours. Le défaut de cette qualité vous paroît à peine effacé par le sentiment le plus tendre et le plus vrai qu'on puisse vous marquer; mais, en récompense, il est des hommes en qui cette qualité supplée auprès de vous à toutes les autres : vous les trouvez tels qu'ils sont, foibles, personnels, pleins d'airs, incapables d'un sentiment profond et suivi, mais aimables et pleins de grâces, et vous avez la plus grande disposition à les préférer à vos plus fidèles, à vos plus sincères amis. Avec un peu plus de soins et d'attention pour vous, ils éclipseroient tout à vos yeux, et peut-être vous tiendroient lieu de tout.

La même justesse de goût qui vous donne un si grand usage du monde se montre assez généralement dans les jugemens que vous portez sur les ouvrages. Vous ne vous y

trompez guère, et vous vous y tromperiez encore moins si vous vouliez toujours être réellement *de votre opinion* et ne point juger d'après certaines personnes aux genoux desquelles votre esprit a la bonté de se prosterner, quoiqu'elles n'aient pas, à beaucoup près, le don d'être infaillibles. Vous leur faites quelquefois l'honneur d'attendre leur avis pour en avoir un qui ne vaut pas celui que vous auriez eu de vous-même.

Vous avez encore un autre défaut : c'est de vous prévenir, et, comme on dit, de vous *engouer* à l'excès en faveur de certains ouvrages. Vous jugez avec assez de *justice* et de *justesse* tous les livres où il n'y a qu'un degré médiocre de sentiment et de chaleur ; mais, quand ces deux qualités dominant dans certains endroits d'un ouvrage, toutes les taches, même considérables, qu'il peut avoir, disparaissent pour vous : il est *parfait* à vos yeux, et il vous faut du temps et un sens plus rassis pour le juger tel qu'il est. J'ajou-

terai cependant, pour vous consoler de cette censure, que tout ce qui appartient au sentiment est un objet sur lequel vous ne vous trompez jamais et qu'on peut appeler votre domaine.

Mais ce qui vous distingue surtout dans la société, c'est l'art de dire à chacun ce qui lui convient; et cet art, quoique peu commun, est pourtant bien simple chez vous : il consiste à ne parler jamais de vous aux autres, et beaucoup d'eux. C'est un moyen infaillible de plaire : aussi plaisez-vous généralement, quoiqu'il s'en faille beaucoup que tout le monde vous plaise; vous savez même ne pas déplaire aux personnes qui vous sont le moins agréables. Ce désir de plaire à tout le monde vous a fait dire un mot qui pourroit donner mauvaise opinion de vous à ceux qui ne vous connoïtroient pas à fond. « Ah! que je voudrois, vous êtes-vous écriée un jour, connoître le foible de chacun! » Ce trait sembleroit partir d'une profonde politique, et



d'une politique même qui avoisine la fausseté; cependant vous n'avez nulle fausseté : toute votre politique se réduit à désirer qu'on vous trouve aimable, et vous le désirez, non par un principe de vanité dont vous n'êtes que trop éloignée, mais par l'envie et le besoin de répandre plus d'agrémens dans votre vie journalière.

Si vous plaisez généralement à tout le monde, vous plaisez surtout aux gens aimables, et vous leur plaisez par l'effet qu'ils font sur vous, par l'espèce de jouissance qu'éprouve leur amour en voyant à quel point vous sentez leurs agrémens; vous avez l'air de leur être obligée de ces agrémens, comme s'ils n'étoient que pour vous, et vous doublez, pour ainsi dire, le plaisir qu'ils ont de se trouver aimables.

La finesse de goût, qui se joint en vous au désir continuel de plaire, fait que, d'un côté, il n'y a jamais rien en vous de *recherché*, et que, de l'autre, il n'y a jamais rien de *négligé* :



aussi peut-on dire de vous que vous êtes très *naturelle* et nullement *simple*.

Discrète, prudente et réservée, vous possédez l'art de vous contraindre sans effort et de cacher vos sentimens sans les dissimuler. Vraie et franche avec ceux que vous estimez, l'expérience vous a rendue défiante avec tout le reste ; mais cette disposition, qui est un vice quand on commence à vivre, est une qualité précieuse pour peu qu'on ait vécu.

Cependant cette attention, cette circonspection dans la société, qui vous sont ordinaires, n'empêchent pas que vous ne soyez quelquefois inconsidérée. Il vous est arrivé, à la vérité bien rarement, de laisser échapper en présence de certaines personnes des discours qui vous ont beaucoup nui auprès d'elles : c'est que vous êtes franche par nature, et discrète seulement par réflexion, et que la nature s'échappe quelquefois, malgré nos efforts.

Les différens contrastes qu'offrent votre ca-



ractère, de naturel sans simplicité, de réserve et d'imprudence, contrastes qui viennent en vous du combat de l'art et de la nature, ne sont pas les seuls qui existent dans votre manière d'être, et toujours par la même cause. Vous êtes à la fois gaie et mélancolique, mais gaie par votre naturel, et mélancolique encore par réflexion : vos accès de mélancolie sont l'effet des différens malheurs que vous avez éprouvés ; votre disposition physique ou morale du moment les fait naître ; vous vous y livrez avec une satisfaction douloureuse et en même temps si profonde que vous souffrez avec peine qu'on vous arrache de la mélancolie par la gaieté, et qu'au contraire vous retombez avec une sorte de plaisir de la gaieté dans la mélancolie.

Quoique vous ne soyez pas toujours mélancolique, vous êtes sans cesse pénétrée d'un sentiment plus triste encore : c'est le dégoût de la vie. Ce dégoût vous quitte si peu que, si même dans un moment de gaieté on vous



proposoit de mourir, vous y consentiriez sans peine. Ce sentiment continu tient à l'impression vive et profonde que vos chagrins vous ont laissée; vos affections mêmes et l'espèce de passion que vous y mettez ne le détruisent pas : on voit que la douleur, si je puis parler de la sorte, vous a *nourrie*, et que les affections ne font que vous consoler.

Ce n'est pas seulement par vos agrémens et par votre esprit que vous plaisez généralement : c'est encore par votre caractère. Quoique vous sentiez très bien les ridicules, personne n'est plus éloigné que vous d'en donner; vous abhorrez la méchanceté et la satire; vous ne haïssez personne, si ce n'est peut-être une seule femme, qui, à la vérité, a bien fait tout ce qu'il falloit pour être haïe de vous : encore votre haine pour elle n'est-elle pas active, quoique la sienne, à votre égard, le soit jusqu'au ridicule et jusqu'à un excès qui rend cette femme très malheureuse.



Vous avez une autre qualité très rare, et surtout dans une femme : vous n'êtes nullement envieuse ; vous rendez justice, avec la satisfaction la plus vraie, aux agrémens et aux bonnes qualités de toutes les femmes que vous connoissez ; vous la rendez même à votre ennemie dans ce qu'elle peut avoir soit de bon et d'estimable, soit d'agréable et de piquant.

Cependant (car il ne faut pas vous flatter, même en disant du bien de vous) cette bonne qualité, toute rare qu'elle est, est peut-être moins louable en vous qu'elle ne le seroit en beaucoup d'autres. Si vous n'êtes point envieuse, ce n'est pas précisément parce que vous trouvez bon que d'autres personnes aient sur vous les mêmes avantages : c'est qu'après avoir bien regardé autour de vous tous les êtres existans vous paroissent également à plaindre, et qu'il n'y en a aucun dont vous voulussiez changer la situation contre la vôtre. S'il y avoit ou si vous con-



noissiez un être souverainement heureux, vous seriez peut-être très capable de lui porter envie, et on vous a souvent ouï dire qu'il étoit juste que les personnes qui ont de grands avantages eussent de grands malheurs, pour consoler ceux qui seroient tentés d'en être jaloux. Ne croyez pas cependant que votre peu de jalousie cesse d'être une vertu, quoique le principe n'en soit point aussi pur qu'il pourroit l'être : car combien y a-t-il de gens qui ne croient pas que personne soit heureux, qui ne voudroient être à la place de personne, et qui ne laissent pas d'être jaloux?

Votre éloignement pour la méchanceté et l'envie suppose en vous une âme noble : aussi la vôtre l'est-elle à tous égards. Quoique vous désiriez la fortune et que vous en ayez besoin, vous êtes incapable de vous donner aucun mouvement pour vous la procurer ; vous n'avez pas même su profiter des occasions les plus favorables que vous avez eues



pour vous faire un sort plus heureux. Non seulement vous avez l'âme très élevée, vous l'avez encore très sensible ; mais cette sensibilité est pour vous un tourment plutôt qu'un plaisir. Vous êtes persuadée qu'on ne peut être heureux que par les passions, et vous connoissez trop le danger des passions pour vous y livrer. Vous n'aimez donc qu'autant que vous l'osez, mais vous aimez tout ce que vous pouvez ou tant que vous le pouvez. Vous donnez à vos amis, sur cette sensibilité qui vous surcharge, tout ce que vous pouvez vous permettre ; mais il vous en reste encore une surabondance dont vous ne savez que faire, et que pour ainsi dire vous jetteriez à tous les passans. Cette surabondance de sensibilité vous rend très compatissante pour les malheureux, même pour ceux que vous ne connoissez pas : rien ne vous coûte pour les soulager. Avec cette disposition, il est naturel que vous soyez très obligeante ; aussi ne peut-on vous faire plus de plaisir



que de vous en fournir l'occasion : c'est donner à la fois de l'aliment à votre bonté et à votre activité naturelle. J'ai dit que vous donniez à vos amis tous les sentimens que vous pouviez vous permettre; vous leur accordez même quelquefois au delà de ce qu'ils seroient en droit d'exiger : vous les défendez avec courage, en toute circonstance et en tout état de cause, soit qu'ils aient tort ou raison. Ce n'est peut-être pas la meilleure manière de les servir; mais tant de gens abandonnent leurs amis, lors même qu'ils pourroient et devroient les défendre, qu'on doit savoir gré à votre amitié de fuir et d'abhorrer cette lâcheté, même jusqu'à l'excès.

L'espèce de mouvement sourd et intestin qui agite sans cesse votre âme fait qu'elle n'est pas aussi égale qu'elle le paroît, même à vos amis. Vous avez souvent de l'humeur et de la sécheresse; mais, par une suite de votre désir général de plaire, vous ne la

laissez guère paroître qu'à l'auteur de ce portrait. Il est vrai que vous rendez justice à son amitié en ne craignant pas de vous laisser voir à lui telle que vous êtes ; mais cette même amitié se croit obligée de vous dire que la sécheresse et l'humeur vous déparent beaucoup à tous égards. Ainsi, pour l'intérêt de votre amour-propre, l'amitié vous conseille d'avoir le moins de sécheresse et d'humeur que vous pourrez, à moins que vos amis ne le méritent, ce qui doit leur arriver bien rarement, grâce aux sentimens si profonds et si justes dont ils sont pénétrés pour vous.

Vous convenez de cette maudite sécheresse, et c'est bien fait à vous. Ce qu'il y auroit de mieux à faire, ce seroit de vous en corriger.

Pour vous en dispenser, vous cherchez à vous persuader qu'elle est incorrigible et qu'elle tient à votre caractère. Je crois que vous vous trompez là-dessus et qu'elle tient



bien plutôt à la situation où vous êtes. Vous étiez née avec une âme tendre, douce et sensible ; vous ne l'avez que trop éprouvé, et les effets pour vous n'en ont été que trop cruels : or vous en direz tout ce qu'il vous plaira, mais la sensibilité extrême exclut la sécheresse. Ce vilain défaut n'est donc pas en vous l'ouvrage de la nature, mais, ce qui est *affreux*, l'ouvrage de l'art : à force d'être contrariée, choquée, blessée dans vos sentimens et dans vos goûts, vous vous êtes accoutumée à ne vous affecter de rien ; à force de réprimer les sentimens qui auroient pu faire votre malheur, vous avez amorti ceux qui auroient répandu de la douceur dans votre âme ; ils restent comme endormis au fond de votre cœur, sans mouvement, sans activité, et vous avez préparé bien du mal à vos amis en vous mettant à l'abri de celui que vos ennemis cherchoient à vous faire. En travaillant à vous rendre dure à vous-même, vous l'êtes devenue pour ceux



qui vous aiment. Il est vrai (car le sentiment n'est point anéanti chez vous, il n'est qu'assoupi) que vous ne tardez pas à vous repentir des chagrins que votre sécheresse a causés, quand vous voyez que ces chagrins ont fait une impression profonde; vous revenez alors à votre sensibilité ancienne; un moment, un mot répare tout. Dans les autres, le premier mouvement est l'effet de la nature; le second est celui de la réflexion. Chez vous, c'est tout le contraire, et tel est dans votre âme, d'ailleurs si estimable, le cruel et malheureux effet de l'habitude.

Ce qui prouve encore que cette sécheresse n'est point naturelle en vous, c'est un autre défaut que je vous ai reproché, et qui est presque l'opposé de celui-là : *le désir banal de plaire à tout le monde*. Pour ce défaut-là, vous le tenez beaucoup plus que l'autre de la nature : elle vous a donné dans l'esprit les qualités les plus faites pour plaire, de la noblesse, des agrémens et de la grâce; il est



tout simple que vous cherchiez à en tirer parti, et vous n'y réussissez que trop bien. Je ne connois personne, je le répète, qui plaise aussi généralement que vous, et peu de personnes qui y soient plus sensibles; vous ne refusez pas même de faire les avances quand on ne va pas au-devant de vous, et sur ce point votre fierté est sacrifiée à votre amour-propre. Assez sûre de conserver ceux que vous avez acquis, vous êtes principalement occupée à en acquérir d'autres; vous n'êtes pas même, il faut en convenir, aussi difficile sur le choix qu'il vous conviendrait de l'être. La finesse et la justesse de votre tact devoient vous rendre délicate sur le genre et le choix des connoissances; l'envie d'avoir une cour et ce qu'on appelle dans le monde *des amis* vous a rendue d'assez bonne composition, et les ennuyeux ne vous déplaisent pas trop, pourvu que ces ennuyeux-là vous soient dévoués.

Les noms, les titres, ne vous en imposent



pas : vous voyez les grands comme il faut les voir, sans bassesse et sans dédain. L'infortune vous a donné cet orgueil respectable qu'elle inspire toujours à ceux qui ne la méritent pas. Votre peu d'aisance et la triste connoissance que vous avez acquise des hommes vous font redouter les bienfaits, dont le joug est si souvent à craindre pour les âmes bien nées ; peut-être même êtes-vous portée à pousser ce sentiment jusqu'à l'excès ; mais, en ce genre, l'excès même est une vertu.

Votre courage est au-dessus de votre force : l'indigence, la mauvaise santé, les malheurs de toute espèce, exercent votre patience sans l'abattre. Cette patience intéressante et le spectacle de ce que vous avez souffert devoient vous faire des amis et vous en ont fait ; vous avez trouvé quelque consolation dans leur attachement et dans leur estime.

Voilà, Mademoiselle, ce que vous me paroissez être. Vous n'êtes pas parfaite, sans doute, et c'est, en vérité, tant mieux pour



vous : car le *parfait Grandisson* m'a toujours paru un odieux personnage. Je ne sais si je vous vois bien ; mais, telle que je vous vois, personne ne me paroît plus digne d'éprouver par soi-même et de faire éprouver aux autres ce qui seul peut adoucir les maux de la vie : les douceurs du sentiment et de la confiance.

En finissant ce portrait, je ne puis pas ajouter, comme dans la chanson :

Le prier qui l'a fait
En est très satisfait¹ ;

mais je sens que je vous applique, et de tout

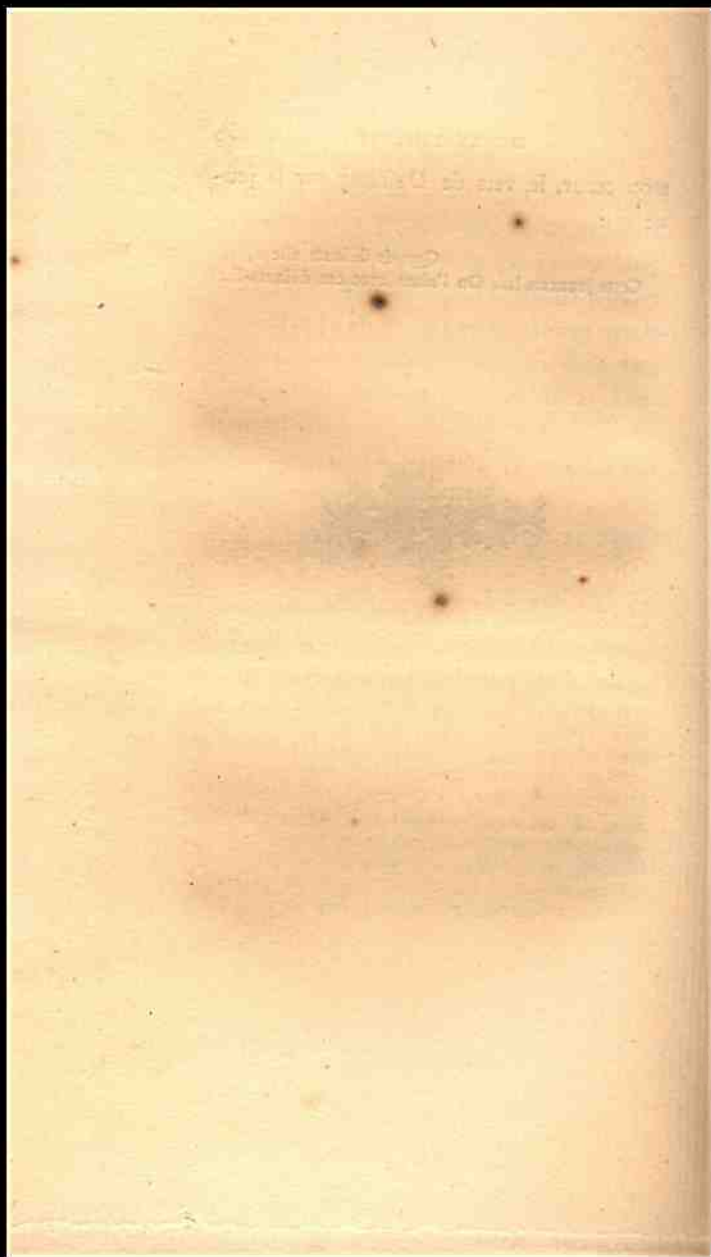
1. Le chevalier d'Orléans, grand prier de France, avoit fait contre quelqu'un une chanson très satirique, et, ne voulant pas garder l'anonyme, avoit terminé la chanson par ces deux vers. Ce trait rappelle celui du médecin Sylva, devant lequel on chantoit une autre chanson, très plaisante et très mordante, contre un ministre insolent. « Je voudrois bien savoir, dit quelqu'un, quel est l'auteur de cette chanson ; j'irois l'embrasser de bien bon cœur... — Rien n'est plus aisé à deviner, dit Sylva : c'est Rigaud. » On sait que Rigaud étoit un célèbre peintre de portraits.



mon cœur, le vers de Dufresny sur la jeunesse :

Que de défauts elle a,
Cette jeunesse !... On l'aime avec ces défauts-là.







SUR LA TOMBE

DE

MADemoiselle DE LESPINASSE

2 SEPTEMBRE 1776

JE reviens encore à vous, et j'y reviens pour la dernière fois et pour ne vous plus quitter, ô ma chère et malheureuse Julie! vous qui ne m'aimiez plus, il est vrai, quand vous avez été délivrée du fardeau de la vie; mais vous qui m'avez aimé, par qui du moins j'ai cru l'être; vous à qui je dois quelques instans de bonheur ou d'illusion; vous enfin qui par les anciennes expressions de votre tendresse, dont la mémoire m'est si douce encore, mé-



ritez plus la reconnaissance de mon cœur que tout ce qui respire autour de moi, car vous m'avez du moins aimé quelques instans, et personne ne m'aime ni ne m'aimera plus! Hélas! pourquoi faut-il que vous ne soyez plus que poussière et que cendre! Laissez-moi croire du moins que cette cendre, toute froide qu'elle est, est moins insensible à mes larmes que tous les cœurs glacés qui m'environnent. Ah! que ne pouvez-vous m'entendre encore et voir, comme vous l'avez vu tant de fois, votre sein baigné de mes pleurs! Vous saviez si bien aimer! votre cœur en avoit tant de besoin! Le mien partage ce besoin, hélas! plus vivement que jamais, avec tant de force et de tendresse, que les accens de ma douleur pénétreroient votre âme et la ramèneroient à la mienne! Mais vous ne m'entendez plus, et tout ce qui vit est encore plus sourd que vous à ma voix plaintive et mourante! Je pleure, je me consume, j'appelle en vain à moi tout ce qui dans l'univers sait aimer...



Hélas ! personne ne me répond, et mon âme, resserrée et comme anéantie au centre d'un vide immense et affreux, voit s'éloigner d'elle tout ce qui sent et qui respire. Il me semble que toutes les femmes à qui je pourrais ouvrir cette âme, offrir ce cœur et demander quelque retour, me répondroient comme on fait aux mendiants importuns, ou me diroient tout au plus avec une pitié cruelle : « Vous venez trop tard ! » Deux ou trois, il est vrai, ont donné des larmes à mon malheur, et par quelques momens d'intérêt que je leur ai fait éprouver, intérêt à la vérité bien stérile pour moi, mais toujours doux pour un cœur oppressé, m'auroient fait croire un instant qu'elles auroient pu me tenir lieu de vous, s'il étoit sur la terre un être qui pût vous remplacer pour moi ! Mais, hélas ! elles ne veulent ou ne peuvent m'offrir qu'un sentiment froid et vulgaire, une amitié qui suffiroit peut-être au bonheur d'un autre, mais qui ne feroit que tourmenter et affamer mon



âme active et dévorante ! Ignoroient-elles, pour leur bonheur ou pour leur malheur, que l'amour, comme le dit l'Écriture, est fort comme la mort ? que ce sentiment doux et terrible repousse tout ce qui n'est pas lui, et plus encore tout ce qui voudroit en tenir la place ? que dans un cœur qui en est aussi pénétré que le mien, même lorsqu'il n'a plus d'objet, la simple amitié est une affection bien languissante, et que celle qu'on lui offre est presque un outrage ? Ah ! le véritable amour est sans doute bien caractérisé par ce vers charmant du Tasse :

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Désire, aie peu d'espoir, et ne demande rien.

Mais moins il espère, moins il demande, plus il s'offense et s'afflige quand on lui offre autre chose que ce qu'il désire et qu'il n'a plus. Que dis-je, et de quoi puis-je me plaindre ? Ces créatures douces, honnêtes et sensibles à qui je raconte mes peines, et qui veulent bien



les entendre et les sentir, me donnent tout ce qu'elles peuvent me donner, et plus encore que je n'ai mérité d'elles. Si j'étois assez heureux pour qu'elles éprouvassent à mon égard ce sentiment qui feroit mon bonheur, pourquoi se refuseroient-elles au plaisir si doux de me le montrer, à celui de prononcer ces mots célestes : « Je vous aime », les seuls qu'aujourd'hui je désire d'entendre dans la nature devenue sourde et muette pour moi? Quelle différence de ce plaisir divin au petit manège de la coquetterie et aux froids ménagemens de la réserve, si indignes d'un cœur fait pour aimer! Ah! Ciel! quelle douceur une âme aimante eût répandue sur des jours qui ne vont plus être remplis que d'amertume! Avec quelle tendresse, quel abandon, quel respect, quelle délicatesse elle auroit été aimée!... Mais où m'égarer une vaine illusion? Ah! si aucune créature ne prononce pour moi ces mots : « Je vous aime », c'est qu'aucune ne les sent pour moi.

Eh! malheureux que je suis! pourquoi les sentiroit-elle? De quel droit, à quel titre oserois-je l'exiger ou l'espérer? Je ne saurois trop me redire ces mots de la romance d'Aspasie, que je relis tous les jours :

Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : « Que ne l'inspirez-vous ? »

Et, ce qui rendra mon malheur éternel, je n'espère plus retrouver dans aucun autre cœur ce que j'avois obtenu quelques momens du vôtre. La cruelle destinée qui me poursuit dès ma naissance, cette destinée affreuse qui m'a ôté jusqu'à l'amour de ma mère, qui m'a envié cette douceur dès mes premières années, me ravit encore la consolation des dernières. O nature! ô destinée! je me sou mets à ce fatal arrêt de mon sort, comme une innocente et malheureuse victime; je vois, avec Horace, la fatalité enfoncer ses *clous de fer* sur ma tête infortunée; je me plonge, tête baissée, dans le malheur qui m'environne de



toutes parts, et qui semble prêt à m'engloutir. Non seulement je n'espère plus le bonheur, je ne songe pas même à le rechercher; je m'en ferois un reproche et presque un crime. Non, non, non, ma chère Julie, je ne veux, après vous, être aimé de personne! Je me mépriserois d'en aimer une autre que vous; je n'ai plus besoin d'aucun être vivant. Mon affliction profonde suffit à mon âme pour la pénétrer et la remplir, et, dans mon malheur, je rends encore quelques grâces à la nature, qui, en nous condamnant à vivre, nous a laissé deux précieuses ressources : la mort, pour finir les maux qui nous déchirent, et la mélancolie, pour nous faire supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Douce et chère mélancolie, vous serez donc aujourd'hui mon seul bien, ma seule consolation, ma seule compagne! Vous me ferez sentir bien douloureusement, mais bien vivement, ma cruelle existence! vous me ferez presque chérir mon malheur! Ah! celui qui a



dit que le malheur étoit le grand maître de l'homme a dit bien plus vrai qu'il n'a cru : il n'a vu dans le malheur qu'un maître de sagesse et de conduite ; il n'y a pas vu tout ce qu'il est, un plus grand maître de réflexions et de pensées. Oh ! combien une douleur profonde et pénétrante étend et agrandit l'âme ! combien elle fait naître d'idées et d'impressions qu'on n'auroit jamais eues sans elles, mais dont, à la vérité, on se seroit bien passé pour son bonheur ! combien elle embellit les objets du sentiment et anéantit tous les autres ! Toute la nature va se couvrir pour moi d'un crêpe funèbre ; mais elle ne me manquera pas, elle ne sera plus rien pour moi. En rentrant tous les jours dans ma triste et sombre retraite, si propre à l'état de mon cœur, je croirai voir écrites sur la porte les terribles paroles que le Dante a mises sur la porte de son Enfer : *Malheureux qui entrez ici, renoncez à l'espérance !* Je serai tout entier au sentiment de mon malheur, au souve-



nir de ce que la mort m'a fait perdre ; ma dernière pensée sera pour vous, ma chère Julie, et tous les sentimens de ma vie vous auront pour objet. Que ne puis-je, en ce moment, expirer sur ce tombeau que j'arrose de mes larmes, et dire comme Jonathas : *J'ai goûté un peu de miel, et je meurs !* O ma chère et tendre amie ! ô vous qui habitez à présent ce séjour de la mort où mes désirs et mes pleurs vous suivent ! pardonnez-moi de troubler encore (de mes vains regrets votre éternelle et paisible demeure, et songez que si, en ce moment, je verse des larmes, c'est au moins sur votre tombe que je les répands ! Hélas ! personne n'en versera sur la mienne, et j'y descendrai bientôt après vous en m'écriant avec Brutus, au moment où il se donne la mort : *O vertu, nom stérile et vain, à quoi m'as-tu servi durant les soixante années que j'ai traînées sur la terre, puisque tu n'as pu me faire aimer que pendant quelques instans de cette longue durée, dont la triste fin*

va me paroître si languissante et si vide ! Heureusement elle sera courte ! Je verrai bientôt disparaître devant moi l'espèce humaine, sans me plaindre d'elle, il est vrai (car elle a donné quelquefois à mon amour-propre des satisfactions qui l'auroient flatté si je n'avois pas eu un cœur), mais aussi sans la regretter, puisqu'en fermant les yeux je n'aurai pas même la triste douceur de pouvoir dire à personne : « Je ne vous verrai plus ; souvenez-vous quelquefois de moi. » Je pourrai du moins, dans le peu de jours qui me restent à vivre, au centre de la plus accablante solitude, répéter à chaque instant ces vers d'Oreste, qui paroissent faits pour moi comme pour lui :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô Ciel ! de ta persévérance...
Tu m'as fait du malheur un modèle accompli :
Eh bien ! je meurs content, et mon sort est rempli.

En vain je ferai des efforts pour m'étourdir
et me distraire ; en vain j'essayerai différens



genres de travaux, d'études et de lectures : ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines; elle me laisse tout entier à ma tristesse, et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'intérêt ni même un objet d'occupation. En vain je rassemble ou je vais chercher quelques amis; en vain je prends le plus d'intérêt que je puis à leur conversation; en vain je tâche de me persuader que tout ce qui se passe autour de moi me touche ou du moins m'occupe; en vain je tâche de le faire croire par la part apparente que j'y prends : ces amis, qui ne voient que la superficie de mon âme, me croient quelquefois soulagé et peut-être consolé. Mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand, après les avoir quittés, je me trouve seul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence, alors cette âme

affaissée retombe douloureusement sur elle-même, et ne voit plus que le désert qui l'environne et le desséchement qui la flétrit ! Je suis comme les aveugles, profondément tristes quand ils sont seuls avec eux-mêmes, mais que la société croit gais, parce que le moment où ils se trouvent avec les autres hommes est le seul moment supportable dont ils jouissent. J'ai beau lire les philosophes et chercher à me soulager par cette froide et muette conversation, j'éprouve, comme me l'écrit un grand roi, que les maladies de l'âme n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, et je finis par me répéter tristement ce que disent ces philosophes, que « le vrai soulagement à nos peines, c'est l'espoir de n'avoir plus qu'un moment à vivre et à souffrir ». Cette pensée n'est pas consolante ; mais c'est un moyen que la nature nous donne, comme le dit encore si bien ce même roi, pour nous détacher de cette vie que nous sommes obligés de quitter. La philosophie, ma chère



Julie, par les ressources mêmes qu'elle nous offre, nous fait souvenir cruellement de ce qui nous manque, et, par l'effort même qu'elle fait pour nous consoler, nous avertit combien nous sommes malheureux. Elle s'est donné bien de la peine pour faire des traités de *la Vieillesse* et de *l'Amitié*, parce que la nature fait toute seule les traités de la jeunesse et de l'amour. Les maximes des sages, leurs consolations et leurs livres, me rappellent à tout moment le mot du solitaire qui disoit aux personnes dont il recevoit quelquefois la visite : « Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il étoit mort. » Je suis comme cette femme qui vouloit, en dépit d'elle-même, devenir dévote, ne pouvant plus être autre chose, et qui tâchoit en vain d'y parvenir. « Ils me font lire, disoit-elle, des livres de dévotion. Je m'en excède, je m'en bourre, et tout me reste sur l'estomac. » Voilà où j'en suis réduit, ma chère Julie. Les lettres que je reçois d'un grand



roi, le baume qu'il veut bien essayer de mettre sur mes plaies, sa philosophie pleine de bonté, de sentiment et d'intérêt, tout cela, comme il l'avoue lui-même, est bien foible pour me guérir. Je me dis sans cesse, en lisant ces lettres et après les avoir lues : « Ce grand prince a raison », et je continue à m'affliger. Ma vanité n'est plus flattée, comme elle l'a été tant de fois, de l'amitié du plus grand monarque du siècle. Cette amitié ne me touchoit, ma chère Julie, que par l'intérêt que vous y preniez ; l'espèce d'éclat qu'elle répandoit sur moi m'étoit cher par le sentiment qui vous la faisoit partager, et j'éprouve, en gémissant, que ce vers tant répété n'est pas toujours vrai :

Avant l'amour l'amour-propre étoit né.

Et vous, ma chère madame Geoffrin, digne et respectable amie, qui êtes à présent étendue sur ce lit de mort dont peut-être vous



ne sortirez jamais; vous que toutes les âmes honnêtes pleureront, que tous les malheureux regretteront; vous qui me manquerez encore plus qu'à eux, combien de fois ai-je désiré depuis huit jours, dans l'état d'affoiblissement où je vous voyois, d'être dans ce lit au lieu de vous, moi qui, en mourant, ne peux plus manquer à personne, moi qui serai oublié au moment où j'aurai disparu ! Mais, en souhaitant d'être à votre place, je sentoie que je vous aimois trop pour vous souhaiter d'être à la mienne. Hélas ! il faut donc que je vous perde encore ! Je n'aurai plus ni vos consolations, ni vos bontés, ni vos conseils. Une fille aussi cruelle pour vous que pour moi, et qui sacrifie à sa dévotion politique la douceur que vous auriez pu goûter dans vos derniers momens, m'éloigne de ce lit de douleur où vous m'auriez vu tous les jours mêler mes larmes avec les vôtres ! Tout ce qui fait le bonheur de la vie va me manquer à la fois :



l'amour, l'amitié, la confiance, et il ne me restera que la vie pour me désoler ! Puisse-t-elle être terminée bientôt, et la mort me rejoindre à tout ce que j'ai perdu !





AUX MANES

DE

MADemoiselle DE LESPINASSE

22 JUILLET 1776

Q vous qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques momens, vous que j'ai préférée à tout, vous qui m'auriez tenu lieu de tout si vous l'aviez voulu, hélas! s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour de la mort après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et



mes larmes, la solitude de mon âme, le vide affreux que vous y avez fait et l'abandon cruel où vous me laissez! Mais pourquoi vous parler de la solitude où je me vois depuis que vous n'êtes plus? Ah! mon injuste et cruelle amie, il n'a pas tenu à vous que cette solitude accablante n'ait commencé pour moi dans le temps où vous existiez encore. Pourquoi me répétiez-vous, dix mois avant votre mort, que j'étois toujours ce que vous chérissiez le plus, l'objet le plus nécessaire à votre bonheur, le seul qui vous attachât à la vie, lorsque vous étiez à la veille de me prouver si cruellement le contraire? Par quel motif, que je ne puis ni comprendre ni soupçonner, ce sentiment si doux pour moi, que vous éprouviez peut-être encore dans le dernier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il changé tout à coup en éloignement et en aversion? Qu'avois-je fait pour vous déplaire? que ne vous plaigniez-vous à moi si vous aviez à vous en plaindre? Vous auriez



vu le fond de mon cœur, de ce cœur qui n'a jamais cessé d'être à vous, lors même que vous en doutiez, que vous le rebutiez avec tant de dureté et de sécheresse ; ou plutôt, ma chère Julie (car je ne pouvois avoir de tort avec vous), aviez-vous avec moi quelque tort que j'ignorois, et que j'aurois eu tant de douceur à vous pardonner si je l'avois su ! Vous avez dit à un de mes amis, qui vous reprochoit la manière dont vous me traitiez et dont vous vous accusiez vous-même, que la cause de votre chagrin contre moi étoit de ne pouvoir m'ouvrir votre âme et me faire voir les plaies qui la déchiroient. Ah ! vous saviez par expérience que je les avois fermées plus d'une fois, de quelque nature qu'elles fussent ; et, si vous aviez manqué à ma tendresse, vous m'avez ôté le plaisir si doux de vous dire, comme Orosmane :

Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend !

Mais pourquoi ai-je ignoré moi-même la



peine que vous éprouviez de ne pouvoir me parler de vos maux? pourquoi n'ai-je pas été au-devant de votre confiance et prévenu par toute la mienne l'épanchement où vous désiriez de vous abandonner avec moi? J'ai vingt fois été au moment de me jeter entre vos bras et de vous demander quel étoit mon crime; mais j'ai craint que vos bras ne repoussassent les miens, que j'aurois tendus vers vous. Votre contenance, vos discours, votre silence même, tout sembloit me défendre de vous approcher. Je me flattois quelquefois de vous rappeler par mes larmes; mais le triste état de votre machine souffrante et détruite me faisoit craindre même de vous attendrir. Pendant neuf mois j'ai cherché le moment de vous dire tout ce que je souffrois et tout ce que je sentoiss; mais pendant neuf mois je vous ai toujours trouvée trop foible pour résister à la triste peinture et aux tendres reproches que j'avois à vous faire. Le seul instant où j'aurois pu vous montrer à dé-



couvert mon âme abattue et consternée a été l'instant funeste où, quelques heures avant de mourir, vous m'avez demandé ce pardon déchirant, dernier témoignage de votre amour, et dont le souvenir cher et cruel restera toujours au fond de mon cœur. Mais vous n'aviez plus la force ni de me parler ni de m'entendre; il a fallu, comme Phèdre, me priver de mes pleurs, qui auroient troublé vos derniers moments, et j'ai perdu sans retour l'instant de ma vie qui m'eût été le plus précieux : celui de vous dire encore combien vous m'étiez chère, combien je partageois vos maux, combien je désirois de finir avec vous les miens! Je payerois de tout ce qui me reste à vivre cet instant que je ne retrouverai plus, et qui, en vous montrant toute la tendresse de mon cœur, m'auroit peut-être rendu toute celle du vôtre. Mais vous n'êtes plus! vous êtes descendue dans le tombeau persuadée que mes regrets ne vous y suivroient pas!... Ah!

si vous m'aviez seulement témoigné quelque douleur de vous séparer de moi, avec quelles délices je vous aurois suivie dans l'asile éternel que vous habitez ! Mais je n'oserois pas même demander à y être mis auprès de vous quand la mort aura fermé mes yeux et tari mes larmes : je craindrois que votre ombre ne repoussât la mienne et ne prolongeât ma douleur au delà de ma vie. Hélas ! vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre, et la douceur même de mourir ! Cruelle et malheureuse amie ! il semble qu'en me chargeant de l'exécution de vos dernières volontés, vous ayez encore voulu ajouter à ma peine ! Pourquoi les devoirs que cette exécution m'imposoit m'ont-ils appris ce que je ne devois point savoir et ce que j'aurois désiré d'ignorer ? pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné de brûler, sans l'ouvrir, ce manuscrit funeste, que j'ai cru pouvoir lire sans y trouver de nouveaux sujets de douleur, et qui m'a appris que depuis huit ans au moins je n'étois plus



le premier objet de votre cœur, malgré toute l'assurance que vous m'en aviez si souvent donnée? Qui peut me répondre, après cette affligeante lecture, que, pendant les huit ou dix autres années que je me suis cru tant aimé de vous, vous n'avez pas encore trompé ma tendresse? Hélas! n'ai-je pas eu sujet de le croire, lorsque j'ai vu que dans cette multitude immense de lettres que vous m'avez chargé de brûler vous n'en aviez pas gardé une seule des miennes? Par quel malheur pour moi vous étoient-elles devenues si indifférentes, malgré les expressions de sensibilité, d'abandon et de dévouement dont elles étoient remplies? Pourquoi, dans ce testament dont vous m'avez fait le malheureux exécuteur, avez-vous laissé à un autre ce qui devoit m'être le plus cher, ces manuscrits qui vous auroient rappelée sans cesse à moi et où il y avoit tant de choses écrites de ma main et de la vôtre? Qui avoit donc pu vous refroidir à ce point pour l'infortuné à qui



vous disiez, il y a dix ans, que votre sentiment pour lui vous rendoit heureuse jusqu'à être effrayée de votre bonheur? Vous vous êtes plainte, je le sais, et plainte avec amertume, surtout dans les derniers mois de votre vie, de ma bienfaisance pour la malheureuse famille d'un domestique coupable; vous avez laissé croire que ma compassion pour de pauvres enfans innocens, que ce misérable laissoit dans l'abandon et dans l'indigence, tenoit à un principe moins louable que mon invincible pitié pour les malheureux; vous n'avez pas rougi de penser et peut-être de dire que j'étois le père de ces créatures infortunées; vous avez fait cette cruelle injure à l'honnêteté de mon âme, dont vous avez vu tant de preuves, et à celles de mes sentimens pour vous, et vous avez supposé le motif le plus vil à l'action peut-être la plus vertueuse de ma vie! Mais pourquoi vous faire des reproches dont vous ne pouvez plus vous justifier si vous ne les méritez pas? pourquoi



troubler vos cendres de mes regrets, que vous ne pouvez plus soulager? Adieu, adieu pour jamais, hélas! pour jamais, ma chère et infortunée Julie! Ces deux titres m'intéressent bien plus que vos fautes à mon égard ne peuvent m'offenser. Jouissez enfin, et, pour mon malheur, jouissez sans moi de ce repos que mon amour et mes soins n'ont pu vous procurer pendant votre vie. Hélas! pourquoi n'avez-vous pu ni aimer ni être aimée en paix? Vous m'avez dit tant de fois et vous m'avez encore avoué en soupirant, quelques mois avant de mourir, que, de tous les sentimens que vous avez inspirés, le mien pour vous et le vôtre pour moi étoient les seuls qui ne vous eussent pas rendue malheureuse! Pourquoi ce sentiment ne vous a-t-il pas suffi? pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre? pourquoi, lorsque je vous donnai mon por-



trait, il y a un an, avec ces vers si pleins de tendresse :

Et dites quelquefois, en voyant cette image :

« De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui? »

pourquoi n'y avez-vous pas vu tout ce que j'étois encore pour vous, tout ce que je voulois être? pourquoi n'avez-vous trouvé dans ces vers que de la bonté et ne les avez-vous loués que par ce mot cruel? Mais, surtout, pourquoi n'avez-vous cru trouver que dans la mort le bonheur et la tranquillité? Hélas! s'il reste encore quelque chose de vous, puissiez-vous jouir de ce bonheur que votre vie m'a fait goûter si peu, et que votre mort m'a fait perdre pour jamais! Vous me faites éprouver, ma chère Julie, que le plus grand malheur n'est pas de pleurer ce qu'on aimoit, mais de pleurer ce qui ne nous aimoit plus, et ce que pourtant on ne peut plus retrouver. Hélas! j'ai perdu avec vous seize ans de ma



vie... Qui remplira et consolera le peu d'années qui me restent? O vous, qui que vous soyez, qui pourriez sécher mes larmes, dans quel endroit de la terre êtes-vous? J'irois vous chercher au bout du monde. Ah! quelque part que vous existiez, entendez mes soupirs, voyez mon cœur, et venez à moi ou m'appellez à vous! Délivrez-moi de la situation accablante où je suis, de l'affreux abandon qui me fait dire, à chaque moment que je rentre dans ma triste demeure : « Personne ne m'attend et ne m'attendra plus! » Tout ce qui s'offre à moi ne sert qu'à me rendre ma solitude plus amère. Tout ce que je vois, tout ce que je rencontre, a un premier objet, un attachement qui occupe et remplit sa vie; et moi je n'en ai plus, je n'ose plus même en espérer! Il n'y a plus de place pour moi dans le cœur de personne! Ah! ma pauvre nourrice, vous qui avez eu tant de soin de mon enfance, qui m'avez mieux aimé que vos propres enfans; vous



avec qui j'ai passé vingt-cinq années, les plus douces de ma vie ; vous que j'ai quittée pour obéir à un sentiment plus tendre ; vous que j'aurois dû ne quitter jamais ; vous que j'ai perdue à quatre-vingt-douze ans, pourquoi n'existez-vous plus ? J'irois demeurer avec vous, j'irois fermer vos yeux ou mourir entre vos bras, et j'aurois, du moins encore pendant quelques momens, la consolation de penser qu'il est quelqu'un au monde qui me préfère à tout le reste. Et vous, ma chère et cruelle amie (car je ne puis m'empêcher de revenir toujours à vous, et mon sentiment m'entraîne au moment même où je crois que le vôtre me repousse), vous qui m'avez dédaigné après m'avoir aimé, qui avez cessé de sentir le prix de mon cœur, qui peut-être, hélas ! ne l'avez senti jamais, où pouviez-vous trouver une âme plus faite pour la vôtre ? Tout, jusqu'à notre sort commun, sembloit fait pour nous réunir. Tous deux sans parens, sans famille, ayant éprouvé, dès le moment



de notre naissance, l'abandon, le malheur et l'injustice, la nature sembloit nous avoir mis au monde pour nous chercher, pour nous tenir l'un à l'autre lieu de tout, pour nous servir d'appui mutuel, comme deux roseaux qui, battus par la tempête, se soutiennent en s'attachant l'un à l'autre. Pourquoi avez-vous cherché d'autres appuis? Bientôt, pour votre malheur, ces appuis vous ont manqué; vous avez expiré en vous croyant seule au monde, lorsque vous n'aviez qu'à étendre la main pour retrouver ce qui étoit si près de vous et que vous ne vouliez pas voir! Ah! si votre vie eût été prolongée, peut-être la nature, qui nous avoit poussés l'un vers l'autre, nous auroit rapprochés encore pour ne nous séparer jamais! Peut-être eussiez-vous senti (car votre âme, quoique trop ardente, étoit honnête) combien je vous étois nécessaire par le besoin même que j'avois de vous! peut-être eussiez-vous enfin cessé de vous faire le reproche, que vous vous faisiez quelquefois



dans des momens de calme et de justice, d'être aimée comme vous l'étiez par moi et de n'être point heureuse. Mais vous n'êtes plus : me voilà seul dans l'univers ! Il ne me reste que la funeste consolation de ceux qui n'en ont point, cette mélancolie qui aime à s'abreuver de larmes et à les répandre sans chercher personne qui les partage. Dans le triste état où je suis, une maladie seroit un bien pour moi ; elle adouciroit mes peines morales en aggravant mes maux physiques, et peut-être me conduiroit-elle bientôt à la fin désirée des unes et des autres. Un presentiment secret, qui pénètre et adoucit mon âme, m'avertit que cette fin n'est pas éloignée...

Mais, hélas ! quand je fermerai mes yeux pour la dernière fois, ils ne retrouveront plus les vôtres ; ils n'en verront pas même qui donnent des pleurs à mes derniers momens ! Adieu, adieu, ma chère Julie, car ces yeux, que je voudrois fermer pour toujours,

se remplissent de larmes en traçant ces dernières lignes, et je ne vois plus le papier sur lequel je vous écris.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

NOVEMBRE 1879



LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LES CONFESSIONS

DU

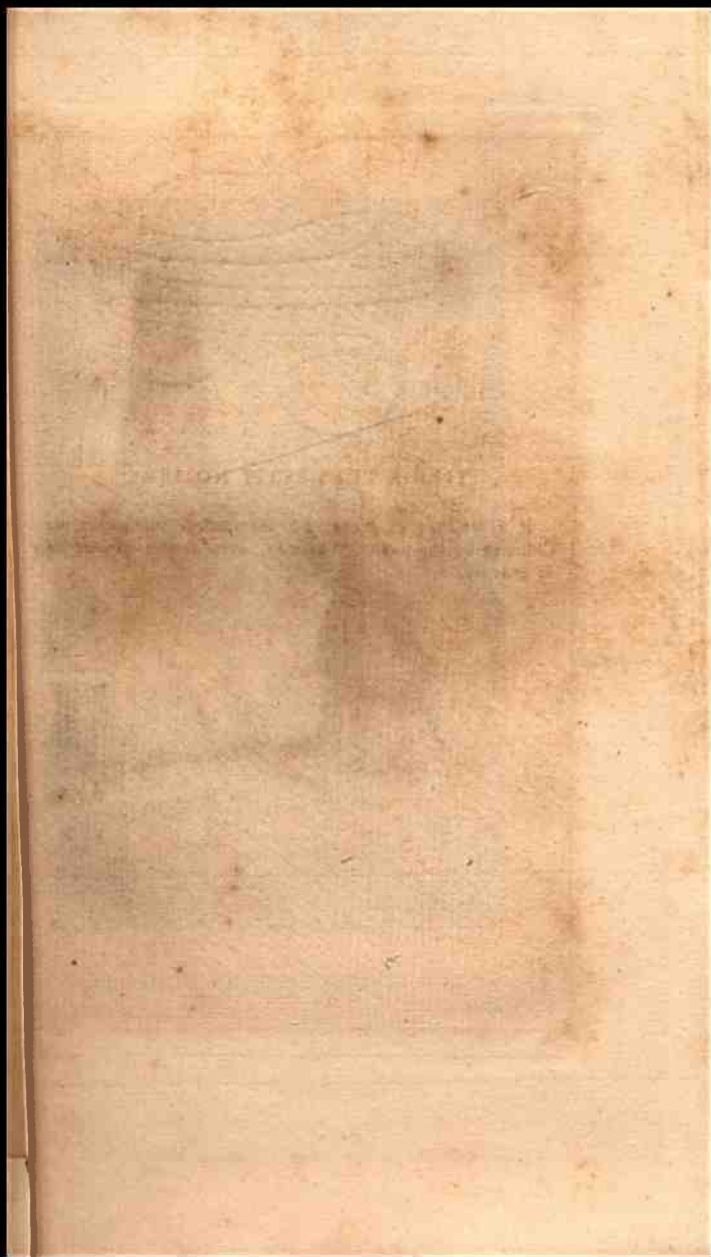
COMTE DE ***



TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure*.







Lalauze del et sc.

LES CONFESSIONS DU COMTE DE***



CH. P.-DUCLOS

LES CONFESSIONS

DU

COMTE DE ***

PUBLIÉES AVEC UNE PRÉFACE

PAR

EUGÈNE ASSE

Eau-forte par Ad. Lalauze

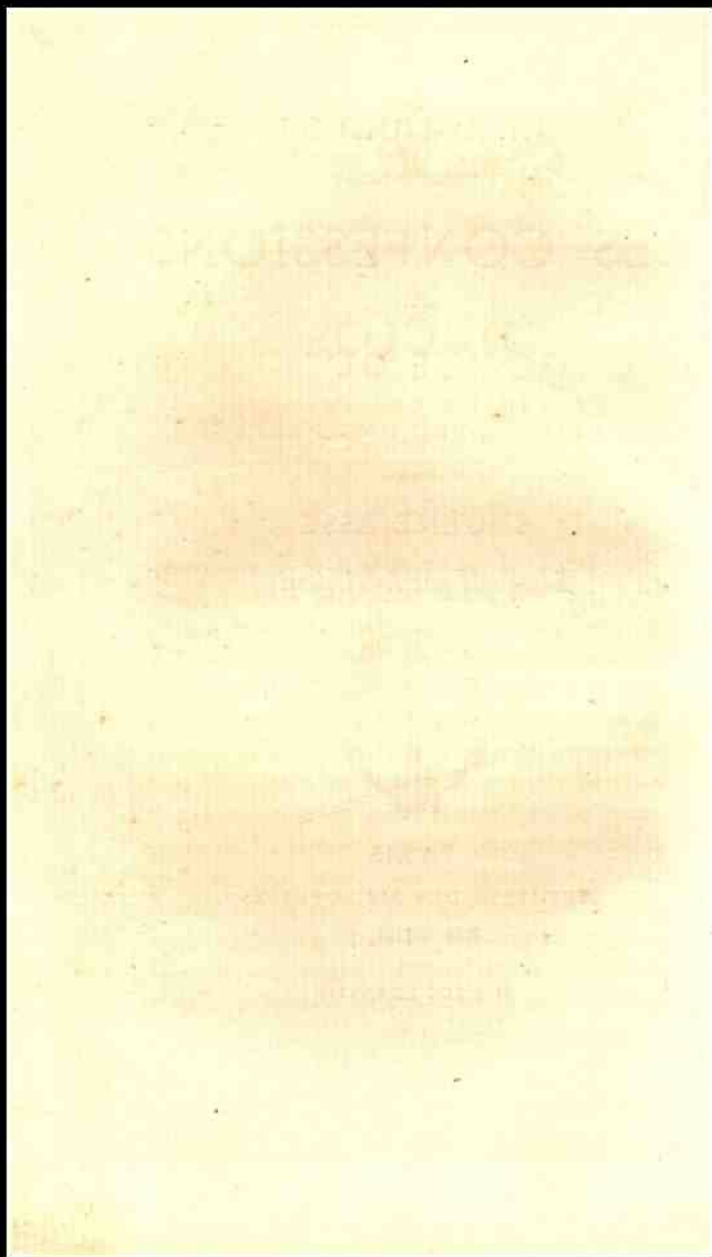


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC LXXXVIII





DUCLOS

SA VIE ET SES ŒUVRES



Il est des écrivains dont la renommée, très grande parmi leurs contemporains, s'est maintenue après leur mort, et dont cependant aujourd'hui l'on connaît à peine les ouvrages. Ils ont leurs statues, statues qu'on honore et auxquelles on tirerait volontiers son chapeau ; mais leurs livres, si on en sait encore le titre, on ne les lit guère. Ils ressemblent à ces belles personnes qui en imposent, mais qui n'attirent pas, et qu'on respecte trop. Balzac, Fontenelle, d'Alembert, Duclos, comptent parmi ces écrivains, célèbres... mais ignorés. Nous nous en prenons aujourd'hui à Duclos ; non pour le réhabiliter, il n'en a pas besoin, mais pour rendre aux lettrés et aux délicats de notre temps quelque chose de son agréable commerce. C'est à

Confessions du comte de ***.

a



*cette intention que nous rééditons ses CONFESSIONS DU COMTE DE ****, un livre qui n'est pas seulement un très remarquable roman, mais encore un document précieux pour l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle.

Charles Pinot Duclos était Breton, et nous pourrions constater dans son caractère plus d'un trait de la ténacité proverbiale de sa race. Il naquit à Dinan, le 12 février 1704, le dernier de trois enfants, d'une « famille honnête et ancienne dans le commerce ». Son père, qu'il perdit en 1706, deux ans et demi après sa naissance, avait une fabrique de chapellerie, et y joignait la vente exclusive des fers provenant des forges de Paimpont, dont un M. d'Andigné, seigneur de La Chasse, le même qui figure comme parrain sur l'acte de baptême de notre auteur, était propriétaire. Cette mort ne nuisit pas cependant aux intérêts de la famille. Sa mère, Jeanne Le Bigot, était une maîtresse femme. Du vivant de son mari, elle dirigeait les affaires de son négoce, et elle continua à le faire après lui. Duclos a dit de sa mère : « Elle réunissoit des qualités qui vont rarement ensemble : avec un caractère singulièrement vif, une imagination brillante et gaie, elle avoit un jugement prompt, juste et ferme. » L'on verra que son fils tenait d'elle par bien des points. Sans les pertes que, plus tard, lui fit éprouver le Système, la fortune de M^{me} Duclos eût été très con-



sidérable. Telle qu'elle était, cette fortune ne laissa pas de tenter plus d'un gentilhomme épris de la cassette et aussi, disons-le, de la figure de cette veuve de quarante et un ans, qui « avoit encore de la beauté ». Au nombre des prétendants était un marquis de Boisgelin. Son titre ne parvint pas à séduire cette bourgeoise très positive, et qui, d'ailleurs, aimait passionnément ses enfants. « Elle ne vouloit pas leur donner, disait-elle, un beau-père qui, avec les meilleurs sentimens, n'auroit pourtant jamais pour eux ceux d'un père. »

Avec une mère qui comprenait ainsi ses devoirs, l'on peut juger si l'enfance de Duclos fut l'objet d'une tendre et intelligente sollicitude. Ses premières années se passèrent à Dinan, et il en conserva toujours un souvenir souriant. A la fin de sa vie, il parle encore de « cette ville, située dans le meilleur air et entourée du paysage le plus agréable ». A la différence de tant d'écrivains du XVIII^e siècle, de Marmontel, de Diderot, qui, une fois venus à Paris et répandus dans la société, ne songeaient guère à leur pays natal, y revenaient peu ou point, Duclos non seulement n'oublia jamais Dinan, mais y allait, presque chaque année, passer quelques semaines. Il songea même à y finir ses jours. Quoique très parisien, Duclos resta Breton : c'est là un des traits de son caractère.

D'ordinaire, dans les familles d'autrefois, c'étaient



les cadets qui devenaient d'église. Ici il en alla autrement. En 1709, le frère aîné, et très aîné de Duclos, — il avait dix-sept ans de plus que lui, — se fit religieux génovésain, et devint plus tard chanoine régulier et prieur de Tressaint. Le cadet n'eut jamais une semblable velléité. « Une vivacité extrême, une mémoire singulière », parurent à sa mère les signes, presque les gages, d'heureuses dispositions qu'il fallait cultiver. En cette même année 1709, il fut envoyé à Rennes pour y recevoir une éducation plus relevée que celle qu'on donnait à Dinan. Il y retrouva sa sœur qui venait d'épouser un secrétaire du roi, nommé Pellenec. Jusque-là il avait mené cette vie un peu sauvage des enfans bretons, qui fut encore celle de Chateaubriand, à Saint-Malo, soixante ans plus tard. « Un petit garçon, très éveillé, tel que je l'étois, dit-il, étoit si difficile à retenir, dans une petite ville où les enfans courent hors de la maison dès qu'ils peuvent marcher, que ma mère prit le parti de m'envoyer à Rennes, où ceux d'un état honnête ont moins de liberté. »

Duclos passa ainsi quatre années à Rennes, apprenant le rudiment « d'une manière de précepteur qui, en montrant le latin, achevoit d'en apprendre lui-même autant qu'il lui en falloit pour être prêtre ». Duclos, qui n'a jamais eu les précepteurs en grande vénération, et qui en a fait plus d'un portrait peu flatteur, parlait peut-être d'expérience. Mais la

vigilance de sa mère s'aperçut assez vite de l'insuffisance de ces leçons, et elle résolut de lui faire terminer ses études à Paris.

Duclos avait neuf ans quand, en 1713, il fut adressé par le coche à un certain correspondant de Paris, ami de M. Pellenec, gentilhomme du prince de Conti, qui devait le conduire dans une institution de la rue de Charonne, où s'achèverait l'œuvre du petit précepteur de Rennes. L'histoire de cette odyssee a été trop agréablement racontée par Duclos lui-même pour que nous nous substituions à lui.

Quoique le cocher fût mon principal mentor, on m'avoit recommandé à des femmes de la connoissance de ma famille, et qui alloient aussi à Paris. Un petit garçon vif, et parlant à tort à travers, les amusoit assez pour qu'elles prissent de moi le plus grand soin, et un vieux prêtre de notre voiture me trouvoit déjà tant d'esprit, et en avoit tant lui-même, qu'il prétendoit que je serois un jour docteur en Sorbonne. Il auroit depuis bien rabattu de ses espérances. A mon arrivée à Paris, un ami de mon beau-frère, gentilhomme du prince de Conti, devoit venir me recevoir. Mais, n'ayant pas apparemment bien calculé le temps du voyage, il ne vint que le lendemain. Cependant chacun, supposant qu'on alloit venir me prendre, comme je l'avois dit en route, étoit parti pour se rendre où on l'attendoit, de sorte que je restois dans le bureau, rue de La Harpe, à la *Rose rouge*, avec les autres paquets, mais sans adresse sur le dos pour être porté à ma destination. Cela m'inquiéta fort peu. Tous les objets étoient nouveaux pour moi, et, naturellement gai, je me trouvois bien partout. Le cocher n'étoit pas de même... Voyant approcher l'heure où le bureau devoit se fermer, il alla dans le quartier chez un marchand à qui il portoit souvent des paquets, et le pria de se charger de moi



pour la nuit. Il y consentit, et sa femme vint avec le cocher au bureau, d'où elle m'emmena chez elle... Ces honnêtes bourgeois paroissoient à leur aise. Ils n'avoient point d'enfans ; mais, ayant eu un fils qui étoit mort depuis deux ans, et qui, s'il eût vécu, eût été à peu près de mon âge, cela leur fit croire que je lui ressemblois, et ils me firent mille caresses. La servante apporta le souper, où je montrai beaucoup d'appétit, et l'on me mit ensuite dans un petit lit bien propre, où je dormis comme on dort à l'âge que j'avois, et comme je ne dors plus. Le lendemain la matinée se passa sans que personne vint me réclamer. Le cocher étoit le seul qui s'en inquiétoit. Je ne m'en embarrassois nullement, et mes bonnes gens ne paroissoient point ennuyés de me garder. Je les amusois apparemment par du bruit et ma confiance en eux. S'ils trouvoient encore que je ressemblois à leur fils, il falloit qu'il fût un petit étourdi. Je déjeunai et dinai toujours à bon compte. Vers cinq heures parut enfin cet ami de mon beau-frère qui devoit me recevoir. Il remercia mes hôtes qui ne voulurent rien accepter pour mon gîte, et m'auroient volontiers gardé plus longtemps, me fit monter en carrosse avec lui, me conduisit tout de suite rue de Charonne, à la pension où l'on m'attendoit, et m'y laissa.

Cette pension, ou institution, de Charonne, avait été fondée par le marquis de Dangeau, grand maître des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, depuis 1693, et destinée à recevoir vingt jeunes gentilshommes pauvres, qui y étaient élevés et instruits. Le célèbre mémorialiste, qui n'était pas seulement un courtisan, comme on l'a trop souvent représenté, mais un homme instruit et charitable, se plut jusqu'à sa mort, en 1720, à visiter cette école, aussi bien que faisait son frère, l'abbé Dangeau, le grammairien, comme lui membre de l'Académie française,



qui lui survécut de trois ans. Saint-Simon, qui n'est pas toujours tendre pour Dangeau, a rendu justice à cette fondation et aux sentiments de son auteur. « Il est pourtant vrai, dit-il, qu'il faisoit un très noble usage de sa commanderie magistrale, qui étoit bonne, et qu'il abandonna tout entière, pour y élever de pauvres gentilshommes, qui y apprennoient gratuitement tout ce qui peut convenir à leur état, et y étoient fort honnêtement nourris et entretenus. »

Ce n'est pas à titre de gentilhomme, — bien que plus tard il ait été anobli, — que le jeune Duclos fut admis à cette école. Mais, à côté des élèves chevaliers, on y élevait d'autres enfants dont les parents payaient pension, « ne fût-ce que pour y exciter l'éducation commune ». C'est parmi ceux-ci que l'on reçut Duclos, qui d'ailleurs avait eu déjà deux parents élevés dans l'établissement. Un sentiment de fertè, qui ne manqua jamais à Duclos, contribua beaucoup aux rapides progrès qu'il y fit. S'il n'avait pas pour lui la supèriorité de la naissance, il voulut avoir celle du savoir. Placé d'abord dans la dernière classe, où l'on commençait le rudiment latin, il passa rapidement dans la seconde. « Je n'oubliai rien, dit-il, pour éclipser mes petits compagnons d'étude dans les deux premières classes, et j'y parvins. » Nous voulons bien en croire Duclos sur ses succès scolaires; mais il ne faudrait pas s'imaginer qu'il n'eût pas de rivaux. Parmi les élèves chevaliers,

se trouvait alors celui qui, plus tard, sous le nom de chevalier d'Aydie, acquit une si juste réputation d'esprit, de délicatesse et de savoir, qui inspira à Mlle Aïssé une si touchante passion, et que Voltaire appelait, avec son ami le bailli de Froulay, « le preux chevalier ». Duclos demeura cinq ans dans cette « maison de la rue de Charonne, en bon air, avec un jardin, mur mitoyen du couvent de Bon-Secours ».

Il avait quatorze ans lorsqu'il la quitta, en 1718, pour le vieux collège d'Harcourt, de la rue de La Harpe, qui n'était pas aussi riant, tant s'en faut, et dont le proviseur était alors « le fameux Dagoumer, le plus terrible argumentateur de l'Université », que Le Sage a peint, dans GIL BLAS, sous le « nom du licencié Guyomar ». Le nouvel écolier fit honneur à ses premiers maîtres, car, placé en seconde, « il y fut constamment le premier », et l'année suivante « eut tous les prix en rhétorique ». Le seul condisciple qui lui disputât la première place était le jeune marquis de Beauvau, cousin du futur maréchal de ce nom, et qui devait être tué, à trente-quatre ans, au siège d'Ypres, en 1744. Il faut ajouter, à l'honneur de l'émule de Duclos, qu'il avait quelques années de moins que lui. Notre jeune Breton était encore au collège d'Harcourt, lorsque la ruine de la banque de Law (1720) vint porter une atteinte profonde à la fortune de sa mère, qui avait



reçu en billets la valeur de plusieurs biens de campagne vendus par elle pour les nécessités de son commerce. La brave femme n'en abrégéa pas cependant les études de son fils, dont elle avait reçu de grands éloges dans un voyage qu'elle fit à Paris, en 1718, et qui ne quitta Harcourt que quand il eut complètement achevé ses classes. L'ardeur de Duclos était grande. « Jusque-là, a-t-il dit, l'étude avoit été mon plus grand plaisir. Je ne me bornois pas à celle qui m'étoit prescrite ; ma facilité me laissoit du temps de reste, et je l'employois à dévorer les livres que je pouvois me procurer. Je continuai de lire des poètes, des historiens, des moralistes, et les philosophes non scolastiques : car les catégories, les universaux, les degrés métaphysiques et le jargon de l'école, s'accordoient peu avec mon goût pour la littérature. »

Les plaisirs de l'esprit et de l'étude n'étaient pas les seuls vers lesquels Duclos fût entraîné. Avant même d'être sorti de l'école, il s'abandonnait à d'autres moins délicats, et par ses aveux nous pouvons juger que les collégiens d'alors jouissaient d'une liberté dont ils ne faisaient pas toujours bon usage. « Des jeunes gens ressemblés, dit-il, quelque surveillés qu'ils soient, acquièrent bientôt ensemble la théorie du vice, et un de mes camarades, un peu plus âgé que moi, m'en facilita la pratique en me menant chez des filles. J'étois déjà assez libertin, quand ma mère me fit

revenir en Bretagne, à la fin de mes classes, pour voir quelle seroit ma vocation. » Il fallait citer ce passage pour bien faire connaître un des côtés du caractère de Duclos, qui conserva toujours ce goût pour le libertinage, et le moins délicat. Il y parut dans ses écrits, comme dans sa vie. La comtesse de Rochefort ne l'a pas calomnié, quand, un jour qu'il parlait du paradis que chacun se fait à sa manière, elle s'écria : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage, et la première venue. »

Avec un pareil penchant pour le plaisir, auquel s'ajoutait « un tempérament d'athlète », l'on peut deviner que la « vocation » de Duclos n'était pas pour une vie tranquille, à Dinan, sous l'œil maternel. En réalité, « il n'en avoit alors point d'autre que de retourner à Paris », et d'y continuer à vivre comme il avait commencé. Il y réussit, en persuadant à sa mère de l'envoyer faire son droit dans la capitale.

Comme tant d'autres, avant lui et depuis, il ne s'y occupa guère du Code et des Pandectes. Il prit sa première inscription, mais bientôt « il appliqua au maître d'armes ce qui étoit destiné à l'agrégé », et se donna un jour le plaisir de rosser le guet pour délivrer un homme arrêté pour dettes. Il pensa que c'était déjà être avocat à sa manière; le débiteur trouva sans doute que c'était la bonne. Les amis

qu'il fit à la salle d'armes étaient fort mêlés, et tous ne finirent pas bien. Son correspondant à Paris, officier de la Compagnie des Indes, ne paraît pas avoir été d'ailleurs de mœurs très sévères. C'est par lui qu'il connut un certain Saint-Maurice, un drôle et un aventurier digne de figurer dans un roman picaresque, qui exploitait la crédulité des personnes naïves qu'il prétendait mettre en rapport « avec les génies élémentaires ». Duclos n'était pas de ces personnes-là, mais il rencontra chez Saint-Maurice des beautés faciles dont il apprécia fort le commerce. A cinquante ans de distance Duclos se plaisait encore au souvenir de ces folles journées, ou plutôt de ces folles nuits. « La délicieuse société ! s'écrie-t-il, il ne lui manquoit que d'être honnête ; ce qui ne l'empêchoit pas d'être fort de mon goût, à l'âge que j'avois, avec une ardeur immodérée pour les femmes. Je les aimois toutes, et je n'en méprisois aucune. La délicatesse du sentiment ne s'allie guère avec un tempérament de feu. » C'est à cette époque qu'il fit connaissance, chez un traîtreur, de deux hommes de lettres : Piron et Crébillon. « Les saillies » du premier et « le ton grivois » du second lui plurent beaucoup. Bien qu'on puisse s'y tromper, ce Crébillon était l'auteur de RHADAMISTE, et non son fils, l'auteur du SOPHA, d'un an plus jeune que Duclos.

Fort heureusement pour notre apprenti juriste, M^{me} Duclos eut connaissance de la vie dissipée de

son fils et le rappela à Dinan. Duclos y passa toute l'année 1725, mais bien malgré lui. Il n'en était pas encore à revoir avec plaisir les rues de sa ville natale. « Je n'éprouvai pas, dit-il, en apercevant les clochers de Dinan, qui se voient de loin, ce sentiment de plaisir qui m'affecte aujourd'hui quand j'y retourne. » Ce séjour lui fut salutaire. N'ayant pu obtenir de sa mère la permission d'acheter une lieutenance dans le régiment de Piémont et de suivre la carrière des armes, à laquelle il se croyait sans doute appelé par ses leçons d'escrime, il prit du moins la résolution de faire plus sérieusement son droit.

Revenu à Paris au commencement de l'année suivante, il se mit en effet en pension chez un avocat au Conseil et reprit ses inscriptions. Mais l'entraînement du plaisir, son goût de plus en plus marqué pour les lettres, le détournèrent encore une fois, et pour jamais, de cette étude aride. Il donnait presque tout son temps « à la lecture des livres de belles-lettres latines et françoises ». Il fréquentait la Comédie, et bientôt il devint un des habitués des cafés Procope et Gradot, situés l'un en face même du Théâtre-Français, l'autre sur le quai de l'Ecole, et où se réunissaient un grand nombre d'hommes de lettres. Boin-din trônait dans le premier, à côté de l'abbé Terrasson, de Dumarsais, La Faye, Fréret, Piron, Desfontaines; dans le second, La Motte, avec Saurin, Maupertuis, Melon, un précurseur des économistes.



L'esprit mordant, la repartie brusque de Duclos, qui aimait à relever une pensée fine par une expression souvent vulgaire ou libre, frappèrent tout d'abord et lui firent une réputation. Avec « sa voix de gourdin », comme dira plus tard Grimm, il enfonçait le mot et l'idée.

C'était alors la mode des discussions de café, mode qui devait passer vers le milieu du XVIII^e siècle, pour reparaître avec les premiers jours de la Révolution, et plusieurs fois depuis. Grimm, chez lequel d'ailleurs il faut faire la part de l'animosité que la conduite peu mesurée de Duclos à l'égard de Mme d'Epinay lui avait inspirée, a dit de ces cafés, et de celui qui en était devenu le plus brillant habitué :

Duclos avoit passé sa vie dans les cafés à disputer avec une voix de gourdin et à ferrailer, comme c'étoit alors la mode. Dans ces combats à mort, le plus fort en gueule étoit le plus considéré, et l'homme de lettres et le bel-esprit contractoient le ton et les habitudes des crocheteurs. Ce siècle est passé.

De tous les gens célèbres fréquentant jadis les cafés, il ne reste que M. de Voltaire, à qui un génie plein de délicatesse, une politesse naturelle et l'usage du grand monde n'ont jamais permis de prendre ces mœurs grossières, et M. Duclos, le seul qui en ait transporté l'usage dans la société des honnêtes gens et dans la bonne compagnie¹.

Vers le même temps Duclos fréquenta aussi beau-

1. *Correspondance littéraire*, édition Tourneux, t. XI, p. 326. Juillet 1765.

coup le célèbre acteur Baron, qui ne mourut qu'en 1729, et dont la vieillesse conteuse enrichit sa mémoire d'une foule d'anecdotes curieuses.

Pendant seize ans, de 1726 à 1741, époque où il publia son premier livre, Duclos se dépensa ainsi en conversations; heureusement ce ne fut pas toujours en conversations de café. Il fut célèbre comme causeur, bien longtemps avant de l'être comme écrivain. C'est par l'hôtel de Brancas que Duclos pénétra dans la société polie de son temps, et qu'il devint l'homme recherché de tous les salons. Le vieux maréchal de Brancas, qui exerça longtemps la fonction de commandant en Bretagne, y avait sans doute connu la famille de Duclos, et c'est probablement à ce titre qu'il accueillit celui-ci chez lui. Le comte de Rochefort, qui devint son gendre en 1736, était fils de ce président de Rochefort, qui sous la Régence avait joué un si grand rôle dans les troubles de Bretagne. Nous voyons aussi, par une lettre de Montesquieu au chevalier d'Aydie, que celui-ci était fort bien avec les Brancas. Il se pourrait donc que Duclos y ait été introduit par l'aimable chevalier, son ancien condisciple à l'école de Charonne.

Quoi qu'il en soit, Duclos ne tarda pas à être un des familiers de l'hôtel de Brancas. Là brillaient le fils aîné du maréchal, ce jeune et spirituel comte de Forcalquier, de dix ans plus jeune que Duclos, dont Mme de Flamarens disait « qu'il éclairait une



chambre quand il y entroit » ; sa sœur, cette aimable comtesse de Rochefort, devenue duchesse de Nivernois à la fin de sa vie, qui à l'esprit le plus délicat unissait le plus noble cœur ; et, parmi leurs hôtes, le président Hénault, le marquis d'Ussé, le comte de Maurepas, le jeune duc de Nivernois, Mme du Deffand, la spirituelle et jolie marquise de Flamarens, Mauvertuis, Montesquieu enfin, qui, en 1748, écrivait à Duclos : « Les soirées de l'hôtel de Brancas reviennent toujours à ma pensée, et les soupers qui n'en avoient pas le titre, et où nous nous crevions. » Ces soupers n'étaient en effet que l'accessoire de ces réunions, dont l'éclat venait d'ailleurs. « L'hôtel de Brancas, dit Grimm, étoit alors ce que l'hôtel de Rambouillet étoit dans le siècle passé. » Ce fut là que commença ce goût pour la comédie de salon qui devint bientôt une fureur. Les pièces que l'on y jouait étaient le plus ordinairement de la façon des acteurs. Les plus connus de ces écrivains amateurs étaient le comte de Forcalquier lui-même, qui composa à cette intention plusieurs comédies qui n'étaient pas sans mérite, entre autres L'HOMME DU BEL AIR, LES BLASÉS, LE PÈRE RAISONNABLE, et le président Hénault. Duclos a peint ainsi ces représentations de société, dans un passage des CONFESSIONS DU COMTE DE *** :

La fureur de jouer la comédie régnoit alors à Paris ; on trouvoit partout des théâtres. La société de M^{me} de Tonins prenoit le même plaisir et portoit l'ambition plus haut. Pour com-



ble de ridicule, on n'y vouloit jouer que du neuf; presque tous les acteurs étoient auteurs des pièces qu'ils jouoient. Nos représentations (car je fus bientôt admis dans la troupe) étoient d'un ennui mortel; on se le dissimuloit: nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas.

Si c'est un tableau de l'hôtel de Brancas qu'il a voulu ainsi crayonner, il ne faut pas s'étonner de la rupture qui, au dire de Mme d'Epinaÿ, eut lieu plus tard entre la comtesse de Rochefort et lui. Nous aimons mieux croire qu'il s'agit ici du salon de Mme de Tencin, dont le nom est presque reproduit dans celui de Mme de Tonins. Ce qui est certain, c'est que Duclos figura parmi les acteurs aristocratiques de l'hôtel de Brancas. Il y tenait ordinairement les rôles de valets. Il avait ses raisons pour cela, et c'est bien des raisons à la Duclos. « J'étois très bon, disait-il un jour à l'hôtesse de La Chevrette, je faisais les valets; il y avoit une petite soubrette qui étoit, pardieu! charmante, et nous jouions bien notre rôle tous deux. » Cette soubrette étoit la jolie comtesse de Forcalquier, veuve du marquis d'Antin, remariée en 1742 au fils aîné du maréchal de Brancas, celle que Mme du Deffand appelloit la Bellissima¹.

Par la société à la fois aristocratique et littéraire que réunissoit Mlle Quinault, et connue sous le nom

1. Voir L. de Loménie, *la Comtesse de Rochefort et ses amis*, Paris, 1870, p. 41.



de société du Bout-du-banc, et par celle du Caveau, où il se lia étroitement avec Collé, Duclos entraît dans un monde fort différent et où il ne fut pas moins fêté. Nous devons en croire Grimm quand il dit de lui : « C'étoit l'homme de lettres de France le plus à la mode¹. » On peut juger de son crédit par ce fait, qu'en 1739 il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres uniquement sur la recommandation de ses amis et sur le savoir qu'on lui supposait, mais dont il n'avait encore donné aucune preuve.

Si à cette époque Duclos avait publié quelque chose, c'était dans un genre qui ne touchait guère à l'érudition. Très lié avec le comte de Caylus, le comte de Maurepas, auquel il dédia plus tard son HISTOIRE DE LOUIS XI, l'abbé de Voisenon, Surgères, il passa pour n'être pas étranger à cette œuvre collective et badine qui parut en 1739 sous ce titre LES ÉCOSSEUSES, OU LES ŒUFS DE PAQUES, et qui fut suivie des MANTEAUX en 1746, des ÉTRENNES DE LA SAINT-JEAN en 1742, et du RECUEIL DE CES MESSIEURS en 1745. Mais le premier ouvrage qu'il avoua, bien qu'il parût sans nom d'auteur, fut un roman : HISTOIRE DE M^{me} DE LUZ, ANECDOTE DU RÈGNE DE HENRI IV, dans lequel il a voulu peindre une femme qui, toujours innocente et pure, est ce-

1. *Correspondance littéraire*, II, 37. Mars 1751.

Confessions du comte de ***.

pendant victime des entreprises de libertins audacieux. Ce n'est pas sans quelque raison qu'on a vu dans ce livre un prototype, mais encore acceptable, du roman tristement célèbre du marquis de Sade : JUSTINE, OU LES MALHEURS DE LA VERTU, qui parut en 1791.

Fontenelle, que Duclos rencontrait, bien avant cette époque, chez Mme de Tencin, et qui avait été frappé de sa conversation, de ses réflexions sur la société et de ses portraits, l'avait engagé à écrire, à composer quelque ouvrage. « Sur quoi? demanda Duclos. — Sur ce que vous venez de dire », reprit Fontenelle. Duclos se souvint sans doute de ce conseil, lorsqu'il écrivit LES CONFESSIONS DU COMTE DE ***, qui parurent en 1742. Cette œuvre eut d'autant plus de succès que l'on y reconnut bien des figures, quoique dans l'avertissement Duclos se défendit d'avoir voulu peindre personne. Ce sont là des déclarations qui ne tirent pas à conséquence et auxquelles le public ne croit guère. Il en fut ainsi pour ce second roman de Duclos. Après la mort de son auteur, La Harpe, qui avait vécu au milieu des modèles, écrivait : « Porté de bonne heure dans la meilleure compagnie, en même temps qu'il en goûtoit les agrémens en homme d'esprit, il l'observoit en homme de talent. Celui de dessiner des caractères étoit alors fort à la mode, surtout dans la société de Mme de T*** (Tencin), et de M. le comte de F*** (Forcalquier). La manière d'écrire de



*M. Duclos se prêtoit merveilleusement à ce genre : aussi LES CONFESSIONS DU COMTE DE *** ne sont-elles qu'une galerie de portraits tous supérieurement tracés.* — Et quelle galerie ! de femmes surtout. C'est *Mme de Gremonville, la dévote ; Mme de Tonins, la précieuse ; Mme de Persigny, la dissipée ; Mme d'Albi, la capricieuse ; Mme de Lery, la coquette ; puis la facile, la libertine, la scélérate, la conseillère, la financière, la bourgeoise, et par-dessus tout cette charmante Mme de Selve, qui représente le sentiment, l'amour vrai, et dont la touchante histoire clôt vertueusement un roman qui n'avait pas commencé ainsi. Tout est bien qui finit bien !*

Duclos en effet venait d'inventer, sinon le roman de mœurs, du moins le roman à portraits, qui n'est pas non plus le roman à caractères. Dans celui-ci les personnages se peignent eux-mêmes, par leurs actes et leur langage ; dans celui-là, c'est l'auteur qui les peint : son livre est une galerie. C'était un genre distinct, que l'on ne connaissait pas encore en France. Le roman sentimental était né en 1678 avec LA PRINCESSE DE CLÈVES, de Mme de La Fayette, précédé par le roman picaresque avec le FRANCION de Sorel (1633), LE ROMAN BOURGEOIS de Furetière (1666), LE ROMAN COMIQUE de Scarron ; le roman de mœurs avait paru plus tard, en 1715, avec le premier volume de GIL BLAS, de Le Sage, et enfin le roman d'aventures avec LES MÉMOIRES D'UN HOMME



DE QUALITÉ, de l'abbé Prévost, en 1728, suivis de CLEVELAND (1732-1739), du DOYEN DE KILLERINE (1735). Quand parurent LES CONFESSIONS DU COMTE DE ***, tous ces genres avaient donné leurs chefs-d'œuvre : MANON LESCAUT en 1733, MARIANNE de 1731 à 1736, la dernière partie de GIL BLAS en 1735, et le roman philosophique n'était pas encore né avec ZADIG, qui ne fut publié qu'en 1749. Depuis plusieurs années le public en était réduit à des productions affaiblies : PHARAMOND, OU LES FOLIES ROMANESQUES, 1737, de Marivaux ; LE SIÈGE DE CALAIS, 1739, de M^{me} de Tencin ; LE COMMANDEUR DE MALTE, 1741, de l'abbé Prévost, œuvres où l'observation et la peinture des mœurs tenaient peu ou point de place.

L'on imagine facilement le succès que dut avoir le roman de Duclos, où les contemporains pouvaient se reconnaître, et le lecteur mettre un nom sous chacun des personnages. Ce succès ne nous est pas seulement attesté par quatre éditions qui eurent lieu dans la seule année 1742, mais aussi par les attaques dont le livre fut l'objet. Un avocat de Toulouse, nommé Soubeyran de Scopon, qui lui reprochait d'être trop léger, le critiqua, en un style qui ne l'est guère, dans un opuscule intitulé : EXAMEN DES CONFESSIONS DU COMTE DE ***, Amsterdam, 1742. Presqu'en même temps paraissait L'EXAMEN DES CONFESSIONS DU COMTE DE ***, avec une abso-



lution générale des fautes qu'il a faites pendant sa vie et celles qui se trouvent dans son livre, par le R. P. P***, cordelier du grand couvent, 1742.

Après la publication des *CONFESIONS DU COMTE DE ****, Duclos vit sa réputation vraiment établie. C'est le moment de présenter son portrait. Nous l'empruntons à quelqu'un qui le connut bien, au comte de Forcalquier, qui l'écrivait vers 1742, pour la société de l'hôtel de Brancas.

L'esprit étendu, l'imagination bouillante, le caractère doux et simple, les mœurs d'un philosophe, les manières d'un étourdi. Ses principes, ses idées, ses mouvemens, ses expressions, sont brusques et fermes. Emporté par les passions jusqu'au transport, il les abandonne dès qu'elles s'écartent du chemin de la probité. Il n'a pas besoin d'être ramené dans les voies honnêtes par les réflexions; un instinct heureux, aussi sûr que ses principes, et qui ne le quitte pas même dans l'ivresse des passions, l'a conduit, sans jamais l'égarer, à travers l'écueil de toutes les passions. Il n'a que de l'amour-propre et point d'orgueil. Il cherche l'estime, et non les récompenses... Ce qui lui manque de politesse fait voir combien elle est nécessaire avec les plus grandes qualités, car son expression est si rapide, et quelquefois si dépourvue de grâces, qu'il perd avec les gens médiocres qui l'écoutent ce qu'il gagne avec les gens d'esprit qui l'entendent¹.

Duclos ne pouvait se dispenser de se peindre lui-même, après avoir peint les autres. C'est pourtant ce qu'il a fait, dans une sorte de contre-épreuve du

1. Cité par Villenave : *Notice sur Duclos*, p. 63.

portrait précédent. Il ne s'y montre pas en laid, mais il y a mis quelques traits vraiment sincères :

Je me crois de l'esprit, et j'en ai la réputation. Il me semble que mes ouvrages le prouvent. Ceux qui me connoissent personnellement prétendent que je suis supérieur à mes ouvrages. L'opinion qu'on a de moi à cet égard vient de ce que, dans la conversation, j'ai un tour et un style à moi, qui, n'ayant rien de peiné, d'affecté ni de recherché, est à la fois singulier et naturel... Je suis né avec beaucoup d'amour-propre; mais je sens que j'en ai perdu une partie, sans qu'il soit aisé aux autres de s'en apercevoir. Je ne dois paroître modeste qu'à ceux dont je ne me soucie pas. La franchise de mon amour-propre est une preuve de mon estime et de mon goût pour ceux à qui je le montre... Je ne suis pas grossier, mais trop peu poli pour le monde que je vois. Je n'ai jamais travaillé sur moi-même, et je ne crois pas que j'y eusse réussi. J'ai été très libertin par force de tempérament, et je n'ai commencé à m'occuper formellement des lettres que rassasié de libertinage, à peu près comme ces femmes qui donnent à Dieu ce que le diable ne veut plus. Il est pourtant vrai qu'ayant fort étudié dans ma jeunesse, j'avois un assez bon fonds de littérature que j'entretenois toujours par goût, sans imaginer que je devois un jour en faire profession.

Jean-Jacques Rousseau, qui avait quelques analogies de caractère avec Duclos, et qui lui donna une preuve de son estime en lui dédiant son DEVIN DU VILLAGE, en 1753, la seule dédicace qu'il ait jamais faite avec celle adressée à Genève, sa ville natale, Rousseau disait de lui « qu'il étoit droit et adroit ». La brusquerie du langage n'étoit pas, en effet, sans quelque savoir-faire chez Duclos, et elle servit sou-



vent d'assaisonnement à la flatterie. La Harpe, qui s'est tenu à son égard dans une juste mesure d'éloge, indique bien cette nuance du caractère de Duclos : « On lui reprochoit de manquer de politesse, mais on le lui pardontoit. Soit habitude, soit dessein, il gardoit ce ton de brusquerie même dans la louange, et l'on peut juger qu'elle n'y perdoit pas. » Le même écrivain nous donne une bien vive idée de la conversation de Duclos, en la rapprochant ainsi de son style : « Peu d'hommes, dit-il, étoient nés avec plus d'esprit. Son entretien ressembloit à son style : une précision tranchante, des saillies fréquentes, une tournure travaillée mais piquante, en un mot ce qu'on appelle du trait : voilà ce qui lui donnoit, dans ses contes et dans le monde, une physionomie particulière. » Il aurait cependant fallu ajouter, pour être tout à fait exact, que le trait était bien plus vif, plus acéré, chez Duclos causeur que chez Duclos écrivain. Le prince de Ligne parle « de son sel ordinaire, sel de mer, à la vérité, sel amer » ; mais « qui vaut mieux, ajoute-t-il, que le sel attique dont on parle toujours et où je ne trouve jamais le mot pour rire ». D'ailleurs Duclos, avec le temps, se corrigea un peu de ce défaut d'amertume. Beauzée, son successeur à l'Académie française, ayant dit, dans son discours de réception, « qu'on reprochoit à Duclos de la vivacité dans le ton, peut-être quelque chose de plus dans la dispute », le prince de Beauvau, en lui



répondant, adoucit la critique. « L'âge, l'expérience, dit-il, et un grand fonds de bonté, avoient instruit M. Duclos à devenir indulgent pour les particuliers, et à ne plus dire qu'au public des vérités dures. »

Si Duclos ne domina pas son temps par ses livres, si par eux il ne vint qu'au second rang, personne ne lui fut supérieur dans la conversation. Dans un salon, il fascinait vraiment ses contemporains. Il faut jeter un voile sur les mœurs du libertin, qui a dit des femmes : « Je les aimois toutes, et je n'en méprisois aucune », et sur lequel il est difficile de révoquer en doute le témoignage de Mme d'Épinay, depuis les nouveaux passages de sa Correspondance et de ses Mémoires qui ont été publiés par Lucien Perey et Gaston Maugras. Mais le causeur peut être mis dans tout son jour. Pour cela nous citerons quelques-uns des mots qui nous en ont été conservés.

Boindin, qui passait pour athée, soutenait un jour, au café Procope, la pluralité des dieux. Duclos, qui affirmait contre lui l'unité divine, se mit tout d'un coup à éclater de rire. Interrogé par Boindin sur la cause de cette étrange hilarité : « C'est, répond-il, qu'en vous entendant soutenir la pluralité des dieux, vous qui passez pour n'en admettre aucun, je me suis rappelé le proverbe : Il n'est chère que de vilain. » Ce mot le peint. Il a dit lui-même avec beaucoup de vérité : « J'avois la contradiction gaie. » Il l'avait



dure cependant quelquefois, comme le jour où, en 1753, Bougainville, un candidat à l'Académie, faisant valoir son âge, il repartit vivement : « L'Académie n'est pas une extrême-onction. » — Et une autre fois : « L'Académie n'est pas un hôtel des Invalides. » Quoique fort bien avec Voltaire et les encyclopédistes, il s'irritait contre leur excès d'irrégion qui devenait un fanatisme à rebours. « Les grands raisonneurs et les sous-petits raisonneurs de notre siècle, disait-il, en feront et en diront tant qu'ils finiront par m'envoyer à confesse. » — Mais lui-même avait souvent des mots excessifs, qui passaient cependant, en cette fin de monarchie où le langage était déjà anarchique. « Je l'entendis un jour, raconte Sénac de Meilhan, dire après dîner, en parlant du lieutenant de police : « Je tirerai ce drôle-là de la fange pour le pendre dans l'histoire. » Une autre fois, moitié sérieusement, moitié plaisantant, il disait de l'abbé d'Olivet, avec lequel il avait toujours quelque prise à l'Académie, depuis l'affaire de l'élection de l'abbé de Radonvilliers : « C'est un si grand coquin que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre. » — Et d'un certain personnage : « On lui crache au visage, on le lui essuie avec le pied, et il remercie. » Mais les mots de Duclos ne tiraient pas toujours à conséquence ; on savait qu'il fallait en rabattre, et Louis XV lui-même, qu'il avait appelé dans son discours de récep-

tion « un héros supérieur à la gloire même », disait de Duclos, dont on venait de raconter quelque saillie un peu forte : « Oh ! pour Duclos, il a son franc parler. » — En 1771, il était beaucoup question à Paris d'un éléphant blanc de cinq ans qui faisait des tours merveilleux. « Parlons de l'éléphant, dit Duclos à l'Académie ; c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse parler en ce temps-ci sans danger. » — Nous clorons cette liste, qui deviendrait trop longue, par ce joli mot : « Un tel est un sot, c'est moi qui le dis, c'est lui qui le prouve. »

Duclos, s'il disait crûment leur fait aux gens, n'était pas sans recevoir aussi quelques traits acérés, même de ses meilleurs amis. Un jour, comme, après s'être plaint que les courtisanes, devenues plus timorées que d'honnêtes femmes, ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu vif, il commençait à en dire de bonnes devant M^{me} de Mirepoix et M^{me} de Rochefort : « Prenez donc garde, Duclos, interrompit celle-ci, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

Après le grand succès des CONFESIONS DU COMTE DE ***, Duclos donna encore le joli conte ACAJOU ET ZIRPHILE (1744), sorte de gageure d'homme d'esprit, écrit pour utiliser les dessins qu'un diplomate suédois, le comte de Tessin, avait commandés à Boucher, et qui devaient illustrer une nouvelle de sa façon dont le manuscrit s'était perdu après le départ de



*l'auteur*¹. *L'année précédente, il avait composé, pour avoir ses entrées, un opéra-ballet, LES CARACTÈRES DE LA FOLIE, dont Bury fils fit la musique, et qui eut d'ailleurs peu de succès, malgré le talent des interprètes : M^{lle} Fel, la Le Maure, la Camargo, Chassé. Il ne faut pas s'en étonner de la part d'un homme qui faisait ouvertement profession de détester les vers, et qui, quand par hasard il en voulait louer, disait : « Cela est beau comme de la prose. » Repris le 6 juillet 1762, avec un acte nouveau, cet opéra ne réussit pas davantage. Dès lors Duclos s'adonna à des œuvres plus sérieuses. Au mois de mai 1741, le comte de Maurepas l'avait chargé*² *d'écrire l'histoire de Louis XI, d'après les mémoires et les pièces laissés par l'abbé Le Grand sur le règne de ce prince, et que le gouvernement venait d'acquérir pour la Bibliothèque royale. Il s'y consacra avec zèle, et le livre parut en 1745. Ce n'était pas un chef-d'œuvre, ce qui ne l'empêcha pas d'être salué comme tel par Voltaire, qui écrivit à l'auteur : « Courage! il n'ap-*

1. D'après une note ms. d'un exemplaire de ce conte de M. de Tessin, *Faunillane, ou l'Infante jaune*, cette commande faite à Boucher avait pour but de favoriser une intrigue de M. de Tessin avec la femme du peintre. MM. de Goncourt en parlent dans leur beau livre : *l'Art au XVIII^e siècle*. Paris, 1881, t. I, p. 208, étude sur Boucher.

2. M. Octave Uzanne a donné cette lettre dans son excellente étude sur Duclos, en tête de son édition des *Contes*. Paris, 1880.



partient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire », et terminait par « un bon soir, Salluste ». Plus et même trop sévèrement, Daguesseau disait de ce livre : « C'est un ouvrage écrit aujourd'hui avec l'érudition d'hier. »

En 1746 Duclos fut élu à l'Académie française, à la place de l'abbé Mongault, et en devint secrétaire perpétuel en 1755, lorsque Mirabaud, le très ignoré traducteur de l'Arioste, fut obligé par son âge de se démettre de ses fonctions. Cinq ans plus tôt, en 1750, il avait été nommé historiographe du roi, à la place de Voltaire, qui venait de quitter la France. En 1751 la publication de ses *CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS* avait mis le sceau à sa réputation littéraire. « Vous avez bien de l'esprit, lui écrivit à cette occasion Montesquieu, et dites de bien jolies choses. On dira que La Bruyère et vous connoissiez bien votre siècle; que vous êtes plus philosophe que lui, et que votre siècle est plus philosophe que le sien. Quoi qu'il en soit, vous êtes agréable à lire et vous faites penser. »

A côté des éloges, il y eut aussi les critiques. Comme l'ouvrage débutait par ces mots un peu emphatiques : « J'ai vécu, je voudrais être utile à ceux qui ont à vivre », Palissot s'en moqua dans sa comédie des *PHILOSOPHES* (1760), et prétendit que ce n'était pas l'auteur, mais son livre, mort-né, qui disait : J'ai vécu. Une dame de la cour, lisant ces mêmes mots,



s'interrompt en disant : « Où ? dans un café. » LES CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS sont restées l'ouvrage le plus célèbre de Duclos, mais elles pèchent précisément par ce dont Montesquieu les loue, par le ton philosophique. Chose singulière ! il y manque le trait, dont leur auteur était si prodigue dans la conversation. Duclos le sentit sans doute : car, revenant sur ce sujet, il lui donna la forme du roman à portraits. Dans LES MÉMOIRES SUR LES MŒURS, qui parurent en 1751, il n'y oubliâ pas les femmes, comme on lui avait reproché d'avoir fait dans LES CONSIDÉRATIONS, où leur nom n'est prononcé qu'une fois.

*Au milieu de ses succès, Duclos n'avait pas oublié sa ville natale. Il mit même son ambition à y briguer les honneurs administratifs, comme nous le voyons par ce joli passage des MÉMOIRES DE MARMONTEL : « L'abbé de Bernis et Duclos alloient ensemble voir Mme de Pompadour tous les dimanches ; et, comme ils avoient l'un et l'autre quelque amitié pour moi, j'allois en troisième avec eux. Elle nous recevoit tous les trois familièrement, quoique avec des nuances de distinction très sensibles. A l'un, elle disoit, d'un air léger et d'un parler bref : Bonjour, Duclos ; à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical : Bonjour, l'abbé, en lui donnant parfois un petit soufflet sur la joue ; et à moi, plus sérieusement et plus bas : Bonjour, Marmon-
tel. L'ambition de Duclos étoit de se rendre important dans sa province de Bretagne ; l'ambition de l'abbé*



étoit d'avoir un petit logement dans les combles des Tuileries. » Les désirs de Duclos furent satisfaits. Le 31 juillet 1744, il prêta serment comme maire de Dinan. Il avait reçu du roi cet office, et il le conserva jusqu'en 1750, à la grande satisfaction de ses concitoyens bretons, dont il prit très à cœur les intérêts. C'est à ce passage de Duclos dans l'administration que l'on doit deux ouvrages qui auraient, de sa part, fort surpris le public, s'il y eût mis son nom : L'ESSAI SUR LES PONTS ET CHAUSSÉES, LA VOIRIE ET LES CORVÉES, Amsterdam, 1759, et LES RÉFLEXIONS SUR LA CORVÉE DES CHEMINS, La Haye, 1762.

Ses travaux académiques, ajoutés à ceux d'historiographe du roi, avaient déterminé Duclos à donner sa démission de maire de Dinan. Chaque année, cependant, il allait voir sa mère, qu'il ne perdit qu'en janvier 1767, à l'âge de cent deux ans. Il ne lui survécut que cinq ans. Il mourut à Paris, le 26 mars 1772, laissant interrompus ses curieux et charmants MÉMOIRES INTIMES, dont il n'avait pu rédiger que la partie relative à sa jeunesse, et qui parurent longtemps après sa mort, en 1806, comme les MÉMOIRES SECRETS SUR LES RÈGNES DE LOUIS XIV ET LOUIS XV, publiés en 1791. Les dernières années de sa vie avaient été consacrées aux séances académiques; au DICTIONNAIRE, dont la quatrième édition, à laquelle il eut la plus grande part, parut en 1762; à une continuation de l'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE, commen-



cée par Pellisson et d'Olivet, qu'il lut à la séance publique du 21 mars 1771; à des REMARQUES ingénieuses sur la GRAMMAIRE GÉNÉRALE de Port-Royal, dont il donna une nouvelle édition en 1754, pour avoir le prétexte de développer ses vues sur une nouvelle orthographe. L'Académie des Inscriptions, après l'avoir admis sur de simples espérances, en reçut des Mémoires sur les DRUIDES, sur L'ORIGINE ET LES RÉVOLUTIONS DES LANGUES CELTIQUE ET FRANÇAISE, sur les DUELS JUDICIAIRES, sur les JEUX SCÉNIQUES DES ROMAINS, etc., par lesquels il se plaça au nombre de ses membres les plus érudits. Mais c'est à l'Académie française qu'il exerçait sa grande influence littéraire. C'est à lui que l'on dut, en 1755, l'adoption, pour les prix académiques, du système des éloges d'hommes célèbres dans tous les genres et dans tous les états. Il contribua aussi beaucoup à maintenir le principe absolu de l'égalité académique, lors de l'élection, en 1754, du comte de Clermont, prince de la maison de Condé. Il fut toujours contraire au cumul des titres académiques; il ne voulait pas « que les diverses académies se pénétrant ». Il ne dépendit pas de lui que Piron ne fût reçu à l'Académie, et en 1754 d'Alembert, sur lequel il se refroidit plus tard, Marmontel en 1763, lui durent leur élection. De tous les écrivains du XVIII^e siècle, Duclos fut peut-être celui qui eut l'esprit le plus universel; il ne lui manqua pour atteindre au premier rang, au lieu



de rester au second, que de se dépenser moins au dehors, de mettre dans ses livres un peu plus de cette verve et de ces traits qu'il prodiguait dans les salons ¹.

EUGÈNE ASSE.

1. Duclos ne laissa pas de postérité, au moins légitime, car, s'il fallait en croire un de ses biographes, M. Auger, en instituant pour légataire universel M. de Noual de La Houssaye, son neveu à la mode de Bretagne, « il aurait eu un motif de prédilection particulière, et qui s'expliquait avec justice dans l'ordre de la nature ».



LES CONFESSIONS

DU

COMTE DE ***

*Confessions du comte de ***.*

1



STATE OF CALIFORNIA
DEPARTMENT OF PUBLIC SAFETY
DIVISION OF INVESTIGATION
ADVERTISMENT

Notice is hereby given that the undersigned, being duly qualified, has been appointed by the State Board of Prison Commissioners, to act as a member of the Board of Prison Commissioners, and to perform the duties of such office, from and after the date of his appointment, until the next general election, and until his successor is appointed and qualified in his stead.

Witness my hand and the seal of the State Board of Prison Commissioners, at the City of Sacramento, this 10th day of January, 1907.





AVERTISSEMENT

COMME chaque vice et chaque ridicule sont communs à plusieurs personnes, il est impossible de peindre des caractères sans qu'il s'y trouve quelques traits de ressemblance avec ceux mêmes qui n'en ont pas été les objets. Ainsi l'on ne doute point que ces Mémoires n'occasionnent des applications où l'auteur n'a jamais songé. Ces interprétations partent de gens de peu d'esprit et de beaucoup de malignité. D'autres, trop méprisables pour mériter un éloge, trop obscurs pour exciter la satire, n'en ont pas moins la fatuité de croire qu'un auteur les a eus en vue. Ils s'élèvent contre un ouvrage, il semble qu'il n'y ait que l'intérêt d'autrui qui les touche ; mais il est aisé de remarquer que les endroits qu'ils blâment avec le plus d'aigreur ne sont pas toujours ceux dont ils ont été le plus choqués.



Faint, illegible text at the top of the page, possibly a title or header.



Main body of faint, illegible text, likely the primary content of the document.



VAENLIZPHEMI





PREMIÈRE PARTIE

POURQUOI voulez-vous m'arracher à ma solitude et troubler ma tranquillité? Vous ne pouvez pas vous persuader que je sois absolument déterminé à vivre à la campagne. Je n'y suis que depuis un an, et ma persévérance vous étonne. Comment se peut-il faire, dites-vous, qu'après avoir été si longtemps entraîné par le torrent du monde, on y renonce absolument? Vous croyez que je dois le regretter, et sentir dans bien des momens qu'il m'est nécessaire. Je suis moins surpris de vos sentimens que vous ne l'êtes des miens; à votre âge et avec tous les droits que vous avez de plaie dans le monde, il seroit bien difficile qu'il vous fût odieux. Pour moi, je regarde comme un bonheur de m'en être dégoûté avant que je lui fusse devenu importun.



Je n'ai pas encore quarante ans, et j'ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J'ai usé le monde, j'ai usé l'amour même; toutes les passions aveugles et tumultueuses sont mortes dans mon cœur. J'ai par conséquent perdu quelques plaisirs, mais je suis exempt de toutes les peines qui les accompagnent, et qui sont en bien plus grand nombre. Cette tranquillité, ou, si vous voulez, pour m'accommoder à vos idées, cette espèce d'insensibilité est un dédommagement bien avantageux, et peut-être l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme.

Ne croyez pas que je sois privé de tous les plaisirs, j'en éprouve continuellement un aussi sensible et plus pur que tous les autres, c'est le charme de l'amitié; vous devez en connoître tout le prix, vous êtes fait pour la sentir, puisque vous êtes digne de l'inspirer. Je possède un ami fidèle, qui partage ma solitude, et qui, me tenant lieu de tout, m'empêche de rien regretter. Vous ne pouvez pas imaginer qu'un ami puisse dédommager du monde; mais, malgré l'horreur que la retraite vous inspire aujourd'hui, vous la regarderez un jour comme un bien. J'ai eu vos idées, je me suis trouvé dans les mêmes situations, ne renoncez donc pas absolument à celle où je me trouve aujourd'hui.

Pour vous convaincre de ce que j'avance, il m'a



pris envie de vous faire le détail des événemens et des circonstances particulières qui m'ont détaché du monde; ce récit sera une confession fidèle des travers et des erreurs de ma jeunesse qui pourra vous servir de leçon. Il est inutile de vous entretenir de ma famille, que vous connoissez comme moi, puisque nous sommes parens.

Étant destiné par ma naissance à vivre à la cour, j'ai été élevé comme tous mes pareils, c'est-à-dire fort mal. Dans mon enfance, on me donna un précepteur pour m'enseigner le latin, qu'il ne m'apprit pas; quelques années après, on me remit entre les mains d'un gouverneur pour m'instruire de l'usage du monde, qu'il ignoroit.

Comme on ne m'avoit confié à ces deux inutiles que pour obéir à la mode, la même raison me débarrassa de l'un et de l'autre; mais ce fut d'une façon fort différente. Mon précepteur reçut un soufflet d'une femme de chambre à qui ma mère avoit quelques obligations secrètes. La reconnoissance ne l'empêcha pas de faire beaucoup de bruit, elle blâma hautement une telle insolence, elle dit à monsieur l'abbé qu'il ne devoit pas y être exposé davantage, et il fut congédié.

Mon gouverneur fut traité différemment; il étoit insinuant, poli, et un peu mon complaisant. Il trouva grâce devant les yeux de la favorite de ma mère; tout en conduisant mon éducation, il com-

mença par faire un enfant à cette femme de chambre et finit par l'épouser ; ma mère leur fit un établissement, dont je profitai, car je fus maître de mes actions dans l'âge où un gouverneur seroit le plus nécessaire, si cette profession étoit assez honorée pour qu'il s'en trouvât de bons.

On va voir, par l'usage que je fis bientôt de ma liberté, si je méritois bien d'en jouir. Je fus mis à l'académie pour faire mes exercices ; lorsque je fus près d'en sortir, une de mes parentes qui avoit une espèce d'autorité sur moi vint m'y prendre un jour pour me mener à la campagne chez une dame de ses amies. J'y fus très bien reçu, on aime naturellement les jeunes gens, et les femmes aiment à leur procurer l'occasion et la facilité de faire voir leurs sentimens ; je me prêtai sans peine à leurs questions, ma vivacité leur plut, et, m'apercevant que je les amusois par le feu de mes idées, je m'y livrai encore plus. Le lendemain quelques femmes de Paris arrivèrent, les unes avec leurs maris, les autres avec leurs amans, et quelques-unes avec tous les deux.

La marquise de Valcourt, qui n'étoit plus dans la première jeunesse, mais qui étoit encore extrêmement aimable, saisit avec vivacité les plaisanteries que l'on faisoit sur moi, et, sous prétexte de plaire à la maîtresse de la maison qui paroissoit s'y intéresser, elle vouloit que je fusse toujours avec



elle. Bientôt elle me déclara son petit amant; j'acceptai cette qualité, je lui donnois toujours la main à la promenade, elle me plaçoit auprès d'elle à table, et mon assiduité devint bientôt la matière de la plaisanterie générale. Je m'y prêtois de meilleure grâce que l'on n'eût dû l'attendre d'un enfant qui n'avoit aucun usage du monde. Cependant je commençois à sentir des désirs que je n'osois témoigner, et que je ne démêlois qu'imparfaitement. J'avois lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable, et l'impression que font sur un jeune homme des diamans, des parfums, et surtout une gorge qu'elle avoit admirablement belle, m'échauffoient l'imagination; enfin tous les airs séduisans d'une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur me mettoient dans une situation toute nouvelle pour moi. Mes désirs n'échappoient pas à la marquise, elle s'en apercevoit mieux que moi-même, et ce fut sur ce point qu'elle voulut entreprendre mon éducation.

« L'amour, me disoit-elle, n'existe que dans le cœur; il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentimens et de la délicatesse. » Je ne comprenois rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette métaphysique qui régnoit dès lors dans le



discours, et qui est si peu d'usage dans le commerce. J'étois plus content de petites confidences sur lesquelles elle éprouvoit ma discrétion ; j'en étois flatté, un jeune homme est charmé de se croire quelque chose dans la société. Elle me faisoit ensuite des questions sur la jalousie. La marquise, sous prétexte de m'instruire, vouloit savoir si je n'avois aucune idée sur un homme assez aimable qui étoit venu avec elle, et que je sus depuis être son amant ; mais, quoiqu'il n'eût au plus que quarante ans, je le jugeois si vieux que j'étois bien éloigné d'imaginer qu'il eût avec elle d'autre liaison que celle de l'amitié. Il en avoit pourtant une des plus intimes ; il est vrai que dans ce moment elle le gardoit par habitude, et que par goût elle me destinoit à être son successeur, ou du moins son associé : aussi, quand je lui demandai pourquoi il lui tenoit quelquefois des discours aigres et piquans que je n'avois pu m'empêcher de remarquer, elle se contenta de me dire qu'ayant été intime ami de son mari, l'amitié lui avoit conservé ces droits. Cette réponse me satisfit, et ma curiosité n'alla pas plus loin. Elle me reprochoit quelquefois de n'avoir pas assez de soin de ma figure, et, quand je revenois de la chasse, sous prétexte d'en réparer les désordres, elle passoit la main dans mes cheveux, elle me faisoit mettre à sa toilette, et vouloit elle-même me poudrer et m'a-



juster. Comme elle coloroit toutes les caresses qu'elle me faisoit de l'amitié qu'elle avoit pour ma parente et des liaisons qu'elle avoit avec toute ma famille, je ne m'attribuois aucune de ses bontés, et j'ai souvent pensé depuis à l'impatience que je devois lui causer. Cependant elle se contraignoit, elle craignoit de s'exposer aux ridicules que pouvoit lui donner un amour qui, par la disproportion de nos âges, devoit être regardé comme une folie. D'ailleurs, elle savoit que son amant étoit clairvoyant : elle n'auroit pas été fort sensible à sa perte, mais elle craignit l'éclat d'une rupture.

Ces réflexions rendirent la marquise plus réservée avec moi ; je m'en aperçus, je lui en fis quelques reproches plus remplis d'égards que de sentiment. Pour me consoler, elle me dit que je la verrois à Paris, si je continuois à la laisser se charger du soin de ma conduite, et me promit un baiser toutes les fois que j'aurois été docile à ses leçons.

Lorsque nous fûmes de retour à Paris, j'allai la voir. Elle ne me parla, dans les deux ou trois premières visites, que des choses qui pouvoient regarder ma conduite. Elle vouloit, disoit-elle, être ma meilleure amie. Un jour elle me dit de la venir voir le lendemain sur les sept heures du soir. Je n'y manquai pas, je la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de carreaux. On respi-



roit une odeur charmante, et vingt bougies répandoient une clarté infinie; mais toute mon attention se fixa sur une gorge tant soit peu découverte. La marquise étoit dans un déshabillé plein de goût, son attitude étoit disposée par le désir de plaire et de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets, j'éprouvois des désirs d'autant plus violens que j'étois occupé à les cacher. Je gardai quelque temps le silence, je sentis qu'il étoit ridicule, mais je ne savois comment le rompre. « Êtes-vous bien aise d'être avec moi? me dit la marquise. — Oui, Madame, j'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité. — Eh bien, nous souperons ensemble, personne ne viendra nous interrompre, et nous causerons en liberté. » Elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. « Je ne sais pas trop causer, lui dis-je, mais pourquoi ne me permettez-vous plus de vous embrasser comme à la campagne? — Pourquoi? reprit-elle : c'est que, lorsque vous avez une fois commencé, vous ne finissez point. »

Je lui promis de m'arrêter quand elle en seroit importunée, et, son silence m'autorisant, je la baisai, je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissans, mes désirs s'enflammoient de plus en plus, la marquise par un tendre silence autorisoit mes actions; enfin, parcourant toute sa personne à mon gré et voyant que l'on n'apportoît aucun obstacle



à mes désirs, je me précipitai sur elle avec toute la vivacité de mon âge, qui étoit plus de son goût que l'amour le plus tendre. Je craignis aussitôt sa colère, mais je fus rassuré par un regard languissant de la marquise, qui m'embrassa avec une nouvelle ardeur. Ce fut alors que je me livrai à l'ivresse du plaisir; nous ne l'interrompîmes que pour nous mettre à table. Le souper fut court; je ne laissai pas à la marquise le temps de me parler sentiment, et je crois qu'elle n'eut pas celui d'y penser. Dès le lendemain un de ses gens m'apporta la lettre la plus passionnée. Cette attention me surprit; je croyois qu'elle n'avoit été imaginée que pour moi. Je sentis que j'y devois répondre; je crois que ma lettre devoit être assez ridicule; la marquise la trouva charmante. Pendant les premiers jours, je n'étois occupé que de ma bonne fortune et du plaisir d'avoir une femme de condition; je m'imaginois que tout le monde s'en aperçoit et lisoit dans mes yeux mon bonheur et ma gloire. Cette idée m'empêcha d'en parler à mes amis, mais j'en fus très souvent tenté. Peu de temps après, je trouvai que la marquise ne m'avoit pas assez dans le public et qu'elle n'alloit pas assez souvent aux spectacles, où j'aurois pu, sans prononcer l'indiscrétion, mettre mes amis au fait de mon bonheur. C'étoit en vain qu'elle me représentoit le charme du mystère; je n'étois



inspiré que par les sens et la vanité, et je croyois avoir satisfait à toute la délicatesse possible quand j'avois rempli ses désirs et les miens.

L'hiver ayant rassemblé tout le monde à Paris, la marquise, pour rompre la solitude qu'elle voyoit que je ne pouvois soutenir, donna plusieurs soupers. Parmi les femmes qui se rendoient chez elle, il y en eut une qui me fit beaucoup d'agaceries, et j'y répondis avec assez de vivacité. M^{me} de Valcourt avoit trop d'expérience pour ne pas l'apercevoir. Elle m'en fit ses plaintes, que je reçus assez mal. Je lui dis qu'il étoit bien singulier qu'elle me contraignît au point de ne pouvoir ni parler ni m'amuser même avec ses amies. La jalousie enflamma la marquise, elle ne ménagea plus rien. Bientôt elle afficha publiquement le goût qu'elle avoit pour moi, et bientôt elle le ressentit avec un emportement qu'elle ne m'avoit jamais témoigné. On ne la voyoit plus aux spectacles sans moi; elle ne soupoit dans aucune maison sans me faire prier. Un aveu si public fut fort de mon goût, parce qu'il flattoit ma vanité. Quelques jours après, M^{me} de Rumigny, c'étoit celle qui m'avoit fait des avances, fut piquée. Il étoit de son honneur de n'en pas avoir le démenti. Chez les femmes du monde, plusieurs choses qui paroissent différentes produisent les mêmes effets, et la vanité les gouverne autant que l'amour.

La marquise fit fermer sa porte à sa rivale, la rupture fit éclat, et M^{me} de Rumigny me pria par un billet fort simple de passer chez elle. M^{me} de Valcourt m'avoit fait promettre de n'y jamais aller, mais je ne crus pas mon honneur engagé à lui tenir cette parole. J'y courus donc, et M^{me} de Rumigny, après beaucoup de plaisanteries sur M^{me} de Valcourt, qui toutes portoient coup, me plaignit d'être si fort attaché à une femme qui me traitoit en esclave. Elle m'apprit toutes les aventures vraies ou fausses que le monde avoit données à la marquise. Le mal que l'on nous dit d'une maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts et à toutes les injustices des amans.

M^{me} de Rumigny, contente de cette première démarche, me pria de la venir revoir en m'assurant qu'elle n'avoit d'autres motifs que son amitié pour moi. Je revins chez la marquise fort différent de ce que je m'y étois trouvé jusques alors; elle s'en aperçut, elle en fut alarmée. Les sentimens de la marquise ne me touchoient plus. Je ne sentoisi que l'ennui et le dégoût d'un plaisir uniforme. J'allois souvent chez M^{me} de Rumigny, qui suivoit constamment son projet; je sentis bientôt pour elle tout ce que m'avoit d'abord inspiré M^{me} de Valcourt, c'est-à-dire des désirs. L'expérience que j'avois déjà

acquise me rendit pressant ; mais, avant de se rendre, M^{me} de Rumigny me dit : « Je veux le sacrifice de la marquise, j'exige le plus éclatant, et tel que je le prescrirai. Notre rupture a trop fait d'éclat, ma vengeance ne doit pas être ignorée. » Je voulus lui faire quelques représentations, mais elle me dit qu'elle ne me verroit jamais si je balançois un moment. Je fus bientôt déterminé, je consentis à tout, je renvoyai à la marquise ses lettres et son portrait, avec un billet qui, je crois, étoit fort impertinent, puisqu'il étoit dicté par M^{me} de Rumigny ; en un mot, je quittai M^{me} de Valcourt on ne peut pas plus mal. Ce ne fut cependant pas sans remords, c'est en vain qu'on veut s'aveugler pour séparer la probité du commerce des femmes. J'avois encore toutes les idées neuves ; le monde ne m'avoit point appris à me parjurer ; M^{me} de Rumigny, à qui je ne cachai point mes remords, prit encore le soin de les calmer : les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes.

M^{me} de Rumigny ne me fit pas languir davantage. Le lendemain elle voulut que j'allasse avec elle à l'Opéra en grande loge ; j'y consentis, son triomphe étoit le mien. La marquise s'y trouva le même jour ; elle étoit fort parée, et n'y venoit que pour démentir les discours du public : une telle démarche est un coup de partie, le jour qu'on a été quittée, mais je remarquai son chagrin caché.



Cependant elle m'écrivit, elle me courut, et fit tout ce que l'égarement de l'amour malheureux inspire et fait toujours faire sans succès; enfin elle se commit encore plus qu'elle n'avoit fait. Mais Mme de Rumigny, qui connoissoit trop la conséquence de ces premiers instans, ne me perdoit pas de vue. Je vécus quelque temps avec Mme de Rumigny comme j'avois fait avec Mme de Valcourt, et je m'en dégoûtai encore plus promptement. Ma première et ma seconde aventure n'annonçoient pas un caractère fort constant; on verra dans la suite si je me suis démenti.

Mme de Rumigny commençoit donc à me peser beaucoup, lórsque j'entrai dans les mousquetaires. La compagnie marcha en Flandre, et j'y fis ma première campagne. Avant mon départ je passai trois jours avec Mme de Rumigny d'une façon à me faire regretter. Elle me fit promettre de lui écrire; mais à peine l'eus-je quittée que je n'y songeai plus.

Après la campagne, la compagnie revint à Paris, où je passai l'hiver. Je n'allai seulement pas voir Mme de Rumigny. La vie que je menois avec mes camarades me paroissoit préférable à toute la gêne du commerce des femmes du monde. Je n'en recherchai aucune de celles qui exigent des soins et des attentions, et je suivis les mœurs des mousquetaires de mon âge.



Au retour du printemps, M. de Vendôme, à qui ma famille étoit particulièrement attachée, me proposa d'être un de ses aides de camp; j'acceptai la proposition avec ardeur, et je le suivis en Espagne. Uniquement occupé de mes devoirs, je m'attachai à ce prince, c'est-à-dire au métier de la guerre: car c'étoit ainsi qu'on lui faisoit sa cour.

Il fut assez content de mes services pour m'honorer de sa protection, et bientôt il me fit obtenir un régiment, à la tête duquel je me trouvai à la bataille de Villaviciosa, que M. de Vendôme gagna sur M. de Staremberg.

Après cette victoire, qui décida de la couronne d'Espagne pour Philippe V, mon régiment fut envoyé en quartier à Tolède. Les congés étant difficiles à obtenir, j'y demeurai pour contenir les soldats, et prévenir les désordres qui pouvoient arriver à chaque instant dans ce pays par la prévention que quelques Espagnols avoient contre les François. D'ailleurs, les moines, par jalousie et par ignorance, persuadent surtout aux femmes que les François sont des hérétiques. Une différence de religion chez des peuples qui ont peu d'étude ne rapproche pas les esprits; ainsi je vivois dans une assez grande solitude.

Un jour, en rentrant chez moi par une rue détournée, je fus abordé par une femme couverte d'une mante. « Seigneur cavalier, me dit-elle,

une dame voudroit avoir une conversation avec vous; trouvez-vous demain à onze heures dans la grande église. » J'acceptai le rendez-vous. Le lendemain, après avoir apporté beaucoup d'attention à ma parure, je me rendis au lieu indiqué. Je n'y vis que des femmes couvertes de mantes noires, parmi lesquelles j'en aperçus une qui se distinguoit au milieu de deux autres par la majesté de sa taille. Elles se mirent toutes trois à genoux auprès de moi, elles s'armèrent d'un grand rosaire, firent plusieurs inclinations dévotes, et j'entendis une voix qui me dit : « Trouvez-vous ce soir à l'heure de l'oraison sur le bord du Tage, et suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet : adieu, sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité. » Le son de cette voix me parut si flatteur que je me sentis ému. Je me rendis au lieu marqué deux heures plus tôt qu'on ne m'avoit ordonné, et je vis paroître celle qui devoit me présenter le bouquet; elle me dit de la suivre, je lui obéis. Il étoit nuit, nous marchâmes quelque temps pour trouver une calèche, dans laquelle nous montâmes. « Votre jeunesse et votre figure, me dit-elle, ont fait une vive impression sur le cœur de doña Antonia, ma maîtresse; l'amour lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevue, et l'on vous aime malgré la différence de votre religion. Quelle consolation pour doña Antonia, si son



exemple et ses discours pouvoient vous ramener au sein de l'Eglise! Je suis sa nourrice, c'est vous dire combien je l'aime; mais l'espérance de votre conversion m'a plus déterminée à la servir aujourd'hui que ma tendresse pour elle. Vous allez juger dans quelques momens de la beauté de ma maîtresse; elle est dans une maison qui m'appartient, rendez-vous digne de posséder le cœur de la plus belle femme de toutes les Espagnes. »

Malgré l'agitation que la nouveauté d'une pareille situation peut causer, je sentis toute la bizarrerie de cette conversation, et je réfléchissois sur la différence de ces mœurs, quand notre voiture s'arrêta dans une petite cour. Nous descendîmes; je suivis la duègne, je traversai deux ou trois pièces meublées simplement et médiocrement éclairées. Elles nous conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques et l'éclat des lumières portées dans de grands flambeaux de vermeil me frappèrent beaucoup moins qu'une femme couchée sur une estrade et appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes. « Approchez, Seigneur », me dit-elle. J'obéis à un ordre si doux, mais que devins-je en voyant toutes les grâces réunies dans la même personne, et relevées par toutes les recherches de la parure! Je tombai à ses genoux. « Que puis-je faire, lui dis-je, Madame, pour reconnoître les bontés dont vous m'honorez? » Elle me répon-



dit avec une douceur infinie, et un feu dans les yeux qui auroit achevé ma défaite, si elle n'eût été confirmée : « Clara vous a sans doute fait part de mes sentimens. Elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la force de la passion. La façon dont vous vous conduirez avec moi confirmera ou détruira mes sentimens; je vous aime, mais le sacrifice que je vous fais m'en deviendra encore plus cher si vous vous en rendez digne. Après un tel aveu je ne dois rien vous cacher : vous êtes d'une religion différente de la mienne, et ce point est le seul obstacle au goût que je sens pour vous. Si vous m'aimez, si les sentimens que je crois lire dans vos yeux sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion. » Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paroissoit assez déplacée; mais à peine l'eus-je touchée qu'elle s'écria : « Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara. » En effet, elle lui apporta un bénitier dans lequel elle trempa un linge dont elle essuya l'endroit que j'avois touché, avec un si grand soin et une attention si marquée que je ne pus m'empêcher de sourire; mais, ne voulant point choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire qu'elle étoit ma religion, et l'amour me rendit peut-être plus catholique que je ne l'avois jamais été.



« Que la voix d'un homme qu'on aime persuade aisément ! me dit-elle ; elle triomphe de toutes les résolutions : je n'ai pu vous convaincre, vous m'avez persuadée. Je vous aime apparemment plus que vous ne m'aimez, et c'est un avantage que je saurai conserver sur vous. » Je baisai alors une de ses mains, sans qu'elle eût recours à l'eau bénite. Je la priai de m'apprendre à qui j'avois le bonheur de parler. « Vous le saurez un jour, me dit-elle ; ne cherchez point à pénétrer un mystère dont la découverte ne vous est d'aucune utilité, méritez par un amour et une discrétion sans bornes le bonheur que je vous prépare. » Alors la fidèle Clara nous servit un léger repas. J'étois enchanté de toutes les grâces que je découvris dans la belle Espagnole ; tout respiroit en elle la volupté et m'annonçoit un bonheur que j'obtins quelques momens après, et qui surpassa mes désirs. « Vous ne m'aimerez pas longtemps, me disoit Antonia, ma conquête vous a trop peu coûté, vous ignorez tous les combats que j'ai soutenus : je vous aime depuis le jour de votre arrivée ; vous passâtes sur la grande place à la tête de votre régiment, je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vue a faite sur mon cœur ! Je vous fuyois mal apparemment, car je vous rencontrais toujours. »



Nous passâmes la nuit et toute la journée suivante au milieu des plaisirs et des tendres inquiétudes que la passion donne aux amans, et sur lesquels les plaisirs les rassurent sans cesse. Quand nous fûmes au moment de nous séparer, Antonia leva les carreaux sur lesquels elle étoit assise, et prit une épée d'or garnie de quelques diamans d'un assez grand prix qu'elle me força d'accepter. J'y fus obligé, car la plus grande offense que l'on puisse faire à un Espagnol, c'est de refuser ce qu'il offre; je la reçus donc en baisant mille fois la main qui me la donnoit, et je montai seul dans la calèche, qui me conduisit à l'endroit où je l'avois trouvée la veille.

Le lendemain, à mon réveil, je reçus une lettre d'Antonia; ce fut un Maure qui me l'apporta. Elle étoit tendre et passionnée. Antonia me prioit de me promener le soir à cheval sur la grande place. « Je vous verrai sans être vue, ajoutoit-elle, et je jouirai avec plaisir de l'inquiétude où vous serez de ne me point apercevoir. Clara vous dira demain, à la grande église, quand et de quelle façon nous pourrons nous revoir. » J'exécutai les ordres que l'on m'avoit donnés. Après avoir regardé inutilement à toutes les jalousies, je revins chez moi m'occuper de mon aventure. Le jour suivant je trouvai Clara dans l'église que l'on m'avoit indiquée, qui me dit, en feignant de prier



Dieu : « Rendez-vous à cheval au jour tombant et sans suite derrière les murs du couvent de Saint-François : le Maure que vous avez vu hier s'y trouvera monté sur une mule, vous n'aurez qu'à le suivre. » Je fus exact au rendez-vous : j'y trouvai le Maure, il observa toujours le plus profond silence, et nous arrivâmes dans la basse-cour d'un château qui me parut considérable. Je mis pied à terre; le Maure prit mon cheval et me fit signe de monter par un petit escalier formé dans une tour. J'y trouvai Clara qui m'attendoit. « Venez, me dit-elle, le plus heureux de tous les hommes. » Elle me conduisit avec une lanterne sourde dans un cabinet, d'où je passai dans un appartement superbe où la belle Antonia m'attendoit. « Vous triomphez de toutes mes craintes, me dit-elle, je goûte le plaisir de vous posséder chez moi malgré tous les périls que je puis courir; j'espère que le bonheur que j'ai de vous voir ne sera point interrompu; mais, en cas d'accident, vous pourrez vous retirer, le Maure tient votre cheval au bas de l'escalier. » J'employai les termes les plus touchans pour exprimer ma reconnaissance et mon amour. Nous étions dans ces transports de l'âme que l'amour seul fait connoître, et qui sont au-dessus de l'expression, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédoit celle où nous étions. « Fuyez, me dit Antonia avec



transport, je suis trahie ; je périrai, mais je ne m'en plaindrai pas, si je puis vous croire en sûreté. » Dans l'instant même on enfonça la porte, et je vis entrer un homme transporté de fureur et suivi de deux valets armés ; il tenoit son épée d'une main, et de l'autre un poignard. Il se jeta si promptement sur Antonia que je ne pus l'empêcher de lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds ; j'avois des pistolets de poche, je cassai la tête à celui qui venoit de blesser Antonia, et je tins en respect ceux qui l'accompagnoient. Elle me tendit les bras, et me dit d'une voix mourante : « Qu'avez-vous fait, Seigneur ! vous avez tué mon mari. » Les deux valets, occupés à donner du secours à leur maître, me donnèrent le temps de prendre Antonia dans mes bras et de gagner la porte du cabinet. Je descendis sans obstacle, je trouvai le Maure qui m'attendoit avec mon cheval ; il m'aida à prendre Antonia devant moi, et je m'éloignai de ce funeste lieu sans savoir où j'allois. Je m'abandonnai à la vitesse de mon cheval.

Cependant, Antonia ne donnant aucun signe de vie, je m'arrêtai pour lui donner quelques secours : mes soins la firent revenir à la vie. « Quoi ! c'est vous ! me dit-elle en ouvrant les yeux, vous vivez, tous mes malheurs ne me touchent plus, il n'y a point de grâce à espérer ni pour vous ni pour moi, le rang et la dignité de mon mari vous



attireront des ennemis sans nombre; c'est le marquis de Palamos que vous avez tué, je n'ai d'autre ressource que mon frère : il a un château peu éloigné d'ici, prenons-en le chemin, il ne me refusera pas un asile. » Je remontai à cheval, je la pris dans mes bras, et nous arrivâmes à la pointe du jour dans le château. Nous fîmes éveiller aussitôt le comte son frère, et l'on nous fit entrer dans sa chambre, sans avoir été vus que par un seul domestique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venoit d'arriver à sa sœur; il l'aimoit, il la plaignit, et lui donna tous les secours possibles : ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles; il me conseilla de me tenir caché le reste du jour, et, quand la nuit fut venue, il me dit que le service que j'avois rendu à sa sœur lui faisoit oublier la vengeance que j'avois tirée de son beau-frère. « Ma sœur m'a tout avoué, ajouta-t-il, elle veut que je sauve vos jours, vous lui êtes cher, et l'amitié que j'ai pour elle, et la confiance que vous m'avez témoignée en choisissant ma maison pour asile, m'engagent à favoriser votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira sûrement à Madrid par des chemins détournés. » Je le conjurai de me laisser voir la marquise; mes prières furent inutiles. « Elle m'a chargé, reprit-il, de vous remettre ce paquet, je tiens ma parole, et ne puis faire autre chose. » En achevant ces mots,



il me conduisit dans la cour, où celui qui devoit me servir de guide m'attendoit avec mon cheval, et nous partîmes aussitôt.

J'avois le cœur déchiré; je m'éloignois d'une femme charmante, je la quittois sans aucune espérance de la revoir, et dans quel état! mourante et perdue pour moi. Nous marchâmes toute la nuit; quand le jour parut, nous prîmes quelque repos dans un village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la marquise m'avoit fait remettre : j'y trouvai son portrait et une lettre aussi vive et aussi pleine de regrets que celle que j'aurois pu lui écrire; elle me prioit de garder toute ma vie ce portrait, qu'elle avoit compté me donner la veille dans des momens plus heureux; il étoit dans une boîte enrichie de diamans; mais ce qui me parut singulier, et ce qui me fit toujours reconnoître le caractère espagnol, fut d'y trouver une relique de saint Antoine de Pade qu'elle partageoit avec moi, parce que, disoit-elle dans sa lettre, elle lui attribuoit notre salut dans cette dernière aventure, et me conjuroit de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposoit; elle finissoit en m'assurant d'un amour éternel.

J'arrivai sans aucun accident à Madrid; je renvoyai mon guide, et le chargeai d'une lettre pour la marquise et d'une autre pour son frère. J'allai



sur-le-champ rendre mes devoirs à M. de Vendôme; il me reçut avec cette bonté qui lui attache le cœur de toutes les troupes. Je lui contai mon aventure; il me conseilla de ne pas demeurer à Madrid, dans la crainte des assassins et des suites qu'une telle affaire pouvoit avoir entre les nations, et m'assura qu'il alloit faire changer mon régiment de quartier. Je n'eus pas de peine à me tenir caché, l'état de mon âme m'auroit rendu toute compagnie insupportable. On ignora absolument le lieu de ma retraite, mon régiment fut relevé, et, la campagne s'approchant, je fus bientôt en état de le rejoindre. Nos opérations furent heureuses, et je fus envoyé en quartier d'été dans un gros bourg, auprès duquel il y avoit une abbaye de filles.

Suivant les ordres que nous avons de protéger tous les couvents, j'y avois établi une garde. J'allois souvent me promener le long des murs du jardin de cette abbaye, il n'y avoit que la solitude qui convînt à la situation de mon cœur. Un jour, en passant sous les fenêtres d'un corps de logis de cette maison, j'entendis ouvrir une jalousie, et je vis tomber à mes pieds une lettre que je ramassai; je levai la tête, mais la jalousie déjà refermée ne me laissa rien voir. Je pris le billet, je vis avec surprise qu'il m'étoit adressé : je l'ouvris, l'on y donnoit des éloges à la tristesse dont je paroissois pé-

nétré; l'écriture m'étoit inconnue, et je ne pouvois pas me flatter qu'elle fût écrite de la part de la marquise, que l'on m'avoit assuré être morte de ses blessures. Il y avoit cependant des choses dans cette lettre qui ne pouvoient être écrites que par quelqu'un qui me connût par rapport à elle.

Dans cette incertitude, je revins chez moi écrire un billet dans le dessein d'éclaircir mes doutes, et le lendemain à la même heure je retournai sous la même fenêtre : la jalousie s'ouvrit, on descendit une petite corbeille attachée à un ruban, je l'ouvris, je n'y trouvai rien, j'y plaçai ma lettre, et la corbeille remonta comme un éclair. J'attendis quelque temps; on ne me fit aucun signal, et le jour suivant un nouveau billet tomba à mes pieds. On me marquoit que l'on vouloit s'entretenir avec moi de mes malheurs; on me prioit encore de me trouver au milieu de la nuit le long des murs du jardin, on m'indiquoit un pavillon auprès duquel je trouverois une échelle de corde. Je ne doutai point que cette lettre ne fût de Clara. Je me rendis au lieu marqué, je trouvai ce que l'on m'avoit annoncé; je montai sur le mur, et, changeant mon échelle de côté, je fus bientôt dans le jardin. J'aperçus une femme couverte d'un voile qui se retira dans les allées d'un bosquet, je la suivis, elle s'arrêta sur un banc de gazon. « Ma chère Clara, lui dis-je, car ce ne peut être que vous, est-il bien



vrai que la marquise ne soit plus? Ce n'est que pour en parler, ce n'est que pour la pleurer que j'ai pu me résoudre à venir ici. — Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte, votre chère Antonia. » La voix et l'expression me manquèrent en reconnoissant la marquise elle-même; je tombai à ses pieds, elle demeura appuyée sur moi en éprouvant le même trouble. Quand ce tendre saisissement fut passé, nous nous fîmes toutes les questions imaginables. Je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer si longtemps le lieu de son séjour; elle m'apprit que son frère m'avoit fait passer pour infidèle dans son esprit, et n'avoit pas laissé parvenir ma lettre jusqu'à elle. « La douleur que cette nouvelle me causa, ajouta-t-elle, et l'éclat de la malheureuse aventure qui m'étoit arrivée, me déterminèrent à prier mon frère de me donner les moyens de vivre et de mourir ignorée. Il répandit le bruit de ma mort, et me conduisit lui-même dans cette abbaye, où personne ne me connoît. J'y mourrai contente, puisque vous m'êtes fidèle; c'est tout ce que je pouvois espérer dans le cruel état où l'amour m'a réduite. Je n'ai pu résister au plaisir de vous entretenir encore une fois; la manière et le lieu sont suspects, mais mes intentions sont pures. Ne cherchez point à me revoir, je vais chercher à vous oublier. Le sacrifice que je prétends faire de vous à celui qui m'a donné l'être



est complet; adieu, je ne tiens plus au monde. » En disant ces mots, elle se débarrassa de ses bras et prit la fuite dans les détours du bosquet, sans qu'il me fût possible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile le jour parut, et je fus obligé de me retirer.

Quand je fus de retour chez moi, je trouvai dans ma poche un écrin de diamans/d'un grand prix, qu'elle avoit eu l'adresse d'y mettre sans que je m'en aperçusse. Je passai mille fois sous la même fenêtre dans l'espérance de donner des lettres, d'en recevoir et de remettre l'écrin; mes soins furent inutiles, je ne vis rien. Je demandai à parler à l'abbesse, je lui dis que j'avois des choses de la dernière conséquence à communiquer à une dame qui étoit dans sa maison, et dont je lui fis le portrait. L'abbesse feignit de ne la pas connoître; je jugeai par ses réponses qu'il étoit inutile d'insister davantage, et je me retirai au désespoir.

Quelques jours après je reçus ordre d'assembler le régiment et de joindre l'armée; je le fis défilier devant l'abbaye: je me flattois que mon départ feroit naître l'envie de me donner une dernière consolation; mais je n'aperçus rien, et fus obligé de partir le cœur pénétré de douleur.

Il n'y eut que les opérations de la campagne qui furent capables de me distraire du chagrin qui

me dévorait. Nous fîmes le siège de Girone, que nous prîmes; le reste de la campagne se passa entre M. de Vendôme et M. de Staremborg à s'observer et se fatiguer mutuellement. On fit venir de nouvelles troupes de France, et l'on y fit repasser quelques-unes de celles qui avoient le plus souffert; mon régiment fut de ce nombre, et, en arrivant en France, il fut envoyé en quartier de rafraîchissement à ***. Les conférences qui commencèrent alors à Utrecht donnèrent les premières espérances de la paix. J'aurois pu, dans ces circonstances, demander un congé pour revenir à Paris; mais j'ai toujours cru qu'on ne devoit guère en faire usage que pour des affaires indispensables, et je n'en avois aucune : ainsi je demurai au régiment.

La vie que l'on mène dans la garnison n'est agréable que pour les subalternes qui n'en connoissent point d'autre, mais elle est très ennuyeuse pour ceux qui vivent ordinairement à Paris et à la cour; le ton de la conversation est un mélange de la fadeur provinciale et de la licence des plaisanteries militaires. Ces deux choses, dénuées par elles-mêmes d'agrémens, ne peuvent pas produire un tout qui soit amusant. Heureusement ma maxime a toujours été de me faire à la nécessité, de ne rien trouver mauvais, et de préférer à tout la société présente. Je me livrai donc à la vie de garnison;



nous fûmes présentés en corps par un officier, qui lui-même l'avoit été la veille dans toutes les maisons où l'on recevoit les officiers. Nous apprîmes en un moment quelles étoient les femmes que le régiment que nous remplacions laissoit vacantes. On eut grand soin de me montrer celles qui étoient dévouées à l'état-major : car il est d'usage d'observer en ce cas l'ordre du tableau, et rien n'est à mon gré si plaisant que de voir la façon dont on s'examine et dont on se choisit pendant les premières vingt-quatre heures. On parle d'abord beaucoup du régiment qui vient d'être relevé ; les femmes se répandent fort en éloges sur les officiers polis et aimables qui leur ont donné des bals et des fêtes : c'est un moyen pour engager les nouveaux venus à suivre l'exemple de leurs prédécesseurs ; les citations du passé sont un des arts que les femmes de tout état emploient le plus volontiers. Les dames de la garnison qui ont conservé le portrait de leurs amans ne le portent pas en bracelet, ce sont de grands portraits qui parent ordinairement la salle d'assemblée. Je m'attachai à une M^{me} de Grancour qui étoit assez jolie, et le lendemain je lui donnai le bal. C'est une déclaration authentique dont l'éclat est nécessaire. Je fus donc bien reçu et aussitôt en charge. Je faisais tous les jours la partie de madame ; je la voyois tête à tête après souper, ou quelque temps avant

l'heure de l'assemblée, qui se tenoit alternativement chez quelques-unes. Ce que nous faisons dans la société de l'état-major et des capitaines, les subalternes le pratiqnoient de leur côté. En trois jours un régiment est établi, peut-être mieux qu'au bout d'un an : car dans les commencemens il ne peut y avoir de tracasseries, et l'on n'a point de mauvais procédés à se reprocher.

J'étois avec M^{me} de Grancour dans un commerce réglé, lorsque, par un caprice dont je n'ai jamais bien su le motif, elle me dit un soir que je ne pouvois pas rester chez elle après l'assemblée qui s'y tenoit ce jour-là, qu'elle me prioit de sortir avec la compagnie, et que sur le minuit je n'avois qu'à me rendre sous le balcon de sa fenêtre, que j'y trouverois une échelle de corde par le moyen de laquelle je passerois dans son appartement. Tant de précautions me paroissent assez superflues dans les termes où nous en étions ; cependant je ne fis pas de difficultés, je sortis comme les autres, et je me rendis sous la fenêtre à l'heure marquée. J'y trouvai cette mystérieuse échelle ; j'y montai, et j'étois près de passer par-dessus le balcon dans l'appartement, lorsque la patrouille vint à passer. L'officier qui la conduisoit m'aperçut : il m'ordonna aussitôt de descendre pour me faire arrêter, et je descendis en enrageant. Mais à peine cet officier, qui étoit de mon régiment, m'eut-il

reconnu qu'il fit un éclat de rire : « Quoi ! c'est vous, dit-il, mon colonel ? Et que diable allez-vous donc faire par ce balcon ? Je croyois vos affaires plus avancées. — Morbleu ! lui dis-je, je le croyois aussi, mais une sottie complaisance pour une folle... — Allez, allez, reprit-il, vous n'êtes point fait pour prendre cette voie-là ; on ne doit faire entrer aujourd'hui par une fenêtre que ceux qu'on y peut faire sortir : frappez à la porte, et faites-vous ouvrir. » Il se mettoit déjà en devoir d'exécuter ce qu'il me disoit, mais je l'en empêchai, et je me retirai chez moi plein de dépit.

Une aventure arrivée à un colonel dans une garnison ne peut pas être secrète ; la mienne fut publique le lendemain. J'avois eu le temps de me remettre, et je me prêtai de bonne grâce à toutes les plaisanteries. Les plus mauvaises que j'eus à essuyer furent celles de l'intendante. Elle me dit que le commerce de la bourgeoisie étoit au-dessous de moi, et qu'elle avoit à se plaindre de ce que je la négligeois. Il est vrai que j'y allois peu. L'insipide fatuité qui régnoit à l'intendance m'en avoit écarté. Monsieur l'intendant étoit un petit homme plein de prétentions, d'une mine basse, d'un air fat, d'un esprit faux, d'un babil éternel et d'un maintien impertinent. Dès notre première entrevue j'avois remarqué, dans les politesses excessives qu'il croyoit me faire, une suffisance que j'aurois

imaginé être au dernier période, si je n'avois vu quelque temps après madame l'intendante. Ce couple pousoit la morgue et la vanité au dernier excès.

Les agaceries que mon aventure m'attira de la part de l'intendante me firent changer de conduite, et je résolus de m'y attacher. Je pris le parti de m'en amuser ; et, pour y parvenir, j'eus la méchanceté d'entretenir leur manie. D'ailleurs, les troupes ont malheureusement besoin de ces gens-là ; je flattai donc leur orgueil, j'applaudis à leurs ridicules, je disois en leur parlant d'eux-mêmes : *des gens comme eux*. Je soutenois que la représentation étoit nécessaire dans la place qu'ils occupoient, et faisoit partie du service du roi. Cette conduite fut très utile à mon régiment. Il n'étoit que par détachement dans la ville, le reste étoit répandu dans les villages autour de la place. Le soldat avoit beau faire du désordre, toutes les plaintes du pays n'étoient pas seulement écoutées, et le quartier fut bon ; les bonnes grâces de madame l'intendante, que je parvins à obtenir, le rendirent encore meilleur. J'étois le plus considérable de ceux qui se trouvoient alors à *** : ainsi elle m'écouta par vanité, et je la pris parce que je n'avois rien de mieux à faire. Elle n'étoit que médiocrement jolie ; mais la nécessité et la jeunesse ne me rendoient pas difficile. Mon prédécesseur dans ses bonnes



grâces étoit un jeune officier d'infanterie parfaitement bien fait. L'honneur de la couche de madame l'intendante l'avoit flatté, et par ses soumissions aveugles il avoit séduit son orgueil, mais il me fut sacrifié. J'étois obligé d'essuyer l'ennui des discours de l'intendante sur les prérogatives de sa place. On ne conçoit pas les hauteurs qu'elle avoit en ma présence avec tous les autres; enfin elle n'oublioit rien et outroit tout pour me persuader de la dignité et de l'éminence de l'intendance, et pour me faire oublier qu'étant souveraine en province, elle n'étoit qu'une bourgeoise à Paris.

Cependant tout annonçoit la paix, et elle fut bientôt conclue. J'avois toujours eu envie de voyager, et surtout de voir l'Italie; je me trouvois assez à portée d'y passer du lieu où j'étois: je demandai un congé, et je l'obtins.

Les charmes de madame l'intendante ne furent pas capables de m'arrêter; le commerce que j'avois avec elle n'étoit apparemment attaché qu'à la ville où je l'avois rencontrée, car, l'ayant retrouvée l'année suivante à Paris, il ne fut jamais mention de rien qui eût rapport à ce qui s'étoit passé entre nous; mais je remarquai combien la vanité d'un intendant a quelquefois à souffrir dans une ville qui sert si parfaitement à corriger les fautes subalternes.

Après avoir quitté ***, je parcourus toute l'Ita-

lie, je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit intéresser la curiosité et me faire retirer le fruit de mes voyages. Je m'attachai particulièrement à éviter tout ce qui décrie la jeunesse française. J'étois surtout en garde contre le danger des courtisanes, et je serois, je crois, revenu sans connoître les Italiennes, si une aventure qui m'arriva à Venise ne m'en eût procuré l'occasion.

Une femme jeune, belle et bien faite, qui se nommoit la signora Marcella, m'y retint trois mois dans les plaisirs les plus vifs. Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France; mais les emportemens de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour, qui fait l'amusement des Françaises, est la plus importante affaire et l'unique occupation d'une Italienne. Au lieu de raconter moi-même cette aventure, je joindrai ici une lettre que Marcella écrivit quelques jours après mon départ de Venise à une de ses amies, et que celle-ci me renvoya; on y verra des circonstances que j'omettrois comme frivoles, et qui sont trop importantes pour qu'une Italienne les oublie.

LETTRE
DE LA SIGNORA MARCELLA
A LA SIGNORA MARIA¹

Qui peut soulager les peines de mon cœur, ma chère amie? Qui peut effacer de mon esprit le souvenir de mes plaisirs passés? Que vous êtes heureuse avec votre amant! Vous êtes ensemble à la campagne, et n'avez point d'obstacle dans votre passion; la maison délicieuse où vous le possédez ajouteroit encore aux plaisirs de l'amour s'il avoit besoin d'autre chose que de lui-même. Paris fait aujourd'hui l'objet de tous mes vœux; cette ville, si heureuse pour les femmes et si funeste pour moi, est la patrie du signor Carle²; il l'habite à présent, et je n'y saurois être : je ne puis que m'affliger. Souffrez, ma chère amie, que pour soulager ma douleur je vous retrace les impressions que l'amour a faites

1. On s'est cru obligé de traduire cette lettre pour ceux qui n'entendroient pas l'italien avec la même facilité que le français.

2. Les Italiennes, accoutumées à ces noms, les donnent plus volontiers à leurs amans que leurs noms de famille.

sur mon cœur, vous jugerez si l'on peut en ressentir plus vivement les fureurs.

Vous savez que j'ai vécu pendant cinq ans avec mon mari dans une union tranquille; je croyois que l'indolence d'un état languissant étoit de l'amour : il n'étoit réservé qu'au signor Carle de me tirer de l'erreur où j'étois.

Il y a quelques mois que je le trouvai au Ridotte. Sa vue me fit un cœur nouveau, un penchant invincible m'entraîna sans réflexion; je profitai de l'heureuse liberté du masque pour lui parler, son esprit me charma autant que sa figure. L'envie de lui plaire m'avoit engagée à lui faire des avances; je craignis, après l'avoir quitté, qu'il ne me confondit avec les coquettes et les courtisanes. Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. L'amour, qui donne et détruit les idées dans le même instant, me faisoit redouter son insensibilité ou flattoit mon espoir. J'avois chargé un de mes gondoliers de s'informer avec exactitude de celui qui étoit déjà l'idole de mon cœur; j'appris dès le lendemain son nom, son pays, et qu'il étoit depuis un mois à Venise. Dans la conversation que j'avois eue avec lui, j'avois reconnu avec chagrin qu'il étoit François; je n'en devins que plus sensible au désir de le fixer. J'appris avec transport qu'il étoit libre, et qu'il n'avoit aucun commerce avec les malheureuses dont notre ville est remplie. Ces idées me conduisirent le jour même au Ridotte, je l'y

trouvai. Je m'étois aperçue la veille qu'il m'avoit quittée un moment pour demander mon nom, et je l'avois remarqué avec plaisir. Mon trouble en le voyant fut extrême; il n'étoit pas masqué, je pouvois lire sur son visage les impressions que je faisais sur lui. Mes yeux saisissoient avec vivacité ses moindres mouvemens. Notre conversation étoit animée par cette curiosité qui réveille tous les sens, qui cherche et qui fait à chaque instant des découvertes nouvelles. Je le trouvai instruit de tout ce qui pouvoit me regarder; je jugeai par moi-même que cette curiosité n'est jamais la suite de l'indifférence. Je voulus savoir l'impression que mes traits feroient sur lui; je lui fis signe de me suivre, il m'obéit. Nous sortîmes du Ridotte, et nous entrâmes dans un de ces cafés dont il est environné; je me fis ouvrir une chambre particulière. Sitôt que nous fûmes seuls, il me pria de me démasquer : je cédaï à son impatience. Que l'amour-propre dans ces instans est soumis à l'amour ! J'attendois mon arrêt, un coup d'œil alloit le prononcer. Mon âme étoit suspendue ! Je remarquai dans les yeux de mon amant une joie qui pénétra mon âme. Son empressement, la vivacité de ses desirs et de ses caresses, me faisoient craindre qu'il ne l'emportât sur moi en amour et mît le comble à ma passion. Je ne puis exprimer aujourd'hui tout ce que l'amour nous inspiroit à l'un et à l'autre dans un instant. Nous ne pouvions demeurer dans ce lieu que

le temps qu'il nous falloit pour prendre les mesures capables d'assurer notre bonheur. J'exigeai qu'il reparût au Ridotte; je revins chez moi, uniquement occupée de mon amour. Mon mari, ma maison, mes gens, tout ce qui m'environtoit prit une forme nouvelle et désagréable à mes yeux. J'avois une vie nouvelle à arranger, je voulois être informée de toutes les démarches de mon amant. Que d'idées, que de projets occupoient mon esprit! mais j'éprouvai que l'amour sait aplanir toutes les difficultés. J'envoyai mon gondolier reconnoître encore la maison de mon amant, regarder, examiner et observer les plus petites circonstances. J'aurois voulu prendre ce soin. Carle reconnut mon gondolier et lui donna un billet pour moi; il me parut vivement écrit: l'amour l'avoit dicté, l'amour le lisoit. J'accablai de questions celui qui me le rendit, je voulus savoir comment il avoit été reçu; mon impatience m'empêchoit d'apporter aucun ordre dans mes questions et me les faisoit précipiter; une nouvelle question me paroisoit toujours plus importante que la dernière. J'appris que sa maison donnoit sur un petit canal assez proche de mon palais, et dans un endroit peu fréquenté; je compris qu'il me seroit aisé à la faveur du masque de me rendre chez lui. Je convins le soir au Ridotte avec le signor Carle qu'il m'attendroit le lendemain sur les trois heures. Quoique je fusse animée par l'amour, quand l'heure de mon départ



arriva, je sentis un trouble qui m'étoit inconnu : mon cœur palpitait, j'envisageois les conséquences de ma démarche, j'avois cette irrésolution qui vient plus des doutes de l'amour que des combats de la vertu ; j'éprouvois ce doux frissonnement que donnent les approches du plaisir. Mon amant, qui m'attendoit, me prit dans ses bras et me conduisit dans son appartement ; ce ne fut pas sans m'arrêter à chaque pas pour m'accabler de caresses : mon âme n'étoit plus à elle. Trop étonnée pour me refuser à l'amour, trop passionnée pour avoir des remords, mon âme nageoit dans les plaisirs, et ne fit qu'un instant de quelques heures ; tout m'étoit nouveau, et cette nouveauté est l'âme de l'amour. Jamais une plus aimable confusion ne s'est emparée des idées ; timide sur mes desirs, embarrassée dans mes expressions, séduite par les plaisirs, animée par ceux de mon amant, je n'étois que docile et soumise. La nuit qui survint nous fit voir avec regret qu'il falloit s'arracher des bras de l'amour ; le signor Carle me conduisit à la première gondole. Que j'aimois mon amant ! je me reprochois le peu d'amour que je lui avois témoigné, je désirois de le revoir pour le rassurer. J'allai chez la signora Baldi, je voulois avoir fait une visite que je pusse avouer à mon mari. J'arrivai chez elle au milieu d'une nombreuse compagnie, tout le monde me parut ébloui de ma beauté ; le bonheur de l'amour répand l'éclat et la sérénité sur tous les traits. Mon



amant me devint plus cher que ma vie; l'amour nous fit rechercher de nouveaux rendez-vous, et nous les fit trouver. Tout ce que l'amour inspire aux amans, tout ce que les plaisirs peuvent procurer, nous l'avons mis en pratique avec un succès toujours nouveau. Hélas ! il ne m'en reste que les regrets : il est parti, et je ne puis soutenir l'idée de ne le voir jamais. J'ai reçu de ses nouvelles; mais les foibles plaisirs que les lettres procurent ne servent qu'à faire regretter un état plus heureux. Les amans qui m'obsèdent ne font qu'irriter mes peines, et ne peuvent effacer Carle de mon âme. Adieu, ma chère amie, plaignez et aimez-moi.

J'étois dans toute la vivacité de mon intrigue avec la signora Marcella, lorsqu'on apprit à Venise la mort du roi. Je reçus ordre en même temps de revenir en France. Comme j'étois moins retenu à Venise par l'amour que par des plaisirs qui se trouvent partout, j'eus moins de peine à m'en arracher. J'essayai inutilement de consoler Marcella; enfin, après lui avoir promis de revenir, et après toutes les protestations que les amans font en pareil cas, souvent de la meilleure foi du monde, et qu'ils ne tiennent jamais, je partis. A peine étois-je arrivé à Paris que je reçus de la signora Maria la lettre que je viens de rapporter. J'en reçus aussi beaucoup de Marcella, pleines de



passion et d'emportement. Je lui écrivis plusieurs fois, mais bientôt l'absence l'effaça de mon esprit; apparemment que la persévérance d'un autre amant me remplaça dans son cœur, car elle cessa de m'écrire, et je n'entendis plus parler d'elle.

Je trouvai, en arrivant à la cour, qu'elle avoit absolument changé de face. Le feu roi, qui dans sa jeunesse avoit été extrêmement galant, avoit toujours apporté beaucoup de décence dans ses plaisirs. Les fêtes superbes qu'il avoit données avoient rendu sa cour la plus brillante qu'il y eût jamais eu dans l'Europe, et avoient plus que toute autre chose favorisé le progrès des talens et des arts. Il suffisoit que les courtisans eussent le goût délicat pour qu'ils imitassent le roi; mais ils furent obligés de recourir à la flatterie, lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé.

Le roi en vieillissant se tourna du côté de la dévotion, et dans l'instant toute la cour devint dévote, ou parut l'être. Après sa mort le tableau changea totalement, et sous la Régence on fut dispensé de l'hypocrisie. Le petit nombre de ceux qui étoient véritablement vertueux restèrent tels qu'ils étoient, et ceux qui avoient joué la vertu devinrent en l'abandonnant plus honnêtes gens qu'ils n'avoient été, puisqu'ils cessèrent d'être hypocrites. Plusieurs furent aussi faux dans le libertinage qu'ils l'avoient été dans la dévotion, et



crurent faire leur cour en se livrant aux plaisirs ; ce qu'il y a de sûr, c'est que cela étoit parfaitement indifférent.

Pour moi, qui n'avois point de prétentions, et qui n'étois pas dans l'âge de l'ambition, je suivis mon goût ; mon cœur ne pouvoit pas demeurer oisif, et mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher.

M^{me} de Sézanne, jeune, belle, bien faite et nouvellement mariée, me parut digne de mon hommage. Je m'attachai auprès d'elle, et lui rendis les soins les plus assidus ; heureusement elle n'avoit point d'engagement, car je n'ai jamais compté un mari pour quelque chose. M^{me} de Sézanne étoit un caractère franc et sincère ; elle reçut mes vœux, et, sitôt qu'elle eut pris du goût pour moi, elle me l'avoua et bientôt m'en donna des preuves. Nous vécûmes environ deux mois dans une union parfaite ; mais insensiblement M^{me} de Sézanne devint coquette, ou du moins je commençai à m'en apercevoir. Je lui en fis des reproches, elle en parut étonnée, et me dit qu'elle ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à mon sujet, puisqu'elle m'aimoit uniquement ; je me rendis à ses protestations, mais ce ne fut pas pour longtemps. M^{me} de Sézanne ne parut pas apporter beaucoup de soin à me détromper ou de précautions à me tromper. Sa beauté commençoit à faire du bruit,

et mille amans s'empressèrent auprès d'elle. Quoique je ne remarquasse pas qu'elle m'en préférât aucun, je trouvois qu'elle se prêtoit avec trop de facilité à toutes les agaceries qu'on lui faisoit, et je recommençai mes plaintes. M^{me} de Sézanne, qui m'avoit d'abord rassuré avec bonté, me dit alors que mes reproches la fatiguoient. Je ne pris pas son chagrin pour une preuve d'innocence, je sortis, et je fus deux jours sans la voir; mais l'amour me ramena vers elle. Je lui fis tout à la fois des reproches et lui demandai pardon, et nous nous raccommodâmes. Nous vécûmes quelque temps ensemble en passant le temps à nous brouiller et à nous raccommoder tous les jours. Enfin, fatiguée de mes plaintes autant que je l'étois de sa coquetterie, elle me déclara qu'elle ne pouvoit plus supporter mon humeur, qu'elle avoit pris son parti; elle me donna mon congé, et je l'acceptai. Dans le dépit où j'étois, je m'emportai contre elle et contre toutes les femmes en déclamant contre leur infidélité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'a jamais pris d'autre amant; le public l'a toujours regardée comme un caractère fort opposé à la coquetterie, et elle m'a paru depuis à moi-même mériter le jugement du public. Si j'en jugeois différemment lorsque je vivois avec elle, c'est que j'avois l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étoient arrivées en Espa-

gne et en Italie. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes et sur moi-même. Je compris que je ne devois pas chercher à Paris la passion italienne, ni la constance espagnole ; que je devois reprendre les mœurs de ma patrie, et me borner à la galanterie françoise. Je résolus de me conduire sur ce principe, de ne me point attacher, de chercher le plaisir en conservant la liberté de mon cœur, et de me livrer au torrent de la société.

Je ne rapporterai point le détail et toutes les circonstances des intrigues où je me suis trouvé engagé. La plupart commencent et finissent de la même manière. Le hasard forme ces sortes de liaisons ; les amans se prennent parce qu'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent parce qu'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse. Je m'attacherai simplement à distinguer les différens caractères des femmes avec qui j'ai eu quelque commerce.

Je n'eus pas plus tôt rompu avec M^{me} de Sézanne que je trouvai dans M^{me} de Persigny tout ce qu'il me falloit pour me confirmer dans mes nouveaux sentimens, et dans la résolution que je venois de prendre de n'avoir point de véritable attachement de cœur.

Les femmes à Paris communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de

commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c'est là le charme du séjour de Paris. J'ai eu lieu de remarquer toutes ces différences.

M^{me} de Persigny étoit ce qu'on appelle dans le Marais une petite maîtresse; elle étoit née décidée, le cercle de son esprit étoit étroit. Elle étoit vive, parloit toujours, et ses reparties, plus heureuses que justes, n'en étoient souvent que plus brillantes. Élevée en enfant gâté, parce que dès l'enfance elle avoit été jolie, les amans achevèrent ce que les parens avoient commencé. Elle se croyoit nécessaire partout; il n'y avoit rien que l'on pût voir, point d'endroit où l'on pût aller, que l'on n'y trouvât M^{me} de Persigny. Un de ses désirs eût été de pouvoir, comme les jeunes gens, se montrer dans le même jour à plusieurs spectacles; mais, pour s'en dédommager, elle paroissoit à toutes les promenades. Les calèches de goût, les attelages brillans, la promenoient sans cesse aux environs de Paris; souvent elle alloit souper avec sa compagnie dans des maisons de campagne, pendant l'absence de leurs maîtres, et le traiteur ne lui déplaisoit pas. Il n'y avoit rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chez elle et au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujettir à une par-

*Confessions du comte de ***.*

tie de jeu, elle la commençoit et la quittoit à moitié; mais elle aimoit la table, et elle y étoit charmante. Ce fut à un souper que je la connus; il fut poussé fort avant dans la nuit. Née coquette, elle s'aperçut de l'impression qu'elle faisoit sur moi et redoubla ses coquetteries. En sortant de table elle proposa d'aller à Neuilly; cette folie étoit alors dans sa nouveauté, je l'acceptai avec plaisir. Je la suivis avec une de ses amies, je la ramenai chez elle, et la quittai avec une ample provision de parties méditées et de projets sans nombre pour lesquels elle m'engagea. Je consentis à tout; j'avois envie de lui plaire, ou plutôt de l'avoir, et je me trouvai bientôt emporté dans la vie la plus turbulente; mais la destinée me conduisoit à tout voir, et ma facilité naturelle m'engageoit à me prêter à tous les goûts.

Quand une partie manquoit, il falloit absolument en substituer une autre; c'étoit alors que l'imagination de M^{me} de Persigny travailloit, que les messages couroient, et qu'il étoit indispensablement nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvoit vide. La crainte de l'ennui étoit un ennui pour elle : c'étoit lorsqu'il falloit remplacer une partie qu'elle devenoit caressante; son esprit étoit insinuant, et c'est avec ce caractère que la femme la plus extravagante fait approuver et partager aux hommes toutes les



folies qui lui passent par la tête. J'obtins tout ce que je désirois dans une circonstance pareille; mais, après m'avoir tout accordé, elle ne m'en parut pas plus attachée à moi. Les rendez-vous qu'elle me donnoit étoient presque toujours en l'air. Un souper tête à tête dans une petite maison lui paroissoit toujours trop long; il falloit se contenter d'y aller passer quelques momens. L'envie de s'y rendre lui prenoit au moment que je m'y attendois le moins; ainsi je m'accoutumai à recevoir à sa toilette mes rendez-vous les plus ordinaires, parce qu'elle avoit remarqué qu'ils lui prenoient moins de temps. Il est vrai qu'elle n'avoit pas même l'apparence du tempérament, et que la complaisance et les ouï-dire la déterminoient uniquement. Elle prenoit un amant comme un meuble d'usage, c'est-à-dire de mode : sans les faveurs il se retire, il faut bien consentir à lui en accorder. Les lettres qu'elle écrivoit partoient du même principe; on trouvoit à la fin quelques mots tendres consacrés par l'usage, le reste avoit toujours la dissipation pour objet. Son mari, qui étoit un fort galant homme, avoit si bien senti l'impossibilité de fixer un tel caractère qu'il ne la contraignoit en rien, et s'étoit rassuré sur l'indifférence que la nature lui avoit donnée en naissant; on voit qu'il n'y gagnoit pas davantage. Indépendamment de toutes les raisons frivoles et des



motifs ridicules de M^{me} de Persigny pour avoir toujours un amant en titre et des aspirans, l'envie d'avoir quelqu'un absolument à ses ordres l'engageoit à en conserver toujours un qui ne devoit pas être infiniment flatté d'une préférence dont le hasard décidoit ; mais elle étoit jolie et brillante : il n'en faut pas tant dans le monde pour être recherchée.

Je ne fus pas longtemps sans ressentir tous les dégoûts et toutes les peines d'une vie aussi agitée. L'imagination de M^{me} de Persigny n'étant jamais arrêtée, l'on ne pouvoit être sûr d'aucun plaisir avec elle ; le souper même, qui sembloit l'amuser, se passoit ordinairement dans les arrangemens de ce que l'on pouvoit faire le lendemain.

Pour ne point donner au public des scènes que son étourderie pouvoit aisément occasionner, et que je craignois de partager, je prétextai plusieurs voyages à la campagne ; j'eus soin d'en avertir longtemps auparavant, et les parties s'arrangèrent sans moi. A peine M^{me} de Persigny s'aperçut-elle de mon absence ; je ne sais même si elle eut le temps de voir que nous ne vivions plus ensemble. Elle ne manqua pas de gens aimables qui s'empressèrent à me remplacer, et qui bientôt le furent eux-mêmes par d'autres. Enfin, sans rompre précisément avec elle, je cessai d'être son amant en titre.



M^{me} de Persigny m'avoit si parfaitement corrigé des fausses délicatesses dont j'avois tourmenté M^{me} de Sézanne que celle-ci, dont j'avois blâmé la coquetterie, m'auroit alors paru une prude. Il sembloit que l'amour eût entrepris de me faire l'humeur en m'assujettissant aux caractères les plus opposés.

Pendant que je cherchois à respirer des fatigues que m'avoit causées la pétulance de M^{me} de Persigny, je me trouvai à dîner chez une de mes parentes avec une femme dont la beauté, la taille noble, l'air sérieux, doux et modeste, attirèrent mon attention. Elle pensoit finement et s'exprimoit avec simplicité. Je demandai qui elle étoit; j'appris qu'elle se nommoit M^{me} de Grémonville, et qu'elle étoit dévote par état. Sa figure, son esprit et son maintien me frappèrent et firent impression sur mon cœur. Je n'osai lui demander la permission d'aller chez elle : son état et le mien ne sembloient pas compatir, et je ne voulus rien brusquer; mais je me proposai bien de venir souvent dans cette maison, où j'appris qu'elle se trouvoit ordinairement, et j'exécutai mon projet. Je voyois donc assez souvent M^{me} de Grémonville chez ma parente. J'étois moins sensible à ses attraits qu'au plaisir de voir en elle la simple nature, ou du moins ses apparences. Elle ne mettoit point de rouge, ce qui étoit une nouveauté

pour moi, et le calme du régime ajoutoit encore à sa beauté. Je sentois qu'elle me plaisoit infiniment ; j'étudiois ses sentimens, je n'étois occupé qu'à les flatter, elle y paroissoit sensible ; mais je n'osois pas encore me déclarer.

Ce qui commença à me donner quelque espérance fut d'apprendre qu'elle n'avoit embrassé l'état de la dévotion que pour ramener l'esprit de son mari, qu'une affaire assez vive avec un jeune homme avoit un peu éloigné d'elle. Son premier attachement me fit connoître qu'elle n'étoit pas insensible. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, et je l'obtins. Je remarquai d'abord que M^{me} de Grémonville, outre la considération qu'elle avoit dans le public, avoit pris un empire absolu sur l'esprit de son mari. La dévotion est un moyen sûr pour y parvenir. Les vraies dévotes sont assurément très respectables et dignes des plus grands éloges, la douceur de leurs mœurs annonce la pureté de leur âme et le calme de leur conscience ; elles ont pour elles-mêmes autant de sévérité que si elles ne pardonnoient rien aux autres, et elles ont autant d'indulgence que si elles avoient toutes les foiblesses. Mais les femmes qui usurpent ce titre sont extrêmement impérieuses. Le mari d'une fausse dévote est obligé à une sorte de respect pour elle, dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne

veut avoir affaire à tout le parti. M^{me} de Grémonville disoit à son gré d'un bien considérable; tout ce que la magnificence a de solide et de recherché l'environnoit, sans avoir d'autre apparence que celle de la propreté et de la simplicité; on le sentoit, mais il falloit examiner pour s'en apercevoir.

M^{me} de Grémonville fut la première des dévotes qui adopta la mode singulière des petites maisons, que le public a passée aux femmes de cet état par une de ces bizarres inconséquences dont on ne peut jamais rendre compte; c'est là que, sous le prétexte du recueillement, il leur est libre de faire avec très peu de précautions tout ce que ce même public, si réservé sur elles, ne passeroit point aux femmes du monde. Enfin, sur cet article, les choses en sont au point que toute la différence ne tombe que sur les heures: on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde, de façon que la même maison pourroit en quelque sorte servir à l'une et à l'autre.

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon ou quelque service dans une église éloignée, donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, et pour calmer les discours, quand par hasard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dis-



penser de se servir de son carrosse ; il lui est libre de ne se point faire suivre par ses gens, sous prétexte de cacher ses bonnes œuvres : ainsi, maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule ou tête à tête avec un directeur. C'est ainsi que, la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir.

M^{me} de Grémonville commença par me faire cent questions différentes sur les femmes avec qui j'avois vécu, tantôt en déplorant la conduite des femmes du monde, tantôt en leur donnant des ridicules. Elle éprouvoit ma discrétion sur les autres, afin de s'en assurer pour elle-même. L'amour-propre ne me fit jamais rompre le silence qu'un honnête homme doit garder sur cette matière. J'ai toujours été plus sensible au plaisir qu'à la vanité de la bonne fortune. Cette discrétion fit impression sur son esprit, car j'avois déjà touché son cœur. J'achevai de la séduire en l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses grâces, et même sur sa vertu. J'admirois toujours les sacrifices qu'elle faisoit à Dieu ; mes discours étoient flatteurs, sans paroître hypocrites. Je lui vantois les plaisirs du monde, et mes yeux l'assuroient que j'étois prêt de lui en faire le sacrifice. Dans la crainte que l'on ne pénétrât le motif de mes visites, elle m'avertit des heures de ses exercices de piété, et



de celles où je devois me rendre auprès d'elle, pour n'y pas trouver les dévotes qui s'y rassembloient quelquefois pour traiter des affaires du parti. Quoique la médisance ne fût pas un des projets décidés de cette assemblée, c'étoit un des devoirs que l'on y remplissoit le mieux. Je prenois assez bien mon temps pour me trouver toujours seul avec M^{me} de Grémonville.

Je m'aperçus bientôt que l'amour me donnoit de plus en plus sa confiance; son mari même en plaisantoit avec moi. « Prenez garde, me disoit-il souvent, si M^{me} de Grémonville vous entreprend, elle vous convertira. » Elle avoit fait observer ma conduite, elle m'avoit fait écrire des lettres qui m'offroient des aventures agréables; mais le goût qu'elle m'avoit inspiré, et l'envie d'avoir une dévote, me rendoient peu curieux d'autres intrigues, et produisirent en moi l'effet de la prudence. Enfin, après avoir subi tous les examens dont je pouvois le moins me douter, j'obtins un rendez-vous dans sa petite maison, où je fus introduit en habit d'ecclésiastique, et ce fut dans la suite mon déguisement ordinaire. Le masque ne donne pas plus de liberté à Venise que le manteau noir en fournit à Paris, où chacun, occupé de ses plaisirs, ne pense guère à troubler ceux des autres.

Le prétexte d'un office particulier donna à M^{me} de Grémonville le moyen de s'absenter et de



dire qu'elle dînoit chez une de ses amies pour retourner avec elle au service de l'après-midi. Malgré tant de précautions, elle prit encore celle de m'ouvrir la porte elle-même. Nous montâmes dans un appartement où régnoient à l'envi la simplicité, la propreté et la commodité. Je fis aussitôt éclater tous mes transports. « Que vous êtes pressant ! me dit-elle ; quoi ! le plaisir d'aimer et celui d'être aimé ne peuvent vous suffire ? Je vous donne un rendez-vous pour épancher nos cœurs dans une plus grande liberté ; le danger auquel je m'expose pour vous avoir ici ne peut vous convaincre de l'empire que vous avez sur mon cœur : non, vous ne m'aimez point, vous voulez séduire ma vertu, pour me confondre avec les autres femmes, et pouvoir me mépriser comme elles. » J'employai les caresses et les empressemens pour la rassurer ; je vis qu'elle étoit émue, mais que la pudeur combattoit encore. J'allai fermer les volets, elle ne s'y opposa point, et, revenant à ses genoux, je la trouvai foible et complaisante à tous mes désirs. Je saisis ce moment ; je l'emportai sur un lit de repos, et je devins heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé, elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. J'eus avant le dîner tout le temps de lui prouver mon amour, et d'éprouver sa tendresse, que rien ne contraignoit plus. Notre dîner, servi par un tour, étoit simple, mais excellent : on



me traitoit en directeur chéri. Nous repassâmes dans le lieu de nos plaisirs pour en goûter de nouveaux. L'heure où finit l'office nous obligea de nous séparer; mais nous nous retrouvâmes souvent avec les mêmes précautions. La nouveauté de cette aventure avoit mille charmes pour moi. Rien ne ressembloit dans celle-ci à tout ce que je connoissois. Les valets d'une dévote ne sont point dans sa confiance, ils sont modestes et sages, et n'ont aucune des insolences que leur donne ordinairement le secret de leur maîtresse. M^{me} de Grémonville, quoique vive dans ses caresses, paroissoit modérée dans les plaisirs, et sembloit n'avoir d'autre intérêt que ma satisfaction, sans jamais envisager la sienne. Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive. La critique du monde, que M^{me} de Grémonville faisoit avec esprit, étoit toujours un éloge indirect d'elle-même; elle vantoit les charmes du mystère et les plus grandes voluptés, qu'elle ne présentoit que sous le nom de commodités.

Notre commerce dura six mois, sans que jamais il ait fait le moindre bruit; mais bientôt j'aperçus du refroidissement et de la contrainte dans les procédés de M^{me} de Grémonville; elle me fit voir des scrupules, et, comme ils ne pouvoient plus naître de la vertu, je les regardai comme des symp-

tômes d'inconstance. J'ai toujours imaginé qu'une jalousie de directeur causée par quelque objet d'intérêt avoit troublé notre commerce. Les rendez-vous devinrent plus rares, les difficultés de se voir augmentèrent chaque jour; elle me déclara enfin qu'elle ne vouloit plus vivre dans un commerce aussi criminel. J'eus beau la presser, son parti étoit pris, et je fus obligé de m'y soumettre. Je rendis la seule lettre que j'avois; on ne m'en laissoit jamais qu'une, encore ne disoit-elle rien de positif. Quoi qu'il en soit, notre affaire finit sans aucun éclat. Je fus piqué de me voir quitter; cependant M^{me} de Grémonville n'eut aucun reproche à me faire. J'observai tout ce qu'elle m'avoit recommandé; je la vis même quelque temps chez elle pour la ménager, mais sans remarquer la moindre envie de renouer, ni le moindre souvenir du passé; ses procédés, en un mot, me parurent plus fiers que ceux d'aucune autre femme. Elle n'eut aucun des ménagemens ordinaires aux femmes dans de pareilles circonstances; il falloit qu'elle comptât beaucoup sur ma probité, et elle me rendoit justice.

La retraite dans laquelle j'avois vécu avec M^{me} de Grémonville m'avoit fait perdre de vue tous mes amis et les différentes sociétés où j'étois lié auparavant. Je me trouvois donc assez isolé. Je résolus bien de ne plus tomber dans un pareil inconvé-



nient, et de faire assez de maîtresses pour en avoir dans tous les états, et n'être jamais sans affaire, si j'en quittois ou en perdois quelqu'une.

J'étois dans ces dispositions lorsqu'il m'arriva une discussion avec M. de ***, conseiller au parlement, pour des droits de terre. Comme j'ai toujours eu une aversion et une incapacité naturelles pour les procès, et que le moyen de les éviter n'est pas toujours de s'en rapporter à ses gens d'affaires, j'allai trouver M. de ***. C'étoit un homme fort raisonnable; d'ailleurs, un des grands avantages que les gens de robe retirent de leur profession est d'apprendre aux dépens des autres à fuir les procès: ainsi nous terminâmes nous-mêmes notre différend à l'amiable, et je restai de ses amis. La première marque que je lui en donnai fut de tâcher de séduire sa femme, qui étoit assez jolie, et j'y réussis. Il fallut alors me plier à des mœurs nouvelles, et qui m'étoient absolument étrangères.

La hauteur de la robe est fondée comme la religion sur les anciens usages, la tradition et les livres écrits. La robe a une vanité qui la sépare du reste du monde, tout ce qui l'environne la blesse. Elle a toujours été inférieure à la haute noblesse; c'est de là que plusieurs sots et gens obscurs, qui n'auoient pas pu être admis dans la magistrature, prennent droit d'oser la mépriser,



aussitôt qu'ils portent une épée ; c'est le tic commun du militaire de la plus basse naissance. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la robe plusieurs familles qui feroient honneur à quantité de ceux qui se donnent pour gens de condition. Il est vrai qu'on y distingue deux classes : l'ancienne, qui a des illustrations et qui tient aux premières maisons du royaume, et celle de nouvelle date, qui a le plus de morgue et d'arrogance.

La robe se regarde avec raison au-dessus de la finance, qui l'emporte par l'opulence et le brillant, et qui devient à son tour la source de la seconde classe de robe. Le peuple a pour les magistrats une sorte de respect dont le principe n'est pas bien éclairci dans sa tête ; il les regarde comme ses protecteurs, quoiqu'ils ne soient que ses juges.

La plupart des gens de robe sont réduits à vivre entre eux, et leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne cessent de déclamer contre les gens de la cour qu'ils affectent de mépriser, quoiqu'ils vous étourdissent sans cesse du nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il ne meurt pas un homme titré que la moitié de la robe n'en porte le deuil, c'est un devoir qu'elle remplit au centième degré ; mais il est rare qu'un magistrat porte celui de son cousin l'avocat. Les sollicitations ne les flattent pas tous également, les sots y sont extrêmement sensibles, les meilleurs juges et



les plus sensés s'en trouvent importunés, et pour l'ordinaire elles sont assez inutiles. En général la robe s'estime trop, et l'on ne l'estime pas assez.

Les femmes de robe, qui ne vivent qu'avec celles de leur état, n'ont aucun usage du monde, ou le peu qu'elles en ont est faux. Le cérémonial fait leur unique occupation, la haine et l'envie leur seule dissipation.

M^{me} de *** avoit été élevée dans les principes des avantages de la robe, et son mari, fort attaché à ses devoirs, avoit grand soin de les lui répéter tous les jours. Sa jeunesse et une espèce de goût qu'elle prit pour moi m'arrêterent pendant quelque temps; mais la platitude de la compagnie, les plaisanteries de la robe, qui tiennent toujours du collège, la pédanterie de ses usages et la triste règle de la maison, me la rendirent bientôt insupportable. Je vis bien que je devois songer à m'amuser ailleurs, et garder M^{me} de *** pour mes heures perdues.

Je commençai à me rendre à la société dont M^{me} de Grémonville m'avoit éloigné. Aussitôt que je fus entré dans le monde, je fus prié à tous les soupers connus. Paris est le centre de la dissipation, et les gens les plus oisifs par goût et par état y sont peut-être les plus occupés; ainsi je n'étois embarrassé que sur le choix des soupers qui m'étoient proposés chaque jour. Je ne les



trouvois pas toujours aussi agréables qu'ils avoient la réputation de l'être; mais je m'y amusois quelquefois. Après avoir examiné les maisons qui pouvoient me convenir davantage, je préfèrai celle de M^{me} de Gerville. J'y allois plus souvent que dans aucune autre, parce que la compagnie y étoit mieux choisie et que le jeu y étoit fort rare; on n'en faisoit jamais une occupation ni un amusement intéressé.

Je m'y trouvai un jour à souper avec M^{me} d'Albi. Elle me toucha moins par sa figure, qui étoit ordinaire, sans être commune, que par les grâces et la vivacité de son esprit, la singularité de ses idées et celle de ses expressions, qui, sans être précieuses, étoient neuves. Je jugeai que personne n'étoit plus propre que M^{me} d'Albi à me guérir de l'ennui que me causoit le commerce de M^{me} de ***. Le hasard m'ayant placé à table auprès d'elle, la conversation, qui étoit d'abord générale, devint particulière entre elle et moi; nous oubliâmes parfaitement le reste de la compagnie et en fûmes bientôt à parler bas.

M^{me} d'Albi m'accorda la permission d'aller chez elle, et j'en profitai dès le lendemain. Dans les premiers jours de notre connoissance, notre vivacité réciproque nous fit croire que nous nous convenions parfaitement, et nous vécûmes bientôt conformément à cette idée; mais je ne fus pas

longtemps sans m'apercevoir de l'humeur la plus inégale et la plus capricieuse. Jamais elle ne pensoit deux jours de suite d'une façon uniforme; une chose lui déplaisoit aujourd'hui par l'unique raison qu'elle lui avoit plu le jour précédent. Son esprit, qui changeoit à chaque instant d'objet, lui fournissoit aussi les raisons les plus spécieuses et les plus persuasives pour justifier son changement; quand elle parloit, elle cessoit d'avoir tort. Quelque sentiment qu'elle défendît, on étoit obligé de l'adopter, tant on étoit frappé de la sagacité de son esprit, du feu de ses idées et du brillant de ses expressions. On auroit imaginé qu'elle ne devoit jamais s'écarter de la raison, si l'on avoit pu oublier que son sentiment actuel étoit toujours la contradiction du précédent.

Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour moi, c'est que son cœur étoit toujours asservi à son esprit, dont il suivoit la bizarrerie et les écarts. Quelquefois elle m'accabloit de caresses, et le moment d'après j'étois l'objet de ses mépris. Triste, gaie, étourdie, sérieuse, libre, réservée, M^{me} d'Albi réunissoit en elle tous les caractères, et celui qu'elle éprouvoit étoit toujours si marqué qu'il eût paru être le sien propre à ceux qui ne l'auroient vue que dans cet instant. Un jour elle me chargea de lui trouver une petite maison, pour nous voir, disoit-elle, avec plus de liberté.

*Confessions du comte de ***.*



Le premier usage de ces maisons particulières, appelées communément petites maisons, s'introduisit à Paris par des amans qui étoient obligés de garder des mesures et d'observer le mystère pour se voir, et par ceux qui vouloient avoir un asile pour faire des parties de débauche qu'ils auroient eût de faire dans des maisons publiques et dangereuses, et qu'ils auroient rougi de faire chez eux.

Telle fut l'origine des petites maisons, qui se multiplièrent dans la suite et cessèrent d'être des asiles pour le mystère. On les eut d'abord pour dérober ses affaires au public, mais bientôt plusieurs ne les prirent que pour faire croire celles qu'ils n'avoient pas. On ne les passoit même qu'à des gens d'un rang supérieur : cela fit encore que plusieurs en prirent par air. Elles sont enfin devenues si communes et si publiques qu'il y a des extrémités de faubourgs qui y sont absolument consacrées. On sait tous ceux qui les ont occupées ; les maîtres en sont connus, et ils y mettront bientôt leur marbre. Il est vrai que, depuis qu'elles ont cessé d'être secrètes, elles ont cessé d'être indécentes ; mais aussi elles ont cessé d'être nécessaires. Une petite maison n'est aujourd'hui pour bien des gens qu'un faux air, et un lieu où, pour paroître chercher le plaisir, ils vont s'ennuyer secrètement un peu plus qu'ils ne feroient en restant tout uniment chez eux. Il me semble que



ceux qui ont imaginé les petites maisons n'ont guère connu le cœur. Elles sont la perte de la galanterie, le tombeau de l'amour, et peut-être même celui des plaisirs.

Nous croyions, M^{me} d'Albi et moi, faire un meilleur usage de celle que nous cherchions. J'eus soin de la choisir dans un quartier perdu et où nous ne pouvions être connus de qui que ce fût. Je ne saurois peindre le plaisir et la vivacité avec lesquels M^{me} d'Albi vint prendre possession de notre retraite. Elle la trouvoit préférable à tous les palais. Nous y soupâmes et y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes en sortant que l'impatience d'y revenir. Nous convînmes que ce seroit dans deux jours. Heureusement qu'avant d'aller l'y attendre, je passai chez elle. Je la trouvais seule; mais, au lieu de l'empressement que j'attendois de sa part, elle me reçut avec mépris, et me dit qu'elle étoit fort surprise qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage que je lui avois fait en la conduisant dans une petite maison, j'osasse encore le lui proposer. J'eus beau lui représenter que c'étoit par ses ordres que j'avois pris cette maison, les précautions que j'y avois apportées, et le secret avec lequel nous nous y étions vus; elle me répliqua que, si j'avois été jaloux de sa gloire, je l'aurois détournée d'une pareille idée; qu'une femme raisonnable, pour peu

qu'elle ait soin de sa réputation, ne devoit jamais se trouver dans ces sortes d'endroits, et que les parties les plus secrètes sont les plus malignement interprétées, lorsqu'on vient à les découvrir; enfin, il n'y eut point de reproches que je n'essuyasse à ce sujet.

C'étoit ainsi que je passois ma vie avec M^{me} d'Albi; il sembloit qu'elle eût dix âmes différentes, dont il y en avoit neuf qui faisoient mon supplice. J'étois toujours prêt à la quitter, dans ces momens d'orage, qui étoient fort fréquens; mais sa figure, son esprit et un caprice plus favorable de sa part me ramenoient bientôt vers elle. Cependant la tête m'auroit infailliblement tourné, si, pour adoucir la rigueur de ma situation, je n'eusse trouvé une femme qui, sans raffiner sur le plaisir, s'y livroit naïvement et l'inspiroit de même.

C'étoit une riche marchande de la rue Saint-Honoré, qui se nommoit M^{me} Pichon. J'eus occasion de la connoître parce que M. Pichon venoit de faire l'habillement de mon régiment. Les marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux officiers des régimens qu'ils fournissent; je me rendis aux instances de M. Pichon, qui voulut absolument me donner à souper. Je m'y étois engagé par complaisance, comptant m'y ennuyer, et je m'y amusai beaucoup. Je fis connoissance avec M^{me} Pichon; elle étoit jeune et jolie, vive

et même un peu brusque, et ce qu'on appelle dans le bourgeois une bonne grosse maman. On la vouloit avoir dans tous les repas qui se donnoient dans son quartier : elle chantoit, elle agaçoit, elle avoit la repartie prompte, plus libre que délicate, et le plus long souper n'altéroit en aucune façon sa raison. J'imaginai que le nôtre ne s'étoit poussé fort avant dans la nuit qu'en ma considération ; la suite me fit voir que c'étoit l'ordinaire de la maison. J'eus envie d'avoir M^{me} Pichon ; et, pour y parvenir, je fus obligé de me soumettre à ses parties et de me livrer à sa société. M^{me} Pichon étoit portée à une hauteur naturelle à toutes les femmes, et qui se manifeste suivant leurs différens états. Elle me dit que c'eût été la mépriser que de se cacher de l'avoir, et qu'elle étoit assez jolie pour être aimée ; que, si cela ne me convenoit pas, elle s'étoit bien passée jusqu'ici d'un homme de condition, et qu'elle vouloit avoir son amant dans l'arrière de sa boutique, à sa campagne, et chez ses amies ; qu'elle n'avoit enfin à rendre compte de sa conduite à personne qu'à son mari, à qui elle n'en rendoit point. Il fallut donc que je fusse de toutes ses parties de ville et de campagne, et que j'eusse encore l'attention d'en dérober la connoissance à M^{me} d'Albi, dont la fierté eût été extrêmement offensée de la rivalité, et qui ne me l'eût jamais pardonnée.



Quelle nouvelle que fût pour moi la société de M^{me} Pichon, j'en faisais quelquefois la comparaison avec celles où j'avois vécu, et je fus bientôt convaincu que le monde ne diffère que par l'extérieur et que tout se ressemble au fond. Les tracasseries, les ruptures et les ménages sont les mêmes. J'ai remarqué aussi que les marchands, qui s'enrichissent par le commerce, se perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites les portent à ne point élever leurs enfans pour le commerce. De bons citoyens et d'excellens bourgeois, ils deviennent de plats anoblis. Ils aiment à citer les gens de condition et font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun. Leurs femmes, qui n'ont pas moins d'envie de paroître instruites, estropient les noms, confondent les histoires et portent des jugemens véritablement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes, croyant imiter celles du monde, et pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes. D'ailleurs elles sont solides dans leurs dépenses, elles boivent et mangent par état; l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire et d'avoir, les jours de fête, une joie bruyante, éveillée et entretenue par les plus grosses plaisanteries.

Il m'eût été impossible de soutenir ce genre de



vie : mon départ pour mon régiment me donna les moyens honnêtes de quitter la bonne M^{me} Pichon. Elle me parut touchée de mon départ, et je me crus obligé de lui conseiller de ne jamais prendre d'homme du monde. Je lui représentai les avantages et les commodités de vivre avec un homme de son état qu'elle choisiroit à son gré. Elle me remercia de mes conseils et convint d'en avoir fait quelquefois la réflexion. Elle me fit promettre, pour la ménager dans son quartier, de la venir voir à mon retour, et je n'y manquai pas. D'ailleurs, toutes les femmes avec qui j'ai eu quelque intimité m'ont toujours été chères, et je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir. J'ai mis à profit pour le monde la société de M^{me} Pichon, je l'ai toujours comparée à une excellente parodie qui jette un ridicule sur une pièce qui a séduit par un faux brillant.

A mon retour du régiment je comptois bien nouer quelque intrigue nouvelle, et quitter décemment M^{me} d'Albi, dont je ne voulois plus essuyer les caprices. J'ignore si elle avoit prévu mes arrangemens, mais elle m'avoit donné un successeur pendant mon absence. Je fus piqué d'avoir été prévenu. Quoique je ne sentisse plus de goût pour elle et que je fusse déterminé à rompre, je ne l'aurois fait qu'avec les ménagemens que j'ai toujours eus pour les femmes ; mais je crus devoir



me venger. Je ne négligeai rien pour renouer, bien résolu de la quitter après avec éclat. J'allai la trouver, elle venoit d'avoir avec son nouvel amant un de ces caprices que je lui connoissois : il étoit sorti piqué. La circonstance étoit favorable; elle me reçut au mieux, et nous soupâmes ensemble. Le lendemain je la menai à l'Opéra en grande loge, et trois jours après je la quittai authentiquement. Elle en eut un dépit qu'elle ne m'a jamais pardonné, et que je lui pardonne volontiers; je me suis même reproché ce procédé, que je n'aurois pas eu si je n'eusse été emporté par un mouvement de fatuité. Je n'eus pas plus tôt terminé cette affaire-là que je songeai à d'autres.

Un jeune homme à la mode, car j'en avois déjà la réputation, se croiroit déshonoré s'il demouroit quinze jours sans intrigue, et sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas rester oisif et conserver ma réputation, j'attaquai dix femmes à la fois; j'écrivis à toutes celles dont les noms me revinrent dans la mémoire. Cette façon de commencer une intrigue doit paroître ridicule à tous les gens sensés; c'est cependant une de celles qui réussissent le mieux aux jeunes gens à la mode. La plupart de leurs lettres sont mal reçues; mais de vingt, qu'il y en ait une qui fasse fortune, on n'a pas perdu son temps; cela suffit avec le courant pour entretenir commerce. La comtesse



de Vignolles étoit une de celles à qui j'avois écrit. Je ne la connoissois que de vue; mais sa coquetterie, ou plutôt son libertinage étoit si bien établi qu'elle ne fut point étonnée de ma déclaration. Comme le hasard faisoit qu'elle n'avoit point alors d'amant en titre, elle ne balança pas à me faire une réponse favorable. Je crus qu'il ne me convenoit pas de lui rendre des soins qu'en effet elle ne méritoit guère; je me contentai de lui envoyer l'adresse de ma petite maison, en l'avertissant que je l'y attendrois le lendemain à souper. Elle ne manqua pas de s'y rendre, comme je l'avois prévu. Elle avoit tellement secoué les préjugés de bienséance qu'elle ne me donna pas la peine de jouer l'homme amoureux. Nous soupâmes avec plus de gaieté que si nous eussions eu un véritable amour l'un pour l'autre. Son cœur n'avoit aucune part à la démarche qu'elle faisoit : ainsi son esprit et sa gaieté parurent en pleine liberté.

M^{me} de Vignolles possédoit éminemment le talent de donner des ridicules, et nous fîmes une ample critique de toutes les personnes de notre connoissance. Quand il fut question du principal objet qui conduit dans une petite maison, au défaut de l'amour nous en goûtâmes les plaisirs, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. L'imagination vive et même dérégulée de M^{me} de

Vignolles m'amusoit, et sa personne m'étoit agréable. Après cinq ou six soupers j'étois près d'en devenir amoureux, lorsque je m'aperçus que j'étois l'amant qu'elle avouoit en public, et que le jeune comte de Varennes étoit celui qu'elle préféroit en secret. Je voulus faire l'amant jaloux, éclater en reproches; M^{me} de Vignolles n'y répondit qu'en plaisantant. « Quoi! me dit-elle, la façon dont nous nous sommes pris a-t-elle dû vous faire imaginer que j'aurois une fidélité à toute épreuve pour un homme qui n'a pas même pris la peine de me faire croire qu'il m'aimoit? Nous nous convenions tous deux; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre : voilà les motifs qui vous ont déterminé à me choisir; j'avoue que ce sont ceux que j'ai eus en vous acceptant si facilement. » Cet aveu singulier me surprit, et bientôt me calma. Le sentiment n'étoit point outragé; l'amour-propre seul étoit blessé; ainsi je me déterminai à prendre cette aventure légèrement. Je lui fis seulement promettre pour la forme de me sacrifier Varennes; mais, loin de me tenir parole, elle lui associa un jeune homme de robe, sans compter les passades, qu'elle regardoit comme choses qui ne tiroient pas à conséquence. L'aventure de Varennes avoit éteint l'espèce d'amour naissant que je sentois pour M^{me} de Vignolles; les autres achevèrent de me la faire mépriser. Cependant, comme

elle étoit devenue nécessaire à mon amusement, je n'aurois pu me résoudre à la quitter, s'il m'avoit été possible de ne la voir qu'en secret; mais c'étoit précisément ce qu'elle ne prétendoit pas, parce que j'étois l'amant de représentation.

Il ne se passoit guère de jours que je n'entendisse raconter quelques-unes de ses aventures, ou rapporter le détail de quelque nouveau ridicule qu'elle s'étoit donné. L'esprit seul n'en a jamais garanti; celui de M^{me} de Vignolles ne lui servoit qu'à s'en faire accabler. J'avois, outre cela, la mortification de voir qu'aucune femme ne vouloit aller avec elle. Celles mêmes qui avoient un amant déclaré croyoient satisfaire le public en la méprisant, au point de refuser jusqu'aux parties de spectacle qu'elle leur proposoit; ainsi elle se trouvoit réduite à n'aller que dans les maisons ouvertes, où elle vouloit absolument que je la suivisse. On partage le ridicule de ce qu'on aime; j'avois beau en parler légèrement tout le premier, on regardoit mes discours comme un nouveau genre de fatuité, et l'on s'obstinoit à me croire amoureux pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de M^{me} de Vignolles. Il faut non seulement se marier au goût du public, mais encore prendre une maîtresse qui lui convienne, et mon attachement pour M^{me} de Vignolles étoit généralement blâmé. Mon amour-propre eut tant à souffrir pendant

trois mois que je vécus avec elle que je me déterminai enfin à rompre entièrement. Il m'en coûta, je l'avoue; je trouvois à la fois dans M^{me} de Vignolles la commodité et les agrémens que l'on rencontre avec une fille de l'Opéra et le ton et l'esprit d'une femme du monde. Vive, libertine, emportée, sérieuse, raisonnable, avec beaucoup d'esprit et d'agrémens, elle réunissoit toutes les qualités qui peuvent séduire et amuser : heureusement que le mépris où elle étoit donnoit des armes contre elle; ce fut ce mépris qui me détermina à finir un commerce qui me paroissoit honteux pour moi. M^{me} de Vignolles fut désespérée de me perdre. Elle n'épargna rien pour me ramener; mais mon parti étoit pris : j'étois résolu d'immoler mon plaisir à l'opinion et aux caprices du public; je résistai aux larmes que le dépit lui arrachoit, et je la quittai aussi malhonnêtement que je l'avois prise.

C'est l'usage parmi les amans de profession d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles, et on tâche de conserver les anciennes, mais on doit surtout songer à augmenter la liste. J'étois trop enivré des erreurs du bon air pour avoir négligé un point aussi essentiel; ainsi j'avois toujours quelque ancienne maîtresse qui me recevoit sans façon, lorsque je me trouvois sans affaire réglée.

Ces femmes de réserve sont de celles que l'on a sans soins, qu'on perd sans se brouiller, et qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires.

Comme je n'avois quitté M^{me} de Vignolles que pour satisfaire à l'opinion publique, je songeai à la remplacer dignement pour me réconcilier avec le public, et mon choix tomba sur M^{me} de Léry. Elle n'avoit d'autre beauté que des yeux pleins d'esprit et de feu ; mais elle passoit pour sage, et l'étoit en effet avec un fonds de coquetterie inépuisable.

Je la trouvai au bal de l'Opéra, qui étoit alors dans sa nouveauté, et peut-être le plus sage établissement de police qui se soit fait dans la Régence, parce qu'il fit cesser les assemblées particulières, où il arrivoit souvent du désordre. Je liai conversation avec elle, et, profitant de la liberté du bal, je lui offris mon hommage. Elle le reçut avec une facilité qui me fit croire que mon commerce seroit bientôt établi, et que je serois l'écueil de sa sagesse ; mais je n'en fus pas plus avancé. M^{me} de Léry avoit trente amans qui l'assiégeoient ; elle les amusoit tous également et n'en favorisoit aucun. J'allois tous les jours chez elle ; chaque jour elle me plaisoit davantage, et mes affaires n'en avançoient pas plus. Comme je m'aperçus bientôt du manège et de la coquetterie de M^{me} de Léry, je ne voulus pas perdre mon

temps avec elle, et je songeois à l'employer plus utilement ailleurs; mais elle savoit conserver ses amans avec autant d'art qu'elle avoit de facilité à les engager. Elle ne vit pas plus tôt que j'étois prêt de lui échapper qu'elle employa toutes les marques de préférence pour me retenir. Je crus toucher au moment d'être heureux, et je me rengageai de nouveau. Le succès fut bien différent de ce que j'espérois.

Nous nous trouvions toujours chez M^{me} de Léry une demi-douzaine d'amans, et ce n'étoit pas le quart des prétendans. Elle étoit vive, parlant avec facilité et agrément, extrêmement amusante, et par conséquent médisante. Elle plaisantoit assez volontiers tous ceux qui l'entouroient; mais elle déchiroit impitoyablement les absens, et les chargeoit de ridicules d'autant plus cruels qu'ils étoient plus plaisans. Il est rare que les absens trouvent des défenseurs, et l'on n'applaudit que trop lâchement aux propos étourdis d'une jolie femme. J'ai toujours été assez réservé sur cette matière; mais l'homme le plus en garde n'est jamais parfaitement innocent à cet égard. Un jour que M^{me} de Léry tournoit en ridicule le comte de Longchamp en son absence, je me prêtai à la plaisanterie, sans rien dire de fort offensant pour lui. Comme elle ne l'aimoit point, elle n'eut rien de plus pressé que de recommencer devant lui la même plaisanterie,



et de donner à ce que j'avois dit les couleurs les plus malignes. Il en fut piqué et ne le dissimula pas. J'étois absent, et M^{me} de Léry, voulant ou feignant de s'excuser, me cita pour avoir tenu les propos en question. Le comte de Longchamp, animé peut-être par un peu de rivalité, sans entrer en explication, me témoigna son ressentiment; j'y répondis comme je le devois, et lui promis satisfaction. Nous nous trouvâmes à minuit dans la place des Victoires; nous mîmes l'épée à la main, et je n'eus que trop l'honneur de cette affaire, car le comte de Longchamp tomba percé de deux coups d'épée. Le clair de lune qui nous rendoit aisés à reconnoître, mon nom qu'il avoit prononcé dans la chaleur du combat, et sa mort qui arriva le lendemain, m'obligèrent à m'éloigner, pour laisser à mes amis le soin d'arranger cette affaire. Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avois rien obtenu.

Je sortis de Paris bien convaincu que la coquette la plus sage est quelquefois plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue. Je me rendis d'abord à Calais, où étoit mon régiment, et, après y avoir arrangé quelques affaires, je passai en Angleterre.

Le vrai mérite des Anglois avec leur juste critique seroit la matière d'un ouvrage qui pourroit

être agréable et singulier; pour moi, qui ne parle que des femmes, je continuerai le récit de mes aventures avec elles.

Le duc de Somerset, que j'avois connu à Paris, me présenta au roi. Ce prince me reçut avec sa bonté naturelle; j'eus même l'honneur de souper avec lui chez M^{me} de Candale, sa maîtresse. J'allai quelquefois au triste cercle de la cour; je fus prié à dîner chez toutes les personnes de marque, et je fus fort étonné de voir la maîtresse de la maison et toutes les femmes sortir de table au fruit. Je demeurois avec les hommes à toaster et entendre parler politique. Je fus admis aux conversations des dames et reçu dans les cabarets avec les hommes. Je me prêtai d'abord aux mœurs angloises. J'appris la langue; je convins du frivole dont on nous accuse, et je réussis assez pour un François.

Les plaisirs des Anglois en général sont tournés du côté d'une débauche qui a peu d'agrément, et leur plaisanterie ne nous paroîtroit pas légère. Les femmes ne sont pas, comme en France, le principal objet de l'attention des hommes et l'âme de la société.

Je fis connoissance avec milady B***. Elle étoit parfaitement bien faite, et sa fierté, jointe à un grand air de dédain, après m'avoir révolté, me piqua. Je sentis qu'il falloit se conduire avec art, et cacher mes véritables sentimens à une femme



d'un tel caractère. Je commençai par chercher à mériter sa conversation, en retranchant les bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françaises. Je cherchai la simple expression du sentiment, je lui donnai un air dogmatique, et bientôt milady B*** prit plaisir à s'entretenir avec moi. La première faveur qu'elle m'accorda fut celle de me parler françois, ce qu'elle n'avoit pas encore voulu faire; mais elle n'en conserva pas moins son air froid et imposant. Je ne lui marquois point d'empressements; je sentoisi qu'ils ne convenoient pas, surtout ne la voyant jamais en particulier. Je passai plus de trois mois sans retirer d'autre fruit de mes soins que celui d'être souffert et de ne point voir de rival; je n'osois lui témoigner combien l'indifférence avec laquelle elle me voyoit arriver ou sortir des endroits où je la rencontrois m'étoit insupportable; je n'avois pas encore acquis le droit de me plaindre. J'étois enfin au moment de tout abandonner, quand un de mes gens vint me dire un matin qu'un cocher de place demandoit à me parler. Ce cocher me dit qu'une femme m'attendoit dans son carrosse à la porte Saint-James. Je m'y rendis, ne comprenant pas quelle affaire pouvoit m'attirer un pareil rendez-vous; mais quelle fut ma surprise, en ouvrant la portière, de trouver milady B***, cachée dans ses coiffes, qui m'ordonna de monter; je lui obéis. Elle dit au cocher de nous conduire

dans l'endroit qu'elle lui avoit indiqué. Je voulus lui parler, elle m'imposa silence, et nous arrivâmes dans la Cité, où nous entrâmes par une petite porte dans une maison dont l'extérieur étoit fort simple. Nous passâmes dans un appartement magnifique, dont elle avoit la clef. Je lui témoignai ma vive reconnoissance, et je vis qu'elle en recevoit toutes les marques que l'amour peut en donner. « Vous devez sans doute être étonné, me dit-elle, de la démarche que je fais aujourd'hui ? — Je voudrois, lui répondis-je, la devoir à l'amour. — Soyez content, me dit-elle, je vous aime depuis longtemps. — Vous m'aimez ! repris-je avec vivacité ; comment ne m'en avez-vous rien témoigné ? Que vous m'avez fait souffrir ! — Ne parlons point du passé, reprit-elle ; j'ai examiné votre conduite ; je me suis dit à moi-même plus que vous ne m'aurez osé dire : vous devez en être convaincu par la démarche que je fais. Ma fortune et ma vie sont entre vos mains. » Je profitai d'un aveu si favorable, et je trouvai cette beauté, qui m'avoit paru si froide et si fière en public, si vive et si emportée dans le tête-à-tête que j'avois peine à me persuader mon bonheur. Nous nous séparâmes après toutes les protestations de fidélité, telles que des amis sincères les peuvent prononcer, c'est-à-dire dégagées de tout le langage froid et puéril de la galanterie. « Ne vous attendez pas, me dit-elle, que je



vous donne jamais en public le moindre témoignage de tout ce que vous m'avez inspiré. Si vous voulez continuer à me plaire, soyez aussi réservé dans le monde que s'il ne s'étoit rien passé entre nous. J'en jugerai ce soir, ajouta-t-elle, au cercle où je compte vous voir, et ne pas même vous regarder. Laissez donc agir mes sentimens, que rien ne peut changer. C'est à moi de vous instruire des jours où je pourrai vous voir, soit ici, soit ailleurs. Je me charge de vous écrire et de vous faire rendre mes lettres; vous n'aurez que des réponses à me faire. »

Nous vécûmes quelque temps sans la moindre altération dans notre commerce; mais la jalousie vint le troubler. Une Françoisie de mes parentes fut attirée à Londres pour quelques affaires; elle devint pour Milady un sujet de jalousie, dont l'effet mérite d'être rapporté.

Elle ne me fit aucun reproche; je remarquai seulement en elle un air plus sombre et plus farouche. Loin de chercher à me ramener par des reproches, ou par une plus grande vivacité, ou par des ridicules jetés sur l'objet qui lui déplaisoit, elle évita même de le nommer. Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, et qui ignorois les soupçons de Milady, j'étois tranquille, lorsque j'en reçus un billet dont le sens étoit, que, transportée de dépit et de fureur sur ma perfidie, elle se sentoit au



moment de se donner la mort, après m'avoir arraché la vie. Ce billet me fit frémir pour elle; je savois le mépris que les Anglois font de la mort, par les exemples fréquens de ceux qui se la donnent. J'écrivis sur-le-champ à Milady pour lui demander un rendez-vous. Ma lettre portoit un caractère de candeur, de simplicité et d'innocence. Je l'aimois, et j'étois incapable de lui manquer, et, quoique ce commerce ne paroisse pas séduisant, la sincérité en fait pardonner la dureté, et un amant est flatté d'inspirer des sentimens aussi déterminés. Milady m'accorda ce rendez-vous, et j'achevai de la détromper; mais son âme avoit éprouvé des agitations dont elle ressentoit toujours l'impression; son amour et sa fierté avoient été trop frappés des seules alarmes qu'ils avoient ressenties. Je voyois qu'elle étoit agitée. Ce n'étoit pas une femme à laquelle on pût faire dire ce qu'elle n'avoit pas résolu. Je prévoyois un orage; mais je ne m'attendois pas à la façon dont il éclata.

Elle me donna un rendez-vous dans sa maison de la Cité; je m'y rendis. Après m'avoir témoigné plus d'amour qu'elle n'avoit encore fait : « M'aimez-vous véritablement? me dit-elle; je ne veux point être flattée, parlez-moi avec candeur. — Pouvez-vous en douter? lui dis-je, mon amour fait tout mon bonheur; mais, ajoutai-je, mon cœur n'est pas satisfait. Je vois que depuis quel-



que temps vous êtes occupée d'une chose que vous me cachez ; croyez-vous que ma délicatesse n'en soit pas blessée ? Ouvrez-moi votre cœur. — C'est, reprit-elle, pour vous découvrir le fond de mon âme que j'ai voulu vous parler aujourd'hui. J'ai été jalouse, c'est tout dire pour exprimer ce que j'ai souffert, et, puisque ce sentiment n'a pu me forcer à vous quitter, je vois que je vous aime pour ma vie. J'ai eu tort dans cette occasion ; je ne veux plus être exposée à l'avoir. Vous êtes porté à la galanterie ; vous serez aimé, et bientôt vous me serez infidèle. Je veux vous posséder seule, sans la crainte de vous perdre. Londres m'est odieux, je n'y serois pas tranquille : voyez si vous voulez me suivre, et venir au bout de l'univers. J'y suis résolue ; si vous me refusez, votre amour est foible, et votre cœur n'est pas digne de moi. »

Ce projet m'étonna ; mais, ne voulant pas m'opposer avec trop de vivacité à son sentiment, je lui représentai les engagemens qu'elle avoit avec son mari, l'éclat que feroit son départ. J'ajoutai que ma fortune ne me permettoit pas de l'exposer dans un pays où je n'avois aucune ressource. Elle m'écouta sans m'interrompre, et quand j'eus cessé de parler : « J'ai tout prévu, répliqua-t-elle ; les engagemens que j'ai avec mon mari ne sont à mes yeux qu'une convention civile. Je n'ai point d'enfans ; j'ai fait la fortune de mon mari par les biens

que je lui ai apportés, et que je lui laisse; mais je suis maîtresse de vendre des habitations considérables que j'ai à la Jamaïque. C'est là que nous irons d'abord. Nous porterons les fonds que nous en aurons retirés dans les lieux qui vous plairont le plus; les nations me sont égales; celle que vous choisirez deviendra ma patrie. Je ne vis que pour vous, l'éclat de mon départ m'intéresse peu. Mais parlez-moi vous-même avec sincérité: regretteriez-vous votre pays? Un tel attachement seroit bien éloigné de l'amour, et même de la raison. Songez-vous que ce même pays vous a proscrit pour avoir eu des sentimens dont la privation vous eût déshonoré? Peut-on regretter des hommes dont les idées sont si fausses et si méprisables? Si vous m'aimez, je dois vous suffire; l'amour doit détruire tous les préjugés. Mon projet, qui est au-dessus du caractère de vos Françaises, peut vous étonner: ainsi je n'exige pas votre parole dans ce moment; je vous donne huit jours, pendant lesquels je vous verrai sans vous faire la moindre question sur le parti que je vous propose. » En achevant ces mots elle me quitta, et me laissa dans un trouble et un embarras inexprimables. La probité étoit révoltée du parti que me proposoit Milady; mais l'excès de son amour m'attendrissoit et redoubloit mon attachement pour elle. Je voyois avec douleur que mon refus



alloit forcer Milady à un éclat affreux pour elle et pour moi. Dans cette situation j'allai voir l'abbé Dubois, qui depuis a été cardinal, et qui étoit alors chargé à Londres des affaires de France. Il s'aperçut de mon trouble et me pressa de lui en dire le sujet.

Son caractère, qui le portoit plus à l'intrigue qu'à la négociation, lui avoit fait découvrir mon aventure; il m'en avoit souvent parlé, et je ne lui avois répondu que ce qu'il est permis à un honnête homme de dire pour faire respecter son goût et prévenir les questions. L'abbé, qui, de tous les hommes, étoit celui qui avoit la plus mauvaise opinion des femmes, attendu l'espèce de celles avec lesquelles il avoit toujours vécu, n'auroit pas eu grand égard pour Milady même, mais il en avoit pour moi; c'est pourquoi je m'ouvris à lui dans cette occasion. L'affaire lui parut importante. Tout est parti en Angleterre, et les femmes sont aussi attachées que les hommes à l'un ou à l'autre de ceux qui la divisent ordinairement. Milady étoit tory, et le régent avoit intérêt dans ce moment de les ménager. L'abbé, qui sentit la conséquence d'un éclat causé par un François dans les circonstances présentes de sa négociation, ne négligea rien pour m'engager à repasser promptement en France. Je lui représentai les risques de mon retour sans avoir accommodé mon affaire. Il m'offrit



une lettre pour M. le duc d'Orléans, et m'assura que ce prince feroit terminer mon affaire à ma satisfaction. Il ajouta même les menaces, voyant que je balançois à suivre ses conseils; et les menaces de la politique sont assez communément sérieuses. En un mot, l'abbé me força de partir sans voir Milady, et me permit simplement de lui écrire. Je lui écrivis dans les termes les plus passionnés; je lui marquai le regret que j'avois de la quitter; je l'assurai que les reproches que j'aurois à me faire en acceptant ses dernières propositions s'opposeroient trop aux sentimens d'un homme d'honneur, et m'obligeoient à partir pénétré de ses bontés, dont je conserverois un souvenir éternel. Mon retour fut heureux, le régent fut sensible à ma situation, comme l'abbé me l'avoit assuré, et mon affaire fut heureusement et promptement terminée. Peu de jours après mon retour à Paris, je reçus une lettre de Milady, où tout ce que l'amour outragé peut inspirer étoit exprimé. Elle finissoit par me dire un éternel adieu, et j'appris fort peu de temps après qu'elle s'étoit elle-même donné la mort. Cette nouvelle me plongea dans la plus vive douleur; je ne fus plus sensible au plaisir de me retrouver dans ma patrie. Je m'accusai cent fois de barbarie. L'image de l'infortunée Milady étoit toujours présente à mon esprit, et même aujourd'hui je ne me la rappelle point sans émotion.



Cependant mes amis n'oublièrent rien pour me tirer de la retraite où je m'obstinois à vivre et pour dissiper les noires impressions d'une mélancolie dont ils craignoient les suites pour moi. Je me prêtai d'abord par complaisance à leurs empressemens et à leurs conseils, et bientôt je m'y livrai par raison. Outre les motifs de chagrin qui m'étoient particuliers, on contracte en Angleterre un air sérieux que l'on porte jusque dans les plaisirs. Le mal m'avoit un peu gagné ; l'air et le commerce de France sont d'excellens remèdes contre cette maladie.

Aussitôt que je me fus rendu à la société, mon goût pour les femmes se réveilla ; mais je fus d'abord assez embarrassé de ma personne. Je retrouvai heureusement quelques-unes de mes anciennes maîtresses assez complaisantes pour moi. Je vis bien qu'on peut compter sur la constance des femmes, quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité. Cependant une conquête nouvelle m'étoit nécessaire, et je me trouvois dans un assez grand embarras. Après un an d'absence, c'étoit une espèce de début ; on étoit attentif au choix que j'allois faire : de ce choix seul pouvoient dépendre tous mes succès à venir. M^{me} de Limeuil me parut d'abord la seule femme digne de mes soins ; mais la réflexion sut réprimer ce premier transport. Elle étoit jeune, elle passoit pour sage, et il falloit

qu'elle le fût, car on n'avoit point encore parlé d'elle. L'attaquer et ne pas réussir, c'étoit me perdre; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis que je combattois par ces réflexions judicieuses le goût que je me sentois pour M^{me} de Limeuil, j'entendis parler dans plusieurs maisons de l'esprit, des agrémens et surtout du mérite de M^{me} de Tonins. On citoit sa maison comme la société des gens les plus aimables de Paris; c'étoit une faveur que d'y être admis. Non seulement les hommes de la meilleure compagnie lui faisoient une cour assidue, on voyoit même les femmes les plus respectables s'empresser à devenir ses complaisantes. On m'offrit de m'y présenter, et je l'acceptai. M^{me} de Tonins me reçut poliment. Je la trouvai au milieu d'un cercle de quelques beaux esprits et de gens du monde, donnant le ton et se faisant écouter avec attention. Je trouvai réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde à M^{me} de Tonins et à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant et de la légèreté; mais il me parut qu'ils abusoient de ce dernier talent. La conversation que j'avois interrompue étoit une espèce de dissertation métaphysique. Pour égayer la matière, M^{me} de Tonins et ses favoris avoient soin de répandre dans leurs discours savans un grand nom-

bre de traits, d'épigrammes, et malheureusement des pointes assez triviales. Ce bizarre mélange m'étonna. J'étois mécontent de moi-même de ne pouvoir m'en amuser. Ils rioient ou applaudissoient tous avec tant d'excès, au moindre mot qui se proféroit, que je crus de bonne foi que c'étoit ma faute si je n'admirois pas aussi. Je demandai à M^{me} de Tonins la permission de lui faire souvent ma cour; elle me l'accorda et me pria même à souper pour le lendemain.

M^{me} de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs et se donner une plus grande considération, jouoit la mauvaise santé, et, en conséquence, sortoit rarement de chez elle. Sa maison étoit le rendez-vous de tous ceux qu'elle avoit admis à l'honneur de lui faire leur cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure je m'aperçus que la conversation languissoit; je proposai une partie de jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. M^{me} de Tonins me dit que le jeu étoit absolument banni de chez elle, qu'il ne convenoit qu'à ceux qui ne savent ni penser ni parler. « C'est, ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance ont rendu nécessaire. » Ce discours étoit fort sensé; mais malheureusement M^{me} de Tonins et sa société

étoient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, et ils éprouvoient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusqu'au souper. Les discours de la table étoient d'une autre nature; toute dissertation et même toute conversation suivie en étoient bannies. Il n'étoit pour ainsi dire permis de parler que par bons mots. Mme de Tonins et ses adorateurs partirent en même temps : ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tiroit l'élixir des moins mauvais; on renchérissoit sur les plus obscurs. Je cherchois à entendre et à pouvoir dire quelque chose; mais, lorsque j'avois trouvé un mot, je m'apercevois que la conversation avoit déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui étoit à côté de moi de me tirer de peine et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disoit. Il me fit en riant un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avoit tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux; mais, craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle, je répliquai par quelques traits assez plaisans à ceux qu'on me lançoit :



M^{me} de Tonins y applaudit; chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étois auparavant la victime. Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie que l'on jouoit depuis quelques jours; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de trouver des défauts, je dis naturellement que dans les deux romans j'avois trouvé beaucoup de choses qui m'avoient fait plaisir, et que la comédie, sans être une bonne pièce, avoit de grandes beautés. M^{me} de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venois de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorois qu'il n'y en avoit jamais qu'un dans cette société. M^{me} de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissoit sans cesse à tout ce qu'elle disoit. Je pris le parti de me taire, m'apercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république étoit de blâmer généralement tout ce qui ne venoit pas d'elle ou qui n'étoit pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge qu'on fit de trois ou quatre ouvrages qui m'avoient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte.

Ce qui me rendit encore plus complaisant pour les sentimens de M^{me} de Tonins fut ceux qu'elle m'inspira. Sans être absolument jeune, elle étoit encore aimable; d'ailleurs, la considération où elle vivoit, quoique assez peu méritée, étoit ce qui piquoit mon goût. L'opinion nous détermine presque aussi souvent que l'amour. M^{me} de Tonins étoit à la mode, et dès lors elle me paroissoit charmante. Le respect que l'on avoit pour elle ne laissoit pas de m'imposer, et je fus un peu embarrassé sur ma démarche: je pris enfin mon parti. J'arrivai un jour chez elle de si bonne heure que je la trouvai seule, et je lui déclarai mes sentimens.

M^{me} de Tonins ne fut ni offensée ni embarrassée de ma déclaration. « Je n'emploierai point avec vous, me dit-elle, la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareille occasion; je suis sensible à votre hommage. Votre figure me plaît, j'estime votre caractère, et votre esprit m'amuse; mais, avant d'écouter vos sentimens, il faut que vous soyez instruit des miens, et c'est déjà vous donner une très grande marque de confiance.

« Il y a deux choses auxquelles je suis également sensible, et que je prétends concilier, quoiqu'elles paroissent inalliables, le plaisir et la considération. Par le genre de vie que j'ai embrassé, je me suis fait d'avance une retraite honorable,



lorsqu'il ne me sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse ni à la beauté. Une femme n'a point alors d'autre parti à prendre que le bel esprit ou la dévotion. Le dernier parti est trop contraire à mon goût, et je ne le soutiendrois pas; au lieu qu'en embrassant celui du bel esprit, je puis jouir dès aujourd'hui de la considération, sans être obligée de renoncer aux plaisirs, dans lesquels je veux apporter toute la décence possible. Il y a peu de femmes qui ne fussent flattées de votre hommage, et qui peut-être n'en fissent gloire; pour moi, en prenant un amant, je n'en veux pas l'éclat. » J'approuvai le plan de M^{me} de Tonins; je me jetai à ses genoux, et je lui promis une discrétion inviolable, si elle m'accordoit ses bontés. « Doucement, Monsieur, me dit-elle, il faut que votre conduite me prouve vos sentimens. » Dans ce moment il arriva du monde, et je sortis. J'allai quinze jours de suite chez M^{me} de Tonins sans pouvoir vaincre sa résistance. Elle crut à la fin mon amour si sincère qu'elle consentit à me rendre heureux. Nous vécûmes ensemble, dans le plus grand mystère, pendant près d'un mois; la société s'aperçut enfin de notre intelligence, et me marqua sur-le-champ autant d'égards que M^{me} de Tonins m'en témoignoit. On me trouva mille fois plus d'esprit qu'auparavant; mais j'étois peu sensible à la gloire du bel esprit. Autrefois les gens



de condition n'osoient y aspirer; ils sentoient qu'ils ne prenoient pas assez de soin de cultiver leur esprit pour la mériter; mais ils avoient une considération particulière et une espèce de respect pour les gens de lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit, et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps ils y ont attaché un ridicule. J'étois bien éloigné d'avoir un sentiment si faux, j'ai toujours pensé qu'il n'y avoit personne qui ne dût être honoré du titre d'homme d'esprit et de lettres; mais je ne me sentoie ni talent ni étude.

La fureur de jouer la comédie régnoit alors à Paris; on trouvoit partout des théâtres. La société de M^{me} de Tonins prenoit le même plaisir et portoit l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y vouloit jouer que du neuf; presque tous les acteurs étoient auteurs des pièces qu'ils jouoient. Nos représentations, car je fus bientôt admis dans la troupe, étoient d'un ennui mortel; on se le dissimuloit : nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. M^{me} de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter combien j'en étois incapable; elle blâma cette modestie, et m'assura qu'avec ses conseils je ferois d'excellens ouvrages. Je n'en crus rien; mais par complaisance je me mis à travailler. Dans ce temps-là, Dufresny, qui étoit un

peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du *Mariage fait et rompu*, avant de la donner au public ; on l'accepta, et on la joignit à la mienne. Dix ou douze spectateurs choisis furent admis à cette représentation ; ma pièce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut trouvée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable ; je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet que M^{me} de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens françois en même temps que le *Mariage fait et rompu*. Je voulus en vain m'y opposer, et lui représenter que c'étoit un ridicule de plus que je me donnerois, que les gens de mon état n'étoient point faits pour devenir auteurs, parce qu'ordinairement ils n'y réussissent pas, et que, s'ils l'étoient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devoient jamais se donner en public. M^{me} de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avoient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que jamais on ne me connoitroit pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder et me soumettre à tout. Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distance. Celle de Dufresny fut applaudie comme elle le méritoit : elle est restée

au théâtre, et le public la revoit toujours avec plaisir; et ma comédie, dont on ne connoissoit point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre, désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bâiller. Le bon ton et l'esprit qu'on admiroit chez M^{me} de Tonins ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fond, quelques portraits de société qui ne pouvoient pas être entendus, et qui ne valoient guère la peine de l'être, ne faisoient pas une pièce qu'on pût hasarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout, tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des comédiens de profession, mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais : l'intelligence générale de toute l'action et le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanoit de notre société, et surtout de M^{me} de Tonins, me dégoûtèrent bientôt et d'elle et du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connoître véritablement M^{me} de Tonins et sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, et surtout celles de bel esprit, croient composer le public, et que



j'avois pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposans et la confiance de M^{me} de Tonins avoient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquoit hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisoient notre société à sa juste valeur, étoient autant d'objets qui excitoient la plaisanterie et la satire publiques. Outre ces ridicules que je partageois en communauté, on m'en donnoit encore de particuliers. On prétendoit que M^{me} de Tonins, qui donnoit de l'esprit à qui il lui plaisoit, n'en pouvoit pas refuser à celui qui avoit l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs notre société n'étoit pas moins ennuyeuse que ridicule; j'étois étourdi et excédé de n'entendre parler d'autre chose que des comédies, opéras, acteurs et actrices. On a dit que le dictionnaire de l'Opéra ne renfermoit pas plus de six cents mots; celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux de bel esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots et révolter le public. Je cédaï au dépit, et quittai M^{me} de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit doit être

odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

Pour me guérir radicalement et me dégager la tête de toutes les vapeurs du bel esprit, je résolus de vivre quelque temps dans la finance, et ce remède me réussit ; mais il n'étoit pas sûr, et je reconnus que j'avois eu jusque-là sur les financiers des idées très fausses à bien des égards.

La finance n'est point du tout aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois. Il y a eu un temps où un homme, de quelque espèce qu'il fût, se jetoit dans les affaires avec une ferme résolution d'y faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité et d'avarice ; nulle délicatesse sur la bassesse des premiers emplois ; le cœur dégagé de tous scrupules sur les moyens et inaccessible aux remords après le succès. Avec ces qualités on ne manquoit pas de réussir. Le nouveau riche, en conservant ses premières mœurs, y ajoutoit un orgueil féroce dont ses trésors étoient la mesure ; il étoit humble ou insolent, suivant ses pertes ou ses gains, et son mérite étoit à ses propres yeux, comme l'argent dont il étoit idolâtre, sujet à l'augmentation et au décri.

Les financiers de ce temps-là étoient peu communicatifs ; la défiance leur rendoit tous les hommes suspects, et la haine publique mettoit encore une barrière entre eux et la société.

Ceux d'aujourd'hui sont très différens. La plu-



part, qui sont entrés dans la finance avec une fortune faite ou avancée, ont eu une éducation soignée, qui en France se proportionne plus aux moyens de se la procurer qu'à la naissance. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a plusieurs qui aiment et cultivent les lettres, qui sont recherchés par la meilleure compagnie et qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choisissent.

Le préjugé n'est plus le même à l'égard des financiers : on en fait encore des plaisanteries d'habitude, mais ce ne sont plus de ces traits qui partoient autrefois de l'indignation, que les traités et les affaires odieuses répandoient sur toute la finance. Je sais que personne n'a encore osé en parler avantageusement. Pour moi, qui rapporte librement les choses comme elles m'ont frappé, je ne crains point de choquer les préjugés de ceux qui déclament stupidement contre la finance, à qui ils doivent peut-être leur existence sans le savoir.

La finance est absolument nécessaire dans un État, et c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée.

En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur les justes éloges qu'ils méritent, j'avoue que j'ai trouvé plusieurs financiers qui avoient conservé les mœurs de leurs ancêtres. Cela se rencontre parmi

ceux qui, avec un cœur bas, ont la tête trop foible pour soutenir l'idée de leur opulence. De ce nombre sont encore plusieurs de ceux qui sont les premiers auteurs de leur fortune. Ces deux espèces de financiers sont rampans, insolens, avarés et magnifiques; c'est même par cet endroit que j'ai d'abord connu la finance.

M. Ponchard, dont le hasard me fit connoître la femme dans le temps que je cherchois un contrepoison au bel esprit, étoit précisément ce qu'il me falloit. C'étoit un de ces nouveaux parvenus. Sorti de la bassesse, il étoit monté, par degrés, des plus vils emplois aux plus grandes affaires. Il étoit intéressé dans toutes celles qui se faisoient, et il ne lui manquoit pour décorer, plutôt que pour achever sa fortune, que le titre de fermier général. Sa femme, qui étoit d'une extraction aussi basse, en avoit toute la grossièreté, qu'on avoit négligé de corriger par l'éducation. Les grandes fortunes se commencent souvent en province; mais ce n'est qu'à Paris qu'elles s'achèvent et qu'on en jouit. M. Ponchard avoit achevé de gagner à Paris un million d'écus, et sa femme y avoit apporté un million de ridicules. Elle n'étoit plus occupée qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition; mais elle n'en saisissoit pas les grâces, qui seules les font pardonner à celles-ci. Comme elle avoit remarqué que presque toutes



les femmes du monde avoient des amans, elle en voulut avoir aussi, et ce fut dans ces dispositions que je la trouvai. Elle me jugea digne d'elle, et la facilité de sa conquête me détermina d'autant plus qu'elle étoit assez bien de sa figure, quoiqu'elle ne fût pas aimable.

Chaque chose a sa langue ; celle de l'opulence m'étoit inconnue, et j'eus le temps de l'étudier sous M. Ponchard. Il ne parloit que d'or et d'argent, comme un gentilhomme de campagne ne parle que de généalogies. Il étoit confiant dans ses propos ; son ton étoit décidé, et son triomphe étoit à table, dont la chère, quoique abondante, ne laissoit pas d'être délicate. Il y avoit aussi du goût dans ses meubles, et il s'en trouve nécessairement dans toutes les maisons opulentes de Paris, par la facilité que les gens riches, quelque grossiers qu'ils soient, ont d'avoir à leur service ou à leurs ordres ceux dont la profession s'occupe des choses de goût. Mais, comme ce goût n'est que d'emprunt, il ne sert souvent qu'à faire mieux sentir la crasse primitive du maître de la maison, qu'on ne peut pas façonner comme un meuble.

Pour M^{me} Ponchard, elle n'étoit occupée qu'à étudier et copier les grands airs, qu'elle avoit le malheur de prendre toujours à gauche. Quoiqu'elle tirât son orgueil de la fortune de son mari, elle rougissoit de sa personne.

Je fus bientôt lié dans toute la finance; ce fut ainsi que je connus plusieurs maisons de financiers, dont je ne pouvois pas faire une comparaison qui fût avantageuse à celle de M. Ponchard. D'ailleurs, pour me dégoûter de M^{me} Ponchard, il suffisoit d'elle-même; peu s'en falloit qu'elle ne me fit regretter M^{me} de Tonins, et préférer les ridicules aux dégoûts. Elle regardoit un amant comme un meuble, et, mon hommage flattant sa vanité, elle vouloit que je fusse partout avec elle. Je ne fus pas de ce sentiment-là, et bientôt je commençai à négliger auprès d'elle des devoirs que je n'avois jamais remplis bien exactement. J'étois obligé de faire ma cour; je voulois vivre avec mes amis, et M^{me} Ponchard devint fort mécontente de ma conduite. Une financière aime à citer souvent un homme de la cour qui lui est attaché, mais il est encore plus flatteur de se faire voir avec lui en public. L'on fait une partie de campagne ou l'on donne un souper; toutes les autres femmes ont leur amant, et l'on est réduite à parler du sien. Cette situation peut faire du tort à la longue et donner de mauvaises impressions. Il est bon d'avoir un homme de condition pour en passer sa fantaisie, et n'y pas retourner. Le bon sens l'emporta donc à la fin sur la vanité, et, sans me donner mon congé, M^{me} Ponchard me donna pour associé un jeune commis qu'elle

fit entrer dans les sous-fermes, et pour qui elle étoit une duchesse. Je me gardai bien d'éclater en reproches. Je la quittai avec autant de mystère ; je n'eus pas même les égards de rompre avec elle dans les formes, et nous nous trouvâmes libres et débarrassés l'un de l'autre.





SECONDE PARTIE

MALGRÉ l'extrême dissipation qui m'emportoit, je ne laissois pas de me faire des amis. J'en ai dû quelques-uns aux plaisirs, mais je puis dire que je les ai conservés par mon caractère. Le goût pour des maîtresses doit être subordonné aux devoirs de l'amitié, on y doit être plus fidèle qu'en amour; et, lorsque j'ai voulu juger du caractère d'un homme que je n'ai pas eu le temps d'étudier, je me suis toujours informé s'il avoit conservé ses anciens amis. Il est rare que cette règle-là nous trompe. Je n'en ai jamais perdu qu'un, par une aventure assez singulière pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Sénéce étoit un de ceux avec qui je n'étois lié que par les plaisirs. Le fond de son caractère étoit une facilité et une bonté qui alloient jusques à la foiblesse. Avec un cœur naturellement droit, ses



bonnes et ses mauvaises qualités dépendoient de ses liaisons. Il ne tenoit à rien par son goût et se livroit à tout par celui des autres ; on lui faisoit accepter aussi indifféremment une cérémonie de deuil qu'une partie de plaisir ; il assistoit à tout et n'imaginoit rien, parce qu'il étoit uniquement déterminé par l'envie de plaire. Il n'étoit jamais embarrassé que de se conformer à tous nos sentimens, qui n'étoient pas toujours aussi uniformes que nos goûts. Sénecé étoit enfin le plus complaisant des amis ; l'amour en fit un esclave.

Je m'aperçus que depuis un temps Sénecé n'étoit plus aussi fidèle à nos plaisirs qu'il l'avoit toujours été. Je lui en parlai ; il m'avoua qu'il étoit amoureux à la fureur de la plus aimable et de la plus respectable des femmes. Les éloges des amans m'ont toujours été fort suspects ; ceux de Sénecé, qui n'avoit jamais rien blâmé, l'étoient encore davantage. Il me proposa de me présenter à sa maîtresse, me dit qu'il lui avoit déjà parlé de moi comme de son ami particulier, et que j'en serois parfaitement bien reçu. J'acceptai la proposition, et j'y allai avec lui ce jour-là même.

Ce chef-d'œuvre que m'avoit vanté Sénecé étoit une femme d'environ quarante ans, qui avoit encore des restes de beauté sans avoir jamais eu d'agrémens. Il lui restoit de ses anciens charmes un air un peu plus que hardi, qui relevoit mer-

veilleusement la fadeur d'une blonde un peu hasardée.

M^{me} Dornal, c'étoit son nom, me fit assez d'accueil, quoiqu'elle m'insinuat que je devois être sensible à une préférence qu'elle me donnoit sur beaucoup de personnes qui désiroient d'être admises chez elle, où toute la compagnie étoit choisie. Je fus médiocrement flatté de la distinction ; je ne laissai pas de lui répondre poliment ; mais je n'avois pas envie d'abuser de la permission qu'elle me donnoit, et je n'allai chez elle dans la suite que pour céder aux importunités de Sénécé. Je connus bientôt le caractère de M^{me} Dornal, et je fus indigné de voir un galant homme assez aveugle pour lui être attaché.

Quoique la dame Dornal fût sans naissance et son mari un homme assez obscur, une de ses manies étoit de se donner pour femme de condition, et d'en parler aussi souvent que tous ceux qui en importunent toujours et ne persuadent jamais. Le cercle brillant qui se rendoit chez elle se réduisoit à cinq ou six vieilles joueuses et quelques ennuyeux qui n'étoient bons qu'à vivre avec elles. Pour le mari, c'étoit une espèce d'imbécile qu'on faisoit manger en particulier, quand sa présence pouvoit incommoder. Cela ne faisoit pas une maison fort amusante ; mais, quand la compagnie auroit été capable de m'y attirer, la maîtresse étoit



faite pour en écarter tout honnête homme. C'étoit un composé de fausseté, d'envie et d'impertinence. Elle avoit eu plusieurs amans dans sa jeunesse, et n'en avoit jamais aimé aucun ; elle n'étoit pas digne, son cœur n'étoit fait que pour le vice. Elle auroit été trop dangereuse si elle eût eu de l'esprit ; heureusement elle n'en avoit point. Ce n'est pas qu'elle n'y prétendît, elle vouloit même paroître vive, parce qu'elle s'imaginoit que cela lui donnoit un air de jeunesse et d'esprit, et la vivacité qui n'en vient pas ajoute encore à la sottise. Je ne concevois pas l'aveuglement de Sénécé, ni qu'on pût être attaché à une femme sans jeunesse et dont l'âme auroit enlaidi la beauté même. Je crus qu'il étoit du devoir de l'amitié d'ouvrir les yeux à mon ami ; un attachement indigne commence par donner un ridicule à un homme et finit par le rendre méprisable. Je n'ignorois pas qu'une pareille entreprise étoit délicate avec un homme amoureux, et j'étois fort embarrassé. Ce qui me détermina fut de voir que Sénécé rompoit insensiblement avec tous ses amis, et particulièrement avec sa famille. On n'est pas toujours obligé d'avoir ses parens pour amis ; mais il est décent de vivre avec eux comme s'ils l'étoient, et de cacher au public toutes les dissensions domestiques. Sénécé eut avec sa sœur, qui étoit une femme respectable, une discussion qui fit éclat ;



tout le monde donnoit le tort à mon ami, et je vis clairement que ce scandale étoit l'ouvrage de la Dornal. Elle connoissoit assez la facilité de son amant pour craindre qu'on ne le lui enlevât; elle avoit résolu de le subjuguier, et, comme elle ne se croyoit pas assez jeune pour s'assurer de sa constance, elle commença par l'éloigner de tous ceux dont les conseils auroient pu déranger ses projets. J'eus l'honneur de ne lui être pas moins suspect qu'un autre. Elle fit quelque tentative contre moi auprès de Sénecé; mais, soit qu'elle l'eût trouvé un peu trop prévenu en ma faveur et qu'elle craignît une indiscretion de sa part avec moi, soit qu'elle voulût me mettre dans ses intérêts, il n'y eut point d'avances et de bassesses qu'elle ne fit pour me plaire. Elle ajouta encore par là au mépris que j'avois déjà pour elle. J'en parlai à Sénecé, et ce fut sans aucun ménagement. Je lui fis sentir, ou plutôt je lui représentai le tort qu'il se faisoit. Apparemment qu'il avoit déjà entendu parler désavantageusement de sa maîtresse : car il m'interrompit sur-le-champ. « Je vois, me dit-il, que vous êtes aussi prévenu que les autres contre M^{me} Dornal. Ne m'est-il pas permis d'avoir une maîtresse, et ne suis-je pas trop heureux d'en faire mon ami? La pauvre M^{me} Dornal est bien malheureuse, avec les sentimens nobles qu'elle a, de n'avoir que des ennemis. Vous êtes plus injuste



qu'un autre à son égard, car elle vous aime, et je suis témoin qu'elle n'a rien oublié pour vous plaire. »

Je laissai Sénecé dire tout ce qu'il voulut, après quoi je repris en ces termes :

« Vous savez que ma morale est celle d'un honnête homme et d'un homme du monde qui n'est jamais sévère sur l'amour. Puis-je trouver mauvais que vous soyez amoureux? Ce seroit reprocher à quelqu'un d'être malade. Quoique votre attachement paroisse ridicule, on ne doit que vous plaindre, et non pas vous blâmer. N'est-on pas trop heureux, dites-vous, de trouver un ami dans sa maîtresse? Oui, sans doute, et c'est le comble du bonheur de goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour et les douceurs de l'amitié, d'y trouver à la fois une amante tendre et un ami sûr; je ne désirerois pas d'autre félicité. Malheureusement pour vous, c'est un état où vous ne pouvez pas prétendre avec la Dornal. Vous en êtes amoureux, faites-en votre maîtresse. L'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet, on n'est heureux que par l'opinion et l'on ne dispose pas librement de son cœur; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite: elle est le fruit de l'estime. La Dornal en est-elle digne? » Je fis alors à Sénecé le portrait de sa maî-



tresse ; il étoit affreux, car il ressembloit. « On est bien à plaindre, ajoutai-je, d'aimer l'objet du mépris universel ; mais, quand on ne sauroit se guérir d'un attachement honteux, il faut du moins s'en cacher, et il semble que vous affectiez de vous montrer partout avec elle. On vous voit ensemble aux spectacles, sans qu'elle puisse trouver d'autre compagnie que celle que vous y engagez par surprise ou par une complaisance forcée. Je ne suis point la dupe des politesses intéressées de votre maîtresse, peut-être n'a-t-elle pris ce parti-là qu'après avoir inutilement essayé de me détruire dans votre esprit ; je serois même fâché qu'elles fussent sincères, son amitié me seroit importune et son estime déshonorante. J'ai cru devoir vous parler avec autant de force et de franchise. D'ailleurs, comme je suis le seul de vos anciens amis qui aille dans cette maison, je serois au désespoir qu'on me soupçonnât d'approuver votre commerce. C'est à vous d'accorder votre plaisir avec vos devoirs ; satisfaites vos désirs, mais qu'une femme ne vous arrache ni à votre famille ni à vos amis. » Sénecé demeura un peu interdit ; il me répondit que, si je la connoissois mieux, j'en prendrois d'autres sentimens. Enfin il me parut confus et plus affligé que converti. La bonté de son cœur, qui rendoit justice à mes intentions, l'empêcha de s'emporter contre moi, comme la



plupart des amans l'auroient fait; mais il n'en parut pas plus détaché de sa maîtresse.

Il n'étoit guère convenable que je continuasse d'aller chez une femme dont je pensois aussi mal: je cessai mes visites; je n'y allois que lorsque Sénecé m'y entraînoit. Elle m'en fit d'abord quelques reproches; mais apparemment qu'il lui rendit compte de mes motifs et de notre conversation, car elle changea tout à coup l'accueil qu'elle avoit coutume de me faire, et me marqua une haine qui étoit aussi sincère que ses premières amitiés avoient été fausses. J'en fus charmé, et je cessai absolument d'y aller.

Cependant je voyois toujours Sénecé; il craignoit de me parler de sa maîtresse, et je ne lui en disois pas un mot. De temps en temps je le trouvois triste et pensif; je l'aimois véritablement, et je m'intéressois à son état. Je lui demandai un jour le sujet de son chagrin; son embarras me fit soupçonner une partie de la vérité. Après plusieurs défaites, il m'avoua qu'il avoit quelquefois des altercations avec sa maîtresse, et qu'elle le traitoit avec beaucoup de hauteur et même de dureté. « C'est-à-dire, lui répondis-je, que vous êtes subjugué, et que cette femme-là n'est pas contente d'avoir un amant auquel elle ne devoit plus raisonnablement prétendre, à moins qu'elle n'en devienne le tyran. » Je voulus lui rappeler

alors ce que je lui avois déjà dit. « Vous ne m'apprendrez rien, reprit-il en m'interrompant, que je ne sache et que je ne me sois dit. Je sens avec vous, et avec tout le monde, le mépris qu'elle mérite, c'est ce qui achève mon malheur; je la méprise et je l'aime. — Dans ce cas, lui répliquai-je, je ne puis que vous plaindre; mais j'imagine qu'il n'est pourtant pas difficile de rompre un engagement dont on rougit. — Ce n'est pas tout, reprit-il, je la redoute: c'est un étrange caractère, une femme emportée qui est capable des partis les plus violens. Je lui ai fait connoître que j'étois excédé de sa tyrannie et sur le point de m'en affranchir; elle ne m'a point dissimulé qu'elle ne me verroit pas infidèle impunément, et qu'elle auroit recours aux moyens les plus cruels. — Impertinence de sa part, repris-je, ridicule de la vôtre; elle n'est pas si déterminée, et ne vous croit pas si timide. — Pardonnez-moi, reprit Sénecé, elle a pénétré mes craintes. — Ne doutez point, dis-je alors, qu'elle ne soit capable du crime, puisqu'elle est assez indigne pour vous en pardonner les soupçons, et pour vous revoir. Si quelque chose peut vous rassurer, ce sont ses menaces. Mais il est un moyen plus simple: ne la revoyez jamais, vous n'aurez rien à redouter de sa part. » Sénecé soupira et rougit. « Je suis, reprit-il, assez humilié pour ne pas craindre de l'être davantage. J'a-



voue que je n'en suis pas détaché ; je ne puis pas m'empêcher de regarder ses emportemens comme les effets de son amour ; je suis persuadé qu'elle m'aime, et l'on doit pardonner bien des choses à l'amour ; son cœur est uniquement à moi, et il n'y a personne qu'elle me préférât. — Je crois, lui dis-je, que vous pouvez être assuré de sa constance sans être soupçonné d'amour-propre. Il lui faut un amant ; elle vous a trouvé par un destin unique ; si elle vous perdoit, pourroit-elle se flatter d'un second miracle qui vous donnât un successeur ? Voilà ce qui l'attache à vous, non pas comme une amante, car elle n'est digne ni d'aimer, ni d'être aimée, mais comme une furie qui craint de perdre sa proie. Je ne suis pas prévenu en ma faveur, et, malgré l'horreur que je me flatte de lui inspirer, je suis sûr que je vous supplanterois, sans avoir rien pour moi que la nouveauté. » Sénecé trouva ma témérité ridicule.

Notre conversation n'eut pas d'autre suite : Sénecé retourna le soir même souper chez la Dornal. Ce que j'avois avancé me fit naître l'idée de l'exécuter (comme l'unique moyen de détromper et de guérir mon ami). Après la première conversation que j'avois eue avec Sénecé au sujet de sa maîtresse, j'avois résolu de ne lui en jamais parler, et de respecter l'erreur d'un ami, puisqu'il y trouvoit son bonheur ; mais, lorsqu'il m'eut fait con-

noître son état, et que son indigne attachement, en le faisant mépriser, ne le rendoit pas plus heureux, je ne songeai plus qu'à l'arracher à ses fers honteux. La difficulté étoit de revoir la Dornal; le hasard y pourvut. Je l'aperçus un jour à la comédie avec Sénecé dans une loge, au fond de laquelle il se cachoit : car, il faut lui rendre justice, il rougissoit d'être avec elle. Je feignis de n'avoir reconnu que lui, et j'allai le trouver comme pour lui demander une place. Mon abord les déconcerta l'un et l'autre; je vis dans les yeux de la Dornal toute la rage que ma vue lui inspiroit, et qu'elle avoit peine à cacher; elle ne put cependant empêcher que je ne prisse la place que j'avois demandée, et que Sénecé n'avoit osé me refuser; et, comme j'avois mon dessein, je ne parus pas faire attention à la mauvaise grâce dont elle me fut accordée.

Pendant la comédie, je fis à la Dornal quelques politesses qui commencèrent à la calmer; je les augmentai par degrés; enfin, soit qu'elle attribuât mon procédé au remords de lui avoir déplu, soit qu'elle aimât encore mieux me gagner que d'avoir à combattre contre moi dans le cœur de Sénecé, elle finit par me faire un accueil assez flatteur. Je lui offris la main pour la conduire à son carrosse; elle l'accepta et me demanda si je ne venois pas souper avec eux. J'y consentis, et Senecé m'en parut charmé. Le souper se passa fort bien; je fis



à la Dornal plusieurs agaceries auxquelles elle répondit, et nous nous séparâmes meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. J'y retournai le lendemain, je fus encore mieux reçu que la veille. Je tins la même conduite pendant plusieurs jours, et je n'oubliai rien pour lui persuader que j'étois amoureux d'elle. J'y allois dans l'absence de Sénécé, et je voyois qu'elle lui faisoit mystère de mes visites. Il me dit qu'il vivoit plus tranquillement avec elle, et que, si elle continuoit à le traiter avec autant de douceur, il seroit le plus heureux des hommes. Je compris facilement la raison de ce changement, mais je me gardai bien de la lui dire : il n'étoit pas encore temps. Enfin, lorsque la Dornal crut avoir assez fait de progrès dans mon cœur, elle se hasarda à me parler avec confiance. Elle me fit des plaintes et des reproches des discours que j'avois tenus sur son compte à Sénécé, qui avoit eu la foiblesse de les lui rapporter. Je profitai sur-le-champ de l'ouverture qu'elle me donnoit ; j'en avouai plus qu'il n'en avoit dit, et j'ajoutai que la jalousie m'en avoit encore inspiré davantage. Feignant alors de ne pouvoir plus cacher mon secret, je lui dis en rougissant, et je le pouvois à plus d'un titre, que je l'avois aimée dès le premier moment, que je n'avois pu supporter le bonheur de Sénécé, et que j'avois fait tous mes efforts pour le dégoûter et l'éloigner, n'es-



pérant pas de pouvoir le supplanter autrement.

Je remarquai que la Dornal avaloit à longs traits le poison que je lui présentois; ses yeux s'attendrissent. Elle me répondit qu'elle avoit été bien injuste à mon égard, qu'elle ne pouvoit pas me blâmer, que l'amour portoit son excuse avec lui, qu'elle m'eût préféré à Sénecé si elle eût pénétré mes sentimens, qu'elle l'avoit sincèrement aimé, mais que depuis quelque temps il n'en étoit guère digne, et qu'elle sentoit qu'un hommage tel que le mien étoit bien capable de la déterminer à abandonner un amant qui m'étoit si fort inférieur. Elle prononça ces derniers mots avec une rougeur qui ne lui convenoit guère. Je me jetai à ses genoux, et lui fis entendre par mes remerciemens qu'elle venoit de s'engager avec moi.

• Les préliminaires d'une intrigue ne languissent pas avec une femme consommée, les retardemens auroient eu un air d'enfance dont la vertueuse Dornal étoit fort éloignée. En peu de jours nos affaires furent réglées, et il fut arrêté qu'on me donneroit la première nuit que Sénecé passeroit à Versailles.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'étoit content de sa maîtresse que depuis qu'elle s'éloignoit de lui. Ce n'étoit pas mon compte : pour l'exécution de mon projet, il falloit qu'il fût jaloux. J'affectois inutilement d'avoir devant lui un air



d'intelligence avec sa maîtresse ; nous nous lançions de ces regards qui dévoilent tant de mystères et trahissent les amans : tout cela échappoit au tranquille Sénecé. Un jour il me dit qu'il comptoit aller le lendemain à Versailles pour les affaires de son régiment. J'évitai de me trouver ce jour-là à souper avec lui chez la Dornal. Je ne doutois point qu'elle ne m'avertît du voyage, et je voulois la mettre dans la nécessité de me l'écrire : je ne me trompai point. Dès le lendemain matin je reçus d'elle un billet très galant, et encore plus clair, par lequel elle me donnoit rendez-vous pour la nuit suivante ; elle y parloit de Sénecé avec mépris, et me donnoit les assurances de l'amour le plus violent.

J'allai aussitôt chez Sénecé, je lui parlai de son voyage de Versailles avec un air d'intérêt d'autant plus suspect que cela devoit m'être indifférent ; il y fit attention, et je le remarquai. Lorsque je l'eus amené au point que je désirois, je le quittai ; mais, en tirant mon mouchoir, je laissai tomber exprès le billet de la Dornal ; je vis que Sénecé fut prêt de le ramasser, et qu'il n'attendit que je fusse sorti que pour s'en saisir plus sûrement. Je ne doutai point de l'effet que ce billet produiroit sur lui, et je me préparai à mon rendez-vous, dont je n'avois assurément pas envie de profiter ; mais je croyois que l'unique moyen de détromper mon



ami étoit de paroître à ses yeux pousser l'aventure jusqu'à la dernière extrémité.

Je me rendis chez la Dornal sur le minuit avec un air de mystère affecté. Sénécé, qui y avoit soupé, venoit d'en sortir. Il étoit monté en chaise, comme pour se rendre à Versailles; mais au bout de la rue il en étoit descendu et revenu à pied à quatre pas de la maison, où je l'aperçus qui faisoit le guet. Je ne fis pas semblant de l'avoir vu, et j'entrai.

Je trouvai la fidèle Dornal dans le déshabillé le plus galant; il ne lui manquoit que de la jeunesse et des charmes, et à moi de l'amour. J'eus quelques remords sur le rôle que je jouois; mais je me raffermis par le motif. Je ne doutois point que Sénécé ne me suivît bientôt. Je ne me trompois pas. Il entra un moment après moi, et, dans le temps que la Dornal vint m'embrasser avec transport en me pressant de nous mettre au lit, Sénécé l'entendit distinctement. La fureur le tint quelque temps immobile; la Dornal fut extrêmement déconcertée, et je parus l'être. Enfin Sénécé, me regardant avec des yeux furieux: « C'est toi, perfide ami, me dit-il, qui partages l'infidélité de cette malheureuse », et en même temps vint sur moi l'épée à la main. Je n'eus que celui de me mettre en défense et de parer le coup qu'il me portoit; mais l'audacieuse Dornal, qui s'étoit rassurée dans



l'instant, le saisit et lui demanda de quel droit il venoit chez elle faire un tel scandale, et lui ordonna de sortir.

Rien n'égale l'étonnement que me donna cette impudence ; il augmenta encore lorsque j'en vis l'effet. Ces paroles, qui auroient dû mettre le comble à la fureur de Sénécé, lui imposèrent. La Dornal continua de le traiter avec la dernière hauteur, et je vis Sénécé trembler devant son tyran.

Lorsque je vis qu'il n'y avoit pas autre chose à craindre, je sortis, et j'attendois dans la rue pour voir la suite de cette aventure. J'y fus bien une heure sans voir paroître Sénécé. Je ne pouvois pas imaginer ce qui le retenoit ; je ne croyois pas que le procédé de la Dornal exigeât une explication si longue. Ennuyé d'attendre, je me retirai chez moi.

Le lendemain j'écrivis à Sénécé une lettre détaillée, dans laquelle je lui rendois un compte exact de ma conduite et de mes motifs ; je n'en reçus point de réponse. J'appris quelques jours après qu'il continuoit de revoir sa maîtresse. Je ne concevois pas comment elle avoit pu se justifier, ni qu'il eût été assez foible pour lui pardonner. Il m'a toujours évité depuis. Pour moi, après lui avoir fait faire de ma part toutes les avances possibles, j'ai cessé de le rechercher. J'ai su depuis

que, le mari de la Dornal étant mort assez brusquement, Sénécé avoit eu la lâcheté d'épouser cette vile créature. Comme il est parfaitement honnête homme, très estimable d'ailleurs, et qu'il a été mon ami, je n'ai pu m'empêcher de le plaindre, et je le trouve trop puni.

J'ai compris par cette aventure qu'il est impossible de ramener un homme subjugué, et que la femme la plus méprisante est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentimens, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de ces femmes qui désunissent les amis et portent le trouble dans les familles. Les exemples n'en sont que trop communs dans Paris.

Les intrigues où j'étois engagé pour mon compte m'empêchèrent de songer davantage à cette aventure. Je me trouvois alors trois maîtresses à la fois : il faut des talens bien supérieurs pour les conserver, c'est-à-dire les tromper toutes, et faire croire à chacune qu'elle est unique.

Une femme n'a pas besoin d'être bien pénétrante pour soupçonner des rivales, la multiplicité des devoirs d'un amant les empêche d'être bien vifs.

Il y en eut une dont je m'ennuyai, et que je quittai bientôt, parce qu'elle étoit trop ce qu'on



appelle vulgairement *caillette*. Une femme de ce caractère, ou plutôt de cette espèce, n'a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point, et croit sentir; elle a l'esprit et le cœur également froids et stériles. Elle n'est occupée que de petits objets et ne parle que par lieux communs, qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle, ou à une minutie dont elle sera frappée. Elle aime à paroître instruite, et se croit nécessaire. La tracasserie est son élément; la parure, les décisions sur les modes et les ajustemens, font son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables et d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un amant comme une robe, parce que c'est l'usage. Elle est incommode dans les affaires et ennuyeuse dans les plaisirs. La *caillette* de qualité ne se distingue de la *caillette* bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage et des objets différens; la première vous parle d'un voyage de Marly, et l'autre vous ennuie du détail d'un souper du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont *caillettes*!

Je rompis bientôt après avec une autre, parce que j'étois après le jeu ce qu'elle aimoit le mieux. Ce n'étoit point que je fusse piqué de n'être pas son unique passion, mais il n'y a rien de si désagréable que de ne pouvoir compter sur un ren-

dez-vous fixe, qu'elle sacrifioit toujours à la première partie qui se présentoit. D'ailleurs, je ne pouvois aller chez elle que je n'y trouvasse toujours quelqu'une de ces prétendues comtesses ou marquises parmi lesquelles on en trouve quelquefois de réelles qui déshonorent leur nom par l'indigne commerce qu'elles font. Une femme dont la maison est livrée au jeu s'engage ordinairement à plus d'un métier. Ce n'étoit pas encore ce qui me déplaisoit le plus. Il n'y a point de mauvaise compagnie en femme qu'on ne puisse désavouer suivant les différentes circonstances, mais on doit être plus délicat sur les liaisons avec les hommes. Malheureusement je trouvois encore chez ma maîtresse de ces chevaliers qui sont réduits à vivre brillamment à Paris, faute de pouvoir subsister dans leur province, dont ils sont quelquefois obligés de sortir par une mauvaise humeur de la justice.

A peine eus-je quitté celle dont je viens de parler que je fus obligé d'en sacrifier une autre aux devoirs de la société. M^{me} Derval, c'étoit son nom, étoit ce qu'on appelle une bonne femme. Elle avoit le cœur droit, l'esprit simple, et de la candeur dans le procédé. Il étoit aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chez elle l'amour avoit sa source dans le caractère et ne dépendoit point d'un objet déterminé. Il lui falloit un amant, quel qu'il fût : son cœur n'auroit pas pu

en supporter la privation; mais elle en auroit eu dix de suite, pourvu qu'ils se fussent succédé sans intervalle, qu'à peine se seroit-elle aperçue du changement. Elle aimoit de très bonne foi celui qu'elle avoit, et conservoit les mêmes sentimens à son successeur. La figure de M^{me} Derval, qui étoit charmante, lui assuroit toujours un amant; l'inconstance naturelle aux amans heureux le lui faisoit bientôt perdre; mais il ne la quittoit que pour faire place à un autre, dont le bonheur étoit aussi sûr et la constance aussi foible.

D'ailleurs le bon air étoit de l'avoir eue, et je voulus en passer ma fantaisie. Je comptois que ce seroit une affaire de quelques jours; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, ses caresses, son empressement pour moi, m'arrêtèrent insensiblement. Je l'avois prise par caprice, je m'y attachai par goût, et il y avoit déjà deux mois que je vivois avec elle, sans songer à la quitter, lorsque je reçus un billet conçu en ces termes.

Lorsque vous avez pris M^{me} Derval, Monsieur, j'étois dans le même dessein; mais vous m'avez prévenu : votre fantaisie m'a paru toute simple, et j'ai pris le parti d'attendre qu'elle fût passée pour satisfaire la mienne. Cependant votre goût devrait être épuisé depuis deux mois; un terme si long tient de



l'amour, et même de la constance. J'espérois toujours que vous quitteriez Mme Derval ; j'attendois mon tour, et, dans cette confiance, j'ai rompu avec une maîtresse que j'aurois gardée. Vous êtes trop galant homme pour troubler l'ordre de la société ; rendez-lui donc une femme qui lui appartient : vous devez sentir la justice de ma demande.

Ce billet me parut si singulier que j'allai sur-le-champ le communiquer à Mme Derval ; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis, par ses réponses obscures et équivoques, que cela lui paroissoit aussi simple qu'indifférent ! Dès ce moment je sentis mes torts ; je songeai à les réparer, et je rendis dans le jour même à la société Mme Derval, comme un effet qui doit être dans le commerce.

Quoique je ne vécusse au milieu des plaisirs que dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'étois trop répandu pour n'être pas du moins connu de la mauvaise. On n'est point impunément un homme à la mode. Il suffit d'être entré dans le monde sur ce ton-là pour continuer d'y être, lors même qu'on ne le mérite plus. Aussitôt qu'un homme parvient à ce précieux titre, il est couru de toutes les femmes qui sont plus jalouses d'être connues qu'estimées. Ce n'est sûrement pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les détermine ;



c'est par air qu'elles courent après un homme qu'elles méprisent souvent, quoiqu'elles le préfèrent à un amant qui n'a d'autres torts que d'être un honnête homme ignoré.

On croiroit qu'elles en sont assez punies par l'indiscrétion, la perfidie et tous les mauvais procédés qu'elles essuient; point du tout : elles sont déshonorées; elles ne désirent que d'être sur la scène du monde; l'éclat qui feroit périr de désespoir une femme raisonnable les console de tout.

Les filles qui vivent de leurs attraits ont la même ambition que les femmes du monde; non seulement la conquête d'un homme célèbre met un plus haut prix à leurs charmes; mais cela les élève encore à une sorte de rivalité avec certaines femmes de condition qui n'ont que trop de ressemblance avec elles, de sorte que vous entendez souvent citer les mêmes noms par des femmes qui ne seroient pas faites pour avoir les mêmes connoissances.

D'ailleurs, indépendamment des commerces réglés, je me trouvois quelquefois engagé dans ces soupers de liberté, où il sembleroit qu'on vint se dédommager de la contrainte qu'exigent les honnêtes femmes, si on pouvoit leur faire un reproche aussi mal fondé.

C'étoit dans ces parties que je connoissois les beautés nouvelles que la misère, le libertinage et



la séduction fournissent à la débauche de Paris.

J'avoue que je ne m'y suis jamais trouvé sans une secrète répugnance. Ces tristes victimes de nos fantaisies et de nos caprices m'ont toujours offert l'image du malheur, et jamais celle du plaisir.

Je me voyois l'objet des agaceries des coquettes et des déclarations peu équivoques de plusieurs autres femmes. Ce manège, qui m'avoit amusé pendant quelque temps, me parut enfin ridicule. Je m'aperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aiment le plaisir, font d'un homme à la mode, et je commençai à rougir d'un titre que je partageois avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle seroit plus conforme à mes véritables sentimens, et je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une aventure qui m'arriva alors acheva de me déterminer à céder au penchant de mon cœur.

On m'avoit souvent adressé de ces lettres que les personnes connues à Paris par leur goût pour le plaisir ou par leur fortune sont en possession de recevoir. Le sujet et le style en sont toujours les mêmes. C'est une jeune et aimable personne qui vous déclare timidement un goût décidé pour vous, et vous offre ses faveurs à un prix raisonnable. Je me divertissois de ces billets : c'est toute la réponse qu'ils exigent, à moins qu'on n'accepte



la proposition. Mais je fus un jour exposé à une épreuve plus séduisante.

Mon valet de chambre entra un matin dans mon appartement et me dit qu'une femme assez mal vêtue attendoit depuis longtemps que je fusse éveillé pour me parler d'une affaire qu'elle ne pouvoit, disoit-elle, communiquer qu'à moi. J'ordonnai qu'on la fit entrer et qu'on nous laissât seuls. J'attendois que cette femme m'expliquât ce qu'elle vouloit ; mais je n'ai jamais vu d'embarras pareil au sien. Tout ce que le malheur, la honte, la misère et la vertu humiliée peuvent inspirer, étoit peint sur son visage. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche : la parole expiroit toujours sur ses lèvres. Son état me toucha ; je cherchai à la rassurer ; je lui marquai toute la sensibilité qui pouvait l'encourager.

Après plusieurs efforts, et tâchant de me dérober des larmes qui sortoient malgré elle, d'une voix basse et entrecoupée, elle me dit qu'elle étoit dans la dernière misère ; qu'elle avoit perdu son mari qui la faisoit vivre par son travail ; qu'elle avoit été obligée de vendre ce qui lui étoit resté pour payer quelques dettes ; qu'elle avoit une fille d'environ seize ans, qui achevoit son malheur par la tendresse qu'elles avoient l'une pour l'autre, et l'impossibilité où elle étoit de la faire subsister. Cette femme s'arrêta là ; les larmes qu'elle avoit

tâché de suspendre sortirent avec plus d'abondance et lui coupèrent la voix. Je me sentois ému; son discours, son état, sa physionomie, m'intéressoient. Je fis cependant effort sur moi-même pour lui cacher mon trouble, pour calmer le sien et l'engager à continuer. Je lui demandai ce qu'elle désiroit que je fisse pour elle. « On m'a assuré, me répondit-elle avec un trouble nouveau, et qui paroissoit encore augmenter à chaque instant, qu'il y avoit des personnes riches qui vouloient bien avoir soin de filles qui n'ont d'autre ressource que la charité : je viens implorer la vôtre. Je sens bien, poursuivit-elle toujours en pleurant, à quelle reconnaissance j'engage ma malheureuse fille; mais je ne puis me résoudre à la voir mourir accablée par la misère. » Ces dernières paroles furent celles qui lui coûtèrent le plus, à peine les put-elle articuler. La honte lui fit baisser les yeux, je sentis que j'en étois autant l'objet qu'elle-même. Elle rougissoit à la fois d'un discours humiliant pour elle, et que la nature, qui se révoltoit, lui faisoit sans doute trouver offensant pour moi. Je pénétrai toute son âme, ses sentimens passèrent dans mon cœur; j'essayai de la consoler, et, comme je ne me trouvois pas moi-même tranquille, je lui donnai l'argent que j'avois sur moi et je la renvoyai pour respirer en liberté. Que le malheur rend reconnoissant ! j'eus toutes les peines du



monde à me dérober à l'excès de ses remerciemens. Lorsqu'elle fut sortie, je fis réflexion sur son état, sur les combats que son cœur avoit dû essuyer avant de faire cette démarche, et combien notre vertu dépend de notre situation.

Je vécus ce jour-là comme à mon ordinaire, c'est-à-dire que je me trouvai avec les mêmes personnes et dans les mêmes plaisirs; mais je fus toujours traversé par des distractions. L'impression que cette infortunée avoit faite sur mon âme ne me laissoit pas tranquille. Je me retirai chez moi toujours occupé de cette image.

Le lendemain matin, on m'annonça la même personne; j'ignorois ce qui pouvoit la ramener: j'ordonnai qu'on la fit entrer. Elle entra suivie d'une jeune fille que je jugeai être la sienne, et qui l'étoit en effet. J'étois encore au lit. Elles s'avancèrent l'une et l'autre auprès de moi. La mère me fit encore les remerciemens les plus humbles de ce que je lui avois donné la veille. La fille, qui gardoit le silence, joignoit seulement aux discours de sa mère l'air le plus soumis. J'eus le temps de l'examiner. Je n'ai jamais rien vu de si aimable; la surprise qu'elle me causa m'empêcha d'imposer silence à la mère. Je la laissois parler sans songer à ce qu'elle me disoit, tant j'étois frappé de la beauté de sa fille. La candeur, la vertu, l'innocence, étoient peintes sur son visage.



On ne voit point de ces physionomies-là dans le monde. Les traits les plus réguliers et les plus séduisants ne perdoient rien de leur éclat, malgré l'abattement et la pâleur qui devoient naturellement les éteindre. Elle n'avoit pas la force de se soutenir; elle n'osoit me regarder et ne respiroit que par de profonds soupirs. Je lui dis d'approcher, elle le fit en tremblant; sa frayeur me parut extrême. « Que craignez-vous, lui dis-je, Mademoiselle? vous est-il arrivé quelque nouveau malheur? quelle raison vous a fait venir ici? — Celle de vous marquer notre reconnoissance, répondit-elle en hésitant. — Vous en avez plus, lui dis-je, que ne mérite un simple sentiment d'humanité; il faut que vous ayez d'autres sujets de vous affliger, parlez en assurance; je ne vous demande pour toute reconnoissance que de me faire connoître vos nouveaux besoins. » Au lieu de me répondre, elle jeta les yeux sur sa mère et se mit à pleurer. La mère ne put retenir ses larmes, elle prit sa fille entre ses bras; elles se tenoient l'une et l'autre embrassées; elles se serroient, comme si elles eussent craint d'être séparées pour toujours. Je ne savois que penser d'une douleur aussi immodérée; je crus enfin en pénétrer le motif. « Auriez-vous craint, leur dis-je, que j'osasse abuser de votre malheur? N'est-ce point une idée aussi injurieuse pour moi qui cause votre frayeur? — Hélas!



Monsieur, reprit la mère, j'ai cru devoir amener Julie pour remercier notre bienfaiteur, nous n'osions l'une et l'autre envisager d'autres motifs. Mais... » Je l'interrompis à l'instant, son embarras ne me fit que trop connoître son idée ; je pensai que je devois épargner au malheur de la mère, à la pudeur de la fille et à moi-même une explication plus détaillée. « Ne parlez plus, repris-je, du foible secours que je vous ai donné, vous ne m'en devez point de reconnoissance, et je vous offre tous ceux dont vous pouvez avoir besoin. Prenez des sentimens plus consolans pour vous, plus flatteurs pour moi, et moins injurieux à nous trois. » En leur parlant je vis tout à coup paroître la sérénité sur leur visage, et particulièrement sur celui de la fille, que je considérois avec plus d'attention et de liberté, sitôt que ma présence ne la fit plus rougir ; ou plutôt il me parut qu'elle ne sentoît pas des mouvemens moins vifs, mais ils n'étoient ni douloureux ni humilians. Elles tombèrent l'une et l'autre à genoux auprès de mon lit ; leurs larmes ne s'arrêtèrent point, le principe seul en étoit changé. Elles parloient ensemble et se confondoient dans leurs remerciemens. Il sembloit que leur cœur ne pût suffire à leur joie : elle éclatoit ; elles ne pouvoient l'exprimer, leurs discours étoient sans ordre, elles ne se faisoient entendre que par leurs transports. « Quoi ! di-

soient-elles, le Ciel nous offre un bienfaiteur dont la générosité pure...! Grand Dieu! que nous sommes heureuses!... que de grâces!... » Elles me prenoient les mains; Julie me les serroit en les mouillant de larmes. La reconnoissance et la vertu la faisoient me prodiguer des caresses dont sa pudeur auroit été effrayée, si j'eusse osé les hasarder. L'innocence est souvent plus hardie que le vice n'est entreprenant.

Je fus attendri de ce spectacle; mes yeux avoient peine à retenir mes larmes. Je les fis relever et les obligeai de s'asseoir. Je leur imposai enfin silence; je vis combien leur reconnoissance se faisoit violence pour m'obéir.

Je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté de Julie. Je l'avouerais cependant, cette figure charmante ne m'inspira pas le moindre désir dont sa vertu eût pu être blessée. Un sentiment de respect pour son malheur et pour sa vertu avoit fermé mon cœur à tous les autres.

Je leur demandai leur situation. Elles m'apprirent en détail ce que la mère m'avoit dit la veille, que son mari avoit un emploi qui les faisoit vivre, et qui étoit toute leur fortune; que, sans cette mort précipitée, Julie alloit épouser un jeune homme dont elle étoit aimée, et qu'elle aimoit. Julie rougit, et, sa mère ayant voulu me faire l'éloge de ce jeune homme, elle renchérit sur elle



avec tant de vivacité que je jugeai que la mère m'accusoit juste. Je leur demandai si ce jeune homme ne persistoit pas toujours dans les mêmes sentimens, et si leur état n'avoit point changé son cœur. « Oh ! mon Dieu ! non, reprit Julie ; les procédés qu'il a eus avec nous depuis la mort de mon père méritent bien toute mon estime. — Il a partagé avec nous, ajouta la mère, les revenus d'un petit emploi qu'il a ; mais je me suis aperçue qu'il s'incommodoit extrêmement sans pouvoir nous fournir le nécessaire, dont je vois qu'il se prive ; c'est ce qui nous a obligées de recourir à votre charité. »

Je leur dis de me l'amener le lendemain, et les renvoyai ; mais ce ne fut pas sans leur imposer silence sur des remerciemens qu'elles vouloient toujours recommencer.

J'eus ce jour-là l'esprit encore plus occupé que je ne l'avois eu la veille. Je me rappelois sans cesse la beauté de Julie ; je songeois qu'elle aimoit, il étoit bien naturel qu'elle fût aimée. L'amour étoit né de l'inclination, fortifié par l'habitude, peut-être même par le malheur, qui unit de plus en plus ceux qui n'ont d'autre ressource que leur cœur. Les bienfaits de ce jeune homme devoient encore lui attacher sa maîtresse par les liens de la reconnoissance ; ses services étoient supérieurs à tous ceux que je pouvois leur rendre ; ils me cou-

toient trop peu, et il avoit sacrifié le nécessaire. Que cet amant me paroissoit heureux ! Ces idées m'occupoient continuellement, je le remarquai ; j'en fus affligé, ou du moins inquiet. Je craignis qu'il ne se glissât dans mon cœur quelque sentiment jaloux, mais je me rassurai bientôt. Je jugeai que ceux que Julie m'avoit inspirés, quoique tendres, étoient d'une nature bien différente de l'amour. Quelque belle qu'elle fût, quelque goût que j'eusse pour les femmes, son honneur étoit en sûreté avec moi. J'avois cherché toute ma vie à séduire celles qui couroient au-devant de leur défaite ; mais j'aurois regardé comme un viol d'abuser de la situation d'une infortunée qui étoit née pour la vertu et que son malheur seul livroit au crime.

Cependant, soit vertu, soit amour-propre, je n'avois été qu'humain ; je voulus être généreux. Je résolus de respecter deux amans heureux, de les unir, et de partager leur félicité par le plaisir de la faire, en assurant leur fortune et leur état.

On n'est point vertueux sans fruit. Je n'eus pas plus tôt formé ce dessein que je sentis dans mon âme une douceur que ne donnent point les plaisirs ordinaires.

Julie ne manqua pas de venir le lendemain avec sa mère me présenter son amant : il étoit d'une figure aimable et paroissoit avoir vingt-deux ans.



Comme Julie l'avoit prévenu que je ne voulois le voir que pour lui rendre service, il me salua avec cette espèce de timidité qu'éprouve tout honnête homme qui a une grâce à demander ou à recevoir. Je lui demandai quel étoit son emploi; il satisfit pleinement à ma question. Je ne concevois pas, par les détails qu'il me fit, qu'il eût de quoi subsister, bien loin de fournir à la subsistance des autres. Il n'y a que l'amour qui puisse trouver du superflu dans un nécessaire aussi borné. Pendant qu'il me parloit, je remarquai que Julie ne levoit les yeux de dessus lui que pour me regarder avec autant d'attention. Elle craignoit qu'il ne me plût pas, et cherchoit à lire dans mes yeux l'impression qu'il faisoit sur moi. En effet, je n'eus pas plus tôt témoigné à ce jeune homme que j'étois également satisfait de sa figure et de ses discours que je vis la joie se répandre sur le visage de Julie. Je leur demandai s'ils n'étoient pas toujours dans le dessein de s'épouser. Le jeune homme prit aussitôt la parole. « Mon bonheur, me dit-il, dépendroit sans doute d'être uni avec Julie, si je pouvois la rendre heureuse; je ne désirerois des biens que pour les lui offrir; mais je n'en ai aucun, et je ne me consolerois jamais de faire son malheur. — Si cette crainte, leur dis-je à tous deux, est l'unique obstacle qui s'oppose à votre union, je me charge de votre fortune. » Dans ce moment Julie me fit des

remerciemens si vifs des bontés qu'elle disoit que j'avois déjà eues pour sa mère et pour elle que je vis clairement qu'elle étoit encore plus reconnoissante des offres que je faisois à son amant. Il me dit que les bontés que je lui marquois lui seroient encore plus précieuses si elles pouvoient l'attacher à moi, et qu'il y sacrifieroit son emploi. Tous les trois me firent les mêmes protestations. Je fis mon arrangement sur l'idée qu'ils m'offroient. La plus grande partie de mes biens est en Bretagne, où j'ai des terres considérables. La dissipation où je vivois à Paris ne me permettoit guère de veiller moi-même à mes affaires, et ceux qui en étoient chargés en province s'en acquittoient fort mal. Je leur demandai s'ils n'auroient point de peine à aller vivre dans mes terres, où je leur ferois un parti assez avantageux, et où ils auroient soin de mes affaires.

Le jeune homme m'assura que le lieu le plus heureux pour lui seroit celui où il vivroit avec Julie, et qu'il préféreroit à tous les emplois le bonheur de m'être attaché. Julie et sa mère me firent voir les mêmes sentimens. Peu de jours après, j'unis Julie avec son amant. J'obtins pour eux un emploi assez considérable qu'ils pouvoient exercer sans négliger mes affaires, et je les fis partir pour la Bretagne. Rien ne m'a donné une plus vive image du bonheur parfait que l'union et les



transports de ces jeunes amans. Ils n'éprouvoient avec leur amour d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance, qu'ils s'empressoient de me marquer à l'envi l'un de l'autre. Je n'ai jamais senti dans ma vie de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. Il sembloit que leur état se réfléchît sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvois. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier et supérieur à tous les autres.

Je n'ai pas eu lieu de me repentir de leur avoir confié mes affaires; mais je leur ai une obligation plus sensible et plus réelle.

Je leur dois en partie le changement qui arriva dès lors dans mon cœur. Leur état m'en fit désirer un pareil. Je trouvai un vide dans mon âme que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir; leur tumulte m'étourdissoit au lieu de me satisfaire, et je sentis que je ne pouvois être heureux si mon cœur n'étoit véritablement rempli. L'idée de ce bonheur me rendit tous mes autres plaisirs odieux, et, pour me dérober à leur importunité, je résolus d'aller à la campagne chez un de mes amis qui me prioit depuis longtemps de le venir voir dans une terre qu'il avoit à quelques lieues de Paris.

J'y trouvai la comtesse de Selve. Elle avoit environ vingt-trois ans et étoit veuve depuis deux.

Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille en épousant le comte de Selve. C'étoit un homme âgé, et d'un caractère extrêmement dur et jaloux, parce qu'il avoit toujours vécu en assez mauvaise compagnie, où l'on n'apprend pas à estimer les femmes. Comme il sentoit qu'il n'étoit pas aimable, le dépit ne l'avoit rendu que plus insupportable. La jeune comtesse faisoit, malgré sa répugnance, tout ce que la vertu pouvoit en exiger. Elle ne pouvoit pas donner son cœur; mais elle remplissoit ses devoirs, et sa conduite la faisoit respecter, sans la rendre plus heureuse.

Je la connoissois à peine, parce qu'elle vivoit peu dans le monde, et, lorsque le hasard me l'avoit fait rencontrer, son caractère sérieux m'avoit prodigieusement imposé. Les femmes avec lesquelles je vivois communément n'avoient guère de rapport avec M^{me} de Selve, qui m'avoit toujours paru trop respectable pour moi. J'étois alors dans des dispositions différentes, et je la vis avec des yeux plus favorables. Sa conversation et le commerce plus familier qu'on a à la campagne me la firent mieux connoître, et toujours à son avantage. Comme elle n'avoit jamais eu de goût pour son mari, elle soutenoit le veuvage avec plus de décence que d'affliction, et rien n'empêchoit son caractère de paroître dans tout son jour.

La comtesse de Selve avoit plus de raison que



d'esprit, puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un et l'autre, ou plutôt elle avoit l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'avoient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant, et qui bientôt après fatiguent. On n'étoit jamais frappé ni étonné de ce qu'elle disoit ; mais on l'approuvoit toujours. Elle étoit estimée de toutes les personnes estimables et respectée de celles qui l'étoient le moins. Sa figure inspiroit l'amour, son caractère étoit fait pour l'amitié, son estime supposoit la vertu. Enfin la plus belle âme unie au plus beau corps, c'étoit la comtesse de Selve. J'aperçus bientôt tout ce qu'elle étoit, je le sentis encore mieux ; j'en devins amoureux sans le prévoir, et je l'aimois avec passion, quand je croyois simplement la respecter.

Je ne fus pas longtemps sans être au fait de mes sentimens. Il y avoit quelques jours que j'étois dans cette maison avec la comtesse, lorsqu'elle donna ordre qu'on tînt son équipage prêt pour retourner à Paris. Cet ordre m'affligea sans savoir pourquoi ; mais j'en sentis bientôt le véritable motif, j'avois trop d'expérience de mon cœur pour n'en pas connoître l'état. Je reconnus que j'aimois plus vivement que je n'avois jamais fait. J'étois au désespoir de laisser partir la comtesse sans l'avoir instruite de mes sentimens ; heureusement pour moi, le maître de la maison l'engagea à rester en-



core deux jours. Je résolus bien d'en profiter, et de me déclarer avant son départ. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus embarrassante. Moi, qui avois tant d'habitude des femmes, et qui étois avec elles libre jusqu'à l'indécence, je n'osois presque ouvrir la bouche avec la comtesse. Que les femmes ne se plaignent point des hommes, ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. J'eus plusieurs fois l'occasion de m'expliquer avec M^{me} de Selve; le respect me retint toujours dans le silence. Ne pouvant enfin triompher de ma timidité, je pris le parti de lui faire connoître mes sentimens par ma conduite, sans oser les lui avouer. Je me contentai de lui demander la permission d'aller lui faire ma cour. Il me parut que ma proposition l'embarrassoit. Au lieu de me répondre positivement, elle me dit que sa maison seroit peu de mon goût, que la retraite où elle vivoit ne convenoit guère à un homme aussi répandu que je l'étois. Cette réponse approchoit si fort d'un refus que je ne voulus pas la presser de s'expliquer plus clairement, bien résolu de l'interpréter comme une permission. Je ne lui répondis alors que par ces politesses vagues qui veulent dire tout ce qu'on veut, parce qu'elles ne disent rien.

M^{me} de Selve partit le lendemain. Je ne demurai pas longtems après elle, et je ne fus pas plus tôt à Paris que j'allai la voir. Elle en parut

surprise; mais elle me reçut poliment. Je fis ma visite courte; j'en fis plusieurs autres qui ne furent pas plus longues : je craignois de lui être importun avant d'être en possession d'aller librement chez elle. Mes visites devinrent de plus en plus fréquentes; bientôt je ne quittai plus la maison de M^{me} de Selve; tout autre lieu me déplaisoit. Mes amis, c'est-à-dire mes connoissances ordinaires, me trouvoient emprunté avec eux; ils m'en faisoient la guerre, quand ils me rencontroient, sans me faire cependant aucune violence pour me ramener dans leur société. Voilà ce qu'il y a de commode avec ceux qui ne sont liés que par les plaisirs. Ils se rencontrent avec plus de vivacité qu'ils n'ont d'empressement à se rechercher; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir, sans jamais se désirer, et s'oublient parfaitement dans l'absence.

Je jouissois donc tranquillement du bonheur de voir M^{me} de Selve. Comme elle recevoit fort peu de monde, j'aurois trouvé aisément le moment de lui découvrir mon cœur; mais, soit que cette facilité même m'empêchât de rien précipiter, dans la certitude de la retrouver, soit que le respect qu'elle m'avoit d'abord inspiré m'imposât toujours, je n'osois hasarder cet aveu. J'avois fait ces déclarations à toutes les femmes dont je n'étois pas amoureux, et ce fut dans le moment que je res-

sentis véritablement l'amour que je n'osai plus en prononcer le nom. Je ne disois pas à la vérité à M^{me} de Selve que je l'aimois, mais toute ma conduite le lui prouvoit; je m'apercevois même que mes sentimens ne lui échappoient pas. Une femme n'en est jamais offensée; mais l'aveu peut lui en déplaire, parce qu'il exige du retour et suppose toujours l'espérance de l'obtenir. J'imaginai que le moyen le plus sûr de réussir auprès d'elle étoit d'essayer de me rendre maître de son cœur avant que d'oser le lui demander. Il y avoit déjà plus d'un mois que je voyois M^{me} de Selve sur ce ton-là avec la plus grande assiduité, et j'aurois peut-être tenu encore longtemps la même conduite, si elle ne m'eût elle-même offert l'occasion de me déclarer.

Elle me dit un jour qu'elle étoit surprise qu'un homme aussi dissipé que moi pût demeurer aussi longtemps que je le faisois dans une maison aussi retirée et aussi peu amusante que la sienne. « Cela doit vous faire voir, lui répondis-je, Madame, que la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; et, lorsque j'ai le bonheur de vous faire la cour, je n'en désire point d'autre. — Je ne cherchois pas, reprit M^{me} de Selve, à m'attirer un compliment; mais j'étois réellement étonnée que vous fussiez aussi dissipé qu'on le dit, ou que vous



fussiez si prodigieusement changé. — C'est à vous, Madame, que je dois, lui dis-je, un changement aussi singulier, c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs, c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs et les plus purs que j'aie goûtés de ma vie : trop heureux si vous daignez un jour les partager. » M^{me} de Selve voulut m'interrompre; je ne lui en donnai pas le temps. J'avois jusqu'alors gardé un silence contraint. Je ne l'eus pas plus tôt rompu que je me sentis délivré du plus pesant fardeau, et je continuai avec la plus grande vivacité. « Oui, Madame, poursuivis-je, je sens que je vous suis attaché pour ma vie; que tout me seroit insupportable sans vous, et que vous me tenez lieu de tout. Jusqu'ici j'ai été plongé dans les plaisirs, sans avoir véritablement connu l'amour; c'est lui qui m'éclaire, et vous seule pouviez me l'inspirer. » Je ne rapporterai point ici toute la suite du discours que je tins à M^{me} de Selve; il suffit de dire qu'il se réduisoit à l'assurer de l'amour le plus violent et lui jurer une constance à toute épreuve.

Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu que je redoutai sa réponse. M^{me} de Selve ne me marqua ni plaisir ni colère; mais elle me répondit avec sang-froid : « L'habitude, me dit-elle, Monsieur, où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentez pour les femmes que vous voyez, vous fait croire

que vous êtes amoureux ; peut-être même imaginez-vous que ces discours doivent s'adresser à toutes les femmes, et soient un devoir de votre état d'homme du monde. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir soupçonner votre sincérité, si vous sentez quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer ; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul, et je ne voudrais pas risquer de me rendre malheureuse en y répondant. — Eh ! quels malheurs, répliquai-je, envisagez-vous à partager les sentimens d'un honnête homme qui vous aimeroit uniquement ? — Les plus grands, me répondit-elle, qui puissent arriver à une femme raisonnable. L'honnête homme dont vous parlez, et tel qu'on l'entend, est encore bien éloigné d'un amant parfait ; et celui dont la probité est la plus reconnue n'est peut-être jamais sans reproche ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée, mais sensible. Elle est souvent réduite à gémir en secret, son amant est irrépréhensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse. » M^{me} de Selve s'apercevant que j'allois l'interrompre pour la rassurer sur ses craintes : « Il est inutile, ajouta-t-elle, d'entrer dans une plus grande discussion à ce sujet, ni d'entreprendre de détruire mes idées sur des dangers où je serois résolue de ne pas m'exposer, quand j'aurois même à combattre mon cœur, qui heureusement est tranquille. Cependant,



comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous, que votre caractère me paroît estimable, je veux bien vous accorder mon amitié, et je serai plus flattée de la vôtre que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour. »

Je fus si frappé de la sagesse de ce discours qu'il augmenta encore mon estime pour M^{me} de Selve, et par conséquent mon amour. Quand cette passion est une fois entrée dans le cœur, notre âme ne reçoit plus d'autres sentimens qui ne servent encore à fortifier l'amour. Je me trouvois fort soulagé de m'être déclaré, et trop heureux d'obtenir le retour que m'offroit M^{me} de Selve; ce n'étoit que de l'amitié, mais celle d'une femme aimable et jeune inspire un sentiment si tendre et si délicieux que ma reconnoissance étoit celle d'un amant.

Je n'osai combattre les raisons de M^{me} de Selve; quand on les aperçoit, comme elle faisoit, on sait les soutenir, et la contradiction peut affermir dans un sentiment; mais je me proposois de faire naître dans la suite des discours sur cette matière. Une femme qui parle souvent des dangers de l'amour s'aguerrit sur les risques et se familiarise avec la passion; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément.

Je ne manquois pas un jour d'aller chez M^{me} de Selve; mes visites ne pouvoient pas devenir plus

fréquentes, mais elles furent encore plus longues qu'à l'ordinaire. J'y passois ma vie, sans oser lui demander du retour; je lui parlois de ma passion : l'aveu que j'en avois fait m'autorisoit. Je lui disois que le refus des sentimens que je lui demandois ne pouvoit pas changer les miens, et, puisque je ne pouvois prétendre qu'à son amitié, je la conjurois de m'accorder la plus tendre. Elle m'en assuroit, je me hasardai alors à lui baiser la main. Les caresses de l'amitié peuvent échauffer le cœur et faire naître l'amour. Séduite par le prétexte d'un attachement pur, M^{me} de Selve y résistoit foiblement. Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler de ma passion, et j'attendois que le temps et ma constance lui fissent naître les sentimens que je désirois, ou plutôt que je pusse en obtenir l'aveu, car je m'apercevois que je faisais chaque jour de nouveaux progrès dans son cœur. L'amour qui ne révolte pas d'abord devient bientôt contagieux.

Je passai trois mois avec elle sur ce ton-là; j'étois étonné de ma constance, toute autre femme ne m'avoit jamais retenu si longtems, ni en me rendant heureux, ni en me tenant rigueur. Comme il n'y avoit que les sens qui jusqu'alors m'eussent attaché aux femmes, le succès me refroidissoit bientôt, et la sévérité me rebutoit, au lieu que l'amour et l'estime m'avoient fixé auprès de M^{me} de Selve. Je n'étois occupé que du désir de



lui plaire; elle m'y paroissoit sensible, et il ne me manquoit plus que d'obtenir cet aveu qui établit plus les droits d'un amant que toutes les bontés qu'on lui marque.

M^{me} de Selve m'avoit que mon caractère, qui l'avoit d'abord effrayée, lui convenoit parfaitement, et que j'aurois été le seul homme pour qui elle eût eu du penchant, si elle n'eût été en garde contre l'amour. Je faisais naître souvent ces conversations. Je voulus lui parler du comte de Selve son mari, afin d'en prendre occasion de lui faire sentir la différence qu'il y a de se livrer aux transports d'un amant tendre et passionné, ou d'être asservie aux bizarreries d'un mari odieux. M^{me} de Selve convenoit de bonne foi avec moi qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour son mari, que la disproportion d'âge et d'humeurs ne le permettoit pas; mais à peine avouoit-elle qu'elle n'avoit pas été parfaitement heureuse; et, comme j'insistais sur les tourmens qu'elle avoit éprouvés de la jalousie du comte de Selve, elle me répondit simplement qu'une femme raisonnable ne devoit jamais faire d'éclat à ce sujet; que c'étoit à elle à guérir la jalousie par sa conduite, et même à la pardonner en faveur de l'amour qui en est le principe. Enfin M^{me} de Selve ne prononça jamais un mot dont la mémoire de son mari pût être offensée. Tout ce qui ajoutoit à mon respect pour M^{me} de Selve

augmentoît aussi mon amour. J'étois presque sûr que l'amitié qu'elle disoit avoir pour moi n'étoit plus qu'un prétexte pour couvrir l'amour que j'étois assez heureux pour lui avoir inspiré. Je me hasardai enfin d'en obtenir l'aveu.

Un jour que, par ses discours et sa confiance, elle me donnoit les marques de la plus tendre amitié : « Pardonnez-moi, lui dis-je, Madame, ma témérité; je ne puis plus douter que vous n'ayez pour moi des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié : accordez-m'en l'aveu, il ne servira qu'à m'attacher encore plus inviolablement. » M^{me} de Selve parut interdite, et soupira au lieu de me répondre. Je ne voulus pas lui donner le temps de se remettre; je crus devoir profiter de l'instant. Je la pressai de nouveau; je me jetai à ses genoux, et lui fis les protestations les plus vives. « Je crains bien, me dit-elle, de vous avoir plus instruit de mes sentimens par ma conduite avec vous que toutes les paroles que vous exigez ne le pourroient faire. Je ne cherche point à vous cacher mon âme. J'ai senti pour vous l'intérêt le plus tendre avant que je m'en fusse aperçue. Je ne suis plus en état de combattre un penchant qui m'a entraînée; peut-être même n'en aurois-je ni la force ni la volonté. Vous voyez jusqu'où va ma confiance; puissiez-vous ne m'en pas faire repentir! » Je fus si charmé d'entendre ce que j'avois si ardemment

désiré que je fis éclater ma reconnoissance par les transports les plus vifs. Je la rassurai sur ses craintes, et lui jurai une constance éternelle. J'étois libre de disposer de ma main ; je la lui offris pour garant de ma sincérité. « Ce ne seroit pas, me dit-elle, les sermens ni les lois qui pourroient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendroit pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles que parce qu'ils sont forcés ; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire. Je ne refuse cependant pas l'offre que vous me faites ; nos états se conviennent, et je voudrois imaginer des nœuds nouveaux pour m'unir encore plus étroitement avec vous. Mais, quoique je sois maîtresse de ma conduite, je ne la suis pas par mon âge de disposer librement de ma main. Ceux à qui la loi donne encore quelque autorité sur moi à cet égard ont d'autres vues intéressées qui nous feroient peut-être essayer quelques contradictions de leur part. Je puis vous assurer que je rendrai leurs desseins inutiles ; mais il faut que nous différions encore quelque temps. Il ne convient ni à vous ni à moi de prendre devant le public que des engagemens absolument libres de tous obstacles. Jusque-là j'aurai le temps d'éprouver votre cœur, et notre union n'en aura que plus de charmes pour nous. »

J'approuvai le parti que M^{me} de Selve me pro-

posoit ; je consentis à tout ce qu'elle voulut. Quelques désirs que j'eusse de la posséder, je n'avois d'autre volonté que la sienne. Je vivois avec elle dans cette espérance, et, quoi que je désirasse encore, j'étois dans une situation des plus heureuses que j'aie éprouvées de ma vie.

Je goûtois avec M^{me} de Selve tous les charmes d'un amour pur ; c'est l'état le plus heureux des amans. Ce genre de vie étoit bien nouveau pour moi ; j'étois accoutumé à moins d'estime et plus de liberté. Je voulois quelquefois tenter de faire approuver à M^{me} de Selve mes anciennes habitudes avec les femmes. Je lui disois que lorsqu'on avoit donné son cœur, on ne devoit pas refuser à un amant des faveurs dont le prix est moins précieux, quoique le plaisir en soit plus vif. Je lui présentois mes raisons sous toutes les faces possibles, et je lui débitois enfin ces maximes et tous ces lieux communs que j'avois autrefois employés avec succès avec tant de femmes. Ces raisonnemens m'étoient alors inutiles, parce que M^{me} de Selve ne se conduisoit pas sur les mêmes principes que celles que j'avois rencontrées.

Elle me répondoit sans s'émouvoir, quelquefois même en plaisantant, que cet usage, tout ridicule qu'il me paroissoit, decidoit de l'honneur, et même du bonheur d'une femme ; que son cœur m'étoit aussi favorable que le préjugé m'étoit contraire,



quoique les hommes semblassent même l'approuver, puisqu'on ne les voyoit pas rester attachés à une femme qui leur avoit sacrifié ces mêmes préjugés. Je me sentois forcé d'approuver des raisons qui me déplaisoient infiniment, mais il falloit bien me soumettre aux idées de M^{me} de Selve, puisque je ne pouvois pas lui faire adopter les miennes, qui, sans doute, n'étoient pas les plus justes. Les amans seroient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels; il n'est pas moins essentiel, pour le bonheur, de conserver des désirs que de les satisfaire.

Nous vivions dans un commerce délicieux, lorsqu'il se répandit un bruit de guerre. Il fallut que je songeasse à joindre mon régiment. Je sentis tout ce qu'il m'en alloit coûter pour me séparer de M^{me} de Selve; mais rien n'approche de la douleur que lui causa cette nouvelle. En préparant mon départ, je n'osois pas lui en parler, de peur de l'affliger encore; mais je ne pouvois pas m'empêcher d'y paroître sensible. Elle le remarqua, et me dit que son état étoit bien différent du mien; que je n'avois que les inquiétudes ordinaires de l'absence, au lieu qu'elle alloit être dans les alarmes les plus cruelles. Elle ne m'en dit pas davantage, mais son silence et ses larmes m'en dirent plus qu'elle n'auroit pu faire. Je n'ai jamais vu de douleur plus vive; j'en fus pénétré. Après avoir inuti-

lement essayé de la consoler, je me retirai pour me livrer moi-même librement à ma douleur. Je réfléchis sur l'honneur chimérique auquel j'immolois le bonheur de ma vie. Ces idées m'agitèrent longtemps. Je fus tenté de tout abandonner, et de m'inquiéter peu des discours qu'on pourroit tenir, pourvu que je fusse heureux. Je rougissois bientôt d'écouter des sentimens si peu dignes de ma naissance et de ma profession. Je passai toute la nuit dans ces agitations.

Je retournai le lendemain comme à mon ordinaire chez M^{me} de Selve. Je la trouvai aussi affligée et plus abattue que la veille. J'aurois triomphé de ma douleur, mais je ne pouvois pas supporter la sienne. J'oubliai tous les sentimens d'honneur qui m'avoient soutenu jusque-là; ils me parurent une barbarie, et je résolus de les sacrifier à la tranquillité de M^{me} de Selve. Je me jetai à ses genoux; je lui dis que je ne pouvois pas résister à ses larmes; que, pour les faire cesser, j'allois abandonner le service, trop content de ne vivre que pour elle. Je ne doutois point que ce discours ne rétablît le calme dans son âme. M^{me} de Selve me regarda quelque temps sans rien dire, et, m'embrassant tout à coup avec transport, ce qu'elle n'avoit jamais fait: « Je sens, me dit-elle, combien il vous en coûte pour me faire le sacrifice que vous m'offrez; mais j'en serois indigne, si j'étois



capable de l'accepter. Oui, ajouta-t-elle, je suis trop contente du pouvoir que l'amour me donne sur vous ; je vous rends à votre cœur ; je vous rends à vos devoirs, et c'est vous rendre à vous-même. » Je fus si transporté d'admiration que je lui aurois fait par reconnoissance ce sacrifice que je ne lui avois offert que par compassion pour la douleur qu'elle m'avoit fait voir. Je lui dis tout ce que l'amour et le respect m'inspirèrent ; je l'assurai qu'elle étoit maîtresse absolue de mon sort et de ma conduite. Je ne pouvois pas avoir un meilleur guide qu'un esprit aussi juste et un caractère aussi respectable.

Dès ce moment *M^{me}* de Selve me parut plus tranquille, ou plutôt je m'aperçus qu'elle dissimuloit sa sensibilité pour ne pas trop exciter la mienne. Elle me dit qu'un homme de ma naissance n'avoit point d'autre parti à prendre et à suivre que celui des armes, que c'étoit l'unique profession de la noblesse françoise comme elle en étoit l'origine, et qu'une femme qui oseroit inspirer d'autres sentimens à son amant n'étoit digne que de servir à ses plaisirs, et non pas de remplir son cœur. Enfin, aussitôt qu'il fut question de mon devoir, la tendre *M^{me}* de Selve disparut ; je trouvai en elle l'ami le plus sûr et le plus ferme. Quelque cruelle que l'absence dût être pour notre amour, j'étois charmé de trouver des sentimens si

généreux; ma passion en devint encore plus vive. Mme de Selve, comme je viens de le dire, m'avoit embrassé dans son premier transport; cette faveur m'enhardit à en exiger d'autres, et, quoique je ne dusse qu'à une espèce d'importunité les caresses qu'elle me souffroit, je croyois m'apercevoir que la pudeur s'y opposoit plus que tout autre motif. Je la pressai d'achever mon bonheur; elle me conjura de ne rien exiger d'elle qui fût contraire à ses devoirs. Elle me dit que son cœur, dont j'étois sûr, devoit me suffire, et que je lui étois trop cher pour qu'elle risquât de me perdre. Je vis que mes empressemens l'affligeoient; je n'insistai pas davantage, et je la quittai après en avoir reçu toutes les assurances de l'amour le plus tendre.

Le temps qui me restoit jusqu'au départ m'étoit trop précieux pour ne le pas donner tout entier à Mme de Selve. Je passois tous les jours avec elle; nos entretiens ne rouloient que sur notre amour, la rigueur des devoirs et la nécessité de les remplir. Je trouvois toujours en Mme de Selve la même tendresse et les mêmes charmes. Bien loin que je pusse rester dans la réserve qu'elle exigeoit, je sentois que mes désirs s'enflammoient de plus en plus. Je recommençai à la presser; je lui jurai que mon cœur lui étoit trop inviolablement attaché; qu'elle étoit devenue trop néces-



saire au bonheur de ma vie, à ma propre existence, pour qu'elle dût craindre mon inconstance. Elle voulut me rappeler à mon respect pour elle; mon amour étoit trop violent pour être retenu. Je priai, je pressai; à la vivacité des sollicitations et aux sermens je joignis les entreprises, je l'embrassai. Elle étoit émue, elle soupiroit : je ne trouvai plus qu'une foible résistance, et je devins le plus heureux des hommes. Pour concevoir mon bonheur, il faut avoir éprouvé les mêmes désirs. Quoique j'eusse passé ma vie avec des femmes, ce plaisir fut nouveau pour moi; c'est l'amour seul qui en fait le prix. Je ne sentis point succéder au feu des désirs ce dégoût humiliant pour les amans vulgaires. Mon âme jouissoit toujours.

Attaché par l'amour, fixé par le plaisir, je trouvois M^{me} de Selve encore plus belle; je l'accablois de baisers : sa bouche, ses yeux, toute sa personne étoit l'objet de mes caresses et la source de mes transports; une ivresse voluptueuse étoit répandue dans tous mes sens. A peine fut-elle un peu calmée que je remarquai que M^{me} de Selve n'osoit me regarder; elle laissoit même couler des larmes. Sa douleur passa dans mon âme, j'étois fait pour avoir tous ses sentimens. Je me regardai comme criminel. Je craignis de lui être devenu odieux; je la conjurai de ne me point haïr. « Hélas ! me répondit-elle, seroit-il en mon pouvoir de

vous haïr? Mais je sens que je vous perdrai! Eh! puis-je me le pardonner? » Je n'oubliai rien pour dissiper ses craintes, que je trouvois injurieuses pour moi; je l'assurai d'une constance inviolable. Je lui jurai qu'aussitôt qu'elle voudroit me donner la main, nous serrerions par le sceau de la loi et de la foi publique les nœuds formés par l'amour. La vivacité de mes caresses appuyoit mes sermens. *M^{me} de Selve* se calma et me dit, en m'embrassant tendrement, qu'elle ne se reprocheroit jamais d'avoir tout sacrifié à mes désirs tant qu'elle seroit sûre de mon cœur, dont la fidélité ou l'inconstance la rendroit la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes. Mes sermens, mes transports et l'amour dissipèrent toutes ses craintes; j'obtins mon pardon et nous le scellâmes par les mêmes caresses qui un moment auparavant m'avoient rendu criminel, et qui deviennent également innocentes et délicieuses quand deux amans les partagent. État heureux où les désirs satisfaits renaissent d'eux-mêmes! Je passai encore quelques jours avec *M^{me} de Selve* dans des plaisirs inexprimables. Il fallut enfin partir, et notre séparation fut d'autant plus cruelle que nous étions plus heureux.

Le bruit de guerre qui s'étoit répandu ne servit qu'à rendre la paix plus assurée, et la campagne se borna à un camp de paix.



Je revins à Paris plus amoureux que je n'en étois parti, et dans la résolution de presser mon mariage avec M^{me} de Selve. Attaché par l'amour, le plaisir et la reconnoissance, j'aurois voulu imaginer de nouveaux liens pour m'unir plus étroitement avec elle. Nous nous revîmes avec des transports qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je passai un an dans une ivresse de plaisirs; l'amour en étoit la source, et ils ajoutoient encore à l'amour. Je ne voyois que M^{me} de Selve; j'étois tout pour elle, et sans elle tout étoit étranger pour moi. Pourquoi faut-il qu'un état aussi délicieux puisse finir? Ce n'est point une jeunesse inaltérable que je désirerois; elle est souvent elle-même l'occasion de l'inconstance. Je n'aspire point à changer la condition humaine; mais nos cœurs devroient être plus parfaits, la jouissance des âmes devroit être éternelle.

Les principes de mon bonheur étoient toujours les mêmes, et cependant il s'altéra, puisque je commençai à le moins sentir. Les plaisirs qui m'avoient entraîné autrefois avec tant de violence m'étoient devenus odieux quand ils m'arrachèrent d'auprès de M^{me} de Selve. Insensiblement je les envisageai avec moins de dégoût; ils me parurent nécessaires pour empêcher la langueur de se glisser dans le commerce de deux amans. La constance n'est pas loin de s'altérer quand on la veut réduire

en principes. Si je ne cherchai pas mes anciens amis de plaisirs, qui s'étoient dispersés, je crus du moins devoir vivre en société. Paris en est plein ; on n'est pas obligé de les rechercher : il suffit de ne les pas fuir. J'allai chez M^{me} de Selve un peu moins assidûment, c'est-à-dire que je n'y allois pas tous les jours, ou du moins je faisais mes visites un peu moins longues, ce qui suppose qu'elles commençoient à me le paroître. Le goût que j'avois eu autrefois pour les spectacles, et que M^{me} de Selve avoit suspendu, parce qu'elle y alloit peu et que je ne pouvois vivre qu'aux lieux où elle étoit, se réveilla chez moi, et j'y retournai. J'y trouvois ordinairement quelques-uns de mes amis qui m'emmenoient souper avec eux.

La première fois que je manquai de revenir chez M^{me} de Selve, où je soupois toujours, elle en fut extrêmement inquiète ; elle craignit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Dès le lendemain matin, elle envoya savoir de mes nouvelles. J'allai aussitôt la voir ; elle me fit de tendres reproches. Il ne me sembloit pas que je les eusse mérités ; cependant j'en fus embarrassé, et je rougis. Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une sagacité du cœur qui est la mesure de notre sensibilité.



Quelques jours après je fus encore engagé dans un souper. Les premiers reproches que m'avoit faits M^{me} de Selve m'inquiétoient en l'abordant ; j'en craignois de nouveaux, et je me trouvai fort soulagé de ce qu'elle ne m'en fit point. Cependant mes absences devinrent plus fréquentes, mais je ne manquois jamais d'aller souper avec elle que je n'en sentisse quelques remords, et on ne les sent point sans les mériter ; quand on s'examine bien scrupuleusement, on en trouve les motifs. En effet, M^{me} de Selve étoit presque toujours seule. Comme je lui avois marqué que je ne trouvois rien de si odieux que ces visites qui contraignent les caresses et les épanchemens des amans, elle s'étoit défaite insensiblement du peu de monde qu'elle voyoit avant de me connoître. Je devois donc partager une solitude où elle ne s'étoit réduite que pour me plaire. Après les premiers reproches que M^{me} de Selve me fit avec douceur, elle ne m'en fit plus aucun ; mais je remarquois qu'elle avoit l'esprit moins libre et l'humeur un peu mélancolique. Je lui en demandois quelquefois la raison : elle me répondoit toujours qu'elle n'avoit rien, et, comme j'insistois en lui demandant si elle avoit quelque sujet de se plaindre de moi, elle m'assuroit qu'elle étoit parfaitement contente, et me faisoit toutes les caresses capables de me détromper. Rassuré, ou plutôt

m'abusant moi-même sur mon innocence, je me livrai de plus en plus à la dissipation. J'étois cependant inquiet de voir M^{me} de Selve plus sérieuse avec moi sans être moins tendre; je me le reprochois, cela m'affligeoit, et, quoiqu'elle ne me contraignît en rien, je me trouvois gêné, parce que j'avois des remords. L'habitude de les mériter les fait bientôt perdre. La facilité, ou plutôt la bonté de M^{me} de Selve y contribuoit. Lorsque j'avois été quelques jours sans la voir, je voulois lui alléguer des excuses; elle me les épargnoit, et me faisoit entendre qu'elle étoit charmée que je m'amusasse, qu'un homme ne peut pas rester dans une solitude continuelle, qui convient mieux à l'état d'une femme, et quelque désir qu'elle eût d'être toujours avec moi, mon plaisir, disoit-elle, la consoloit de tout. Ces sentimens m'étoient d'autant plus agréables qu'ils me mettoient à l'aise. M^{me} de Selve m'en devenoit plus chère, et non pas plus nécessaire. Nous chérissons machinalement ceux qui nous épargnent des torts, et encore plus ceux qui les excusent. Quelque complaisance qu'elle eût pour mes goûts, je ne pouvois pas me dissimuler le plaisir que lui causoit ma présence. Je formois quelquefois le dessein de passer plusieurs jours avec elle, et de faire par reconnaissance ce que je faisois autrefois avec tant d'ardeur, et ce qu'il m'eût été impossible de ne



pas faire. Le temps qu'on ne donne qu'au devoir paroît toujours fort long. L'ennui me gagnoit involontairement. Il sembloit que M^{me} de Selve s'en aperçût avant moi. Elle étoit la première à m'engager à la quitter pour chercher des plaisirs plus vifs; elle ne me le disoit pas, mais elle m'en fournissoit les prétextes, que je n'eusse peut-être pas imaginés, et que je désirois. J'admirois alors combien elle étoit aveugle sur mes torts avec tant de pénétration à prévenir mes désirs.

J'aimois uniquement M^{me} de Selve; elle n'avoit point de rivale. J'imaginai que rien ne manqueroit à mon cœur, et que notre commerce deviendroit aussi vif que jamais, si elle vivoit en société. Je le lui proposai, elle y consentit; elle n'avoit jamais d'autre volonté que la mienne. Nous vécûmes quelque temps sur ce ton-là; j'y trouvois plus d'agrémens. Les amans qui ont usé le premier feu de la passion sont charmés qu'on coupe la longueur du tête-à-tête. Si mes plaisirs n'étoient pas aussi vifs qu'ils l'avoient été, du moins je n'en désirois point d'autres.

Cette tranquillité ne fut pas longue; je n'étois qu'inconstant, je devins infidèle. Il y a des femmes qui, en faisant des agaceries, n'ont d'autre objet que d'engager un amant; quelquefois c'est une simple habitude de coquetterie. Il y en a d'autres qui seroient insensibles au plaisir de s'at-

tacher à un homme, si elles ne l'arrachioient à une maîtresse. J'en trouvai une de ce caractère, et malheureusement elle me plut. Ma liaison avec M^{me} de Selve étoit connue; un commerce peut être secret, mais il n'y en a point d'ignoré. M^{me} Dorsigny résolut de devenir la rivale de M^{me} de Selve, et n'y réussit que trop.

C'étoit une petite figure de fantaisie, vive, étourdie, parlant un moment avant de penser, et ne réfléchissant jamais. Sa jeunesse, jointe à une habitude de plaisir et de coquetterie, lui tenoit lieu d'esprit, et suppléoit souvent à l'usage du monde. Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur M^{me} de Selve, à qui elle étoit inférieure de tout point; elle n'avoit pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à M^{me} de Selve; mais je résolus de m'amuser avec M^{me} Dorsigny : elle ne méritoit pas autre chose, et ne paroissoit pas exiger davantage.

Elle avoit pour mari un homme riche qui tenoit une fort bonne maison et ne s'embarrassoit guère de la conduite de sa femme, pourvu qu'elle lui attirât compagnie chez lui. Ces maisons-là n'en manquent point, bonne ou mauvaise. J'y avois été mené par un de mes amis qui n'avoit pas d'autre droit de m'y présenter que d'y avoir été mené lui-même depuis huit jours. J'y soupai plusieurs fois. La vivacité de M^{me} Dorsigny m'amusa; elle

me parut propre à me délasser du sérieux où je vivois avec M^{me} de Selve. Les véritables passions et le vrai bonheur s'accoutument mieux du caractère de M^{me} de Selve; mais un simple commerce de galanterie veut plus d'enjouement.

La petite M^{me} Dorsigny, qui avoit entendu parler de ma liaison avec M^{me} de Selve, me parla d'elle comme les femmes parlent les unes des autres, c'est-à-dire qu'elle fit l'éloge de sa figure et de son esprit avec tous les *mais* et les *si* qui sont d'usage en pareilles occasions. J'y répondis comme je le devois. Je rendis justice à M^{me} de Selve, en ajoutant qu'il n'y avoit jamais eu entre elle et moi qu'une liaison d'amitié : c'étoit assez dire que j'en pouvois avoir une autre. Cet entretien me servit de déclaration; sans amour j'offrois mon cœur à M^{me} Dorsigny, et elle le reçut de même.

Elle crut avoir effacé de mon âme M^{me} de Selve; pour moi, je savois bien que je ne faisois que remplacer quelqu'un dont le temps étoit fini. Je fus aussitôt reconnu dans la société pour l'amant en titre, c'est-à-dire pour le maître de la maison.

Je jouissois de toutes les prérogatives de ma nouvelle dignité, dont les importunités font partie. Je pouvois à la vérité amener chez M^{me} Dorsigny toutes les personnes qui me plaisoient; mais il falloit aussi que je fusse à la tête de toutes les par-

ties, qui n'étoient pas toujours aussi amusantes que bruyantes.

Il n'étoit pas possible que je fusse entraîné par ce torrent et que je pusse conserver encore auprès de M^{me} de Selve une assiduité décente. J'en étois affligé. Je ne l'aimois pas avec la même vivacité que j'avois fait; mais enfin je n'aimois qu'elle: elle étoit encore plus nécessaire à mon cœur que M^{me} Dorsigny à ma dissipation. L'état le plus incommode pour un honnête homme est de ne pouvoir pas accorder son cœur avec sa conduite. Ma peine augmentoit encore lorsque j'étois auprès de M^{me} de Selve. Je la trouvois quelquefois dans un abattement qui pénétoit mon âme. Elle recevoit mes caresses, mais elle ne m'en faisoit plus. Je ne remarquois point que son cœur fût refroidi pour moi; il sembloit seulement qu'elle craignît de m'être importune. Quand je l'avois quittée, son image me suivoit et empoisonnoit tous mes plaisirs. Je fus prêt cent fois de revenir pour toujours auprès d'elle; mon état y pouvoit être languissant, mais du moins il auroit été sans remords. Ce qui achevoit de m'inquiéter étoit la crainte que M^{me} de Selve ne vînt à être instruite de mon intrigue avec M^{me} Dorsigny, que je croyois aimer; le plaisir imite un peu l'amour.

Ce n'est pas que je ne rendisse une justice exacte à l'une et à l'autre; mon esprit étoit plus

juste que mon cœur. Je m'amusois avec M^{me} Dorsigny, mais je n'avois nulle confiance en elle ; au lieu qu'il n'arrivoit rien dans ma fortune et mon état que je n'allasse sur-le-champ en rendre compte à M^{me} de Selve, et lui demander ses conseils. Je la retrouvois toujours la même, tendre, sage, éclairée ; je n'en étois pas digne. Dans ces occasions, mon amour se ranimoit avec vivacité ; mais il retomboit bientôt dans la langueur. Les feux de l'amour, une fois amortis, ne produisent plus d'embrasemens. Je crus que, pour avoir la tranquillité avec moi-même, je devois rendre plus rares mes visites chez M^{me} de Selve, et devenir plus criminel pour perdre mes remords. Mes visites peu fréquentes n'étoient donc plus qu'un devoir que je remplissois avec contrainte.

Cependant M^{me} de Selve étoit en état d'accepter ma main, mais je n'avois plus l'empressement de la lui offrir. Je ne doutois point qu'elle ne me rappelât une parole dont son honneur dépendoit, et j'en redoutois le moment. Elle ne m'en disoit pas un mot ; elle attendoit sans doute que la proposition vînt de ma part. Je profitois de sa délicatesse pour n'en point avoir, et j'écartois tout ce qui pouvoit lui en rappeler l'idée. M^{me} de Selve ne me faisoit pas même le moindre reproche sur mes absences.

D'un autre côté, M^{me} Dorsigny, plus vaine que

jalouse, puisqu'il n'y avoit point de véritable amour entre elle et moi, prétendoit que ma liaison d'amitié avec M^{me} de Selve lui étoit suspecte; elle me défendoit de la voir, et j'avois la lâcheté de le lui promettre. J'étois dans la situation la plus cruelle. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend plus de ces petits intérêts, frivoles en apparence, que des affaires les plus importantes. Plus de sincérité ou d'équité m'auroit épargné bien des peines.

J'étois dans cet état lorsqu'un de mes parens, qui vivoit ordinairement dans une terre peu distante de Paris, vint solliciter une affaire qu'il avoit à la cour. Je m'y employai assez utilement pour la faire terminer à sa satisfaction. Avant de retourner chez lui, il voulut me donner à souper. J'y allai. Il me dit en entrant, avec un air de contentement, qu'il avoit eu soin de me donner compagnie qui me seroit agréable; qu'une de ses grandes attentions étoit d'assortir les personnes qui se convenoient. Il me débita à ce sujet beaucoup de maximes de savoir-vivre, et il en étoit encore sur les éloges de sa rare prudence, lorsque je vis entrer M^{me} Dorsigny. J'en fus charmé, et je trouvois déjà que mon parent, pour un homme qui vivoit à la campagne, avoit des attentions assez délicates; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car un instant après on annonça M^{me} de Selve. Mon

maudit campagnard s'étoit informé des personnes que je voyois le plus fréquemment et n'avoit pas manqué de les prier; et, comme toutes celles qui vivent dans le monde se connoissent toujours assez à Paris pour accepter un souper, il avoit rassemblé huit ou dix personnes.

Je ne me suis jamais trouvé de ma vie dans une situation aussi cruelle. Je ne pouvois pas me dispenser de faire à M^{me} de Selve et à M^{me} Dorsigny un accueil qui convînt à la conduite que je tenois dans le particulier avec l'une et l'autre. La supériorité du rang de M^{me} de Selve sur sa rivale m'autorisoit bien à rendre à la première tous les honneurs de préférence; mais, indépendamment des égards dus à la condition, ceux qui partent du cœur ont un caractère distinctif, et toutes deux avoient droit d'y prétendre. D'ailleurs, la petite M^{me} Dorsigny ne doutoit nullement que l'amour ne dût régler les rangs, qu'il ne l'emportât chez moi sur tous les usages, et se promettoit bien de triompher aux yeux de sa rivale. Je comptois en vain profiter de son peu d'esprit pour excuser sur la naissance et l'amitié mes attentions pour M^{me} de Selve. Je m'abusois : toutes les femmes ont de l'esprit dans ces occasions, et sur cette matière la vanité les éclaire, et, qui pis est, les rend injustes. La plus grande difficulté étoit de cacher à M^{me} de Selve mon intrigue avec M^{me} Dorsigny. Je ne



devois pas naturellement avoir tant de familiarité avec une femme que je n'avois jamais dit connoître. Il faut convenir que la situation étoit embarrassante; les gens d'esprit la sentiront mieux que les sots.

Je me trouvai à table entre les deux rivales. Il n'y eut point d'agaceries que ne me fit Mme Dorsigny; elle outra toutes les libertés que l'usage tolère, et que les femmes raisonnables s'interdisent. Mme de Selve ne paroissoit seulement pas s'en apercevoir; j'en étois charmé, et la petite Dorsigny en paroissoit piquée, ce qui ne faisoit que la rendre encore plus étourdie. J'étois au supplice, quand, pour m'achever, le maître de la maison me rappela tout haut une promesse vague que je lui avois faite de l'aller voir à sa maison de campagne, et en même temps pria tous ceux qui étoient à table d'être de la partie, voulant, disoit-il, réunir chez lui aussi bonne compagnie. Il s'adressa d'abord à Mme de Selve, qui ne refusa pas absolument, attendant quelle seroit ma réponse. Mme Dorsigny la fit pour moi et approuva fort la proposition. Le voyage fut fixé au surlendemain. J'allai le jour suivant chez Mme de Selve, fort embarrassé de ma contenance. Je ne pouvois pas concevoir son aveuglement; il étoit trop grand pour ne m'être plus suspect. Je le regardai comme un effet de sa prudence, et je ne doutois point



qu'elle n'eût réservé pour une explication particulière ce qu'elle avoit dissimulé en public.

Je ne trouvai pas le moindre changement dans l'accueil qu'elle me fit. Je crus l'avoir absolument trompée, et qu'elle n'avoit pas le plus léger soupçon sur M^{me} Dorsigny. Je redoutois la partie de campagne; mais je me rassurai. Je comptai qu'après avoir réussi à l'abuser pendant le souper, cela me seroit aussi facile à la campagne, et je la pressai d'y venir. Elle fit des difficultés qui m'étonnèrent; mais enfin elle y consentit, et nous partîmes le lendemain. Je m'y rendis de mon côté pour éviter de me trouver avec l'une ou l'autre de ces deux rivales.

La campagne se passa comme le souper. J'y fus d'abord contraint, M^{me} de Selve fort sérieuse, et M^{me} Dorsigny très étourdie. La tranquillité de M^{me} de Selve me rendit la sécurité. Je la crus assez aveugle pour que je n'eusse pas besoin de garder des ménagemens; le plaisir l'emporta sur l'estime, et je me livrai à toutes les fantaisies de M^{me} Dorsigny. Elle ne parut pas elle-même faire plus d'attention à M^{me} de Selve. En me rappelant ma conduite passée, j'ai senti combien il étoit important pour un honnête homme d'être attentif sur l'objet de son attachement: nos vertus ou nos vices en dépendent, avec cette différence que nous nous contentons quelquefois d'estimer les vertus,



au lieu que nous partageons toujours les folies.

Je négligeois extrêmement M^{me} de Selve, qui d'un autre côté étoit l'objet des égards et des attentions du reste de la compagnie. Nous gardions si peu de mesure, M^{me} Dorsigny et moi, que les moins clairvoyans auroient pénétré le secret de notre commerce. Mais il éclata enfin aux yeux de celle à qui il m'importoit le plus de le dérober.

Nous nous étions retirés, M^{me} Dorsigny et moi, dans un endroit du bois très peu fréquenté, où nous badinions avec une liberté qui n'avoit pas besoin de témoins. Le lieu, l'occasion et le plaisir nous séduisirent; nous le poussâmes aussi loin qu'il pouvait aller, lorsque M^{me} de Selve, qui cherchoit la solitude, fut conduite par le hasard dans le lieu même où nous étions. Elle nous trouva dans une situation qui n'étoit pas équivoque. Elle ne nous eut pas plus tôt aperçus qu'elle se retira précipitamment, mais elle ne le put faire sans que nous fussions convaincus que rien ne lui avoit échappé.

On ne sauroit peindre la surprise et la douleur que nous éprouvâmes. Nous restâmes quelque temps immobiles et sans nous parler. J'étois au désespoir d'avoit eu pour témoin de mon infidélité celle même que j'outrageois, qui le méritoit si peu, et que je me flattois d'avoir impunément



trompée jusque-là. J'avois le cœur déchiré. M^{me} Dorsigny, qui ne pénétrait pas le fond de mon âme, et qui n'imaginait pas qu'un homme, qui pour l'ordinaire n'est guidé que par le plaisir et la vanité, pût en pareille occasion avoir des ménagemens pour lui-même, croyait que le malheur ne tomboit que sur elle. Elle venoit d'être surprise par une femme qu'elle regardoit comme une rivale offensée; d'ailleurs elle connoissoit son sexe, elle en jugeoit par elle-même, et sentoit qu'une femme n'a pas besoin de rivalité pour abuser d'un pareil secret. Elle se désoloit, et me dit qu'elle vouloit partir sur-le-champ pour Paris, sans oser retourner au château.

J'employai toutes les raisons imaginables pour la calmer, quoique j'eusse besoin moi-même d'un pareil secours. Je la rassurai sur la probité de M^{me} de Selve. En effet, je craignois son ressentiment contre moi, mais j'étois sûr de sa discrétion. Je fis comprendre à M^{me} Dorsigny que notre départ en feroit plus penser que M^{me} de Selve n'en pourroit dire.

Nous retournâmes au château avec la crainte et l'abattement de deux criminels. Avant que M^{me} de Selve m'eût formé un cœur nouveau, j'aurois peut-être paru avec un air de triomphe. Il étoit déjà tard; la compagnie étoit rassemblée, et l'on étoit prêt de se mettre à table. M^{me} Dorsigny dit

qu'elle se trouvoit indisposée, et qu'elle avoit besoin de repos. Le maître de la maison crut qu'il étoit de la politesse de la presser de se mettre à table, et, quoiqu'elle eût désiré d'être seule, comme le trouble et la crainte étoient alors les principes de toutes ses actions, elle n'osa le refuser. Mme de Selve, qui savoit la cause de l'indisposition de Mme Dorsigny, n'épargna rien pour la rassurer. Il n'y eut point de prévenances qu'elle ne lui fit, point d'attentions qu'elle ne lui marquât ; il n'y avoit que l'excès de ses égards qui pût en déceler les motifs, c'est-à-dire sa compassion générale. Ils échappèrent à Mme Dorsigny. Elle n'avoit ni le cœur assez délicat ni l'esprit assez pénétrant pour démêler des principes de probité si peu communs. Mme Dorsigny se rassura et crut que sa rivale n'avoit rien aperçu, car elle ne supposoit pas qu'une femme, avec tant d'avantages, pût n'en pas abuser. Sa gaieté revint avec sa santé, et avant la fin du souper elle fut aussi vive et aussi étourdie qu'elle eût jamais été. Mme de Selve étoit charmée que Mme Dorsigny eût pris le change.

J'en jugeai différemment. Tout ce qui portoit le caractère de vertu me faisoit reconnoître Mme de Selve. Elle étoit plus sensible au plaisir de rassurer Mme Dorsigny qu'elle ne l'eût été à sa reconnoissance, que celle-ci n'eût éprouvée qu'aux dépens de son honneur.



Je n'osois regarder M^{me} de Selve, et je craignois encore plus de me trouver seul avec elle. Je ne voulois pas tirer M^{me} Dorsigny de l'erreur où elle étoit, mais je brûlois d'impatience d'être à Paris, où nous revînmes le lendemain.

La conduite que M^{me} de Selve avoit tenue dans cette occasion m'ouvrit les yeux. Je compris que, si elle n'avoit pas eu jusqu'ici les preuves que je venois de lui donner de mon infidélité, elle l'avoit fort soupçonnée. Je vis clairement la cause de son chagrin et de sa réserve avec moi, mais je ne pouvois pas concevoir ce qui avoit pu l'empêcher de rompre. Je ne doutois point qu'elle n'eût voulu avoir des convictions, et je conclusois qu'elle ne me reverroit que pour me donner mon congé. J'en étois au désespoir. Je n'avois plus à la vérité pour M^{me} de Selve cette vivacité, cette fougue de passion, qui m'avoit d'abord rendu tout autre objet importun ; mais je ne l'en aimois pas moins. Mon amour devenu plus tranquille s'étoit uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avois dans l'esprit plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avois vécu, me faisoient toujours rechercher quelque commerce libre ; mais j'aimois uniquement M^{me} de Selve, et je sentois qu'elle étoit absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvois penser sans frémir qu'elle alloit pour jamais me défendre de la voir.

Je lui aurois sacrifié M^{me} Dorsigny et toutes les femmes du monde pour obtenir mon pardon. Je résolus d'aller voir M^{me} de Selve, de lui avouer mes torts, de lui en marquer mes remords, et de tâcher de la fléchir, trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'elle voudroit m'imposer.

J'y allai avec toutes ces craintes. Je l'abordai en tremblant. Elle me reçut avec un sérieux où je ne remarquai point d'indignation ; je n'osois cependant ouvrir la bouche. Enfin, après mille combats que j'éprouvois intérieurement, je lui dis que je venois à ses pieds comme un coupable lui demander une grâce, dont je sentoie que je n'étois pas digne. M^{me} de Selve eut pitié de mon trouble ; elle ne me laissa pas continuer un discours qu'elle jugeoit qui me coûtoit si fort.

« Je vois, me dit-elle, que vous commencez à connoître vos torts ; mais peut-être ne vous reprochez-vous pas tous ceux que vous avez, et qui m'ont été les plus sensibles. Vous savez que je vous ai tout sacrifié ; ne croyez pas que les sens m'aient séduite. Ce n'est pas que je n'aie partagé vos plaisirs, mais l'amour seul m'a déterminée. Je n'ai jamais eu d'autre désir que celui de faire votre bonheur. Ce n'est pas à vos sermens que je me suis rendue, ils engageoient votre probité ; mais ils ne sont pas le lien des cœurs, et je n'ai consulté que le mien. Vous n'en étiez pas moins obligé de



les remplir; cependant j'ai vu combien vous craigniez que je ne vous en rappellasse l'idée : je n'en ai rien fait. Je vous aurois peut-être exposé au comble des mauvais procédés en refusant ma main; ou, si l'honneur vous l'eût fait accepter, je n'en aurois été que plus malheureuse. Vos engagements n'auroient fait qu'aggraver vos torts, et je vous serois devenue odieuse. »

A ce mot, j'interrompis M^{me} de Selve; je me jetai à ses genoux, je lui marquai le plus vif et le plus sincère repentir. Je la conjurai d'accepter ma main, et je lui jurai une fidélité éternelle.

« Il n'est plus temps, me dit-elle; je crois vos offres et vos protestations sincères dans ce moment; mais vous promettez plus que vous ne pouvez tenir. Vous m'avez été infidèle, vous le seriez encore : il est possible de ne jamais l'être, mais il est sans exemple qu'on ne le soit qu'une fois. Il a été un temps où je pouvois me flatter de votre constance; vous aviez été livré à la galanterie et aux intrigues sans avoir aimé véritablement. L'amour pouvoit vous fixer, j'avois osé l'espérer; puisqu'il ne l'a pas fait, rien ne le peut faire. Vous pourriez observer les décences, mais les égards ne suppléent point à l'amour. Je n'ai pas vu votre refroidissement pour moi sans la douleur la plus amère. J'ai senti avant vous le premier instant de votre inconstance; une amante est bien éclairée.

Je vous ai caché mes peines autant que je l'ai pu. J'ai dissimulé mon chagrin ; les plaintes et les reproches ne ramènent personne. Je vous aurois affligé inutilement ; vous n'étiez que réservé avec moi, et, si je vous avois paru plus pénétrante, je vous aurois peut-être obligé à recourir à la fausseté pour me tromper. Je vois que la constance n'est pas au pouvoir des hommes, et leur éducation leur rend l'infidélité nécessaire. Leur attachement dépend de la vivacité de leurs désirs : quand la jouissance, quand la confiance d'une femme qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteints, ce n'est pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les rallume, c'est la nouveauté d'un autre objet. D'ailleurs, le préjugé encourage les hommes à l'infidélité. Leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise.

« Si quelque chose me console, c'est de voir que j'ai conservé votre estime, et j'oserois dire votre amour, ou du moins toute la tendresse dont votre cœur est encore capable. Vous ne m'avez pas été aussi infidèle que vous l'auriez peut-être désiré : car enfin il est toujours cruel d'avoir à combattre son cœur, et vous avez éprouvé des remords dont vous auriez été affranchi en cessant de m'aimer. Je possède uniquement votre cœur ; je n'ai rien fait pour le perdre, et celles que vous



pourrez me préférer dans vos plaisirs n'en seront peut-être pas dignes, ou du moins il ne dépendra pas de vous de les aimer.

« Jugez à présent s'il me convient d'accepter votre main, moi qui ne pourrois être heureuse si je ne trouvois à la fois dans mon mari et un amant et un ami. C'est de ce dernier titre que je suis le plus flattée. Je ne veux, je ne dois et je ne puis en prétendre un autre. J'ai eu assez d'intérêt de vous étudier, et le temps de vous connoître. Votre cœur est bon et fidèle ; mais votre esprit est léger, et la dissipation fait le fond de votre caractère. Suivez vos goûts, ayez des maîtresses ; je serai trop flattée de rester votre amie. Il est si rare que l'amitié survive ou succède à l'amour ! Que d'autres partagent vos plaisirs ; je jouirai de toute votre confiance. Je n'aurai point de rivale dans mes sentimens, et j'ai trop de délicatesse et de fierté pour vous partager avec qui que ce soit. Tant que j'ai espéré de vous ramener, j'ai paru aveugle sur vos écarts ; la persuasion où vous étiez de paroître innocent à mes yeux vous laissoit la liberté de cesser d'être coupable. Une pareille conduite de ma part ne vous imposeroit plus et ne serviroit qu'à m'avilir. »

Je fus si frappé de la sagesse du discours de M^{me} de Selve que tout mon amour se ralluma pour elle. Je n'avois dessein de lui sacrifier M^{me} Dorsi-

gny que comme une condition de notre réconciliation, et dans ce moment je lui aurois sacrifié l'univers. Je la conjurai de reprendre pour moi ses premiers sentimens, et d'accepter ma main pour gage des miens. Toutes mes protestations furent inutiles. Je trouvai M^{me} de Selve également tendre dans l'amitié et ferme dans sa résolution. Tous les droits de l'amant m'étoient interdits. Je vécus ainsi deux mois avec elle sans la quitter un moment, sans voir aucune femme, et sans rien gagner par ma persévérance.

Enfin, désespérant de la fléchir et n'osant la condamner, je cessai de la presser. Je me soumis à ses ordres, et je repris mes anciennes habitudes. M^{me} de Selve, qui le remarqua, fut la première à m'en parler, et je l'assurai qu'aussitôt qu'elle le voudroit, je lui sacrifierois tout pour revenir à elle. Je la voyois aussi assidûment que jamais, parce que sa présence ne m'embarrassoit pas, et que je n'étois plus occupé à lui cacher mes intrigues et mes remords.

Elle me parloit de mes maîtresses; elle m'en faisoit le portrait, et me donnoit des leçons pour ma conduite. J'admirois toujours la justesse de son esprit. Je ne lui faisois pas une infidélité, si je puis encore me servir de ce terme dans la situation singulière où je vivois avec M^{me} de Selve, qui ne me fit découvrir de nouvelles qualités dans son

âme et de nouveaux charmes dans son esprit, et qui ne servît à m'attacher à elle de plus en plus.

Le commerce qui étoit entre M^{me} de Selve et moi étoit assurément d'une espèce nouvelle. Je craignois quelquefois qu'il ne donnât atteinte aux sentimens qu'elle m'avoit juré de me conserver. J'en aurois été au désespoir; son cœur m'étoit encore plus précieux que tous mes plaisirs.

« L'indulgence, lui disois-je, que vous avez pour toutes mes intrigues de passage ne peut venir que de votre indifférence. Il est sans doute bien bizarre que ce soit moi qui sois jaloux; mais enfin je ne puis me défendre d'un peu de jalousie, lorsque je vous en vois si peu. Si vous me jugez innocent, vous ne vous croiriez pas bien coupable vous-même d'écouter un autre amant. » M^{me} de Selve ne pouvoit s'empêcher de rire de ma jalousie.

« Ce ne seroit pas, me répondit-elle, votre conduite qui devoit me donner des scrupules, si j'avois des complaisances pour quelque autre que pour vous; mais vous pouvez vous rassurer. Rien n'égaloit mon bonheur lorsque j'étois l'unique objet de vos empressemens; mais j'aime encore mieux conserver votre cœur par mon indulgence que de vous éloigner par une sévérité dont l'effet retomberoit particulièrement sur moi. Si je suivois votre exemple, vous ne pourriez pas raisonnable-

ment me blâmer. La nature n'a pas donné d'autres droits aux hommes qu'aux femmes; cependant vous auriez la double injustice de condamner en moi ce que vous vous pardonnez. Ce qui doit principalement vous rendre la tranquillité à cet égard, c'est que les femmes, avec plus de tendresse dans le cœur que les hommes, ont les désirs moins vifs. Les reproches injurieux qu'on leur fait, injustes en eux-mêmes, doivent plutôt leur origine à des hommes sans probité et maltraités des femmes qu'à des amans favorisés. Pour moi, je vous avoue que je suis fort peu sensible aux plaisirs des sens; je ne les aurois jamais connus sans l'amour. J'ajouterois que les sens n'exigent que ce qu'on a coutume de leur donner, et que les hommes mêmes sont souvent plus occupés à les irriter qu'à les satisfaire. Ainsi soyez sûr de ma fidélité, quoique vous ne soyez pas en droit de l'exiger. Vous êtes moins heureux que moi, et j'ai plus de plaisir à vous aimer que vous n'en trouvez dans votre inconstance. »

Mon admiration et mon respect augmentoient chaque jour pour M^{me} de Selve. Ses sentimens me faisoient rougir des miens; mais ils ne me corrigeoient pas. Ce n'étoit pas la raison qui devoit me ramener et me guérir de mes erreurs; il m'étoit réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes.



Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leur figure, leurs grâces, leur caractère, leurs défauts même, rien n'étoit nouveau pour moi. Je ne pouvois pas faire une maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avois eues. Tout le sexe n'étoit plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût étoit usé; et ce qu'il y a de singulier, c'est que M^{me} de Selve reprenoit à mes yeux de nouveaux charmes. Sa figure effaçoit tout ce que j'avois vu, et je ne concevois pas que j'eusse pu lui préférer personne. L'habitude, qui diminue le prix de la beauté, ajoute au caractère, et ne sert qu'à nous attacher. D'ailleurs, mon inconstance pour M^{me} de Selve lui avoit donné occasion de me montrer des vertus que je croyois au-dessus de l'humanité et que mon injustice avoit fait éclater.

M^{me} de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur, ou plutôt ce n'étoient plus ces mouvemens vifs et tumultueux qui m'avoient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étoient ensuite devenus la source de mes erreurs. Ce n'étoit plus l'ivresse impétueuse des sens. Un sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissoit mon âme; il y faisoit régner un calme qui ajoutoit encore à mon bonheur en me laissant la liberté de le sentir.

Je n'avois jamais cessé de voir M^{me} de Selve.

Mes visites, que j'avois suspendues pendant quelque temps, lorsque je voulois lui dérober la connoissance de mes infidélités, redevinrent plus fréquentes, aussitôt qu'elles ne furent plus contraintes. Bientôt je ne trouvai de douceur que chez elle. Insensiblement et sans que je m'en aperçusse distinctement, le dégoût me détacha du monde, que la dissipation m'avoit fait rechercher.

Ce fut M^{me} de Selve qui me le fit remarquer la première. J'en convins avec elle, et je saisis cette occasion pour la presser de nouveau de recevoir ma main.

« J'y consens aujourd'hui, me dit-elle : je ne suis plus dans le cas de la refuser. Je ne crains plus de vous perdre, mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que, pour prendre un mari, j'aie été obligée d'attendre qu'il n'eût plus d'amour. C'est cependant ce qui me rend sûre de votre cœur. Ce n'est point mon amant que j'épouse; c'est un ami avec qui je m'unis, et dont la tendresse et l'estime me sont plus précieuses que les emportemens d'un amour aveugle. »

Comme notre mariage n'avoit besoin d'autres préparatifs que notre consentement, il fut bientôt conclu. Ce n'étoit plus les plaisirs de l'amour que nous cherchions; un sentiment plus tendre régnoit dans mon cœur. J'étois charmé de m'être assuré pour toujours la possession de tout ce que



j'avois de plus cher au monde, et d'être sûr de passer ma vie auprès de M^{me} de Selve, en qui je trouvois les mêmes désirs. Le monde, bien loin d'être nécessaire à notre bonheur, ne pouvoit que nous être importun. Je proposai à M^{me} de Selve d'aller passer quelque temps dans mes terres. Elle l'accepta avec empressement. Elle me dit que partout elle ne désiroit que moi, et que les lieux où elle en jouiroit le plus tranquillement lui seroient toujours préférables.

Il y a un an que nous avons quitté Paris, et nous n'y sommes pas rappelés par le moindre désir. Eh! qu'y ferions-nous? Le monde est inutile à notre bonheur, et ne feroit que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'univers entier avec ma femme, qui est mon amie. Elle est tout pour mon cœur, et ne désire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons, nous sentons, nous pensons ensemble.

Nous jouissons de cette union des cœurs, qui est le fruit et le principe de la vertu. Ce qui m'attache le plus à ma femme, c'est que je lui dois cette vertu précieuse, et sans doute elle me chérit comme son ouvrage. Je vis content, puisque je suis persuadé que l'état dont je jouis est le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer.

C'est M^{me} de Selve qui m'a fait connoître de

quel prix est une femme raisonnable. Jusque-là je n'avois point connu les femmes; j'en avois jugé sur celles qui partageoient mes égaremens, et j'étois injuste à l'égard de celles-là mêmes. De quel droit osons-nous leur reprocher des fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le dérèglement que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes. Plusieurs n'auroient jamais eu de foiblesses si elles n'eussent pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu.

Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices. La vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes, et leurs fautes sont plus dignes de grâce par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance on leur parle de leurs devoirs, sans leur en faire connoître les vrais principes; les amans leur tiennent bientôt un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction?

L'éducation générale est encore bien imparfaite, pour ne pas dire barbare, mais celle des femmes est la plus négligée. Cependant il n'y a qu'une morale pour les deux sexes.

La célèbre Ninon Lenclos, amante légère, amie solide, honnête homme et philosophe, se plaignoit de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. « J'ai réfléchi, disoit-elle, dès mon en-



fance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avoit chargées de ce qu'il y avoit de plus frivole, et que les hommes s'étoient réservé le droit aux qualités essentielles; dès ce moment je me fis homme. » Elle le fit, et fit bien.



Imprimé par D. Jouaust

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

Novembre 1888





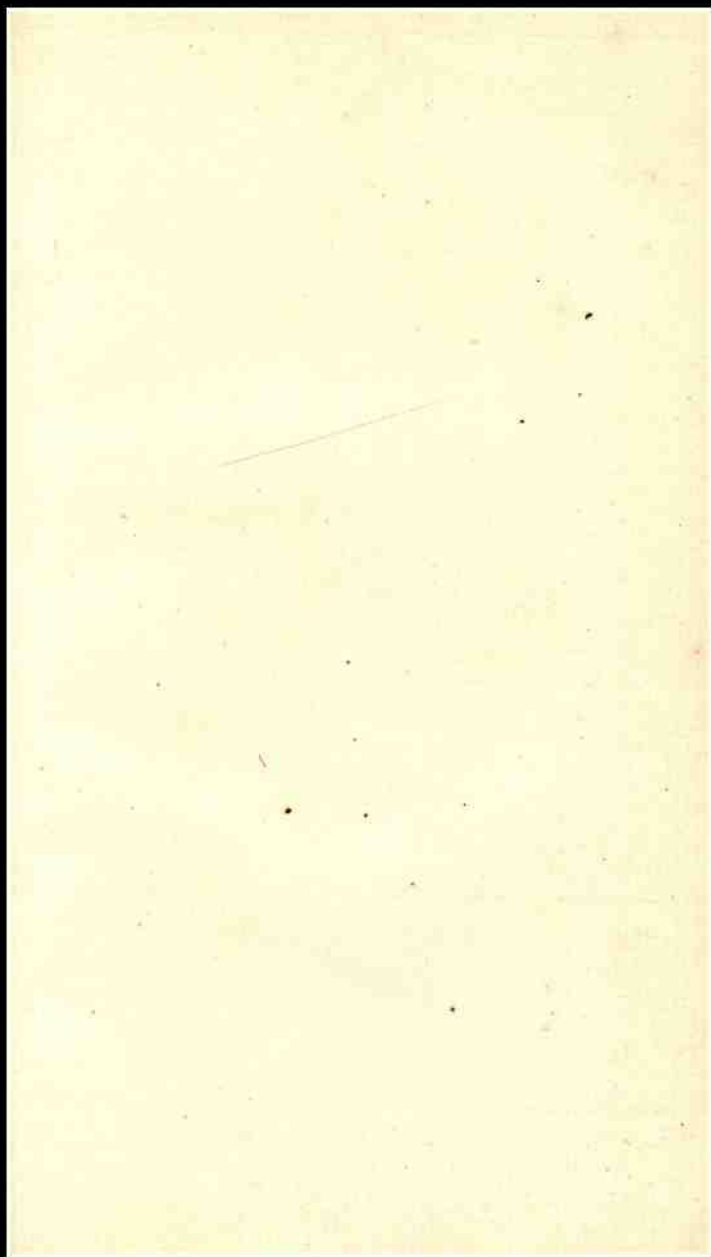


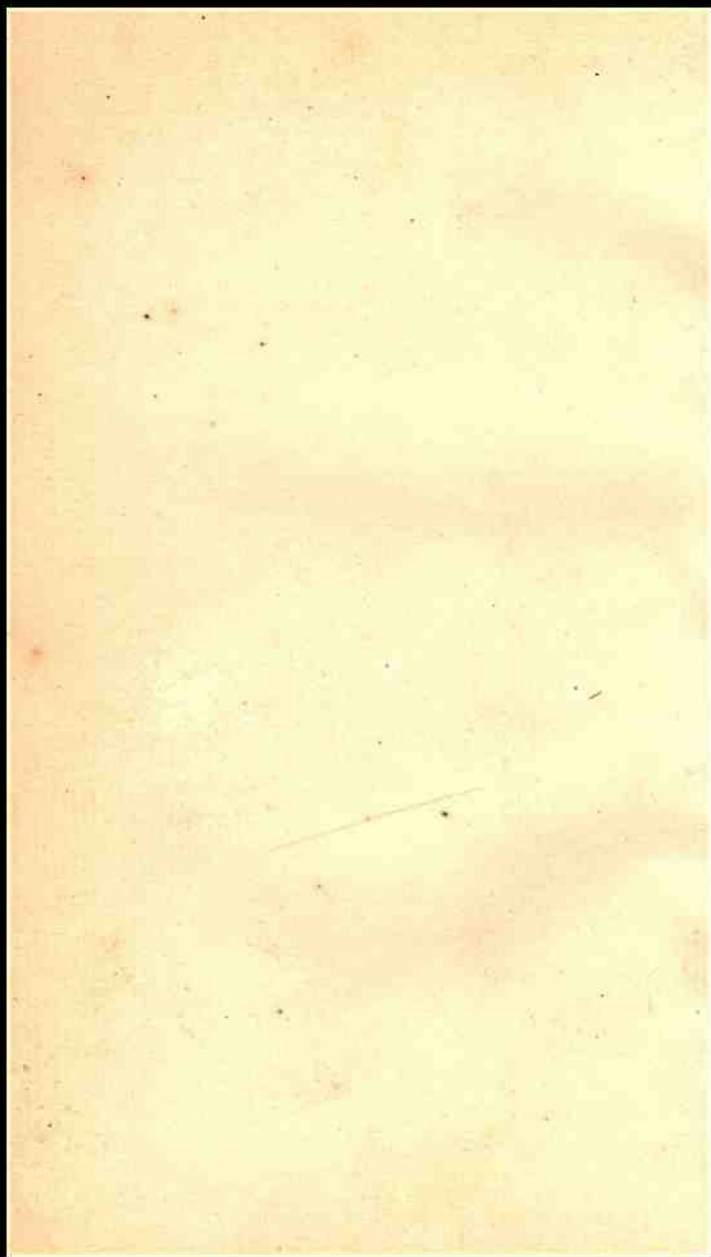


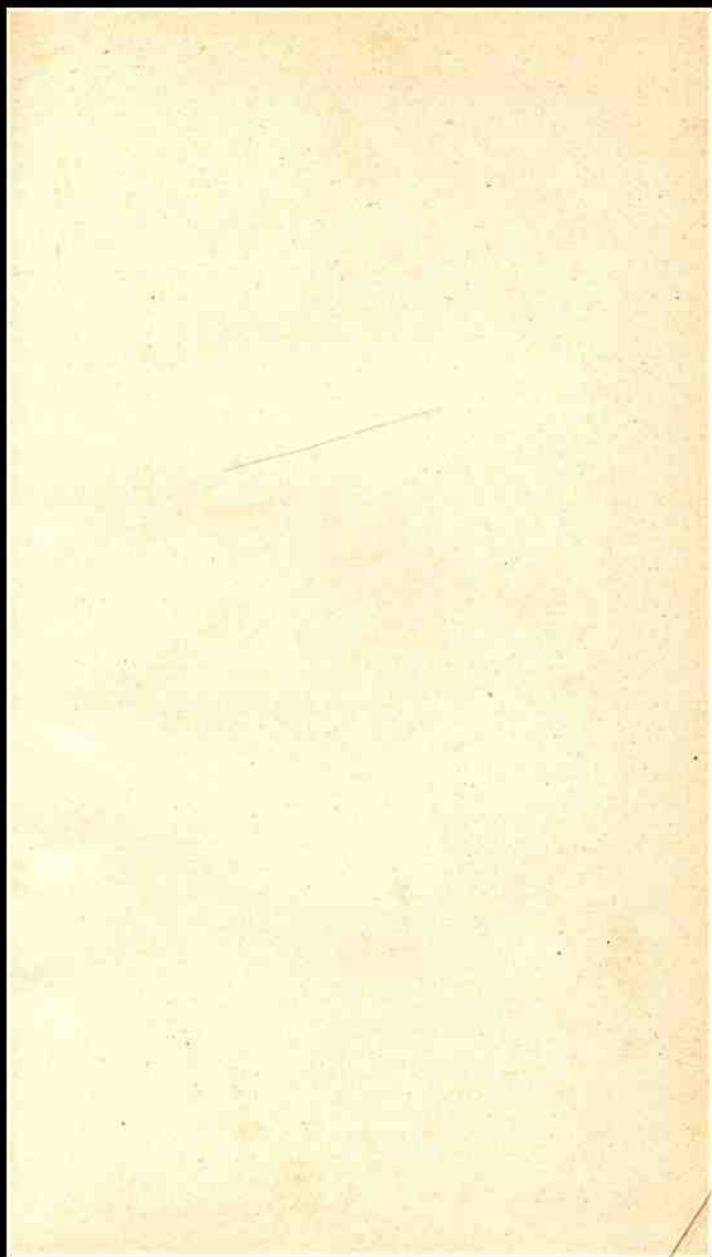


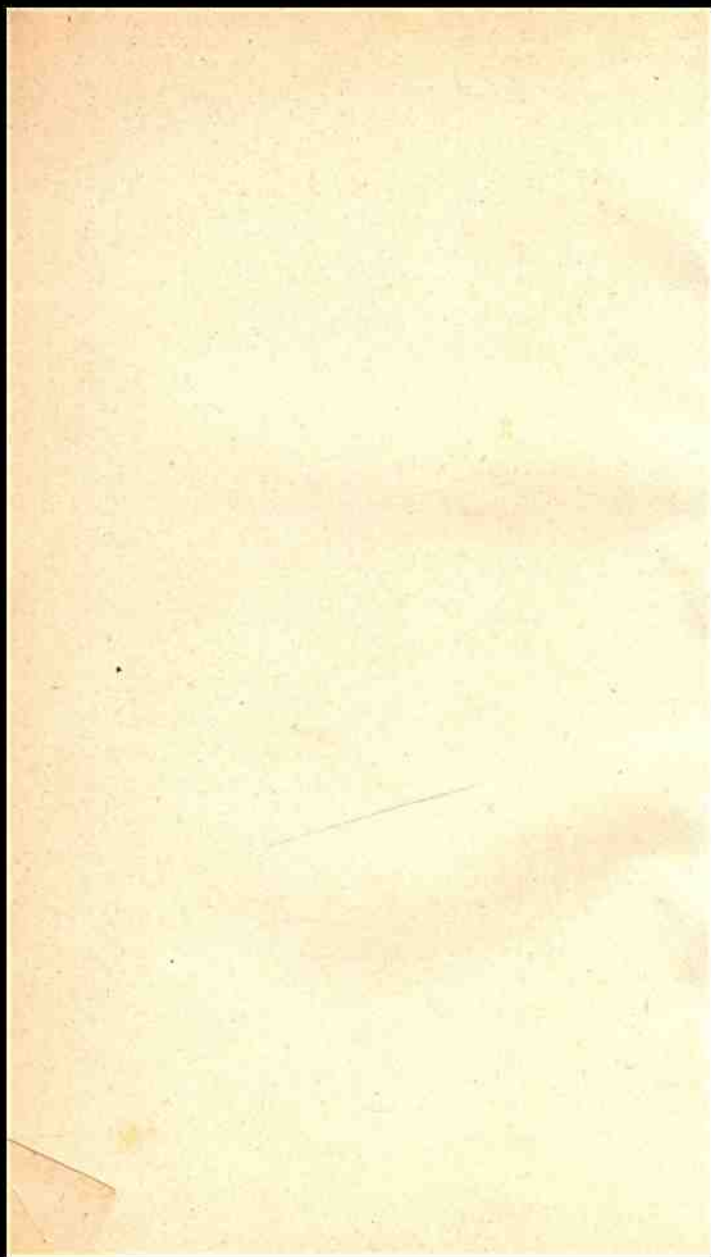


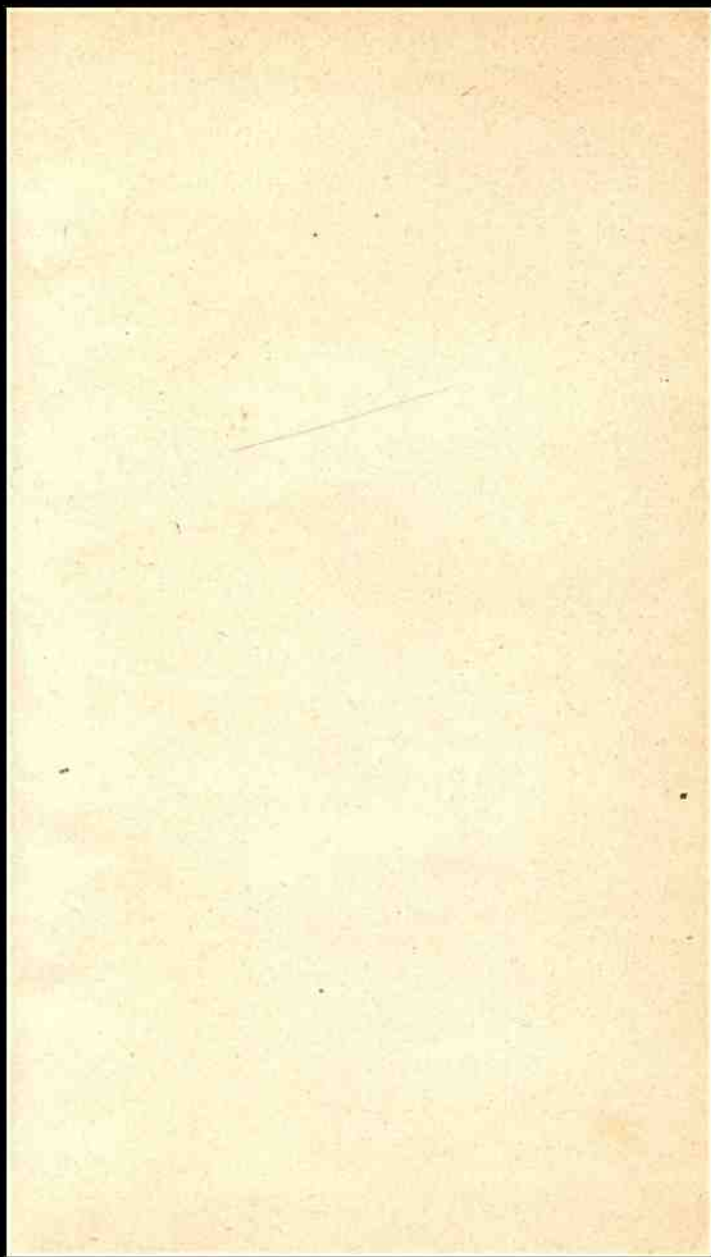


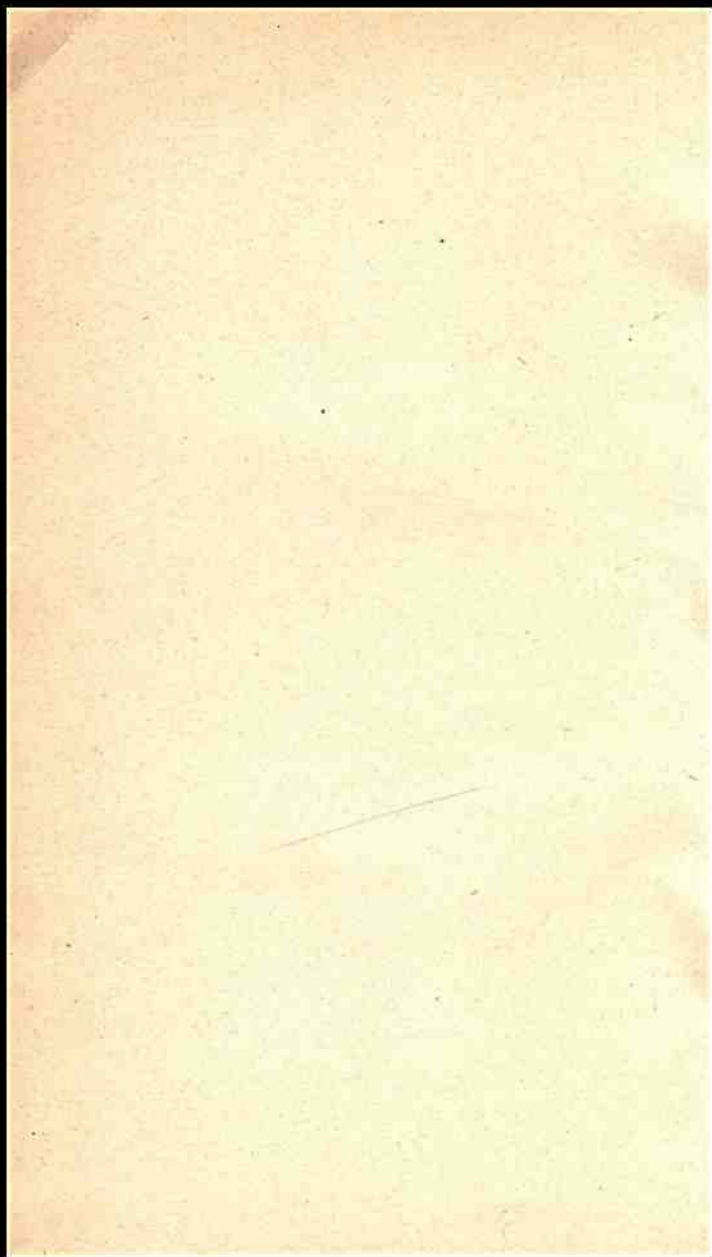


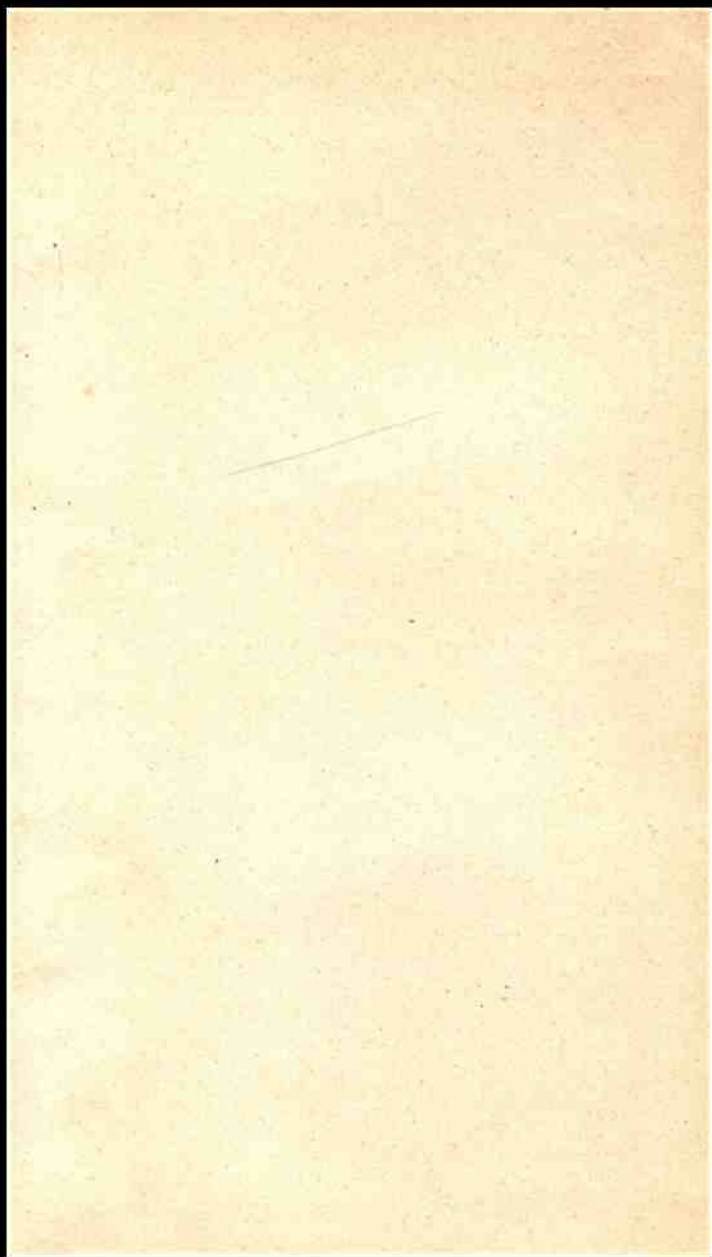












Cl. In

—
obras

—
220 -

2B



